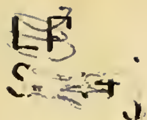

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01626859 1

LE JUIF ERRANT.



LE

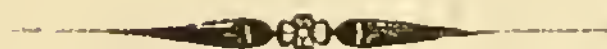
JUIF ERRANT

PAR

EUGÈNE SUE.

—

TOME NEUVIÈME.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

—

1845

QUINZIÈME PARTIE.

(SUITE.)

I

L'attente.

Par une singulière coïncidence de pensée, Adrienne avait voulu, ainsi que Djalma, être vêtue comme elle l'était lors de sa première entrevue avec lui dans la maison de la rue Blanche.

Pour le lieu de cette entrevue si solennelle au point de vue de son bonheur, mademoiselle de Cardoville, avec son tact naturel, avait choisi le grand salon de réception de l'hôtel de Car-

doville, où se voyaient plusieurs portraits de famille. Les plus apparents étaient ceux de son père et de sa mère. Ce salon, fort vaste et d'une grande élévation, était, ainsi que ceux qui le précédaient, meublé avec le luxe imposant du siècle de Louis XIV ; le plafond, peint par Lebrun, ayant pour sujet le triomphe d'Apollon, étalait l'ampleur de son dessin, la vigueur de son coloris, au milieu d'une large corniche magnifiquement sculptée et dorée, supportée dans ses angles par quatre pendentifs composés de grandes figures aussi dorées, représentant les Saisons ; des panneaux recouverts de damas cramoisi, entourés d'encadrements, servaient de fond aux grands portraits de famille qui ornaient cette pièce.

Il est plus facile de concevoir que de peindre les mille émotions diverses dont était agitée mademoiselle de Cardoville, à mesure qu'approchait le moment de son entretien avec Djalma. Leur réunion avait été jusqu'alors empêchée par tant de douloureux obstacles, Adrienne savait ses ennemis si vigilants, si actifs, si perfides, qu'elle doutait encore de son bonheur. A chaque instant, presque malgré elle, son regard interrogeait la pendule ; quelques minutes encore, et l'heure du rendez-vous allait sonner.

Enfin, cette heure sonna.

Chaque coup du timbre retentit longuement au fond du cœur d'Adrienne. Elle pensa que Djalma, sans doute par réserve, ne s'était pas permis de devancer l'instant fixé par elle; loin de le blâmer de cette discrétion, elle lui en sut gré; mais de ce moment, au moindre bruit qu'elle entendait dans les salons voisins, suspendant sa respiration, elle prêtait l'oreille avec espérance.

Pendant les premières minutes qui suivirent l'heure où elle attendait Djalma, mademoiselle de Cardoville ne conçut aucune crainte sérieuse et calma son impatience un peu inquiète par ce calcul, très-puéril, très-niais, aux yeux des gens qui n'ont jamais connu la fiévreuse agitation d'une attente heureuse, en se disant que la pendule de la maison de la rue Blanche pouvait différencier quelque peu avec la pendule de la rue d'Anjou.

Mais à mesure que cette différence supposée, d'ailleurs fort concevable, se changea en un retard d'un quart d'heure... de vingt minutes... et plus, Adrienne ressentit une angoisse croissante; deux ou trois fois, la jeune fille, se levant, le cœur palpitant, alla sur la pointe du pied écouter à la porte du salon...

Elle n'entendit rien...

La demie de trois heures sonna.

Ne pouvant surmonter sa frayeur naissante, et se rattachant à un dernier espoir, elle revint auprès de la cheminée, puis sonna, après avoir, pour ainsi dire, composé son visage, afin qu'il ne trahît aucune émotion.

Au bout de quelques secondes, un valet de chambre à cheveux gris, vêtu de noir, ouvrit la porte, et attendit dans un respectueux silence les ordres de sa maîtresse; celle-ci lui dit d'une voix calme :

— André, priez Hébé de vous donner un flacon que j'ai oublié sur la cheminée de ma chambre et apportez-le-moi.

André s'inclina; au moment où il allait sortir du salon pour exécuter l'ordre d'Adrienne, ordre qu'elle n'avait donné que pour pouvoir faire une autre question, dont elle voulait dissimuler l'importance aux yeux de ses gens, instruits de la prochaine venue du prince, mademoiselle de Cardoville ajouta d'un air indifférent en montrant la pendule :

— Cette pendule... va-t-elle bien?

André tira sa montre, y jeta les yeux et répondit :

— Oui, mademoiselle;... je me suis réglé sur les Tuileries; il est aussi trois heures et demie passées à ma montre.

— C'est bien !... je vous remercie..., dit Adrienne avec bonté.

André s'inclina, et avant de sortir il dit à Adrienne :

— J'oubliais de prévenir mademoiselle que M. le maréchal Simon est venu il y a une heure; comme la porte de mademoiselle était fermée pour tout le monde, excepté pour M. le prince, on a dit que mademoiselle ne recevait pas.

— C'est bien, dit Adrienne.

André s'inclina de nouveau, quitta le salon, et tout retomba dans le silence.

Par cela même que, jusqu'à la dernière minute de l'heure de son entrevue avec Djalma, l'espérance d'Adrienne n'avait pas été troublée par le plus léger doute, la déception, dont elle commençait à souffrir était d'autant plus affreuse; jetant alors un regard navré sur l'un des portraits placés au-dessus d'elle et latéralement à la cheminée, elle murmura avec un accent plaintif et désolé :

— O ma mère !

A peine mademoiselle de Cardoville avait-elle prononcé ces mots, que le roulement sourd d'une voiture qui entrait dans la cour de l'hôtel ébranla légèrement les vitres.

La jeune fille tressaillit, et ne put retenir un léger cri de joie; son cœur bondit au-devant

de Djalma; car, cette fois, elle *sentait* pour ainsi dire que c'était lui. Elle en était aussi certaine que si de ses yeux elle avait vu le prince.

Elle se rassit en essuyant une larme suspendue à ses longs cils. Sa main tremblait comme la feuille.

Le bruit assez retentissant de plusieurs portes dont on ouvrait successivement les battants prouva bientôt à la jeune fille la certitude de ses prévisions. Les deux vantaux dorés de la porte du salon roulèrent sur leurs gonds, et le prince parut.

Pendant qu'un second valet de chambre refermait la porte, André, entrant quelques secondes après Djalma, pendant que celui-ci s'approchait d'Adrienne, alla déposer sur une table dorée à portée de la jeune fille un petit plateau de vermeil où se trouvait un flacon de cristal; puis la porte se referma.

Le prince et mademoiselle de Cardoville restèrent seuls.

II

Adrienne et Djalma.

Le prince s'était lentement approché de mademoiselle de Cardoville.

Malgré l'impétuosité des passions du jeune Indien, sa démarche mal assurée, timide, mais d'une timidité charmante, trahissait sa profonde émotion. Il n'avait pas encore osé lever les yeux sur Adrienne ; il était subitement devenu très-pâle, et ses belles mains, religieusement croisées sur sa poitrine, selon les habitudes d'adoration de son pays, tremblaient beaucoup ; il restait à quelques pas d'Adrienne, la tête légèrement inclinée.

Cet embarras, ridicule chez tout autre, était touchant chez ce prince, de vingt ans, d'une intrépidité presque fabuleuse, d'un caractère si héroïque, si généreux, que les voyageurs ne parlaient du fils du roi Kadja Sing qu'avec admiration et respect.

Doux émoi, chaste réserve, plus intéressante encore, si l'on songe que les brûlantes passions

de cet adolescent étaient d'autant plus inflammables, qu'elles avaient été jusqu'alors toujours contenues.

Mademoiselle de Cardoville, non moins embarrassée, non moins troublée, était restée assise ; ainsi que Djalma, elle tenait ses yeux baissés ; mais la brûlante rougeur de ses joues, les battements précipités de son sein virginal, révélaient une émotion qu'elle ne pensait pas d'ailleurs à cacher...

Adrienne, malgré la fermeté de son esprit tour à tour si fin et si gai, si gracieux et si incisif ; malgré la décision de son caractère indépendant et fier ; malgré sa grande habitude du monde, Adrienne montrant, ainsi que Djalma, une gaucherie naïve, un trouble enchanteur, partageait cette sorte d'anéantissement passager, ineffable, sous lequel semblaient fléchir ces deux beaux êtres amoureux, ardents et purs ; comme s'ils eussent été impuissants à supporter à la fois le bouillonnement de leurs sens palpitants et l'enivrante exaltation de leur cœur.

Et pourtant leurs yeux ne s'étaient pas encore rencontrés... Tous deux redoutaient ce premier choc électrique du regard, cette invincible attraction de deux êtres aimants et passionnés l'un vers l'autre, feu sacré qui, plus rapide que la foudre, allume, embrase leur sang, et

quelquefois, presque à leur insu, les enlève à la terre et les ravit au ciel ; car c'est se rapprocher de Dieu que de se livrer avec une religieuse ivresse au plus noble, au plus irrésistible des penchants qu'il a mis en nous... le seul penchant enfin que, dans son adorable sagesse, le dispensateur de toutes choses ait voulu sanctifier en le douant d'une étincelle de sa divinité créatrice...

Djalma leva le premier les yeux; ils étaient à la fois humides et étincelants; la fougue d'un amour exalté, la brûlante ardeur de l'âge, si longtemps comprimée, l'admiration exaltée d'une beauté idéale se lisaient dans ce regard, empreint cependant d'une timidité respectueuse, et donnaient aux traits de cet adolescent une expression indéfinissable, irrésistible...

Irrésistible!... car, Adrienne, rencontrant le regard du prince, frémit de tout son corps, se sentit comme attirée dans un tourbillon magnétique. Déjà ses yeux s'appesantissaient sous une lassitude enivrante lorsque, par un suprême effort de vouloir et de dignité, elle surmonta ce trouble délicieux, se leva de son fauteuil, et, d'une voix tremblante, elle dit à Djalma :

— Prince, je suis heureuse de vous recevoir ici.

Puis, d'un geste lui montrant un des portraits suspendus derrière elle, Adrienne ajouta, comme s'il était agi d'une présentation :

— Prince,... ma mère...

Par une pensée d'une rare délicatesse, Adrienne faisait, pour ainsi dire, assister sa mère à son entretien avec Djalma.

C'était se sauvegarder, elle et le prince, contre les séductions d'une première rencontre d'autant plus entraînante que tous deux se savaient éperdument aimés ; que tous deux étaient libres... et n'avaient à répondre qu'à Dieu des trésors de bonheur et de volupté dont il les avait si magnifiquement doués.

Le prince comprit la pensée d'Adrienne ; aussi, lorsque la jeune fille lui eut indiqué le portrait de sa mère, Djalma, par un mouvement spontané, rempli de charme et de simplicité, s'inclina en pliant un genou devant le portrait, et dit d'une voix douce et mâle en s'adressant à cette peinture :

— Je vous aimerai, je vous bénirai comme ma mère. Et ma mère aussi, dans ma pensée, sera là, comme vous, à côté de votre enfant...

On ne pouvait mieux répondre au sentiment qui avait engagé mademoiselle de Cardoville à se mettre pour ainsi dire sous la protection de sa mère ; aussi, de ce moment, rassurée sur

Djalma, rassurée sur elle-même, la jeune fille se trouvant pour ainsi dire *à son aise*, le délicieux enjouement du bonheur vint remplacer peu à peu les émotions et le trouble qui l'avaient d'abord agitée.

Alors, se rasseyant, elle dit à Djalma en lui montrant un siége en face d'elle :

— Veuillez vous asseoir... mon cher cousin... et laissez-moi vous appeler ainsi, car je trouve un peu trop d'étiquette dans le mot *prince*, et, quant à vous, appelez-moi votre cousine, car je trouve aussi *mademoiselle* trop grave. Ceci réglé, causons d'abord en bons amis.

— Oui, ma cousine, répondit Djalma qui avait rougi au mot *d'abord*.

— Comme la franchise est de mise entre amis, répondit Adrienne, je vous ferai d'abord un reproche..., ajouta-t-elle avec un demi-sourire en regardant le prince.

Celui-ci, au lieu de s'asseoir, restait debout, accoudé à la cheminée, dans une attitude remplie de grâce et de respect.

— Oui, mon cousin..., reprit Adrienne, un reproche que vous me pardonnerez peut-être;... en un mot, je vous attendais... un peu plus tôt...

— Peut-être, ma cousine, me blâmerez-vous de n'être pas venu plus tard.

— Que voulez-vous dire?

— Au moment où je sortais... de chez moi, un homme que je ne connaissais pas s'est approché de ma voiture... et m'a dit avec tant de sincérité que je l'ai cru : « Vous pouvez sauver la vie d'un homme qui a été un père pour vous... le maréchal Simon est en grand péril;... mais, pour lui venir en aide, il faut me suivre à l'instant... »

—C'était un piége, s'écria vivement Adrienne : le maréchal Simon, il y a une heure à peine, est venu ici...

— Lui !... s'écria Djalma avec joie et comme s'il eût été soulagé d'un pénible poids; ah ! du moins, ce beau jour ne sera pas attristé.

— Mais, mon cousin, reprit Adrienne, comment ne vous êtes-vous pas défié de cet émissaire?

— Quelques mots qui lui sont échappés plus tard m'ont alors inspiré des doutes, répondit Djalma; mais je l'ai d'abord suivi, craignant que le maréchal ne fût en danger... car je sais qu'il a aussi des ennemis.

— Maintenant que je réfléchis, vous avez eu raison, mon cousin; quelque nouvelle trame contre le maréchal était vraisemblable... Au moindre doute, vous deviez courir à lui.

— Je l'ai fait... cependant vous m'attendiez.

— C'est là un généreux sacrifice, et mon estime pour vous s'accroîtrait encore si elle pouvait augmenter,... dit Adrienne avec émotion; mais qu'est-il avenu de cet homme?

— Sur mon ordre, il est monté dans ma voiture. A la fois inquiet du maréchal et désespéré de voir ainsi s'écouler le temps que je devais passer auprès de vous, ma cousine, je pressai cet homme de questions, et plusieurs fois il me répondit avec embarras. L'idée me vint alors qu'on me tendait peut-être un piége. Me rappelant tout ce que l'on avait déjà tenté pour me perdre auprès de vous... aussitôt j'ai changé de chemin. Le dépit de l'homme qui m'accompagnait est alors devenu si visible, qu'il aurait dû m'éclairer; cependant, pensant au maréchal Simon, j'éprouvais encore un vague remords, que vous venez heureusement de calmer, ma cousine.

— Ces gens sont implacables, dit Adrienne, mais notre bonheur sera plus fort que leur haine.

Après un moment de silence, elle reprit avec sa franchise habituelle :

— Mon cher cousin, il m'est impossible de taire ou de cacher ce que j'ai dans le cœur... Causons encore quelques instants (toujours en amis), causons d'un passé qu'on nous a rendu

si cruel, ensuite nous l'oublierons à jamais comme un mauvais rêve.

— Je vous répondrai avec sincérité, au risque de me nuire à moi-même, dit le prince.

— Comment avez-vous pu vous résoudre à vous montrer en public avec...?

— Avec cette jeune fille? dit Djalma en interrompant Adrienne.

— Oui, mon cousin, reprit mademoiselle de Cardoville, attendant la réponse de Djalma avec une curiosité inquiète.

— Étranger aux habitudes de ce pays, répondit Djalma sans embarras, parce qu'il disait vrai ; l'esprit affaibli par le désespoir, égaré par les funestes conseils d'un homme dévoué à nos ennemis, j'ai cru, ainsi qu'il me le disait, qu'en affichant devant vous un autre amour j'exciterais votre jalousie, et que...

— Assez, mon cousin ; je comprends tout, dit vivement Adrienne en interrompant à son tour Djalma pour lui épargner un aveu pénible ; il a fallu que moi aussi je fusse bien aveuglée par le désespoir pour n'avoir pas deviné ce méchant complot, surtout après votre folle et intrépide action : risquer la mort... pour ramasser mon bouquet! ajouta Adrienne en frissonnant encore à ce souvenir. Un dernier mot, reprit-elle, quoique je sois sûre de votre réponse :

n'avez-vous pas reçu une lettre que je vous ai écrite le matin même du jour où je vous ai vu au théâtre?

Djalma ne répondit rien ; un sombre nuage passa rapidement sur ses beaux traits, et, pendant une seconde, ils prirent une expression si menaçante, qu'Adrienne en fut effrayée. Mais bientôt cette violente agitation s'apaisa comme par réflexion ; le front de Djalma redevint calme et serein.

— J'ai été plus clément que je ne le pensais, dit le prince à Adrienne, qui le contemplait avec étonnement. J'ai voulu venir près de vous... digne de vous... ma cousine. J'ai pardonné à celui qui, pour servir mes ennemis, m'avait donné, me donnait encore de funestes conseils... Cet homme, j'en suis certain, m'a dérobé votre lettre... Tout à l'heure, en pensant à tous les maux qu'il m'a ainsi causés, j'ai un instant regretté ma clémence... Mais j'ai pensé à votre lettre d'hier... et ma colère s'est évanouie...

— C'en est donc fait de ce passé funeste, de ces craintes, de ces défiances, de ces soupçons, qui nous ont tourmentés si longtemps, qui ont fait que j'ai douté de vous et que vous avez douté de moi. Oh ! oui, loin de nous ce passé funeste ! s'écria mademoiselle de Cardoville avec une joie profonde.

Et comme si elle eût délivré son cœur des dernières pensées qui auraient pu l'attrister, elle reprit :

— A nous l'avenir maintenant, l'avenir tout entier... l'avenir radieux, sans nuage... sans obstacles, un horizon si beau... si pur dans son immensité, que ses limites échappent à la vue!...

Il est impossible de rendre l'exaltation ineffable, l'accent d'espérance entraînante qui accompagna ces paroles d'Adrienne ; tout à coup, ses traits exprimèrent une mélancolie touchante, et elle ajouta d'une voix profondément émue :

— Et dire... qu'à cette heure... il y a pourtant des malheureux qui souffrent!

Ce retour de commisération naïve envers l'infortune au moment même où cette noble jeune fille atteignait le comble d'un bonheur idéal, impressionna si vivement Djalma qu'involontairement il tomba aux genoux d'Adrienne, joignit les mains et tourna vers elle son visage enchanteur, où se lisait une adoration presque divine...

Puis cachant sa figure entre ses mains, il baissa la tête sans dire un seul mot.

Il y eut un moment de silence profond.

Adrienne l'interrompit la première en voyant

une larme rouler à travers les doigts effilés de Djalma.

— Qu'avez-vous, mon ami?... s'écria-t-elle.

Et, par un mouvement plus rapide que sa pensée, elle se pencha vers le prince et abaissa ses mains qu'il tenait toujours sur son visage.

Son visage était baigné de larmes.

— Vous pleurez !... s'écria mademoiselle de Cardoville, si émue qu'elle garda les mains de Djalma entre les siennes ; aussi, ne pouvant essuyer ses larmes, le jeune Indien les laissa couler comme autant de gouttes de cristal sur l'or pâle de ses joues.

— Il n'est pas en ce monde un bonheur comme le mien, dit le prince de sa voix suave et vibrante, avec une sorte d'accablement indicible ; et je ressens une grande tristesse : cela doit être... Vous me donnez le ciel ;... moi je vous donnerais la terre... que je serais encore ingrat envers vous... Hélas ! que peut l'homme pour la divinité? la bénir, l'adorer... mais jamais lui rendre les trésors dont elle le comble ;... il n'en souffre pas dans son orgueil... mais dans son cœur...

Djalma n'exagérait pas ; il disait ce qu'il éprouvait réellement, et la forme un peu hyperbolique, familière aux Orientaux, pouvait seule rendre sa pensée.

L'accent de son regret fut si sincère, son humilité si naïve, si douce, qu'Adrienne, aussi touchée jusqu'aux larmes, lui répondit avec une expression de sérieuse tendresse :

— Mon ami... nous sommes tous deux au comble du bonheur... L'avenir de notre félicité n'a pas de limites, et pourtant, quoique de sources différentes, des pensées tristes nous sont venues... C'est que, voyez-vous, il est des bonheurs dont l'immensité même étourdit... Un moment le cœur... l'esprit... l'âme... ne suffisent pas à les contenir ;... ils nous débordent... ils nous accablent... Les fleurs aussi se courbent par instants, comme anéanties sous les rayons trop ardents du soleil, qui est pourtant leur vie et leur amour... Oh ! mon ami, cette tristesse est grande, mais elle est douce !

En disant ces mots, la voix d'Adrienne baissa de plus en plus, et sa tête s'inclina doucement, comme si en effet elle se fût affaissée sous le poids de son bonheur...

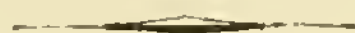
Djalma était resté agenouillé devant elle, ses mains dans ses mains... de sorte qu'en s'abaissant, le front d'ivoire et les cheveux d'or d'Adrienne effleurèrent le front couleur d'ambre et les boucles d'ébène de Djalma...

Et les larmes douces, silencieuses, des deux jeunes amants tombaient lentement et se con-

fondaient sur leurs belles mains entrelacées...

. . . .

Pendant que cette scène se passait à l'hôtel de Cardoville, Agricol se rendait rue de Vaugirard, auprès de M. Hardy, avec une lettre d'Adrienne.



III

L'Imitation.

M. Hardy occupait, on l'a dit, un pavillon dans la *maison de retraite* annexée à la demeure occupée rue de Vaugirard par bon nombre de révérends pères de la compagnie de Jésus. Rien de plus calme, de plus silencieux que cette demeure; on y parlait toujours à voix basse, les serviteurs eux-mêmes avaient quelque chose de mielleux dans leurs paroles, de béat dans leur démarche.

Ainsi que dans tout ce qui, de près ou de loin,

subit l'action compressive et annihilante de ces hommes, l'animation, la vie. manquaient dans cette maison d'une tranquillité morne. Ses pensionnaires y menaient une existence d'une monotonie pesante, d'une régularité glaciale, coupée çà et là pour quelques-uns par des pratiques dévotieuses ; aussi, bientôt, et selon les prévisions intéressées des révérends pères, l'esprit, sans aliment, sans commerce extérieur, sans excitation, s'alanguissait dans la solitude; les battements du cœur semblaient se ralentir, l'âme s'engourdissait, le moral s'affaiblissait peu à peu; enfin tout libre arbitre, toute volonté s'éteignait, et les pensionnaires, soumis aux mêmes procédés de complet anéantissement que les novices de la compagnie, devenaient aussi *des cadavres* entre les mains de ces congréganistes.

De ces manœuvres le but était clair et simple ; elles assuraient le bon succès des *captations* de toutes natures, terme incessant de la politique habile et de l'impitoyable cupidité de ces prêtres. Au moyen des sommes énormes dont ils devenaient ainsi maîtres ou détenteurs, ils poursuivaient et assuraient la réussite de leurs projets, dussent le meurtre, l'incendie, la révolte, enfin toutes les horreurs de la guerre civile, excitée et soudoyée par eux, ensanglan-

ter les pays dont ils convoitaient le ténébreux gouvernement.

Comme levier, l'argent acquis par tous les moyens possibles, des plus honteux aux plus criminels; comme but, la domination despotique des intelligences et des consciences, afin de les exploiter fructueusement au profit de la compagnie de Jésus : tels ont été et tels seront toujours les moyens et les fins de ces religieux.

Aussi, entre autres moyens de faire affluer l'argent dans leurs caisses toujours béantes, les révérends pères avaient fondé la maison de retraite où se trouvait alors M. Hardy.

Les personnes à l'esprit malade, au cœur brisé, à l'intelligence affaiblie, égarées par une fausse dévotion, et trompées d'ailleurs par les recommandations des membres les plus influents du parti prêtre, étaient attirées, choyées, puis insensiblement isolées, séquestrées, et finalement dépouillées dans ce religieux repaire, le tout le plus benoîtement du monde, et *ad majorem Dei gloriam,* selon la devise de l'honorable société.

En argot jésuitique, ainsi qu'on peut le voir dans d'hypocrites prospectus destinés aux bonnes gens, dupes de ces piperies, ces pieux coupe-gorge s'appellent généralement :

« *De saints asiles ouverts aux âmes fatiguées des vains bruissements du monde.* »

Ou bien encore ils s'intitulent :

« *De calmes retraites où le fidèle, heureusement délivré des attachements périssables d'ici-bas et des liens terrestres de la famille, peut enfin, seul à seul avec Dieu, travailler efficacement à son salut,* » etc.

Ceci posé, et malheureusement prouvé par mille exemples de captations indignes, opérées dans un grand nombre de maisons religieuses, au préjudice de la famille de plusieurs pensionnaires; ceci, disons-nous, posé, admis, prouvé... qu'un esprit droit vienne reprocher à l'État de ne pas surveiller suffisamment ces endroits hasardeux, il faut entendre les cris du parti prêtre, les invocations à la liberté individuelle... les désolations, les lamentations, à propos de la tyrannie qui veut opprimer les consciences.

A ceci ne pourrait-on pas répondre que, ces singulières prétentions accueillies comme légitimes, les teneurs de biribi et de roulette auraient aussi le droit d'invoquer la liberté individuelle, et d'appeler des décisions qui ont fermé leurs tripots? Après tout, on a ainsi attenté à la liberté des joueurs qui venaient librement, allègrement, engloutir leur patri-

moine dans ces repaires ; on a tyrannisé leur conscience, qui leur permettait de perdre sur une carte les dernières ressources de leur famille.

Oui, nous le demandons positivement, sincèrement, sérieusement : quelle différence y a-t-il entre un homme qui ruine ou qui dépouille les siens à force de jouer *rouge* ou *noir*, et l'homme qui ruine et dépouille les siens dans l'espoir douteux d'être heureux ponte à ce jeu d'*enfer* ou de *paradis*, que certains prêtres ont eu la sacrilége audace d'imaginer, afin de s'en faire les croupiers [1] ?

[1] *La Démocratie Pacifique* et *le National* ont dernièrement parlé d'une captation opérée par des prêtres par d'abominables moyens : il s'agit d'un héritage de HUIT MILLIONS ; l'affaire sera portée prochainement devant les tribunaux. Voici une note qui nous est communiquée ; nous en garantissons l'authenticité, mais nous tairons seulement les noms propres par convenance.

M. ***, très-riche industriel possédant la fabrique de ***, près ***, vient de faire donation (par-devant maître ***, notaire à Paris) d'un million, pour qu'à sa mort on établisse une maison de jésuites ; les enfants n'y seront admis que sur des renseignements pris sur la dévotion des pères et des grands-pères. Cet acte a été fort difficile à faire légaliser ; il y a même eu de la part du gouvernement du roi une assez vive opposition ; mais l'habileté des fils d'Ignace a eu le dessus. Les révérends pères ont du reste tellement abusé de la crédulité du dona-

Rien n'est plus opposé au véritable et divin esprit du christianisme que ces spoliations effrontées ; c'est le repentir des fautes, c'est la pratique de toutes les vertus, c'est le dévouement à qui souffre, c'est l'amour du prochain qui méritent le ciel, et non pas une somme d'argent, plus ou moins forte, engagée comme enjeu dans l'espoir de *gagner* le paradis, et subtilisée par de faux prêtres qui font *sauter la coupe* et qui exploitent les faibles d'esprit à l'aide de prestidigitations infiniment lucratives.

Tel était donc l'asile de *paix* et d'*innocence* où se trouvait M. Hardy.

Il occupait le rez-de-chaussée d'un pavillon donnant sur une partie du jardin de la maison ; cet appartement avait été judicieusement choisi, car l'on sait la profonde et diabolique habileté avec laquelle les révérends pères emploient les moyens et les aspects matériels pour impressionner vivement les esprits qu'ils *travaillent*.

Que l'on se figure pour unique perspective un mur énorme, d'un gris noir et à demi recouvert de lierre, cette plante des ruines ; une

teur, qu'il affirme sérieusement que, sans un miracle qui a pourvu à leurs besoins, les révérends pères de la rue des Postes seraient morts de faim cet hiver. M. *** a quelques parents dans l'aisance ; mais il en a d'autres dont la pauvreté est des plus honorables.

sombre allée de vieux ifs, ces arbres des tombeaux à la verdure sépulcrale, aboutissant, d'un côté, à ce mur sinistre, et de l'autre à un petit hémicycle pratiqué devant la chambre ordinairement habitée par M. Hardy; deux ou trois massifs de terre, bordés de buis symétriquement taillé, complétaient l'agrément de ce jardin, de tous points pareil à ceux qui entourent les cénotaphes.

Il était environ deux heures après midi; quoiqu'il fît un beau soleil d'avril, ses rayons, arrêtés par la hauteur du grand mur dont on a parlé, ne pénétraient déjà plus dans cette partie du jardin, obscure, humide, froide comme une cave, et sur laquelle s'ouvrait la chambre où se tenait habituellement M. Hardy.

Cette chambre était meublée avec une parfaite entente du confortable : un moelleux tapis couvrait le plancher; d'épais rideaux de casimir vert sombre, de même nuance que la tenture, drapaient un excellent lit, ainsi que la porte-fenêtre donnant sur le jardin... Quelques meubles d'acajou, très-simples, mais brillants de propreté, garnissaient l'appartement. Au-dessus du secrétaire, placé en face du lit, on voyait un grand christ d'ivoire sur un fond de velours noir; la cheminée était ornée d'une pendule à cartel d'ébène, avec de sinistres em-

blèmes incrustés en ivoire, tels que sabliers, faux du Temps, têtes de mort, etc., etc.

Maintenant, que l'on voile ce tableau d'un triste demi-jour, que l'on songe que cette solitude était incessamment plongée dans un morne silence, seulement interrompu à l'heure des offices par le lugubre tintement des cloches de la chapelle des révérends pères, et l'on reconnaîtra l'infernale habileté avec laquelle ces dangereux prêtres savent tirer parti des objets extérieurs, selon qu'ils désirent impressionner, d'une façon ou d'une autre, l'esprit de ceux qu'ils veulent capter.

Et ce n'était pas tout.

Après s'être adressé aux yeux, il fallait s'adresser aussi à l'intelligence.

Voici de quelle manière avaient procédé les révérends pères.

Un seul livre... un seul... fut laissé comme par hasard à la disposition de M. Hardy.

Ce livre était l'*Imitation*.

Mais comme il se pouvait que M. Hardy n'eût pas le courage ou l'envie de le lire, des pensées, des réflexions empruntées à cette œuvre d'impitoyable désolation, et écrites en très-gros caractères, étaient placées dans des cadres noirs, accrochés, soit dans l'intérieur de l'alcôve de M. Hardy, soit aux panneaux les plus

à portée de sa vue, de sorte qu'involontairement, et dans les tristes loisirs de son accablante oisiveté, ses yeux devaient presque forcément s'y attacher.

Quelques citations parmi les maximes dont les révérends pères entouraient ainsi leur victime sont nécessaires; l'on verra dans quel cercle fatal et désespérant ils enfermaient l'esprit affaibli de cet infortuné, depuis quelque temps brisé par des chagrins atroces [1].

Voici ce qu'il lisait machinalement à chaque instant du jour ou de la nuit, lorsqu'un sommeil bienfaisant fuyait ses paupières rougies par ses larmes :

« CELUI-LA EST BIEN VAIN QUI MET SON ESPÉRANCE DANS LES HOMMES OU DANS QUELQUE CRÉATURE QUE CE SOIT [2].

[1] On lit ce qui suit dans le *Directorium*, à propos des moyens à employer afin d'attirer dans la compagnie de Jésus les personnes que l'on veut y exploiter :

Pour attirer quelqu'un dans la société, il ne faut pas agir brusquement, il faut attendre quelque bonne occasion, par exemple que LA PERSONNE ÉPROUVE UN VIOLENT CHAGRIN *ou encore qu'elle fasse de mauvaises affaires; une excellente commodité se trouve dans les vices mêmes.* (Voir à ce sujet les excellents commentaires de M. Dezamy sur les constitutions des jésuites dans son ouvrage *du Jésuitisme vaincu par le Socialisme,* Paris, 1845.)

[2] Il est inutile de dire que ces passages sont textuelle-

« Ce sera bientôt fait de vous ici-bas... voyez en quelle disposition vous êtes.

« L'homme qui vit aujourd'hui ne paraît plus demain... et quand il a disparu de nos yeux, il s'efface bientôt de notre pensée.

« Quand vous êtes au matin, pensez que vous n'irez peut-être pas jusqu'au soir.

« Quand vous êtes au soir, ne vous flattez pas de voir le matin.

« Qui se souviendra de vous après votre mort?

« Qui priera pour vous?

« Vous vous trompez si vous recherchez autre chose que des souffrances.

« Toute cette vie mortelle est pleine de misères et environnée de croix; portez ces croix, chatiez et asservissez votre corps; méprisez-vous vous-même et souhaitez d'être méprisé par les autres.

« Soyez persuadé que votre vie doit être une mort continuelle.

« Plus un homme meurt a lui-même, plus il commence a vivre a Dieu. »

Il ne suffisait pas de plonger ainsi l'âme de la victime dans un désespoir incurable, à l'aide

ment extraits de l'*Imitation* (traduction et préface par le révérend père Gonelieu).

de ces maximes désolantes ; il fallait encore la façonner à l'obéissance *cadavérique* de la société de Jésus ; aussi les révérends pères avaient-ils judicieusement choisi quelques autres passages de l'*Imitation*, car on trouve dans ce livre effrayant mille terreurs pour épouvanter les esprits faibles, mille maximes d'esclaves pour enchaîner et asservir l'homme pusillanime.

Ainsi on lisait encore :

« C'est un grand avantage de vivre dans l'obéissance, d'avoir un supérieur... et de n'être pas le maître de ses actions.

« Il est beaucoup plus sur d'obéir que de commander.

« On est heureux de ne dépendre que de Dieu DANS LA PERSONNE DES SUPÉRIEURS QUI TIENNENT SA PLACE. »

Et ce n'était pas assez; après avoir désespéré, terrifié la victime, après l'avoir déshabituée de toute liberté, après l'avoir rompue à une obéissance aveugle, abrutissante, après l'avoir persuadée avec un incroyable cynisme d'orgueil clérical, que se soumettre passivement au premier prêtre venu, *c'était se soumettre à Dieu même,* il fallait retenir la victime dans la maison où l'on voulait à tout jamais river sa chaîne.

On lisait aussi parmi ces maximes :

« Courez d'un côté ou d'un autre, vous ne

TROUVEREZ DE REPOS QU'EN VOUS SOUMETTANT HUMBLEMENT A LA CONDUITE D'UN SUPÉRIEUR.

« PLUSIEURS ONT ÉTÉ TROMPÉS PAR L'ESPÉRANCE D'ÊTRE MIEUX AILLEURS, ET PAR LE DÉSIR DE CHANGER.»

Maintenant, que l'on se figure M. Hardy transporté blessé dans cette maison, lui dont le cœur, meurtri, déchiré par d'affreux chagrins, par une trahison horrible, saignait bien plus que les plaies de son corps.

D'abord entouré de soins empressés, prévenants, et grâce à l'habileté connue du docteur Baleinier, M. Hardy fut bientôt guéri des blessures qu'il avait reçues en se précipitant au milieu de l'incendie auquel sa fabrique était en proie.

Cependant, afin de favoriser les projets des révérends pères, une certaine médication, assez innocente d'ailleurs, mais destinée à agir sur le moral, souvent employée, ainsi qu'on l'a dit, par le révérend docteur dans d'autres circonstances importantes, avait été appliquée à M. Hardy et l'avait maintenu assez longtemps dans une sorte d'assoupissement de la pensée.

Pour une âme brisée par d'atroces déceptions, c'est, en apparence, un bienfait inestimable, que d'être plongé dans cette torpeur qui, du moins, vous empêche de songer à un passé désespérant; M. Hardy, s'abandonnant à cette apa-

thie profonde, arriva insensiblement à regarder l'engourdissement de l'esprit comme un bien suprême... Ainsi les malheureux que torturent des maladies cruelles acceptent avec reconnaissance le breuvage opiacé qui les tue lentement, mais qui du moins endort leur souffrance.

En esquissant précédemment le portrait de M. Hardy, nous avons tâché de faire comprendre la délicatesse exquise de cette âme si tendre, sa susceptibilité douloureuse à l'endroit de ce qui était bas ou méchant, sa bonté ineffable, sa droiture, sa générosité.

Nous rappelons ces adorables qualités, parce qu'il nous faut constater que, chez lui, comme chez presque tous ceux qui les possèdent, elles ne s'alliaient pas, elles ne pouvaient pas s'allier à un caractère énergique et résolu. D'une admirable persévérance dans le bien, l'action de cet homme excellent était pénétrante, irrésistible, mais elle ne s'imposait pas ; ce n'était pas avec la rude énergie, la volonté un peu âpre, particulière à d'autres hommes de grand et noble cœur, que M. Hardy avait réalisé les prodiges de sa *maison commune;* c'était à force d'affectueuse persuasion : chez lui l'onction remplaçait la force. A la vue d'une bassesse, d'une injustice, il ne se révoltait pas, irrité,

menaçant : il souffrait. Il n'attaquait pas le méchant corps à corps, il détournait la vue de lui avec amertume et tristesse. Et puis surtout ce cœur aimant, d'une délicatesse toute féminine, avait un irrésistible besoin du bienfaisant contact des plus chères affections de l'âme ; seules, elles le vivifiaient. Ainsi, un frêle et pauvre oiseau meurt glacé de froid lorsqu'il ne peut plus se presser contre ses frères et recevoir d'eux comme ils la recevaient de lui cette douce chaleur qui les réchauffait tous dans le nid maternel.

Et voilà que cette organisation toute sensitive, d'une susceptibilité si extrême, est frappée coup sur coup par des déceptions, par des chagrins dont un seul suffirait, sinon à abattre tout à fait, du moins à profondément ébranler le caractère le plus fermement trempé.

Le plus fidèle ami de M. Hardy le trahit d'une manière infâme...

Une maîtresse adorée l'abandonne...

La maison qu'il avait fondée pour le bonheur de ses ouvriers, qu'il aimait en frères, n'est plus que ruines et cendres !

Alors qu'arrive-t-il?

Tous les ressorts de cette âme se brisent.

Trop faible pour se roidir contre tant d'affreuses atteintes, trop cruellement désabusé

par la trahison pour chercher d'autres affections... trop découragé pour songer à reposer la première pierre d'une nouvelle maison commune... ce pauvre cœur, isolé d'ailleurs de tout contact salutaire, cherche l'oubli de tout et de soi-même dans une torpeur accablante.

Si pourtant quelques instincts de vie et d'affection cherchent à se réveiller en lui à de longs intervalles, et qu'ouvrant à demi les yeux de l'esprit qu'il tient fermés pour ne voir ni le présent, ni le passé, ni l'avenir, M. Hardy regarde autour de lui... que trouve-t-il? ces sentences empreintes du plus farouche désespoir :

« Tu n'es que cendre et poussière.

« Tu es né pour la douleur et pour les larmes.

« Ne crois à rien sur la terre.

« Il n'y a ni parents ni amis.

« Toutes les affections sont menteuses.

« Meurs ce matin... on t'oubliera ce soir.

« Humilie-toi, méprise-toi, sois méprisé des autres.

« Ne pense pas, ne raisonne pas, ne vis pas, remets tes tristes destinées aux mains d'un supérieur; il pensera, il raisonnera pour toi.

« Toi... pleure, souffre, pense à la mort.

« Oui, la mort,... toujours la mort, voilà quel doit être le terme, le but de toutes tes pensées... si tu penses ;... mieux est de ne pas penser.

« Aie seulement le sentiment d'une douleur incessante, voilà tout ce qu'il faut pour gagner le ciel.

« On n'est bienvenu du Dieu terrible, implacable, que nous adorons, qu'à force de misères et de tortures... »

Telles étaient les consolations offertes à cet infortuné... Alors, épouvanté, il refermait les yeux et retombait dans sa morne léthargie.

Sortir de cette sombre maison de retraite, il ne le pouvait pas, ou plutôt il ne le désirait pas ;... la volonté lui manquait ; et puis, il faut le dire... il avait fini par s'accoutumer à cette demeure et même par s'y trouver bien : on avait pour lui tant de soins discrets ; on le laissait si seul avec sa douleur ; il régnait dans cette maison un silence de tombe si bien d'accord avec le silence de son cœur, qui n'était plus qu'une tombe où dormaient ensevelis son dernier amour, sa dernière amitié, ses dernières espérances d'avenir pour les travailleurs ! Toute énergie était morte en lui...

Alors il commença de subir une transformation lente, mais inévitable, et judicieusement

prévue par Rodin, qui dirigeait cette machination dans ses moindres détails.

M. Hardy, d'abord épouvanté des sinistres maximes dont on l'entourait, s'était peu à peu habitué à les lire presque machinalement, de même que le prisonnier compte durant sa triste oisiveté les clous de la porte de sa prison, ou les carreaux de sa cellule...

C'était déjà un grand résultat d'obtenu par les révérends pères.

Bientôt son esprit affaibli fut frappé de l'apparente justesse de quelques-uns de ces menteurs et désolants aphorismes.

Ainsi, il lisait :

« *Il ne faut compter sur l'affection d'aucune créature sur la terre.* »

Et il avait été, en effet, indignement trahi.

« *L'homme est né pour vivre dans la désolation.* »

Et il vivait dans la désolation.

« *Il n'y a de repos que dans l'abnégation de la pensée.* »

Et le sommeil de son esprit apportait seul quelque trêve à ses douleurs.

Deux ouvertures, habilement ménagées sous les tentures et dans les boiseries des chambres de cette maison, permettaient à toute heure de voir ou d'entendre les *pensionnaires,* et sur-

tout d'observer leur physionomie, leurs habitudes, toutes choses si révélatrices lorsque l'homme se croit seul.

Quelques exclamations douloureuses, échappées à M. Hardy dans sa sombre solitude, furent rapportées au père d'Aigrigny par un mystérieux surveillant. Le révérend père, suivant scrupuleusement les instructions de Rodin, n'avait d'abord visité que très-rarement son pensionnaire. On a dit que le père d'Aigrigny, lorsqu'il le voulait, déployait un charme de séduction presque irrésistible; mettant dans ses entrevues un tact, une réserve, remplis d'adresse, il se présenta seulement de temps à autre pour s'informer de la santé de M. Hardy. Bientôt, le révérend père, renseigné par son espion, et aidé de sa sagacité naturelle, vit tout le parti que l'on pouvait tirer de l'affaissement physique et moral du pensionnaire; certain d'avance que celui-ci ne se rendrait pas à ses insinuations, il lui parla plusieurs fois de la tristesse de la maison, l'engageant affectueusement, soit à la quitter si la monotonie de l'existence qu'on y menait lui pesait, soit à chercher du moins au dehors quelques distractions, quelques plaisirs.

Dans l'état où se trouvait cet infortuné, lui parler de distractions, de plaisirs, c'était sûre-

ment provoquer un refus; ainsi en arriva-t-il. Le père d'Aigrigny n'essaya pas d'abord de surprendre la confiance de M. Hardy, il ne lui dit pas un mot de ses chagrins ; mais, chaque fois qu'il le vit, il parut lui témoigner un tendre intérêt par quelques mots simples, profondément sentis. Peu à peu ces entretiens, d'abord assez rares, devinrent plus fréquents, plus longs ; doué d'une éloquence mielleuse, insinuante, persuasive, le père d'Aigrigny prit naturellement pour thème les désolantes maximes sur lesquelles se fixait souvent la pensée de M. Hardy.

Souple, prudent, habile, sachant que jusqu'alors ce dernier avait professé cette généreuse religion naturelle qui prêche une reconnaissante adoration pour Dieu, l'amour de l'humanité, le culte du juste et du bien, et qui, dédaigneuse du dogme, professe la même vénération pour Marc-Aurèle que pour Confucius, pour Platon que pour le Christ, pour Moïse que pour Lycurgue, le père d'Aigrigny ne tenta pas tout d'abord de *convertir* M. Hardy; il commença par rappeler sans cesse à la pensée de ce malheureux, chez qui il voulait tuer toute espérance, les abominables déceptions dont il avait souffert. Au lieu de lui montrer ces trahisons comme des exceptions dans la vie ; au lieu

de tâcher de calmer, d'encourager, de ranimer cette âme abattue ; au lieu d'engager M. Hardy à chercher l'oubli, la consolation de ses chagrins dans l'accomplissement de ses devoirs envers l'humanité, envers ses frères qu'il avait déjà tant aimés et secourus, le père d'Aigrigny aviva les plaies saignantes de cet infortuné, lui peignit les hommes sous les plus atroces couleurs, les lui montra fourbes, ingrats, méchants, et parvint à rendre son désespoir incurable.

Ce but atteint, le jésuite fit un pas de plus. Sachant l'adorable bonté du cœur de M. Hardy, profitant de l'affaiblissement de son esprit, il lui parla de la consolation qu'il y aurait pour un homme accablé de chagrins désespérés à croire fermement que chacune de ses larmes, au lieu d'être stérile, était agréable à Dieu, et pouvait aider au salut des autres hommes ; à croire enfin, ajoutait habilement le révérend père, qu'il était donné au *fidèle* seul d'*utiliser sa douleur* en faveur d'aussi malheureux que soi, et de la rendre *douce* au Seigneur.

Tout ce qu'il y a de désespérant et d'impie, tout ce qui se cache d'atroce machiavélisme politique dans ces maximes détestables qui font du Créateur, si magnifiquement bon et paternel, un Dieu impitoyable, incessamment altéré des

larmes de l'humanité, se trouvait ainsi habilement sauvé aux yeux de M. Hardy, dont les généreux instincts subsistaient toujours. Bientôt cette âme aimante et tendre, que ces prêtres indignes poussaient à une sorte de suicide moral, trouva un charme amer à cette fiction : que du moins ses chagrins profiteraient à d'autres hommes. Ce ne fut d'abord, il est vrai, qu'une fiction ; mais un esprit affaibli qui se complaît dans une pareille fiction l'admet tôt ou tard comme réalité, et en subit peu à peu toutes les conséquences.

Tel était donc l'état moral et physique de M. Hardy, lorsque, par l'intermédiaire d'un domestique gagné, il avait reçu d'Agricol Baudoin une lettre qui lui demandait une entrevue.

Le jour de cette entrevue était arrivé.

Deux ou trois heures avant le moment fixé pour la visite d'Agricol, le père d'Aigrigny entra dans la chambre de M. Hardy.

IV

La visite.

Lorsque le père d'Aigrigny entra dans la chambre de M. Hardy, celui-ci était assis dans un grand fauteuil ; son attitude annonçait un accablement inexprimable ; à côté de lui, sur une petite table, se trouvait une potion ordonnée par le docteur Baleinier, car la frêle constitution de M. Hardy avait été rudement atteinte par tant de cruelles secousses ; il semblait n'être plus que l'ombre de lui-même ; son visage, très-pâle, très-amaigri, exprimait à ce moment une sorte de tranquillité morne. En peu de temps, ses cheveux étaient devenus complétement gris ; son regard voilé errait çà et là languissant, presque éteint ; il appuyait sa tête au dossier de son siége, et ses mains effilées, sortant des larges manches de sa robe de chambre brune, reposaient sur les bras de son fauteuil.

Le père d'Aigrigny avait donné à sa physio-

nomie, en s'approchant de son pensionnaire, l'apparence la plus bénigne, la plus affectueuse; son regard était rempli de douceur et d'aménité; jamais l'inflexion de sa voix n'avait été plus caressante.

— Eh bien! mon cher fils, dit-il à M. Hardy en l'embrassant avec une hypocrite effusion (le jésuite embrasse beaucoup), comment vous trouvez-vous aujourd'hui?

— Comme d'habitude, mon père.

— Continuez-vous à être satisfait du service des gens qui vous entourent, mon cher fils?

— Oui, mon père.

— Ce silence que vous aimez tant, mon cher fils, n'a pas été troublé, je l'espère?

— Non... je vous remercie.

— Votre appartement vous plaît toujours?

— Toujours...

— Il ne vous manque rien?

— Rien, mon père.

— Nous sommes si heureux de voir que vous vous plaisez dans notre pauvre maison, mon cher fils, que nous voudrions aller au-devant de vos désirs.

— Je ne désire rien... mon père... rien que le sommeil... C'est si bienfaisant, le sommeil! ajouta M. Hardy avec accablement.

— Le sommeil..., c'est l'oubli. Et ici-bas,

mieux vaut oublier que se souvenir, car les hommes sont si ingrats, si méchants, que presque tout souvenir est amer, n'est-ce pas, mon cher fils?

— Hélas! il n'est que trop vrai, mon père.

— J'admire toujours votre pieuse résignation, mon cher fils. Ah! combien cette constante douceur dans l'affliction est agréable à Dieu! Croyez-moi, mon tendre fils, vos larmes et votre intarissable douleur sont une offrande qui, auprès du Seigneur, méritera pour vous et pour vos frères... Oui, car l'homme n'étant né que pour souffrir en ce monde... souffrir avec reconnaissance envers Dieu qui nous envoie nos peines... c'est prier;... et qui prie, ne prie pas pour soi seul... mais pour l'humanité tout entière.

— Fasse du moins le ciel... que mes douleurs ne soient pas stériles!... Souffrir c'est prier, répéta M. Hardy, en s'adressant à soi-même, comme pour réfléchir sur cette pensée. Souffrir, c'est prier... et prier pour l'humanité tout entière;... pourtant... il me semblait autrefois..., ajouta-t-il en faisant un effort sur lui-même, que la destinée de l'homme...

— Continuez, mon cher fils... dites votre pensée tout entière, dit le père d'Aigrigny voyant que M. Hardy s'interrompait.

Après un moment d'hésitation, celui-ci qui, en parlant, s'était un peu avancé et redressé sur son fauteuil, se rejeta en arrière avec découragement, et, affaissé, replié sur lui-même, murmura :

— A quoi bon penser?... cela fatigue... et je ne m'en sens plus la force...

— Vous dites vrai, mon cher fils; à quoi bon penser? il vaut mieux croire...

— Oui, mon père, il vaut mieux croire, souffrir; il faut surtout oublier... oublier...

M. Hardy n'acheva pas, renversa languissamment sa tête sur le dossier de son siége, et mit sa main sur ses yeux.

— Hélas! mon cher fils, dit le père d'Aigrigny avec des larmes dans le regard, dans la voix, et cet excellent comédien se mit à genoux auprès du fauteuil de M. Hardy; hélas! comment l'ami qui vous a si abominablement trahi a-t-il pu méconnaître un cœur comme le vôtre?... Mais il en est toujours ainsi quand on recherche l'affection des créatures, au lieu de ne penser qu'au Créateur;... et cet indigne ami...

— Oh! par pitié, ne me parlez pas de cette trahison,... dit M. Hardy en interrompant le révérend père d'une voix suppliante.

— Eh bien! non, je n'en parlerai pas, mon

tendre fils. Oubliez cet ami parjure... Oubliez cet infâme, que tôt ou tard la vengeance de Dieu atteindra, car il s'est joué d'une manière odieuse de votre noble confiance... Oubliez aussi cette malheureuse femme, dont le crime a été bien grand, car, pour vous, elle a foulé aux pieds des devoirs sacrés, et le Seigneur lui réserve un châtiment terrible ;... et un jour...

M. Hardy, interrompant de nouveau le père d'Aigrigny, lui dit avec un accent contenu, mais qui trahissait une émotion déchirante :

— C'est trop ;... vous ne savez pas, mon père, le mal que vous me faites ;... non... vous ne le savez pas...

— Pardon ! oh ! pardon, mon fils ;... mais, hélas ! vous le voyez... le seul souvenir de ces attachements terrestres vous cause encore, à cette heure, un ébranlement douloureux... Cela ne vous prouve-t-il pas que c'est au-dessus de ce monde corrupteur et corrompu qu'il faut chercher des consolations toujours assurées?

— Oh ! mon Dieu !... les trouverai-je jamais? s'écria le malheureux avec un abattement désespéré.

— Si, vous les trouverez, mon bon et tendre fils..., s'écria le père d'Aigrigny avec une émotion admirablement jouée, pouvez-vous en douter? Oh ! quel beau jour pour moi que celui où,

ayant fait de nouveaux pas dans cette religieuse voie du salut que vous creusez par vos larmes, tout ce qui, à cette heure, vous semble encore entouré de quelques ténèbres s'éclairera d'une lumière ineffable et divine!... Oh! le saint jour! l'heureux jour! où, les derniers liens qui vous attachent à cette terre immonde et fangeuse étant détruits, vous deviendrez l'un des nôtres et, comme nous, vous n'aspirerez plus qu'aux délices éternelles!

— Oui!... à la mort!...

— Dites donc à la vie immortelle! au paradis, mon tendre fils;... et vous y aurez une glorieuse place non loin du Tout-Puissant;... mon cœur paternel le désire autant qu'il l'espère... car votre nom se trouve chaque jour dans toutes mes prières et dans celles de nos bons pères.

— Je fais du moins ce que je peux pour arriver à cette foi aveugle, à ce détachement de toutes choses où je dois, m'assurez-vous, mon père, trouver enfin le repos.

— Mon pauvre cher fils, si votre modestie chrétienne vous permettait de comparer ce que vous étiez lors des premiers jours de votre arrivée ici à ce que vous êtes à cette heure... et cela seulement grâce à votre sincère désir d'avoir la foi, vous seriez confondu... Quelle dif-

férence, mon Dieu! A votre agitation, à vos gémissements désespérés, a succédé un calme religieux... Est-ce vrai?...

— Oui,... c'est vrai; par moments, quand j'ai bien souffert, mon cœur ne bat plus... je suis calme;... les morts aussi sont calmes..., dit M. Hardy en laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

— Ah! mon cher fils... mon cher fils... vous me brisez le cœur lorsque quelquefois je vous entends parler ainsi. Je crains toujours que vous ne regrettiez cette vie mondaine... si fertile en abominables déceptions... Du reste... aujourd'hui même... vous subirez heureusement à ce sujet une épreuve décisive.

— Comment cela, mon père?

— Ce brave artisan, un des meilleurs ouvriers de votre fabrique, doit venir vous voir.

— Ah! oui, dit M. Hardy après une minute de réflexion, car sa mémoire, ainsi que son esprit, s'était considérablement affaiblie; en effet... Agricol va venir; il me semble que je le verrai avec plaisir.

— Eh bien! mon cher fils, votre entrevue avec lui sera l'épreuve dont je parle... La présence de ce digne garçon vous rappellera cette vie si active, si occupée que vous meniez naguère; peut-être ces souvenirs vous feront pren-

dre en grande pitié le pieux repos dont vous jouissez maintenant; peut-être voudrez-vous de nouveau vous lancer dans une carrière pleine d'émotions de toutes sortes, renouer d'autres amitiés, chercher d'autres affections, revivre enfin, comme par le passé, d'une existence bruyante, agitée. Si ces désirs s'éveillent en vous, c'est que vous ne serez pas encore mûr pour la retraite;... alors obéissez-leur, mon cher fils, recherchez de nouveau les plaisirs, les joies, les fêtes; mes vœux vous suivront toujours, même au milieu du tumulte mondain; mais rappelez-vous toujours, mon tendre fils, que si un jour votre âme était déchirée par de nouvelles trahisons, ce paisible asile vous sera toujours ouvert, et que vous m'y trouverez toujours prêt à pleurer avec vous sur la douloureuse vanité des choses terrestres...

A mesure que le père d'Aigrigny avait parlé, M. Hardy l'avait écouté presque avec effroi. A la seule pensée de se rejeter encore au milieu des tourmentes d'une vie si douloureusement expérimentée, cette pauvre âme se repliait sur elle-même, tremblante et énervée; aussi le malheureux s'écria-t-il d'un ton presque suppliant :

— Moi, mon père, retourner dans ce monde où j'ai tant souffert... où j'ai laissé mes dernié-

res illusions!... moi... me mêler à ses fêtes, à ses plaisirs!... ah!... c'est une raillerie cruelle...

— Ce n'est pas une raillerie, mon cher fils;... il faut vous attendre à ce que la vue, les paroles de ce loyal artisan réveillent en vous des idées qu'à cette heure même vous croyez à jamais anéanties. Dans ce cas, mon cher fils, essayez, encore une fois, de la vie mondaine. Cette retraite ne vous sera-t-elle pas toujours ouverte après de nouveaux chagrins, de nouvelles déceptions?...

— Et à quoi bon, grand Dieu!... aller m'exposer à de nouvelles souffrances? s'écria M. Hardy avec une expression déchirante; c'est à peine si je puis supporter celles que j'endure... Oh! jamais... jamais!... l'oubli de tout, de moi-même... le néant de la tombe... jusqu'à la tombe... voilà tout ce que je veux désormais...

— Cela vous paraît ainsi, mon cher fils, parce qu'aucune voix du dehors n'est jusqu'ici venue troubler votre calme solitude... ou affaiblir vos saintes espérances qui vous disent qu'au delà de la tombe vous serez avec le Seigneur; mais cet ouvrier, pensant moins à votre salut qu'à son intérêt et à celui des siens... va venir...

— Hélas! mon père. dit M. Hardy en interrompant le jésuite, j'ai éte assez heureux pour pouvoir faire pour mes ouvriers tout ce qu'humainement un homme de bien peut faire; la destinée ne m'a pas permis de continuer plus longtemps... J'ai payé ma dette à l'humanité, mes forces sont à bout; je ne demande maintenant que l'oubli, que le repos... Est-ce donc trop exiger, mon Dieu?... s'écria le malheureux avec une indicible expression de lassitude et de désespoir.

— Sans doute, mon cher et bon fils, votre générosité a été sans égale;... mais c'est au nom même de cette générosité que cet artisan va venir vous imposer de nouveaux sacrifices; oui... car, pour des cœurs comme le vôtre, le passé oblige, et il vous sera presque impossible de vous refuser aux instances de vos ouvriers;... vous allez être forcé de retrouver une activité incessante, afin de relever un édifice de ses ruines, de recommencer à fonder aujourd'hui ce qu'il y a vingt ans vous avez fondé dans toute la force, dans toute l'ardeur de votre jeunesse; de renouer ces relations commerciales dans lesquelles votre scrupuleuse loyauté a été si souvent blessée; de reprendre ces chaînes de toutes sortes qui enchaînent le grand industriel à une vie d'inquiétude et de travail;... mais

aussi quelles compensations !... Dans quelques années vous arriverez, à force de labeurs, au même point où vous étiez lors de cette horrible catastrophe... Et puis enfin, ce qui doit vous encourager encore, c'est que, du moins, pendant ces rudes travaux, vous ne serez plus, comme par le passé, dupe d'un ami indigne, dont la feinte amitié vous semblait si douce et charmait votre vie... Vous n'aurez plus à vous reprocher une liaison adultère, où vous croyiez puiser chaque jour de nouvelles forces, de nouveaux encouragements pour faire le bien ;... comme si, hélas ! ce qui est coupable pouvait jamais avoir une heureuse fin... Non ! non ! arrivé au déclin de votre carrière, désenchanté de l'amitié, reconnaissant le néant des passions coupables, seul, toujours seul, vous allez courageusement affronter encore les orages de la vie. Sans doute, en quittant ce calme et pieux asile, où aucun bruit ne trouble votre recueillement, votre repos, le contraste sera grand d'abord ;... mais ce contraste même...

— Assez !... oh !... de grâce !... assez !... s'écria M. Hardy en interrompant d'une voix faible le révérend père ; rien qu'à vous entendre parler des agitations d'une pareille vie, mon père, j'éprouve de cruels vertiges ;... ma tête... peut à peine y résister... Oh ! non... non... le

calme... oh! avant tout... le calme... je vous le répète, quand ce serait celui du tombeau...

— Mais alors comment résisterez-vous aux instances de cet artisan?... Les obligés ont des droits sur leurs bienfaiteurs... Vous ne saurez échapper à ses prières...

— Eh bien!... mon père... s'il le faut... je ne le verrai pas... Je me faisais une sorte de plaisir de cette entrevue;... maintenant, je le sens... il est plus sage d'y renoncer...

— Mais il n'y renoncera pas, lui; il insistera pour vous voir.

— Vous aurez la bonté, mon père, de lui faire dire... que je suis souffrant... qu'il m'est impossible de le recevoir.

— Écoutez, mon cher fils, de nos jours, il règne de grands, de malheureux préjugés sur les pauvres serviteurs du Christ. Par cela même que vous êtes volontairement resté au milieu de nous, après avoir été par hasard apporté mourant dans cette maison... en vous voyant refuser un entretien que vous avez d'abord accordé, on pourrait croire que vous subissez une influence étrangère; quoique ce soupçon soit absurde, il peut naître, et nous ne voulons pas le laisser s'accréditer... Il vaut donc mieux recevoir ce jeune artisan...

— Mon père, ce que vous me demandez est

au-dessus de mes forces... A cette heure, je me sens anéanti;... cette conversation m'a épuisé.

— Mais, mon cher fils, cet ouvrier va venir, je lui dirai que vous ne voulez pas le voir, soit; il ne me croira pas...

— Hélas! mon père.... ayez pitié de moi; je vous assure qu'il m'est impossible de voir personne...; je souffre trop.

— Eh bien!... voyons... cherchons un moyen :... si vous lui écriviez... on lui remettrait votre lettre tout à l'heure;... vous lui assigneriez un autre rendez-vous... demain... je suppose.

— Ni demain, ni jamais, s'écria le malheureux poussé à bout, je ne veux voir qui que ce soit... je veux être seul... toujours seul;... cela ne nuit à personne pourtant;... n'aurai-je pas du moins cette liberté?

— Calmez-vous, mon fils;... suivez mes conseils, ne voyez pas ce digne garçon aujourd'hui, puisque vous redoutez cet entretien; mais n'engagez pas pour cela l'avenir; demain vous pouvez changer d'avis;... que votre refus de le recevoir soit vague...

— Comme vous le voudrez, mon père.

— Mais quoique l'heure à laquelle doit venir cet ouvrier soit encore éloignée, dit le révérend, autant vaut lui écrire tout de suite.

— Je n'en aurai pas la force, mon père.

— Essayez.

— Impossible... je me sens trop faible...

— Voyons... un peu de courage, dit le révérend père.

Et il alla prendre sur un bureau ce qu'il fallait pour écrire ; puis, en revenant, il plaça un buvard et une feuille de papier sur les genoux de M. Hardy, tenant l'encrier et la plume qu'il lui présentait.

— Je vous assure, mon père... que je ne pourrai pas écrire..., dit M. Hardy d'une voix épuisée.

— Quelques mots seulement, reprit le père d'Aigrigny avec une persistance impitoyable.

Et il mit la plume entre les doigts presque inertes de M. Hardy.

— Hélas ! mon père... ma vue est si troublée que je n'y vois plus.

Et l'infortuné disait vrai ; il avait les yeux remplis de larmes, tant les émotions que le jésuite venait de réveiller en lui étaient douloureuses.

— Soyez tranquille, mon fils, je guiderai votre chère main ;... dictez seulement...

— Mon père, je vous en prie, écrivez vous-même ;... je signerai.

— Non, mon cher fils... pour mille raisons ;...

il faut que tout soit écrit de votre main ; quelques lignes suffiront.

— Mais, mon père...

— Allons... il le faut, ou sans cela je laisse entrer cet ouvrier, dit sèchement le père d'Aigrigny, voyant, à l'affaiblissement de plus en plus marqué de l'esprit de M. Hardy, qu'il pouvait, dans cette grave circonstance, essayer de la fermeté, quitte à revenir ensuite à des moyens plus doux.

Et de ses larges prunelles grises, rondes et brillantes comme celles d'un oiseau de proie, il fixa M. Hardy d'un air sévère. L'infortuné tressaillit sous ce regard presque fascinateur, et répondit en soupirant :

— J'écrirai... mon père... j'écrirai ;... mais, je vous en supplie... dictez ;... ma tête est trop faible..., dit M. Hardy en essuyant des pleurs de sa main brûlante et fiévreuse.

Le père d'Aigrigny dicta les lignes suivantes :

« Mon cher Agricol, j'ai réfléchi qu'un en-
« tretien avec vous serait inutile ;... il ne ser-
« virait qu'à réveiller des chagrins cuisants,
« que je suis parvenu à oublier avec l'aide de
« Dieu et des douces consolations que m'offre
« la religion... »

Le révérend père s'interrompit un moment; M. Hardy pâlissait davantage, et sa main défaillante pouvait à peine tenir la plume; son front était baigné d'une sueur froide. Le père d'Aigrigny tira un mouchoir de sa poche et essuyant le visage de sa victime, il lui dit, avec un retour d'affectueuse sollicitude :

— Allons, mon cher et tendre fils... un peu de courage, ce n'est pas moi qui vous ai engagé à refuser cet entretien... n'est-ce pas?... au contraire;... mais puisque, pour votre repos, vous le voulez ajourner, tâchez de terminer cette lettre;... car, enfin, qu'est-ce que je désire, moi? vous voir désormais jouir d'un calme ineffable et religieux après tant de pénibles agitations...

— Oui... mon père... je le sais, vous êtes bon..., répondit M. Hardy d'une voix reconnaissante, pardonnez ma faiblesse...

— Pouvez-vous continuer cette lettre... mon cher fils?

— Oui... mon père.

— Écrivez donc.

Et le révérend père continua de dicter :

« Je jouis d'une paix profonde, je suis en-
« touré de soins, et grâce à la miséricorde di-
« vine, j'espère faire une fin toute chrétienne

« loin d'un monde dont je reconnais la vanité...
« Je ne vous dis pas adieu; mais, au revoir,
« mon cher Agricol... car je tiens à vous dire
« à vous-même les vœux que je fais et que
« je ferai toujours pour vous et pour vos
« dignes camarades. Soyez mon interprète
« auprès d'eux; dès que je jugerai à propos
« de vous recevoir, je vous l'écrirai; jusque-
« là croyez-moi toujours votre bien affec-
« tionné... »

Puis le révérend père, s'adressant à M. Hardy :

— Trouvez-vous cette lettre convenable, mon cher fils?

— Oui, mon père...

— Veuillez donc la signer.

— Oui, mon père...

Et le malheureux, après avoir signé, sentant ses forces épuisées, se rejeta en arrière avec lassitude.

— Ce n'est pas tout, mon cher fils, ajouta le père d'Aigrigny en tirant un papier de sa poche; il faut que vous ayez la bonté de signer ce nouveau pouvoir accordé par vous à notre révérend père procureur, pour terminer les affaires en question.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu!... Encore! s'écria M. Hardy avec une sorte d'impatience fié-

vreuse et maladive. Mais, vous le voyez bien, mon père, mes forces sont à bout...

— Il s'agit seulement de signer après avoir lu, mon cher fils.

Et le père d'Aigrigny présenta à M. Hardy un grand papier timbré rempli d'une écriture presque indéchiffrable.

— Mon père... je ne pourrai pas lire cela... aujourd'hui.

— Il le faut pourtant, mon cher fils; pardonnez-moi cette indiscrétion... mais nous sommes bien pauvres... et...

— Je vais signer... mon père.

— Mais il faut lire ce que vous signez, mon fils.

— A quoi bon?... Donnez... donnez, dit M. Hardy, pour ainsi dire harassé de l'inflexible opiniâtreté du révérend père.

— Puisque vous le voulez absolument, mon cher fils..., dit celui-ci en présentant le papier.

M. Hardy signa et retomba dans son accablement.

A cet instant, un domestique, après avoir frappé, entra et dit au père d'Aigrigny :

— M. Agricol Baudoin demande à parler à M. Hardy ; il a, dit-il, un rendez-vous.

— C'est bon... qu'il attende, répondit le

père d'Aigrigny avec autant de dépit que de surprise.

Et d'un geste il fit signe au domestique de sortir; puis cachant la vive contrariété qu'il ressentait, il dit à M. Hardy :

— Ce digne artisan a bien hâte de vous voir, mon cher fils, car il devance de plus de deux heures le moment de l'entrevue... Voyons, il en est temps encore... voulez-vous le recevoir?...

— Mais, mon père, dit M. Hardy avec une sorte d'irritation douloureuse, vous voyez dans quel état de faiblesse je suis;... ayez donc pitié de moi... Je vous en supplie, du calme;... je vous le répète, quand ce serait le calme de la tombe; mais, pour l'amour du ciel... du calme...

— Vous jouirez un jour de la paix éternelle des élus, mon cher fils, dit affectueusement le père d'Aigrigny, car vos larmes et vos misères sont agréables au Seigneur.

Ce disant, il sortit.

M. Hardy, resté seul, joignit les mains avec désespoir et, fondant en larmes, s'écria, en se laissant glisser de son fauteuil à genoux :

— Oh! mon Dieu!... mon Dieu!... retirez-moi de ce monde... je suis trop malheureux.

Puis, courbant le front sur le siége de son

fauteuil, il cacha sa figure dans ses mains, et continua de pleurer amèrement.

Soudain on entendit un bruit de voix qui allait toujours croissant, puis celui d'une espèce de lutte ; bientôt la porte de l'appartement s'ouvrit avec violence sous le choc du père d'Aigrigny, qui fit quelques pas à reculons en trébuchant.

Agricol venait de le repousser d'un bras vigoureux.

— Monsieur... osez-vous bien employer la force et la violence? s'écria le révérend père d'Aigrigny, blême de colère.

— J'oserai tout pour voir M. Hardy, dit le forgeron.

Et il se précipita vers son ancien patron, qu'il vit agenouillé au milieu de la chambre.

V

Agricol Baudoin.

Le père d'Aigrigny, contenant à peine son dépit, sa colère, jetait non-seulement des regards courroucés et menaçants sur Agricol; mais, de temps à autre, il jetait aussi un coup d'œil inquiet et irrité du côté de la porte, comme s'il eût craint, à chaque instant, de voir entrer un autre personnage dont il aurait aussi redouté la venue.

Le forgeron, lorsqu'il put envisager son ancien patron, recula, frappé d'une douloureuse surprise à la vue des traits de M. Hardy, ravagés par le chagrin.

Pendant quelques secondes, les trois acteurs de cette scène gardèrent le silence.

Agricol ne se doutait pas encore de l'affaiblissement moral de M. Hardy, habitué qu'était l'artisan à trouver autant d'élévation d'esprit que de bonté de cœur chez cet excellent homme.

Le père d'Aigrigny rompit le premier le silence, et dit à son pensionnaire en pesant chacune de ses paroles :

— Je conçois, mon cher fils, qu'après la volonté si positive, si spontanée, que vous m'avez manifestée tout à l'heure, de ne pas recevoir... monsieur.... je conçois, dis-je, que sa présence vous soit maintenant pénible... J'espère donc que, par déférence... ou au moins par reconnaissance pour vous... monsieur (il désigna le forgeron d'un geste) mettra, en se retirant, un terme à cette situation inconvenante, déjà trop prolongée.

Agricol ne répondit pas au père d'Aigrigny, lui tourna le dos, et, s'adressant à M. Hardy, qu'il contemplait depuis quelques moments avec une profonde émotion, pendant que de grosses larmes roulaient dans ses yeux :

— Ah ! monsieur... comme c'est bon de vous voir, quoique vous ayez encore l'air bien souffrant ! Comme le cœur se calme, se rassure... se réjouit ! Mes camarades seraient si heureux d'être à ma place !... Si vous saviez tout ce qu'ils m'ont dit pour vous !... car, pour vous chérir, vous vénérer, nous n'avons à nous tous... qu'une seule âme.

Le père d'Aigrigny jeta sur M. Hardy un coup d'œil qui signifiait : Que vous avais-je dit ? Puis

s'adressant à Agricol avec impatience, en se rapprochant de lui :

— Je vous ai déjà fait observer que votre présence ici était déplacée.

Mais Agricol, sans lui répondre et sans se retourner vers lui :

— M. Hardy, ayez donc la bonté de dire à cet homme de s'en aller... Mon père et moi, nous le connaissons ; il le sait bien.

Puis, se retournant seulement alors vers le révérend père, le forgeron ajouta durement, en le toisant avec une indignation mêlée de dégoût :

— Si vous tenez à entendre ce que j'ai à dire à M. Hardy sur vous... monsieur, revenez tout à l'heure ; mais, à présent, j'ai à parler à mon ancien patron de choses particulières, et à lui remettre une lettre de mademoiselle de Cardoville, qui vous connaît aussi... malheureusement pour elle.

Le jésuite resta impassible et répondit :

— Je me permettrai, monsieur, de vous dire que vous intervertissez un peu les rôles... Je suis ici chez moi, où j'ai l'honneur de recevoir M. Hardy : c'est donc moi qui aurais le droit et le pouvoir de vous faire sortir à l'instant d'ici, et...

— Mon père, de grâce ! dit M. Hardy avec

déférence, excusez Agricol; son attachement pour moi l'entraîne trop loin; mais puisque le voici et qu'il a des choses particulières à me confier, permettez-moi, mon père, de m'entretenir quelques instants avec lui.

— Que je vous le permette, mon cher fils! dit le père d'Aigrigny en feignant la surprise, et pourquoi me demander cette permission? N'êtes-vous donc pas parfaitement libre de faire ce que bon vous semble? N'est-ce pas vous qui tout à l'heure, et malgré moi, qui vous engageais à recevoir monsieur, vous êtes formellement refusé à cette entrevue?

— Il est vrai, mon père.

Après ces mots, le père d'Aigrigny ne pouvait insister davantage sans maladresse; il se leva donc et alla serrer la main de M. Hardy, en lui disant avec un geste expressif :

— A bientôt, mon cher fils... Mais souvenez-vous... de notre entretien de tout à l'heure et de ce que je vous ai prédit.

— A bientôt mon père... Soyez tranquille, répondit tristement M. Hardy.

Le révérend père sortit.

Agricol, étourdi, confondu, se demandait si c'était bien son ancien patron qu'il entendait appeler le père d'Aigrigny *mon père,* avec tant de déférence et d'humilité. Puis, à mesure que

le forgeron examinait plus attentivement les traits de M. Hardy, il remarquait dans sa physionomie éteinte une expression d'affaissement, de lassitude, qui le navrait et l'effrayait à la fois ; aussi lui dit-il, en tâchant de cacher son pénible étonnement :

— Enfin, monsieur... vous allez nous être rendu ;... nous allons bientôt vous voir au milieu de nous... Ah ! votre retour va faire bien des heureux... apaisera bien des inquiétudes ;... car, si cela était possible, nous vous aimerions davantage encore depuis que nous avons un instant craint de vous perdre.

— Brave et digne garçon ! dit M. Hardy avec un sourire de bonté mélancolique en tendant sa main à Agricol, je n'ai jamais douté un moment ni de vous ni de vos camarades ;... leur reconnaissance m'a toujours récompensé du bien que j'ai pu leur faire...

— Et que vous leur ferez encore, monsieur... car vous...

M. Hardy interrompit Agricol et lui dit :

— Écoutez-moi, mon ami ; avant de continuer cet entretien, je dois vous parler franchement, afin de ne laisser ni à vous ni à vos camarades des espérances qui ne peuvent plus se réaliser... Je suis décidé à vivre désormais, sinon dans le cloître, du moins dans la plus profonde retraite

car je suis las, voyez-vous, mon ami... oh! bien las!...

— Mais nous ne sommes pas las de vous aimer, nous, monsieur, s'écria le forgeron, de plus en plus effrayé des paroles et de l'accablement de M. Hardy. C'est à notre tour maintenant de nous dévouer pour vous, de venir à votre aide à force de travail, de zèle, de désintéressement, afin de relever la fabrique, votre noble et généreux ouvrage.

M. Hardy secoua tristement la tête.

— Je vous le répète, mon ami, reprit-il, la vie active est finie pour moi; en peu de temps, voyez-vous, j'ai vieilli de vingt ans; je n'ai plus ni la force, ni la volonté, ni le courage de recommencer à travailler comme par le passé; j'ai fait, et je m'en félicite, ce que j'ai pu pour le bien de l'humanité... J'ai payé ma dette... Mais, à cette heure, je n'ai plus qu'un désir, le repos;... qu'une espérance... les consolations et la paix que procure la religion.

— Comment! monsieur, dit Agricol au comble de la stupeur, vous aimez mieux vivre ici dans ce lugubre isolement, que de vivre au milieu de nous qui vous aimons tant?... Vous croyez que vous serez plus heureux ici, parmi ces prêtres, que dans votre fabrique relevée de

ses ruines, et redevenue plus florissante que jamais?

— Il n'est plus pour moi de bonheur possible ici-bas, dit M. Hardy avec amertume.

Après un moment d'hésitation, Agricol reprit vivement d'une voix altérée :

— Monsieur... on vous trompe, on vous abuse d'une manière infâme.

— Que voulez-vous dire, mon ami?

— Je vous dis, M. Hardy, que ces prêtres qui vous entourent ont de sinistres desseins... Mais, mon Dieu! monsieur, vous ne savez donc pas où vous êtes ici?

— Chez de bons religieux de la compagnie de Jésus.

— Oui, vos plus mortels ennemis.

— Des ennemis!...

Et M. Hardy sourit avec une douloureuse indifférence.

— Je n'ai plus à craindre d'ennemis;... où pourraient-ils me frapper, mon Dieu? Il n'y a plus de place...

— Ils veulent vous déposséder de votre part à un immense héritage, monsieur, s'écria le forgeron : c'est un plan conçu avec une infernale habileté; les filles du maréchal Simon, mademoiselle de Cardoville, vous, Gabriel, mon frère adoptif... tout ce qui appartient à votre

famille, enfin, a déjà failli être victime de leurs machinations; je vous dis que ces prêtres n'ont pas d'autre but que d'abuser de votre confiance;... c'est pour cela qu'après l'incendie de la fabrique, ils sont parvenus à vous faire transporter blessé, presque mourant, dans cette maison, et à vous y soustraire à tous les yeux... C'est pour cela que...

M. Hardy interrompit Agricol.

— Vous vous trompez sur le compte de ces religieux, mon ami; ils ont eu pour moi de grands soins... et quant à ce prétendu héritage..., ajouta M. Hardy avec une morne insouciance, que me font, à cette heure, les biens de ce monde, mon ami?... Les choses, les affections de cette vallée de misère et de larmes... ne sont plus rien pour moi... J'offre mes souffrances au Seigneur, et j'attends qu'il m'appelle à lui dans sa miséricorde...

— Non... non... monsieur... il est impossible que vous soyez changé à ce point, dit Agricol qui ne pouvait se résoudre à croire ce qu'il entendait. Vous, monsieur, vous... croire à ces maximes désolantes; vous, qui nous faisiez toujours admirer, aimer l'inépuisable bonté d'un Dieu paternel!... et nous vous croyions, car il vous avait envoyé parmi nous...

— Je dois me soumettre à sa volonté, puis-

qu'il m'a retiré d'au milieu de vous, mes amis, sans doute parce que, malgré mes bonnes intentions, je ne le servais pas comme il voulait être servi ;... j'avais toujours en vue la créature plus que le Créateur...

— Et comment pouviez-vous mieux servir, mieux honorer Dieu, monsieur? s'écria le forgeron de plus en plus désolé; encourager et récompenser le travail, la probité, rendre les hommes meilleurs en assurant leur bonheur, traiter vos ouvriers en frères, développer leur intelligence, leur donner le goût du beau, du bien, augmenter leur bien-être, propager chez eux, par votre exemple, les sentiments d'égalité, de fraternité, de communauté évangélique... Ah! monsieur, pour vous rassurer, rappelez-vous donc seulement le bien que vous avez fait, les bénédictions quotidiennes de tout un petit peuple qui vous devait le bonheur inespéré dont il jouissait.

— Mon ami... à quoi bon rappeler le passé? reprit doucement M. Hardy ; si j'ai bien agi aux yeux du Seigneur, peut-être il m'en saura gré... Loin de me glorifier... je dois m'humilier dans la poussière, car j'ai été, je le crains, dans une voie mauvaise et en dehors de son Église ;... peut-être l'orgueil m'a égaré, moi infime, obscur, tandis que tant de grands génies se sont

soumis humblement à cette Église ; c'est dans les larmes, dans l'isolement, dans la mortification, que je dois expier mes fautes, oui... dans l'espoir que ce Dieu vengeur me les pardonnera un jour... et que mes souffrances ne seront pas du moins perdues pour ceux qui sont encore plus coupables que moi.

Agricol ne trouva pas un mot à répondre ; il contemplait M. Hardy avec une frayeur muette; à mesure qu'il l'entendait prononcer ces désolantes banalités d'une voix épuisée, à mesure qu'il examinait cette physionomie abattue, il se demandait avec un secret effroi par quelles fascinations ces prêtres, exploitant les chagrins et l'affaiblissement moral de ce malheureux, étaient parvenus à isoler de tout et de tous, à stériliser, à annihiler ainsi une des plus généreuses intelligences, un des esprits les plus bienfaisants, les plus éclairés qui se fussent jamais voués au bonheur de l'espèce humaine.

La stupeur du forgeron était si profonde, qu'il ne se sentait ni le courage ni la volonté de continuer une discussion d'autant plus poignante pour lui qu'à chaque mot son regard plongeait davantage dans l'abîme de désolation incurable où les révérends pères avaient plongé M. Hardy.

Celui-ci, de son côté, retombant dans sa morne

apathie, gardait le silence, pendant que ses yeux erraient çà et là sur les sinistres maximes de l'*Imitation.*

Enfin, Agricol rompit le silence, et, tirant de sa poche la lettre de mademoiselle de Cardoville, lettre dans laquelle il mettait son dernier espoir, il la présenta à M. Hardy, en lui disant

— Monsieur... une de vos parentes, que vous ne connaissez que de nom, sans doute, m'a chargé de vous remettre cette lettre...

— A quoi bon... cette lettre... mon ami?

— Je vous en supplie, monsieur... prenez-en connaissance. Mademoiselle de Cardoville attend votre réponse, monsieur. Il s'agit de bien graves intérêts.

— Il n'y a plus pour moi... qu'un grave intérêt... mon ami..., dit M. Hardy en levant vers le ciel ses yeux rougis par les larmes.

— M. Hardy,... reprit le forgeron de plus en plus ému, lisez cette lettre, lisez-la au nom de notre reconnaissance à tous et dans laquelle nous élèverons nos enfants... qui n'auront pas eu comme nous le bonheur de vous connaître... Oui... lisez cette lettre... et si après vous ne changez pas d'avis... M. Hardy... eh bien! que voulez-vous?... tout sera fini... pour nous... pauvres travailleurs;... nous aurons à tout ja-

mais perdu notre bienfaiteur... celui qui nous traitait en frères... celui qui nous aimait en amis... celui qui prêchait généreusement un exemple que d'autres bons cœurs auraient suivi tôt ou tard;... de sorte que, peu à peu, de proche en proche, et grâce à vous, l'émancipation des prolétaires aurait commencé... Enfin, n'importe, pour nous autres, enfants du peuple, votre mémoire sera toujours sacrée... oh ! oui... et nous ne prononcerons jamais votre nom qu'avec respect, qu'avec attendrissement... car nous ne pourrons nous empêcher de vous plaindre...

Depuis quelques moments, Agricol parlait d'une voix entrecoupée ; il ne put achever ; son émotion atteignit à son comble ; malgré la mâle énergie de son caractère, il ne put retenir ses larmes et s'écria :

— Pardon, pardon, si je pleure ;... mais ce n'est pas pour moi seul, allez. car voyez-vous... j'ai le cœur brisé en pensant à toutes les larmes qui seront longtemps versées par bien des braves gens qui se diront : « Nous ne verrons plus M. Hardy... plus jamais. »

L'émotion, l'accent d'Agricol, étaient si sincères, sa noble et franche figure, baignée de larmes, avait une expression de dévouement si touchante, que M. Hardy, pour la première fois

depuis son séjour chez les révérends pères, se sentit pour ainsi dire le cœur un peu réchauffé, ranimé; il lui sembla qu'un vivifiant rayon de soleil perçait enfin les ténèbres glacées au milieu desquelles il végétait depuis si longtemps.

M. Hardy tendit la main à Agricol, et lui dit d'une voix altérée :

— Mon ami... merci !... Cette nouvelle preuve de votre dévouement... ces regrets... tout cela m'émeut... mais d'une émotion douce... et sans amertume ;... cela me fait du bien...

— Ah !... monsieur, s'écria le forgeron avec une lueur d'espoir, ne vous contraignez pas ; écoutez la voix de votre cœur ;... elle vous dira de faire le bonheur de ceux qui vous chérissent ; et pour vous... voir des gens heureux... c'est être heureux. Tenez... lisez cette lettre de cette généreuse demoiselle... Elle achèvera peut-être ce que j'ai commencé ;... et si cela ne suffit pas... nous verrons...

Ce disant, Agricol s'interrompit en jetant un regard d'espoir vers la porte; puis il ajouta, en présentant de nouveau la lettre à M. Hardy :

— Oh ! je vous en supplie, monsieur, lisez... mademoiselle de Cardoville m'a dit de vous confirmer tout ce qu'il y a dans cette lettre...

— Non... non... je ne dois pas... je ne devrais pas la lire, dit M. Hardy avec hésita-

tion. A quoi bon... me donner des regrets ?... car, hélas! c'est vrai... je vous aimais bien tous... j'avais bien fait des projets pour vous dans l'avenir..., ajouta M. Hardy avec un attendrissement involontaire.

Puis il reprit, luttant contre ce mouvement d'expansion :

— Mais à quoi bon songer à cela ?... le passé ne peut revenir.

— Qui sait, M. Hardy, qui sait? reprit Agricol de plus en plus heureux de l'hésitation de son ancien patron ; lisez d'abord la lettre de mademoiselle de Cardoville.

M. Hardy, cédant aux instances d'Agricol, prit cette lettre presque malgré lui, la décacheta et la lut ; peu à peu sa physionomie exprima tour à tour l'attendrissement, la reconnaissance et l'admiration. Plusieurs fois il s'interrompit pour dire à Agricol, avec une expansion dont il semblait lui-même étonné :

— Oh ! c'est bien !... c'est beau !...

Puis, la lecture terminée, M. Hardy, s'adressant au forgeron avec un soupir mélancolique :

— Quel cœur que celui de mademoiselle de Cardoville ! Que de bonté ! que d'esprit !... que d'élévation dans la pensée !... Ah !... je n'oublierai jamais la noblesse de sentiments qui lui

dicte ses offres si généreuses... envers moi... Du moins, puisse-t-elle être heureuse... dans ce triste monde!...

— Ah! croyez-moi, monsieur, reprit Agricol avec entraînement, un monde qui renferme de telles créatures, et tant d'autres encore qui, sans avoir l'inappréciable valeur de cette excellente demoiselle, sont dignes de l'attachement des honnêtes gens, un pareil monde n'est pas que fange, corruption et méchanceté;... il prouve, au contraire, en faveur de l'humanité... C'est ce monde qui vous attend, qui vous appelle; allons, M. Hardy, écoutez les avis de mademoiselle de Cardoville, acceptez les offres qu'elle vous fait, revenez à nous... revenez à la vie... car c'est la mort que cette maison!

— Rentrer dans un monde où j'ai tant souffert!... quitter le calme de cette retraite! répondit M. Hardy en hésitant; non, non... je ne pourrais... je ne le dois pas...

— Oh! je n'ai pas compté sur moi seul pour vous décider..., s'écria le forgeron avec une espérance croissante; j'ai là un puissant auxiliaire (il montra la porte) que j'ai gardé pour frapper le grand coup... et qui paraîtra quand vous le voudrez.

— Que voulez-vous dire, mon ami? demanda M. Hardy.

— Oh ! c'est encore une bonne pensée de mademoiselle de Cardoville ; elle n'en a pas d'autres ; sachant entre quelles dangereuses mains vous étiez tombé, connaissant aussi la ruse perfide des gens qui veulent vous capter, elle m'a dit : « M. Agricol, le caractère de M. Hardy est si loyal et si bon, qu'il se laissera peut-être facilement abuser... car les cœurs droits répugnent toujours à croire aux indignités ;... puis il pourra penser que vous êtes intéressé à le voir accepter les offres que je lui fais ;... mais il est un homme dont le caractère sacré devra, dans cette circonstance, inspirer toute confiance à M. Hardy... car ce prêtre admirable est notre parent, et il a failli être aussi victime des implacables ennemis de notre famille. »

— Et ce prêtre... quel est-il? demanda M. Hardy.

— L'abbé Gabriel de Rennepont, mon frère adoptif, s'écria le forgeron avec orgueil. C'est là un noble prêtre... Ah ! monsieur... si vous l'aviez connu plus tôt, au lieu de désespérer... vous auriez espéré. Votre chagrin n'aurait pas résisté à ses consolations.

— Et ce prêtre... où est-il? demanda M. Hardy avec autant de surprise que de curiosité.

— Là, dans votre antichambre. Quand le

père d'Aigrigny l'a vu avec moi, il est devenu furieux ; il nous a ordonné de sortir ; mais mon brave Gabriel lui a répondu qu'il pourrait avoir à s'entretenir avec vous de graves intérêts, et qu'ainsi il resterait... Moi, moins patient, j'ai donné une bourrade à l'abbé d'Aigrigny qui voulait me barrer le passage, et je suis accouru, tant j'avais hâte de vous voir... Maintenant... monsieur... vous allez recevoir Gabriel... n'est-ce pas? Il n'aurait pas voulu entrer sans vos ordres... Je vais aller le chercher... Vous parlez de religion ;... c'est la sienne qui est la vraie, car elle fait du bien ; elle encourage, elle console ;... vous verrez ;... enfin, grâce à mademoiselle de Cardoville et à lui, vous allez nous être rendu !' s'écria le forgeron, ne pouvant plus contenir son joyeux espoir.

— Mon ami... non ;... je ne sais... je crains..., dit M. Hardy avec une hésitation croissante, mais se sentant malgré lui ranimé, réchauffé, par les paroles cordiales du forgeron.

Celui-ci, profitant de l'heureuse hésitation de son ancien patron, courut à la porte, l'ouvrit, et s'écria :

— Gabriel... mon frère... mon bon frère... viens, viens... M. Hardy désire te voir...

— Mon ami, reprit M. Hardy encore hésitant, mais néanmoins semblant assez satisfait de voir

son assentiment un peu forcé ; mon ami... que faites-vous?...

— J'appelle votre sauveur et le nôtre, répondit Agricol, ivre de bonheur et certain du bon succès de l'intervention de Gabriel auprès de M. Hardy.

Se rendant à l'appel du forgeron, bientôt Gabriel entra dans la chambre de M. Hardy.

VI

Le réduit.

Nous l'avons dit : aux abords de plusieurs des chambres occupées par les pensionnaires des révérends pères, certaines cachettes étaient pratiquées, dans le but de donner toute facilité à l'espionnage incessant dont on entourait ceux que la compagnie voulait surveiller : M. Hardy se trouvant parmi ceux-là, on avait ménagé auprès de son appartement un réduit mystérieux où pouvaient tenir deux personnes ; une sorte de large tuyau de cheminée aérait et éclairait ce cabinet où aboutissait l'orifice d'un

conduit acoustique, disposé avec tant d'art, que les moindres paroles arrivaient de la pièce voisine, dans cette cachette, aussi distinctes que possible; enfin plusieurs trous ronds, adroitement ménagés et masqués en différents endroits, permettaient de voir tout ce qui se passait dans la chambre.

Le père d'Aigrigny et Rodin occupaient alors le réduit.

Aussitôt après la brusque entrée d'Agricol et la ferme réponse de Gabriel qui déclara vouloir parler à M. Hardy, si celui-ci le faisait mander, le père d'Aigrigny, ne voulant faire aucun éclat pour conjurer les suites de l'entrevue de M. Hardy avec le forgeron et le jeune missionnaire, entrevue dont les suites pouvaient être si funestes aux projets de la compagnie, le père d'Aigrigny était allé consulter Rodin.

Celui-ci, pendant son heureuse et rapide convalescence, habitait la maison voisine réservée aux révérends pères; il comprit l'extrême gravité de la position; tout en reconnaissant que le père d'Aigrigny avait habilement suivi ses instructions relatives au moyen d'empêcher l'entrevue d'Agricol et de M. Hardy, manœuvre dont le succès était assuré, sans l'arrivée trop hâtée du forgeron, Rodin, voulant voir, entendre, juger et aviser par lui-même, alla aussitôt

s'embusquer dans la cachette en question, avec le père d'Aigrigny, après avoir dépêché immédiatement un émissaire à l'archevêché de Paris, on verra plus tard dans quel but.

Les deux révérends pères y étaient arrivés vers le milieu de l'entretien d'Agricol et de M. Hardy.

D'abord assez rassurés par la morne apathie dans laquelle il était plongé et dont les généreuses incitations du forgeron n'avaient pu le tirer, les révérends pères virent le danger s'accroître peu à peu et devenir enfin des plus menaçants du moment où M. Hardy, ébranlé par les instances de l'artisan, consentit à prendre connaissance de la lettre de mademoiselle de Cardoville, jusqu'au moment où Agricol amena Gabriel afin de porter le dernier coup aux hésitations de son ancien patron.

Rodin, grâce à l'indomptable énergie de son caractère qui lui avait donné la force de supporter la terrible et douloureuse médication du docteur Baleinier, ne courait plus aucun danger; sa convalescence touchait à son terme; néanmoins il était encore d'une maigreur effrayante. Le jour venant d'en haut et tombant d'aplomb sur son crâne jaune et luisant, sur ses pommettes osseuses et sur son nez anguleux, accusait ces saillies par des touches de vive lumière, tandis que le reste du visage était

sillonné d'ombres dures et sans transparence.

On eût dit le modèle vivant d'un de ces moines ascétiques de l'école espagnole, sombres peintures où l'on aperçoit, sous quelque capuchon brun à demi rabattu, un crâne couleur de vieil ivoire, une pommette livide, un œil éteint au fond de son orbite. tandis que le reste du visage disparaît dans une pénombre obscure, à travers laquelle l'on distingue à peine une forme humaine agenouillée et enveloppée d'un froc à ceinture de corde.

Cette ressemblance paraissait d'autant plus frappante, que Rodin, descendant de chez lui à la hâte, n'avait pas quitté sa longue robe de chambre de laine noire; de plus, étant encore très-sensible au froid, il avait jeté sur ses épaules un camail de drap noir à capuchon, afin de se préserver de la bise du nord.

Le père d'Aigrigny, ne se trouvant pas placé verticalement sous la lumière qui éclairait la cachette, restait dans la demi-teinte.

Au moment où nous présentons les deux jésuites au lecteur, Agricol venait de sortir de la chambre pour appeler Gabriel et l'emmener auprès de son ancien patron.

Le père d'Aigrigny, regardant Rodin avec une angoisse à la fois profonde et courroucée, lui dit à voix basse :

— Sans la lettre de mademoiselle de Cardoville, les instances du forgeron restaient vaines. Cette maudite jeune fille sera donc toujours et partout l'obstacle contre lequel viendront échouer nos projets? Quoi qu'on ait pu faire, la voici réunie à cet Indien; si maintenant l'abbé Gabriel vient combler la mesure, et que, grâce à lui, M. Hardy nous échappe, que faire?... que faire?... Ah! mon père... c'est à désespérer de l'avenir!

— Non, dit sèchement Rodin, si à l'archevêché on ne met aucune lenteur à exécuter mes ordres.

— Et dans ce cas?...

— Je réponds encore de tout;... mais il faut qu'avant une demi-heure j'aie les papiers en question.

— Cela doit être prêt et signé depuis deux ou trois jours, car, d'après votre ordre, j'ai écrit le jour même des moxas... et...

Rodin, au lieu de continuer cet entretien à voix basse, colla son œil à l'une des ouvertures qui permettaient de voir ce qui se passait dans la chambre voisine, puis, de la main, il fit signe au père d'Aigrigny de garder le silence.

VII

Un prêtre selon le Christ.

A cet instant Rodin voyait Agricol rentrer dans la chambre de M. Hardy, tenant Gabriel par la main.

La présence de ces deux jeunes gens, l'un d'une figure si mâle, si ouverte, l'autre d'une beauté si angélique, offrait un contraste tellement frappant avec les physionomies hypocrites des gens dont M. Hardy était habituellement entouré, que, déjà ému par la chaleureuse parole de l'artisan, il lui sembla que son cœur, comprimé depuis si longtemps, se dilatait sous une salutaire influence.

Gabriel, quoiqu'il n'eût jamais vu M. Hardy, fut frappé de l'altération de ses traits; il reconnaissait sur cette figure souffrante, abattue, le fatal cachet de soumission énervante, d'anéantissement moral dont restent toujours stigmatisées les victimes de la compagnie de Jésus, lorsqu'elles ne sont pas délivrées à temps de son influence homicide.

Rodin, l'œil collé à son trou, et le père d'Aigrigny l'oreille au guet, ne perdirent donc pas un mot de l'entretien suivant auquel ils assistèrent invisibles.

— Le voilà... mon brave frère, monsieur, dit Agricol à M. Hardy en lui présentant Gabriel; le voilà, le meilleur, le plus digne des prêtres... Écoutez-le, vous renaîtrez à l'espérance, au bonheur, et vous nous serez rendu. Écoutez-le, vous verrez comme il démasquera les fourbes qui vous abusent par de fausses apparences religieuses; oui, oui, il les démasquera, car il a été aussi victime de ces misérables, n'est-ce pas, Gabriel?

Le jeune missionnaire fit un mouvement de la main, pour modérer l'exaltation du forgeron, et dit à M. Hardy de sa voix douce et vibrante :

— Si dans les pénibles circonstances où vous vous trouvez, monsieur, les conseils d'un de vos frères en Jésus-Christ peuvent vous être utiles, disposez de moi... D'ailleurs, permettez-moi de vous le dire, je vous suis déjà bien respectueusement attaché.

— A moi, M. l'abbé? dit M. Hardy.

— Je sais, monsieur, reprit Gabriel, vos bontés pour mon frère adoptif; je sais votre admirable générosité envers vos ouvriers; ils vous chérissent, ils vous vénèrent, monsieur; que la

conscience de leur gratitude, que la conviction d'avoir été agréable à Dieu, dont l'éternelle bonté se réjouit dans tout ce qui est bon, soient votre récompense pour le bien que vous avez fait, soient votre encouragement pour le bien que vous ferez encore...

— Je vous remercie, M. l'abbé, répondit M. Hardy, touché de ce langage si différent de celui du père d'Aigrigny; dans la tristesse où je suis plongé, il est doux au cœur d'entendre parler d'une manière si consolante, et, je l'avoue, ajouta M. Hardy d'un air pensif, l'élévation, la gravité de votre caractère donnent un grand poids à vos paroles.

— Voilà ce qu'il y avait à craindre, dit tout bas le père d'Aigrigny à Rodin, qui restait toujours à son trou, l'œil pénétrant, l'oreille au guet; ce Gabriel va tout faire pour arracher M. Hardy à son apathie, et le rejeter dans la vie active.

— Je ne crains pas cela, répondit Rodin de sa voix brève et tranchante. M. Hardy s'oubliera peut-être un moment, mais s'il essaye de marcher, il verra bien qu'il a les jambes cassées...

— Que craint donc Votre Révérence?

— La lenteur de notre révérend père de l'archevêché.

— Mais qu'espérez-vous de...?

Mais Rodin, dont l'attention était de nouveau excitée, interrompit d'un signe le père d'Aigrigny, qui resta muet.

Un silence de quelques secondes avait succédé au commencement de l'entretien de Gabriel et de M. Hardy, celui-ci étant resté un instant absorbé par des réflexions que faisait naître le langage de Gabriel.

Pendant ce moment de silence, Agricol avait machinalement jeté les yeux sur quelques-unes des lugubres sentences dont étaient pour ainsi dire tapissés les murs de la chambre de M. Hardy; tout à coup prenant Gabriel par le bras, il s'écria avec un geste expressif :

— Ah ! mon frère... lis ces maximes ;... tu comprendras tout... Quel homme, mon Dieu, restant dans la solitude seul à seul avec d'aussi désolantes pensées, ne tomberait pas dans le plus affreux désespoir... n'irait pas jusqu'au suicide, peut-être?... Ah ! c'est horrible, c'est infâme, ajouta l'artisan avec indignation ; mais c'est un assassinat moral !

— Vous êtes jeune, mon ami, reprit M. Hardy en secouant tristement la tête, vous avez toujours été heureux, vous n'avez éprouvé aucune déception ;... ces maximes peuvent vous sembler trompeuses; mais, hélas ! pour moi... et pour le plus grand nombre des hommes, elles

ne sont que trop vraies ; ici-bas tout est néant, misère, douleur, car l'homme est né pour souffrir !... N'est-il pas vrai, M. l'abbé? ajouta-t-il en s'adressant à Gabriel.

Celui-ci avait aussi jeté les yeux sur les différentes maximes que le forgeron venait de lui indiquer ; le jeune prêtre ne put s'empêcher de sourire avec amertume en songeant au calcul odieux qui avait dicté le choix de ces réflexions. Aussi répondit-il à M. Hardy d'une voix émue :

— Non, non, monsieur, tout n'est pas néant, mensonge, misères, déceptions, vanité ici-bas... Non, l'homme n'est pas né pour souffrir ; non, Dieu, dont la suprême essence est une bonté paternelle, ne se complaît pas aux douleurs de ses créatures qu'il a faites pour être aimantes et heureuses en ce monde...

— Oh ! l'entendez-vous, M. Hardy, l'entendez-vous? s'écria le forgeron ; c'est aussi un prêtre, lui... mais un vrai, un sublime prêtre, et il ne parle pas comme les autres...

— Hélas ! pourtant, M. l'abbé, dit M. Hardy, ces maximes si tristes sont extraites d'un livre que l'on met presque à l'égal d'un livre divin.

— De ce livre, monsieur, dit Gabriel, on peut abuser comme de toute œuvre humaine ! Écrit pour enchaîner de pauvres moines dans le renoncement, dans l'isolement, dans l'obéis-

sance aveugle d'une vie oisive, stérile, ce livre, en prêchant le détachement de tout, le mépris de soi, la défiance de ses frères, un servilisme écrasant, avait pour but de persuader ces malheureux moines que les tortures de cette vie qu'on leur imposait, de cette vie en tout opposée aux vues éternelles de Dieu sur l'humanité... seraient douces au Seigneur...

— Ah! ce livre me paraît, ainsi expliqué, plus effrayant encore, dit M. Hardy.

— Blasphème! impiété!... poursuivit Gabriel ne pouvant contenir son indignation; oser sanctifier l'oisiveté, l'isolement, la défiance de tous, lorsqu'il n'y a de divin au monde que le saint travail, que le saint amour de ses frères, que la sainte communion avec eux! Sacrilége! oser dire qu'un père d'une bonté immense, infinie, se réjouit dans les douleurs de ses enfants... lui! lui! juste ciel! lui qui n'a de souffrances que celles de ses enfants! lui qui n'a qu'un vœu, leur bonheur! lui qui les a magnifiquement doués de tous les trésors de la création! lui enfin qui les a reliés à son immortalité par l'immortalité de leur âme!

—Oh! vos paroles sont belles, sont consolantes, s'écria M. Hardy, de plus en plus ébranlé; mais, hélas! pourquoi tant de malheureux sur la terre, malgré la bonté providentielle du Seigneur?

— Oui… oh! oui… il y a dans ce monde de bien horribles misères, reprit Gabriel avec attendrissement et tristesse. Oui, bien des pauvres, déshérités de toute joie, de toute espérance, ont faim, ont froid, manquent de vêtements et d'abri, au milieu des richesses immenses que le Créateur a dispensées, non pour la félicité de quelques hommes, mais pour la félicité de tous; car il a voulu que le partage fût fait avec équité [1];… mais quelques-uns se sont em-

[1] La doctrine, non *du partage*, mais *de la communauté*, non *de la division*, mais *de l'association*, est tout entière en substance dans ce passage du *Nouveau Testament :*

« — Tous ceux qui se convertissent à la foi, mettent « leurs biens, leurs travaux, leur vie *en commun;* ils « n'ont tous qu'un cœur, qu'une âme; ils ne forment tous « ensemble qu'un seul corps; nul ne possède rien en par- « ticulier, mais toutes choses sont communes entre eux; « C'EST POURQUOI IL N'Y A PAS DE PAUVRES PARMI EUX. » (*Actes des Apôtres,* n° 44, IV, 32.)

Nous empruntons cette citation à un excellent article de M. F. VIDAL (*de la Justice distributive.—Revue indépendante*), qui renferme la remarquable et profonde analyse de différents systèmes socialistes, et de plusieurs écrits sur la même matière, par MM. Louis Blanc, Villegardelle, Pecqueur, intelligences d'élite, penseurs généreux dont s'honore le socialisme. Citons encore l'*Accord des intérêts dans l'association*, par M. Villegardelle, qui contient les aperçus les plus lumineux sur les immortelles théories de Fourier.

parés du commun héritage par l'astuce, par la force... et c'est de cela que Dieu s'afflige. Oh ! oui, s'il souffre, c'est de voir que, pour satisfaire au cruel égoïsme de quelques-uns, des masses innombrables de créatures sont vouées à un sort déplorable. Aussi les oppresseurs de tous les temps, de tous les pays, osant prendre Dieu pour complice, se sont unis pour proclamer en son nom cette épouvantable maxime : *L'homme est né pour souffrir ;... ses humiliations, ses souffrances sont agréables à Dieu...* Oui, ils ont proclamé cela, de sorte que plus le sort de la créature qu'ils exploitaient était rude, humiliant, douloureux, plus la créature versait de sueur, de larmes, de sang, plus, selon ces homicides, le Seigneur était satisfait et glorifié...

— Ah !... je vous comprends... je revis... je me souviens, s'écria tout à coup M. Hardy, comme s'il sortait d'un songe, comme si la lumière eût tout à coup brillé à sa pensée obscurcie. Oh ! oui... voilà ce que j'ai toujours cru... voilà ce que je croyais... avant que d'affreux chagrins eussent affaibli mon intelligence.

— Oui, vous avez cru cela, noble et grand cœur ! s'écria Gabriel, et alors vous ne pensiez pas que tout était misère ici-bas, puisque, grâce à vous, vos ouvriers vivaient heureux ;

tout n'était donc pas déception, vanité, puisque chaque jour votre cœur jouissait de la reconnaissance de vos frères ; tout n'était donc pas larmes, désolation, puisque vous voyiez sans cesse autour de vous des visages souriants... La créature n'était donc pas inexorablement vouée au malheur, puisque vous la combliez de félicité... Ah ! croyez-moi, lorsque l'on entre plein de cœur, d'amour et de foi, dans les véritables vues de Dieu... du Dieu sauveur, qui a dit : *Aimez-vous les uns les autres*, on voit, on sent, on sait, que la fin de l'humanité est le bonheur de tous, et que l'homme est né pour être heureux... Ah ! mon frère, ajouta Gabriel, ému jusqu'aux larmes, en montrant les maximes dont la chambre était entourée, ce livre terrible vous a fait bien du mal... ce livre qu'ils ont eu l'audace d'appeler *l'Imitation de Jésus-Christ*, ajouta Gabriel avec indignation, ce livre! l'imitation de la parole du Christ! ce livre désolant, qui ne contient que des pensées de vengeance, de mépris, de mort, de désespoir, lorsque le Christ n'a eu que des paroles de paix, de pardon, d'espérance et d'amour...

— Oh ! je vous crois..., s'écria M. Hardy dans un doux ravissement, je vous crois, j'ai besoin de vous croire.

— Oh ! mon frère!... reprit Gabriel de plus

en plus ému, mon frère!... croyez à un Dieu toujours bon, toujours miséricordieux, toujours aimant; croyez à un Dieu qui bénit le travail, à un Dieu qui souffrirait cruellement pour ses enfants, si, au lieu d'employer pour le bien de tous, les dons qu'il vous a prodigués, vous vous isoliez à jamais dans un désespoir énervant et stérile!... Non, non, Dieu ne le veut pas!... Debout, mon frère..., ajouta Gabriel en prenant cordialement la main de M. Hardy, qui se leva comme s'il eût obéi à un généreux magnétisme; debout... mon frère, tout un monde de travailleurs vous bénit et vous appelle; quittez cette tombe... venez... venez au grand air... au grand soleil, au milieu de cœurs chaleureux, sympathiques;... quittez cet air étouffant pour l'air salubre et vivifiant de la liberté, quittez cette morne retraite pour l'asile animé par les chants des travailleurs; venez, venez retrouver ce peuple d'artisans laborieux dont vous êtes la Providence; soulevé par leurs bras robustes, pressé sur leur cœur généreux, entouré de femmes, d'enfants, de vieillards, pleurant de joie à votre retour, vous serez régénéré; vous sentirez que la volonté, que la puissance de Dieu est en vous... puisque vous pouvez tant pour le bonheur de vos frères.

— Gabriel... tu dis vrai;... c'est à toi... c'est

à Dieu... que notre pauvre petit peuple de travailleurs devra le retour de son bienfaiteur, s'écria Agricol en se jetant dans les bras de Gabriel et le serrant avec attendrissement contre son cœur. Ah ! je ne crains plus rien, maintenant... M. Hardy nous sera rendu !

— Oui, vous avez raison ; ce sera à lui... à cet admirable prêtre selon le Christ, que je devrai ma résurrection... car ici j'étais enseveli vivant dans un sépulcre, dit M. Hardy, qui s'était levé, droit, ferme, les joues légèrement colorées, l'œil brillant, lui jusqu'alors si pâle, si abattu, si courbé.

— Enfin... vous êtes à nous, s'écria le forgeron ; je n'en doute plus à cette heure.

— Je l'espère, mon ami, dit M. Hardy.

— Vous acceptez les offres de mademoiselle de Cardoville ?

— Tantôt je lui écrirai à ce sujet ;... mais avant..., ajouta-t-il d'un air grave et sérieux, je désire m'entretenir seul avec mon frère.

Et il offrit avec effusion sa main à Gabriel.

— Il me permettra de lui donner ce nom de frère... lui, le généreux apôtre de la fraternité...

— Oh !... je suis tranquille... dès que je vous laisse avec lui, dit Agricol ; moi, pendant ce temps-là, je cours chez mademoiselle de Cardoville lui annoncer cette bonne nouvelle...

Mais, j'y pense, si vous sortez aujourd'hui de cette maison, M. Hardy, où irez-vous?... Voulez-vous que je m'occupe...?

— Nous parlerons de tout cela avec votre digne et excellent frère, répondit M. Hardy ; allez, je vous en prie, remercier mademoiselle de Cardoville et lui dire que, ce soir, j'aurai l'honneur de lui répondre.

— Ah ! monsieur, il faut que je tienne mon cœur et ma tête à quatre pour ne pas devenir fou de joie, dit le bon Agricol en portant alternativement ses mains à sa tête et à son cœur dans son ivresse de bonheur.

Puis, revenant auprès de Gabriel, il le serra encore une fois contre son cœur, et lui dit à l'oreille :

— Dans une heure... je reviens... mais pas seul... une levée en masse;... tu verras... ne dis rien à M. Hardy; j'ai mon idée.

Et le forgeron sortit dans une ivresse indicible.

Gabriel et M. Hardy restèrent seuls.

. . . .

Rodin et le père d'Aigrigny avaient, on le sait, invisiblement assisté à cette scène.

— Eh bien! que pense Votre Révérence? dit le père d'Aigrigny à Rodin avec stupeur.

— Je pense que l'on a trop tardé à revenir de

l'archevêché, et que ce missionnaire hérétique va tout perdre, dit Rodin en se rongeant les ongles jusqu'au sang.

VIII

La confession.

Lorsque Agricol eut quitté la chambre, M. Hardy, s'approchant de Gabriel, lui dit :

— M. l'abbé...

— Non... dites votre frère... vous m'avez donné ce nom... et j'y tiens, reprit affectueusement le jeune missionnaire en tendant sa main à M. Hardy.

Celui-ci la serra cordialement et reprit :

— Eh bien ! mon frère, vos paroles m'ont ranimé, m'ont rappelé à des devoirs que, dans mon chagrin, j'avais méconnus ; maintenant puisse la force ne pas me manquer dans la nouvelle épreuve que je vais tenter... car, hélas ! vous ne savez pas tout.

— Que voulez-vous dire?... reprit Gabriel avec intérêt.

— J'ai de pénibles aveux à vous faire..., reprit M. Hardy après un moment de silence et de réflexion. Voulez-vous entendre ma confession?...

— Je vous en prie... dites votre confidence... mon frère, répondit Gabriel.

— Ne pouvez-vous donc pas m'entendre comme confesseur?...

— Autant que je le peux, reprit Gabriel, j'évite la confession... officielle, si cela se peut dire; elle a, selon moi, de tristes inconvénients; mais je suis heureux, oh! bien heureux, quand j'inspire cette confiance, grâce à laquelle un ami vient ouvrir son cœur à son ami... et lui dire : « Je souffre, consolez-moi;... je doute... conseillez-moi;... je suis heureux... partagez ma joie... » Oh! voyez-vous, pour moi cette confession est la plus sainte; c'est ainsi que le Christ la voulait en disant : « Confessez-vous les uns les autres... » Bien malheureux celui qui, dans sa vie, n'a pas trouvé un cœur fidèle et sûr pour se confesser ainsi... n'est-ce pas, mon frère? Pourtant, comme je suis soumis aux lois de l'Église, en vertu de vœux volontairement prononcés, dit le jeune prêtre sans pouvoir retenir un soupir, j'obéis aux lois de l'Église...

et si vous le désirez... mon frère, ce sera le confesseur qui vous entendra.

— Vous obéissez même aux lois... que vous n'approuvez pas? dit M. Hardy, étonné de cette soumission.

— Mon frère, quoi que l'expérience nous apprenne, quoi qu'elle nous dévoile..., reprit tristement Gabriel, un vœu formé librement... sciemment... est pour le prêtre un engagement sacré... est pour l'homme d'honneur une parole jurée... Tant que je resterai dans l'Église... j'obéirai à sa discipline, si pesante que soit quelquefois pour nous cette discipline.

— Pour vous, mon frère?

— Oui, pour nous prêtres de campagne ou desservants des villes, pour nous tous, humbles prolétaires du clergé, simples ouvriers de la vigne du Seigneur; oui, l'aristocratie qui s'est peu à peu introduite dans l'Église est souvent envers nous d'une rigueur un peu féodale; mais telle est la divine essence du christianisme, qu'il résiste aux abus qui tendent à le dénaturer, et c'est encore dans les rangs obscurs du bas clergé que je puis servir mieux que partout ailleurs la sainte cause des déshérités et prêcher leur émancipation avec une certaine indépendance... C'est pour cela, mon frère, que je reste dans l'Église, et, y restant,

je me soumets à sa discipline ; je vous dis cela, mon frère, ajouta Gabriel avec expansion, parce que, vous et moi, nous prêchons la même cause ; les artisans que vous avez conviés à partager avec vous le fruit de vos travaux ne sont plus déshérités... Ainsi donc, plus efficacement que moi, par le bien que vous faites, vous servez le Christ...

— Et je continuerai de le servir, pourvu, je vous le répète, que j'en aie la force.

— Pourquoi cette force vous manquerait-elle?

— Si vous saviez combien je suis malheureux!... si vous saviez tous les coups qui m'ont frappé!...

— Sans doute la ruine et l'incendie qui ont détruit votre fabrique sont déplorables...

— Ah ! mon frère, dit M. Hardy en interrompant Gabriel, qu'est-ce que cela? grand Dieu!... Mon courage ne faillirait pas en présence d'un sinistre que l'argent seul répare... Mais, hélas ! il est des pertes que rien ne répare... Il est des ruines dans le cœur que rien ne relève... Non, et pourtant, tout à l'heure, cédant à l'entraînement de votre généreuse parole, l'avenir, si sombre jusqu'alors pour moi, s'était éclairci ; vous m'aviez encouragé, ranimé, en me rappelant la mission que j'avais encore à remplir en ce monde...

— Eh bien! mon frère?

— Hélas! de nouvelles craintes viennent m'assaillir... quand je songe à rentrer dans cette vie agitée, dans ce monde... où j'ai tant souffert...

— Mais ces craintes, qui les fait naître? dit Gabriel avec un intérêt croissant.

— Écoutez-moi, mon frère, reprit M. Hardy, j'avais concentré tout ce qui me restait de tendresse, de dévouement, dans le cœur, sur deux êtres... sur un ami que je croyais sincère, et sur une affection plus tendre;... l'ami m'a trompé d'une manière atroce;... la femme... après m'avoir sacrifié ses devoirs, a eu le courage, et je ne puis que l'en honorer davantage, a eu le courage de sacrifier notre amour au repos de sa mère, et elle a quitté pour jamais la France... Hélas! je crains que ces chagrins ne soient incurables et qu'ils ne viennent m'écraser au milieu de la nouvelle voie que vous m'engagez à parcourir. J'avoue ma faiblesse;... elle est grande... et elle m'effraye d'autant plus, que je n'ai pas le droit de rester oisif, isolé, tant que je puis encore quelque chose pour l'humanité; vous m'avez éclairé sur ce devoir, mon frère;... seulement, toute ma crainte, malgré ma bonne résolution... est, je vous le répète, de sentir les forces m'abandonner, lorsque je

vais me retrouver dans ce monde à tout jamais pour moi froid et désert.

— Mais ces braves artisans qui vous attendent, qui vous bénissent, ne le peupleront-ils pas, ce monde ?

— Oui... mon frère, dit M. Hardy avec amertume ; mais autrefois... à ce doux sentiment de faire le bien, se joignaient pour moi deux affections qui se partageaient ma vie ;... elles ne sont plus, et laissent dans mon cœur un vide immense. J'avais compté sur la religion... pour le remplir. Mais, hélas !... pour remplacer ce qui me cause de si amers regrets, on n'a donné pour pâture, à mon âme désolée, que mon seul désespoir... en me disant que plus je le creuserais, plus j'y trouverais de tortures... plus je serais méritant aux yeux du Seigneur...

— Et l'on vous a trompé, mon frère, je vous l'assure ; c'est le bonheur, et non la douleur, qui est, aux yeux de Dieu, la fin de l'humanité ; il veut l'homme heureux, parce qu'il le veut juste et bon.

— Oh ! si j'avais entendu plus tôt ces paroles d'espérance ! reprit M. Hardy, mes blessures se seraient guéries, au lieu de devenir incurables ; j'aurais recommencé plus tôt l'œuvre de bien que vous m'engagez à poursuivre ; j'y aurais trouvé la consolation, l'oubli de mes maux

peut-être; tandis qu'à présent... Oh! tenez... cela est horrible à avouer... On m'a rendu la douleur si familière, on m'a tellement incarné avec elle, qu'il me semble qu'elle doit à jamais paralyser ma vie...

Puis, ayant honte de cette rechute d'abattement, M. Hardy ajouta d'une voix navrante, en cachant son visage dans ses mains :

— Oh! pardon... pardon de ma faiblesse... Mais si vous saviez ce que c'est qu'une pauvre créature qui ne vivait que par le cœur, et à qui tout a manqué à la fois! Que voulez-vous... elle cherche de tous côtés à se rattacher à quelque chose, et ses hésitations, ses craintes, ses impuissances même... sont, croyez-moi, plus dignes de compassion que de dédain.

Il y avait quelque chose de si déchirant dans l'humilité de cet aveu, que Gabriel en fut touché jusqu'aux larmes.

A ces accès d'accablement presque maladifs, le jeune missionnaire reconnaissait avec effroi les terribles effets des manœuvres des révérends pères, si habiles à envenimer, à rendre mortelles, les blessures des âmes tendres et délicates (qu'ils veulent isoler et capter), en y distillant longtemps, goutte à goutte, l'âcre poison des maximes les plus désolantes.

Sachant encore que l'abîme du désespoir

exerce une sorte d'attraction vertigineuse, ces prêtres creusent, creusent cet abîme autour de leur victime, jusqu'à ce qu'éperdue... fascinée... elle plonge incessamment son regard fixe et ardent au fond de ce précipice qui doit l'engloutir... sinistre naufrage dont leur cupidité recueille les épaves...

En vain, l'azur de l'éther, les rayons d'or du soleil brillent au firmament; en vain l'infortuné sent qu'il serait sauvé en levant les yeux vers le ciel;... en vain il y jette même quelquefois un coup d'œil furtif; mais bientôt, cédant à la toute-puissance du charme infernal jeté sur lui par ces prêtres malfaisants, il replonge ses regards au fond du gouffre béant qui l'attire...

Il en était ainsi de M. Hardy. Gabriel comprit tout le danger de la position de ce malheureux, et réunissant toutes ses forces pour l'arracher à cet accablement, il s'écria :

— Que parlez-vous, mon frère, de pitié, de dédain? Qu'y a-t-il donc de plus sacré, de plus saint au monde, aux yeux de Dieu et des hommes, qu'une âme qui cherche la foi pour s'y fixer après la tourmente des passions? Rassurez-vous, mon frère, vos blessures ne sont pas incurables;... une fois hors de cette maison... croyez-moi, elles guériront rapidement.

— Hélas, comment l'espérer?

— Croyez-moi, mon frère;... elles se guériront du moment où vos chagrins passés, loin d'éveiller en vous des pensées de désespoir... éveilleront des pensées consolantes, presque douces.

— De pareilles pensées... consolantes, presque douces?... s'écria M. Hardy, ne pouvant croire ce qu'il entendait.

— Oui, reprit Gabriel en souriant avec une bonté angélique, car il est, voyez-vous, de grandes douceurs, de grandes consolations dans la pitié... dans le pardon. Dites... dites, mon frère, la vue de ceux qui l'avaient trahi, a-t-elle jamais inspiré au Christ des pensées de haine, de désespoir, de vengeance?... Non, non... il a trouvé dans son cœur des paroles remplies de mansuétude et de pardon;... il a souri dans ses larmes avec une indulgence ineffable, puis il a prié pour ses ennemis. Eh bien! au lieu de souffrir avec tant d'amertume de la trahison d'un ami... plaignez-le, mon frère... priez tendrement pour lui... car, de vous deux... le plus malheureux... n'est pas vous... Dites! dans votre généreuse amitié... quel trésor n'a pas perdu cet infidèle ami!... qui vous dit qu'il ne se repent pas, qu'il ne souffre pas? Hélas! il est vrai, si vous pensez toujours au

mal que vous a fait cette trahison... votre cœur se brisera dans une désolation incurable;... pensez, au contraire, au charme du pardon, à la douceur de la prière, et votre cœur s'allégera, et votre âme sera heureuse, car elle sera selon Dieu.

Ouvrir soudain à cette nature si généreuse, si délicate, si aimante, les voies adorables et infinies du pardon et de la prière, c'était répondre à ses instincts, c'était sauver ce malheureux; tandis que l'enchaîner à un sombre et stérile désespoir, c'était le tuer, ainsi que l'avaient espéré les révérends pères.

M. Hardy resta un moment comme ébloui à la vue du radieux horizon que, pour la seconde fois, la parole évangélique de Gabriel évoquait tout à coup à ses yeux.

Alors, le cœur palpitant d'émotions si contraires, il s'écria :

— Oh ! mon frère, de quelle sainte puissance sont donc vos paroles ? Comment pouvez-vous changer ainsi presque subitement l'amertume en douceur? Il me semble déjà que le calme renaît dans mon âme en songeant, ainsi que vous le dites, au pardon... à la prière... à la prière remplie de mansuétude et d'espérance.

— Oh ! vous verrez, reprit Gabriel avec entraînement, quelles douces joies vous atten-

dent. Prier pour ce qu'on aime... prier pour ce qu'on a aimé;... mettre Dieu par nos prières en communion avec ce que nous chérissons;... et cette femme, dont l'amour vous était si précieux... pourquoi vous rendre ainsi son souvenir douloureux? pourquoi le fuir? Ah! mon frère, au contraire, songez-y, mais pour l'épurer, pour le sanctifier par la prière;... faites succéder à un amour terrestre un amour divin... un amour chrétien, l'amour céleste d'un frère pour sa sœur en Jésus-Christ... Et puis, si cette femme a été coupable aux yeux de Dieu, quelle douceur de prier pour elle!... quelle joie ineffable de pouvoir chaque jour parler d'elle à Dieu, à Dieu qui, toujours clément et bon, touché de vos prières, lui pardonnera; car il lit au fond des cœurs... et il sait que souvent, hélas! bien des chutes sont fatales... Le Christ n'a-t-il pas intercédé auprès de lui, son père, pour la Madeleine pécheresse et pour la femme adultère? Pauvres créatures, il ne les a pas repoussées, il ne les a pas maudites, il les a plaintes, il a prié pour elles... *parce qu'elles avaient beaucoup aimé...*, a dit le Sauveur des hommes.

— Oh! je vous comprends, enfin! s'écria M. Hardy; la prière... c'est encore aimer;... la prière, c'est pardonner... au lieu de maudire;...

c'est espérer au lieu de se désespérer ; la prière... enfin, ce sont des larmes qui retombent sur le cœur comme une rosée bienfaisante... au lieu de ces pleurs qui le brûlent... Oui! je vous comprends, vous... car vous ne me dites pas : Souffrir... c'est prier... Non, non, je le sens... vous dites vrai en disant : Espérer, pardonner, c'est prier ;... oui, et grâce à vous maintenant... je rentrerai dans la vie sans crainte...

Puis, les yeux humides de larmes, M. Hardy tendit ses bras à Gabriel, en s'écriant :

— Ah ! mon frère... pour la seconde fois vous me sauvez.

Et ces deux bonnes et vaillantes créatures se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

. . . .

Rodin et le père d'Aigrigny avaient, on le sait, assisté invisibles à cette scène ; Rodin, écoutant avec une attention dévorante, n'avait pas perdu une parole de cet entretien.

Au moment où Gabriel et M. Hardy se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, Rodin retira soudain son œil de reptile du trou par lequel il regardait.

La physionomie du jésuite avait une expression de joie et de triomphe diabolique. Le père d'Aigrigny, que le dénoûment de cette scène

avait, au contraire, abattu, consterné, ne comprenant rien à l'air glorieux de son compagnon, le contemplait avec un étonnement indicible.

— *J'ai le joint!* lui dit brusquement Rodin, de sa voix brève et tranchante.

— Que voulez-vous dire? reprit le père d'Aigrigny stupéfait.

— Y a-t-il ici une voiture de voyage? reprit Rodin, sans répondre à la question du révérend père.

Celui-ci, abasourdi par cette demande, ouvrit des yeux effarés, et répéta machinalement :

— Une voiture de voyage?

— Oui... oui, dit Rodin avec impatience, est-ce que je parle hébreu? Y a-t-il ici une voiture de voyage? Est-ce clair?

— Sans doute... j'ai ici la mienne, dit le révérend père.

— Alors, envoyez chercher des chevaux de poste à l'instant même.

— Et pourquoi faire?...

— Pour emmener M. Hardy.

— Emmener M. Hardy! reprit le père d'Aigrigny, croyant que Rodin délirait.

— Oui, reprit celui-ci, vous l'emmènerez ce soir à Saint-Herem.

— Dans cette triste et profonde solitude... lui... M. Hardy?

Et le père d'Aigrigny croyait rêver.

— Lui, M. Hardy, répondit Rodin affirmativement en haussant les épaules.

— Emmener M. Hardy... maintenant... lorsque ce Gabriel vient de...

— Avant une demi-heure, M. Hardy me suppliera à genoux de l'emmener hors de Paris, au bout du monde, dans un désert, si je puis.

— Et Gabriel?...

— Et la lettre que l'on vient de m'apporter de l'archevêché, il n'y a qu'un instant?

— Mais vous disiez tout à l'heure qu'il était trop tard.

— Tout à l'heure je n'avais pas le *joint* ;... maintenant je l'ai, répondit Rodin de sa voix brève.

Ce disant, les deux révérends pères quittèrent précipitamment le mystérieux réduit.

IX

La visite.

Il est inutile de faire remarquer que, par une réserve remplie de dignité, Gabriel s'était contenté de recourir aux moyens les plus généreux pour arracher M. Hardy à l'influence meurtrière des révérends pères; il répugnait à la grande et belle âme du jeune missionnaire de descendre jusqu'à la révélation des odieuses machinations de ces prêtres. Il n'aurait eu recours à ce moyen extrême que si sa parole pénétrante et sympathique eût échoué contre l'aveuglement de M. Hardy.

— Travail, prière et pardon! disait avec ravissement M. Hardy, après avoir serré Gabriel entre ses bras. Avec ces trois mots, vous m'avez rendu à la vie, à l'espérance...

Il venait de prononcer ces paroles, lorsque la porte s'ouvrit; un domestique entra et remit silencieusement au jeune prêtre une large enveloppe, puis sortit.

Assez étonné, Gabriel prit l'enveloppe et la

regarda d'abord machinalement; puis, apercevant à l'un de ses angles un timbre particulier, il la décacheta précipitamment, en tira et lut un papier plié en forme de dépêche ministérielle, à laquelle pendait un sceau de cire rouge.

— Oh! mon Dieu!... s'écria involontairement Gabriel d'une voix douloureusement émue.

Puis s'adressant à M. Hardy :

— Pardon... monsieur...

— Qu'y a-t-il? apprenez-vous quelque fâcheuse nouvelle?... dit M. Hardy avec intérêt.

— Oui... bien triste..., reprit Gabriel avec accablement.

Puis, il ajouta en se parlant à lui-même :

— Ainsi... c'était pour cela qu'on m'avait mandé à Paris... l'on n'a pas même daigné m'entendre, l'on me frappe sans me permettre de me justifier.

Après un nouveau silence, il dit avec un soupir de résignation profonde :

— Il n'importe... je dois obéir... j'obéirai... mes vœux m'y obligent.

M. Hardy, regardant le jeune prêtre avec autant de surprise que d'inquiétude, lui dit affectueusement :

— Quoique mon amitié, ma reconnaissance

vous soient bien récemment acquises... ne puis-je vous être bon à quelque chose? Je vous dois tant... que je serais heureux de pouvoir m'acquitter un peu...

— Vous aurez fait beaucoup pour moi, mon frère, en me laissant un bon souvenir de ce jour... vous me rendrez plus facile la résignation à un chagrin cruel.

— Vous avez un chagrin?... dit vivement M. Hardy.

— Ou plutôt, non... une surprise pénible, dit Gabriel.

Et, détournant la tête, il essuya une larme qui coulait sur sa joue et il reprit :

— Mais en m'adressant au Dieu bon, au Dieu juste, les consolations ne me manqueront pas ;... elles commencent déjà, puisque je vous laisse dans une bonne et généreuse voie... Adieu donc, mon frère... à bientôt...

— Vous me quittez?...

— Il le faut. Je désire d'abord savoir comment cette lettre m'est parvenue ici ;... puis je dois obéir à l'instant à un ordre que je reçois... Mon bon Agricol va venir prendre vos ordres ; il me dira votre résolution, la demeure où je pourrai vous rencontrer... et, quand vous le voudrez, nous nous reverrons.

Par discrétion, M. Hardy n'osa pas insister

pour connaître la cause du chagrin subit de Gabriel, et lui répondit :

— Vous me demandez quand nous nous reverrons? mais demain, car je quitte aujourd'hui cette maison.

— A demain donc, mon cher frère, dit Gabriel en serrant la main de M. Hardy.

Celui-ci, par un mouvement involontaire, peut-être instinctif, au moment où Gabriel retirait sa main, la serra, et la garda entre les siennes comme si, craignant de le voir partir, il eût voulu le retenir auprès de lui.

Le jeune prêtre, surpris, regarda M. Hardy ; celui-ci lui dit, en souriant doucement, et en abandonnant sa main qu'il tenait :

— Pardon, mon frère, mais, vous le voyez, grâce à ce que j'ai souffert ici... je suis devenu un peu comme les enfants, qui ont peur... lorsqu'on les laisse seuls...

— Et moi, je suis rassuré sur vous... Je vous laisse avec des pensées consolantes, avec des espérances certaines. Elles suffiront à occuper votre solitude jusqu'à l'arrivée de mon bon Agricol... qui ne peut tarder à revenir... Encore adieu et à demain, mon frère.

— Adieu... et à demain, mon cher sauveur. Oh ! ne manquez pas de venir, car j'aurais encore grand besoin de votre bienfaisant appui

pour faire mes premiers pas au grand soleil... moi qui suis resté si longtemps immobile dans les ténèbres...

— A demain donc, dit Gabriel, et jusque-là, courage, espoir et prière...

— Courage, espoir et prière, dit M. Hardy; avec ces mots-là on est bien fort.

Et il resta seul.

Chose étrange, l'espèce de crainte involontaire qu'il avait ressentie au moment où Gabriel s'était disposé à sortir, se reproduisait à l'esprit de M. Hardy sous une autre forme; aussitôt après le départ du jeune prêtre, le pensionnaire des révérends pères crut voir une ombre sinistre et croissante succéder au pur et doux rayonnement de la présence de Gabriel...

Cette sorte de réaction était d'ailleurs concevable après une journée d'émotions profondes et diverses, surtout si l'on songe à l'état d'affaiblissement physique et moral où se trouvait M. Hardy depuis si longtemps.

Un quart d'heure environ s'était passé depuis le départ de Gabriel, lorsque le domestique affecté au service du *pensionnaire* des révérends pères entra et lui remit une lettre.

— De qui cette lettre? demanda M. Hardy.

— D'un pensionnaire de la maison, mon-

sieur, répondit le domestique en s'inclinant.

Cet homme avait une figure sournoise et béate, les cheveux plats, parlait tout bas et tenait toujours les yeux baissés ; en attendant la réponse de M. Hardy, il croisa ses mains et fit tourner benoîtement ses pouces.

M. Hardy décacheta la lettre qu'on venait de lui remettre, et lut ce qui suit :

« Monsieur,

« J'apprends seulement aujourd'hui, à l'instant et par hasard, que je me trouve avec vous dans cette respectable maison ; une longue maladie que j'ai faite, la profonde retraite dans laquelle je vis, vous expliqueront assez mon ignorance de notre voisinage. Bien que nous ne nous soyons rencontrés qu'une fois, monsieur, la circonstance qui m'a récemment procuré l'honneur de vous voir a été pour vous tellement grave, que je ne puis croire que vous l'ayez oubliée. »

M. Hardy fit un mouvement de surprise, rassembla ses souvenirs, et, ne trouvant rien qui pût le mettre sur la voie, continua de lire :

« Cette circonstance a d'ailleurs éveillé en

moi une si profonde et si respectueuse sympathie pour vous, monsieur, que je ne puis résister à mon vif désir de vous présenter mes hommages, surtout en apprenant que vous quittez aujourd'hui cette maison, ainsi que vient de me le dire à l'instant même l'excellent et digne abbé Gabriel, un des hommes que j'aime, que j'admire et que je vénère le plus au monde.

« Puis-je croire, monsieur, qu'au moment de quitter notre commune retraite pour rentrer dans le monde, vous daignerez accueillir favorablement cette prière, peut-être indiscrète, d'un pauvre vieillard, voué désormais à une profonde solitude, et qui ne peut espérer de vous rencontrer au milieu du tourbillon de la société, qu'il a quittée pour toujours ?

« En attendant l'honneur de votre réponse, monsieur, veuillez recevoir l'assurance des sentiments de profonde estime de celui qui a l'honneur d'être,

« Monsieur,

« Avec la plus haute considération,

« Votre très-humble et très-

« obéissant serviteur,

« RODIN. »

Après la lecture de cette lettre et le nom de

celui qui la signait, M. Hardy rassembla de nouveau ses souvenirs, chercha longtemps et ne put se rappeler ni le nom de Rodin, ni à quelle grave circonstance celui-ci faisait allusion.

Ensuite d'un assez long silence, il dit au domestique :

— C'est M. Rodin qui vous a remis cette lettre?

— Oui, monsieur.

— Et... qu'est-ce que M. Rodin?

— Un bon vieux monsieur, qui relève d'une longue maladie qui a failli l'emporter. Depuis quelques jours à peine il est convalescent, mais il est toujours si triste et si faible, qu'il fait peine à voir; ce qui est grand dommage, car il n'y a pas de plus digne, de plus brave homme dans la maison... si ce n'est monsieur, qui vaut bien M. Rodin, ajouta le domestique en s'inclinant d'un air respectueusement flatteur.

— M. Rodin? dit M. Hardy pensif, cela est singulier; je ne me rappelle pas ce nom, ni aucun événement qui s'y rattache.

— Si monsieur veut me donner sa réponse, reprit le domestique, je la porterai à M. Rodin; il est chez le père d'Aigrigny, à qui il est allé faire ses adieux.

— Ses adieux?

— Oui, monsieur, les chevaux de poste viennent d'arriver.

— Pour qui? demanda M. Hardy.

— Pour le père d'Aigrigny, monsieur.

— Il va donc en voyage? dit M. Hardy assez étonné.

— Oh! ce n'est sans doute pas pour rester bien longtemps absent, dit le domestique d'un air confidentiel, car le révérend père n'emmène personne et n'emporte qu'un léger bagage. D'ailleurs, le révérend père viendra, sans doute, faire ses adieux à monsieur... Mais que faut-il répondre à M. Rodin?

La lettre que M. Hardy venait de recevoir du révérend père était conçue en termes si polis, on y parlait de Gabriel avec tant de considération, que M. Hardy, poussé d'ailleurs par une curiosité naturelle, et ne voyant aucun motif de refuser cette entrevue au moment de quitter la maison, répondit au domestique :

— Veuillez dire à M. Rodin, que s'il veut se donner la peine de venir, je l'attends ici.

— Je vais à l'instant le prévenir, monsieur, dit le domestique en s'inclinant.

Et il sortit.

Resté seul, M. Hardy, tout en se demandant quel pouvait être M. Rodin, s'occupa de quelques menus préparatifs de départ; pour rien

au monde il n'eût voulu passer la nuit dans cette maison, et afin d'entretenir son courage, il se rappelait à chaque instant l'évangélique et doux langage de Gabriel, ainsi que les croyants récitent quelques litanies pour ne pas succomber à la tentation.

Bientôt le domestique rentra et dit à M. Hardy:

— M. Rodin est là, monsieur.

— Priez-le d'entrer.

Rodin entra, vêtu de sa robe de chambre noire, et tenant à la main son vieux bonnet de soie.

Le domestique disparut.

Le jour commençait à baisser.

M. Hardy se leva pour aller à la rencontre de Rodin, dont il ne distinguait pas encore bien les traits; mais, lorsque le révérend père fut arrivé dans la zone plus lumineuse qui avoisinait la porte-fenêtre, M. Hardy, ayant un instant contemplé le jésuite, ne put retenir un léger cri arraché par la surprise et par un souvenir cruel.

Ce premier mouvement d'étonnement et de douleur passé, M. Hardy, revenant à lui, dit à Rodin d'une voix altérée :

— Vous ici... monsieur?... Ah! vous avez raison... la circonstance dans laquelle je vous ai vu pour la première fois était bien grave...

— Ah! mon cher monsieur, dit Rodin d'une voix paterne et satisfaite, j'étais bien sûr que vous ne m'aviez pas oublié.

X

La prière.

On se souvient sans doute que Rodin était allé (quoiqu'il fût alors inconnu à M. Hardy) le trouver à sa fabrique pour lui dévoiler l'indigne trahison de M. de Blessac, coup affreux qui n'avait précédé que de quelques moments un second malheur non moins horrible, car c'est en présence de Rodin que M. Hardy avait appris le départ inattendu de la femme qu'il adorait. D'après les scènes précédentes, l'on comprend combien devait lui être cruelle la présence inopinée de Rodin. Pourtant, grâce à la salutaire influence des conseils de Gabriel, il se rasséréna peu à peu. A la contraction de ses traits

succéda un calme triste, et il dit à Rodin :

— Je ne m'attendais pas, en effet, monsieur, à vous rencontrer dans cette maison.

— Hélas! mon Dieu, monsieur, répondit Rodin en soupirant, je ne croyais pas non plus devoir y venir probablement finir mes tristes jours, lorsque je suis allé, sans vous connaître, mais seulement dans le but de rendre service à un honnête homme... vous dévoiler une grande indignité.

— En effet, monsieur, vous m'avez alors rendu un véritable service... et peut-être, dans ce moment pénible, vous aurai-je mal exprimé ma gratitude... car, à l'instant même où vous veniez me révéler la trahison de M. de Blessac...

— Vous avez été accablé par une nouvelle bien douloureuse pour vous, dit Rodin en interrompant M. Hardy ; je n'oublierai jamais la brusque arrivée de cette pauvre dame pâle, effarée, qui, sans s'inquiéter de ma présence, est venue vous apprendre qu'une personne dont l'affection vous était bien chère venait tout à coup de quitter Paris.

— Oui, monsieur, et, sans songer à vous remercier, je suis parti précipitamment, reprit M. Hardy avec mélancolie.

— Savez-vous, monsieur, dit Rodin après un

moment de silence, qu'il y a quelquefois des rapprochements étranges?

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Pendant que je venais vous avertir qu'on vous trahissait d'une manière infâme... moi-même... je...

Rodin s'interrompit comme s'il eût été vaincu par une vive émotion, sa physionomie exprima une douleur si accablante, que M. Hardy lui dit avec intérêt :

— Qu'avez-vous, monsieur?...

— Pardon, reprit Rodin en souriant avec amertume. Grâce aux religieux conseils de l'angélique abbé Gabriel, je suis parvenu à comprendre la résignation ; pourtant, parfois encore à de certains souvenirs, j'éprouve une douleur aiguë... Je vous disais donc, reprit Rodin d'une voix plus assurée, que le lendemain du jour où j'étais allé vous dire : « On vous trompe...» j'étais moi-même victime d'une horrible déception... Un fils adoptif, un malheureux enfant abandonné, que j'avais recueilli...

Puis s'interrompant encore, il passa sa main tremblante sur ses yeux et dit :

— Pardon, monsieur... de vous parler de peines qui vous sont indifférentes... Excusez l'indiscrète douleur d'un pauvre vieillard bien abattu...

— Monsieur, j'ai trop souffert pour qu'aucun chagrin me soit indifférent, répondit M. Hardy. D'ailleurs, vous n'êtes pas un étranger pour moi... vous m'avez rendu un véritable service... et nous ressentons tous deux une vénération commune pour un jeune prêtre...

— L'abbé Gabriel ! s'écria Rodin en interrompant M. Hardy. Ah ! monsieur ! c'est mon sauveur... mon bienfaiteur... Si vous saviez ses soins, son dévouement pour moi pendant ma longue maladie, qu'une affreuse douleur avait causée !... si vous saviez la douceur ineffable des conseils qu'il me donnait !...

— Si je le sais !... monsieur, s'écria M. Hardy, oh ! oui, je sais combien son influence est salutaire.

— N'est-ce pas, monsieur, que, dans sa bouche, les préceptes de la religion sont remplis de mansuétude ? reprit Rodin avec exaltation ; n'est-ce pas qu'ils consolent ? n'est-ce pas qu'ils font aimer, espérer, au lieu de faire craindre et trembler ?

— Hélas ! monsieur, dans cette maison même, dit M. Hardy, j'ai pu faire cette comparaison...

— Moi, dit Rodin, j'ai été assez heureux pour avoir tout de suite l'angélique abbé Gabriel pour confesseur... ou plutôt pour confident...

— Oui, reprit M. Hardy, car il préfère la confiance... à la confession...

— Comme vous le connaissez bien! dit Rodin avec un accent de bonhomie et de naïveté inexprimables.

Et il reprit :

— Ce n'est pas un homme... c'est un ange; sa parole pénétrante convertirait les plus endurcis. Tenez... moi, par exemple, je vous l'avoue, sans être impie, j'avais vécu dans des sentiments de religion prétendue naturelle; mais l'angélique abbé Gabriel a, peu à peu, fixé mes vagues croyances, leur a donné un corps, une âme... enfin... il m'a donné la foi.

— Ah!... c'est que c'est un prêtre selon le Christ, lui, un prêtre tout amour et pardon, s'écria M. Hardy.

— Ce que vous dites là est si vrai, reprit Rodin, que j'étais arrivé ici presque furieux de chagrin; tantôt pensant à ce malheureux qui avait payé mes bontés paternelles par la plus monstrueuse ingratitude, je me livrais à tous les emportements du désespoir; tantôt je tombais dans un anéantissement morne, glacé comme celui de la tombe;... mais tout à coup l'abbé Gabriel paraît... Les ténèbres disparaissent et le jour luit pour moi.

— Vous avez raison, monsieur, il y a des

rapprochements étranges, dit M. Hardy, cédant de plus en plus à la confiance et à la sympathie que faisaient naître nécessairement en lui tant de rapports entre sa position et la prétendue position de Rodin. Et, tenez, franchement, ajouta-t-il, je me félicite maintenant de vous avoir vu avant de quitter cette maison. Si j'avais été capable encore de retomber dans des accès de lâche faiblesse, votre exemple seul m'en empêcherait... Depuis que je vous entends, je me sens plus affermi dans la noble voie que m'a ouverte l'angélique abbé, comme vous le dites si bien...

— Le pauvre vieillard n'aura donc pas à regretter d'avoir écouté le premier mouvement de son cœur qui l'attirait vers vous, dit Rodin avec une expression touchante. Vous me garderez donc un souvenir, dans ce monde où vous allez retourner?

— Soyez-en certain, monsieur; mais permettez-moi une question : Vous restez, m'a-t-on dit, dans cette maison?

— Que voulez-vous? on y jouit d'un calme si profond, on y est si peu distrait dans ses prières; c'est que, voyez-vous? ajouta Rodin d'un ton rempli de mansuétude, on m'a fait tant de mal... on m'a fait tant souffrir... la conduite de l'infortuné qui m'a trompé a été si

horrible, il s'est jeté dans de si graves désordres, que Dieu doit être bien irrité... contre lui ; je suis si vieux, que c'est à peine si, en passant dans de ferventes prières le peu de jours qui me restent, je puis espérer de désarmer le juste courroux du Seigneur. Oh ! la prière, la prière... c'est l'abbé Gabriel qui m'en a révélé toute la puissance, toute la douceur... mais aussi les redoutables devoirs qu'elle impose.

— En effet... ces devoirs sont grands et sacrés..., répondit M. Hardy d'un air pensif.

— Connaissez-vous la vie de Rancé? dit tout à coup Rodin en jetant sur M. Hardy un regard d'une expression étrange.

— Le fondateur de l'abbaye de la Trappe?... dit M. Hardy, surpris de la question de Rodin ; j'ai très-vaguement, et il y a bien longtemps, entendu parler des motifs de sa conversion.

— C'est qu'il n'y a pas, voyez-vous? d'exemple plus saisissant de la toute-puissance de la prière... et de l'état d'extase presque divin où elle peut conduire les âmes religieuses... En quelques mots, voici cette instructive et tragique histoire : M. de Rancé... Mais, pardon... je crains d'abuser de vos moments...

— Non... non..., reprit vivement M. Hardy; vous ne sauriez croire, au contraire, combien

tout ce que vous me dites m'intéresse... Mon entretien avec l'abbé Gabriel a été brusquement interrompu, et en vous écoutant il me semble entendre continuer le développement de ses pensées... Parlez donc, je vous en conjure.

— De tout mon cœur, car je voudrais que l'enseignement que j'ai puisé, grâce à notre angélique abbé, dans la conversion de M. de Rancé, vous fût aussi profitable qu'elle me l'a été.

— C'est aussi l'abbé Gabriel...?

— Qui, à l'appui de ses exhortations, m'a cité cette espèce de parabole, répondit Rodin. Eh! mon Dieu, monsieur, tout ce qui a retrempé, raffermi, rassuré mon pauvre vieux cœur à moitié brisé... n'est-ce pas à la consolante parole de ce jeune prêtre que je le dois?

— Alors, je vous écoute avec un double intérêt.

— M. de Rancé était un homme du monde, reprit Rodin en observant attentivement M. Hardy, un homme d'épée, jeune, ardent et beau; il aimait une jeune fille de haute condition. Quels empêchements s'opposaient à leur union? Je l'ignore; mais cet amour était demeuré caché et il était heureux : chaque soir, par un escalier dérobé, M. de Rancé se rendait auprès de sa maîtresse. C'était, dit-on, un

de ces amours passionnés, que l'on éprouve une seule fois dans la vie. Le mystère, le sacrifice même que faisait la malheureuse jeune fille en oubliant tous ses devoirs, semblaient donner à cette passion coupable un charme de plus. Ainsi, tapis dans l'ombre et le silence du secret, les deux amants passèrent deux années dans un délire de cœur, dans une ivresse de volupté qui tenaient de l'extase.

A ces mots, M. Hardy tressaillit;... pour la première fois depuis bien longtemps, son front se couvrit d'une rougeur brûlante; son cœur battit avec force malgré lui; il se souvenait que naguère encore il avait connu l'ardente ivresse d'un amour coupable et mystérieux.

Quoique le jour baissât de plus en plus, Rodin, jetant un coup d'œil oblique et pénétrant sur M. Hardy, s'aperçut de l'impression qu'il lui causait, et continua :

— Quelquefois pourtant, songeant aux dangers que courait sa maîtresse, si leur liaison était découverte, M. de Rancé voulait rompre ces liens si chers; mais la jeune fille, enivrée d'amour, se jetait au cou de son amant, le menaçait, dans le langage le plus passionné, de tout révéler, de tout braver, s'il pensait encore à la quitter;... trop faible, trop amoureux pour résister aux prières de sa maîtresse... M. de

Rancé cédait encore, et tous deux, s'abandonnant au torrent de délices qui les entraînait, enivrés d'amour, oubliaient le monde et jusqu'à Dieu même.

M. Hardy écoutait Rodin avec une avidité fiévreuse, dévorante. L'insistance du jésuite à s'appesantir à dessein sur la peinture presque sensuelle d'un amour ardent et caché, ravivait de plus en plus dans l'âme de M. Hardy de brûlants souvenirs jusqu'alors noyés dans les larmes ; au calme bienfaisant où les suaves paroles de Gabriel avaient laissé M. Hardy, succédait une agitation sourde, profonde, qui, se combinant avec la réaction des secousses de cette journée, commençait de jeter son esprit dans un trouble étrange.

Rodin, ayant atteint le but qu'il poursuivait, continua de la sorte :

— Un jour fatal arriva : M. de Rancé, obligé d'aller à la guerre, quitte cette jeune fille ; mais, après une courte campagne, il revient plus passionné que jamais. Il avait écrit secrètement qu'il arriverait presque en même temps que sa lettre ; il arrive, en effet ; c'était la nuit ; il monte, selon l'habitude, l'escalier dérobé qui conduisait à la chambre de sa maîtresse, entre, le cœur palpitant de désir et d'espoir… Sa maîtresse… était morte depuis le matin.

— Ah!... s'écria M. Hardy en cachant son visage dans ses mains avec terreur.

— Elle était morte, reprit Rodin. Deux cierges brûlaient auprès de sa couche funèbre; M. de Rancé ne croit pas, ne veut pas croire, lui, qu'elle est morte; il se jette à genoux auprès du lit; dans son délire, il prend cette jeune tête si belle, si chérie, si adorée, pour la couvrir de baisers... Cette tête charmante se détache du cou... et lui reste entre les mains... Oui..., reprit Rodin en voyant M. Hardy reculer pâle et muet de terreur, oui, la jeune fille avait succombé à un mal si rapide, si extraordinaire, qu'elle n'avait pu recevoir les derniers sacrements. Après sa mort, les médecins, pour tâcher de découvrir la cause de ce mal inconnu, avaient dépecé ce beau corps...

A ce moment du récit de Rodin, le jour tirait à sa fin; il ne régnait plus dans cette chambre silencieuse qu'une faible clarté crépusculaire au milieu de laquelle se détachait vaguement la sinistre et pâle figure de Rodin, vêtu de sa longue robe noire; ses yeux semblaient étinceler d'un feu diabolique.

M. Hardy, sous le coup des violentes émotions dont le frappait ce récit, si étrangement mélangé de pensées de mort, de volupté, d'amour et d'horreur, restait atterré, immobile, at-

tendant la parole de Rodin avec un inexprimable mélange de curiosité, d'angoisse et d'effroi.

— Et M. de Rancé? dit-il enfin d'une voix altérée, en essuyant son front inondé d'une sueur froide.

— Après deux jours d'un délire insensé, reprit Rodin, il renonçait au monde, il s'enfermait dans une solitude impénétrable... Les premiers temps de sa retraite furent affreux... dans son désespoir il poussait des cris de douleur et de rage qu'on entendait au loin;... deux fois, il tenta de se tuer pour échapper à de terribles visions...

— Il avait des visions? dit M. Hardy avec un redoublement de curiosité pleine d'angoisse.

— Oui, reprit Rodin d'une voix solennelle, il avait des visions effrayantes... Cette jeune fille, morte pour lui en état de péché mortel, il la voyait plongée au milieu des flammes éternelles! Sur son beau visage, défiguré par les tortures infernales, éclatait le rire désespéré des damnés... Ses dents grinçaient de rage; ses bras se tordaient de douleur. Elle pleurait du sang, et d'une voix agonisante et vengeresse, elle criait à son séducteur : « Toi qui m'as perdue, sois maudit... maudit... maudit... »

En prononçant ces trois derniers mots, Rodin s'avança de trois pas vers M. Hardy, accompagnant chaque pas d'un geste menaçant.

Si l'on songe à l'état d'affaissement, de trouble, d'épouvante, où se trouvait M. Hardy; si l'on songe que le jésuite venait de remuer et d'agiter au fond de l'âme de cet infortuné tous les ferments sensuels et spirituels d'un amour refroidi par les larmes, mais non pas éteint; si l'on songe, enfin, que M. Hardy se reprochait aussi d'avoir séduit une femme que l'oubli de ses devoirs pouvait, selon la religion des catholiques, condamner aux flammes éternelles, on comprendra l'effet terrifiant de cette fantasmagorie évoquée dans cette silencieuse solitude, à la tombée du jour, par ce prêtre à figure sinistre.

Aussi cet effet fut-il pour M. Hardy saisissant, profond, et d'autant plus dangereux, que le jésuite, avec une astuce diabolique, ne faisait que développer pour ainsi dire, quoiqu'à un autre point de vue, les idées de Gabriel.

Le jeune prêtre n'avait-il pas convaincu M. Hardy que rien n'était plus doux, plus ineffable que de demander à Dieu le pardon de ceux qui nous ont fait du mal ou que nous avons égarés?... Or, le pardon implique l'idée

du châtiment, et c'est ce châtiment que Rodin s'efforçait de peindre à sa victime sous de si terribles couleurs.

M. Hardy, les mains jointes, la prunelle fixe et dilatée par l'effroi, tressaillant de tous ses membres, semblait écouter encore Rodin, quoique celui-ci eût cessé de parler... et répétait machinalement :

— *Maudit!... maudit!... maudit!...*

Puis tout à coup, il s'écria dans une sorte d'égarement :

— Et moi aussi... je serai maudit! Cette femme à qui j'ai fait oublier des devoirs sacrés aux yeux des hommes, que j'ai rendue mortellement coupable aux yeux de Dieu... cette femme, un jour aussi plongée dans les flammes éternelles, les bras tordus par le désespoir... pleurant du sang... me criera du fond de l'abîme : *Maudit... maudit... maudit!...* Un jour, ajouta-t-il avec un redoublement de terreur, un jour... et qui sait? à cette heure peut-être, elle me maudit... car ce voyage à travers l'Océan... s'il lui avait été fatal! si un naufrage! Oh! mon Dieu... Elle aussi... morte... morte en péché mortel... à jamais damnée! oh! pitié... pour elle... mon Dieu!... accablez-moi de votre courroux; mais pitié pour elle... je suis le seul coupable...

Et le malheureux, presque en délire, tomba à genoux les mains jointes.

— Monsieur, s'écria Rodin d'une voix affectueuse et pénétrée en s'empressant de le relever, mon cher monsieur, mon cher ami... calmez-vous... rassurez-vous... je serais désolé de vous désespérer... Hélas! mon intention est toute contraire...

— Maudit!... maudit!... Elle me maudira aussi... elle que j'ai tant aimée... livrée aux flammes de l'enfer, murmurait M. Hardy en frémissant et ne paraissant pas entendre Rodin.

— Mais, mon cher monsieur, écoutez-moi donc, je vous en supplie, reprit celui-ci; laissez-moi finir cette parabole, et alors vous la trouverez aussi consolante qu'elle vous paraît effrayante... Au nom du ciel, rappelez-vous donc les adorables paroles de notre angélique abbé Gabriel sur la douceur de la prière...

Au doux nom de Gabriel, M. Hardy revint à lui, et s'écria navré :

— Ah! ses paroles étaient douces et bienfaisantes... où sont-elles?... Oh! par pitié... répétez-les-moi, ces saintes paroles.

— Notre angélique abbé Gabriel, reprit Rodin, parlait de la douceur de la prière...

— Oh! oui... la prière...

— Eh bien! mon bon monsieur, écoutez-moi, et vous allez voir que c'est la prière qui a sauvé M. de Rancé... qui en a fait un saint. Oui, ces tourments affreux que je viens de vous dépeindre, ces visions menaçantes... c'est la prière qui les a conjurés, qui les a changés en célestes délices.

— Je vous en supplie, dit M. Hardy d'une voix accablée, parlez-moi de Gabriel... parlez-moi du ciel... Oh!... mais plus de ces flammes... de cet enfer... où les femmes coupables pleurent du sang...

— Non, non, ajouta Rodin.

Et autant dans la peinture de l'enfer son accent avait été dur et menaçant, autant il devint tendre et chaleureux en prononçant les paroles suivantes :

— Non, plus de ces images de désespoir... car, je vous l'ai dit, après avoir souffert les tortures infernales, grâce à la prière, comme vous disait l'abbé Gabriel, M. de Rancé a goûté les joies du paradis.

— Les joies du paradis?... répéta M. Hardy en écoutant avec avidité.

— Un jour, au plus fort de sa douleur, un prêtre... un bon prêtre... un abbé Gabriel, parvient jusqu'à M. de Rancé. O bonheur!... ô Providence!... en peu de jours, il initie cet

infortuné aux saints mystères de la prière... de cette pieuse intercession de la créature envers le Créateur en faveur d'une âme exposée au courroux céleste. Alors, M. de Rancé semble transformé... ses douleurs s'apaisent; il prie, et plus il prie, plus sa ferveur, plus son espoir augmentent;... il sent que Dieu l'écoute... Au lieu d'oublier cette femme si chérie... il passe les heures à songer à elle, en priant pour son salut à elle... Oui, renfermé avec bonheur au fond de sa cellule obscure, seul à seul avec ce souvenir adoré, il passe les jours, les nuits, à prier pour elle.:. dans une extase ineffable, brûlante, je dirais presque... amoureuse.

Il est impossible de rendre l'accent d'une énergie presque sensuelle avec lequel Rodin prononça ce mot : *Amoureuse.*

M. Hardy tressaillit d'un frisson à la fois ardent et glacé; pour la première fois, son esprit, affaibli, fut frappé de l'idée des funestes voluptés de l'ascétisme, de l'extase, cette déplorable catalepsie, souvent érotique, des sainte Thérèse, des saint Aubierge, etc., etc.

Rodin, pénétrant la pensée de M. Hardy, continua :

— Oh ! ce n'est pas M. de Rancé qui se serait contenté, lui, d'une prière vague, dis-

traite, faite, çà et là, au milieu des agitations mondaines qui l'absorbent et l'empêchent d'arriver à l'oreille du Seigneur... Non... non... au plus profond même de sa solitude, il cherche encore à rendre sa prière plus efficace, tant il désire ardemment le salut éternel de cette maîtresse d'au delà du tombeau !

— Que fait-il encore ?... oh ! que fait-il donc encore dans sa solitude ? s'écria M. Hardy, dès lors livré sans défense à l'obsession du jésuite.

— D'abord, dit Rodin en accentuant lentement ses paroles, il se fait... religieux.

— Religieux !... répéta M. Hardy d'un air pensif.

— Oui, reprit Rodin, il se fait religieux, parce qu'ainsi sa prière est bien plus favorablement accueillie du ciel ;... et puis... comme au milieu de la plus profonde solitude sa pensée est encore quelquefois distraite par la matière, il jeûne, il se mortifie, il dompte, il macère tout ce qu'il y a de charnel en lui, afin de devenir tout esprit, et que la prière sorte de son sein, brillante, pure comme une flamme, et monte vers le Seigneur ainsi que le parfum de l'encens...

— Oh !... quel rêve enivrant ! s'écria M. Hardy de plus en plus sous le charme, afin de prier

plus efficacement pour une femme adorée... devenir esprit... parfum... lumière!...

— Oui, esprit, parfum, lumière..., dit Rodin en appuyant sur ces mots, mais ce n'est pas un rêve... Que de religieux, que de moines reclus sont, comme M. de Rancé, arrivés à une divine extase à force de prières, d'austérités, de macérations; et si vous connaissiez les célestes voluptés de ces extases!... Ainsi, aux visions terribles de M. de Rancé succédèrent, lorsqu'il se fut fait religieux, des visions enchanteresses... Que de fois, après une journée de jeûne et une nuit passée en prières et en macérations, il tombait épuisé, évanoui, sur les dalles de sa cellule!...: Alors, à l'anéantissement de la matière succédait l'essor des esprits... Un bien-être inexprimable s'emparait de ses sens;... de divins concerts arrivaient à son oreille ravie;... une lueur à la fois éblouissante et douce, qui n'est pas de ce monde, pénétrait à travers ses paupières fermées; puis, aux vibrations harmonieuses des harpes d'or des séraphins, au milieu d'une auréole de lumière auprès de laquelle le soleil est pâle, le religieux voyait apparaître cette femme si adorée...

— Cette femme que, par ses prières, il avait enfin arrachée aux flammes éternelles? dit M. Hardy d'une voix palpitante.

— Oui, elle-même, reprit Rodin avec une véritable et suave éloquence; car ce monstre parlait tous les langages. Et alors, grâce aux prières de son amant, que le Seigneur avait exaucées, cette femme ne pleurait plus de sang... elle ne tordait plus ses beaux bras dans des convulsions infernales. Non, non... toujours belle... oh! mille fois plus belle encore qu'elle ne l'était sur la terre... belle de l'éternelle beauté des anges... elle souriait à son amant avec une ardeur ineffable, et ses yeux rayonnants d'une flamme humide, elle lui disait d'une voix tendre et passionnée : « Gloire au Seigneur, gloire à toi, ô mon amant bien-aimé!... Tes prières ineffables, tes austérités m'ont sauvée;... le Seigneur m'a placée parmi ses élus... Gloire à toi, mon amant bien-aimé!... » Alors, radieuse dans sa félicité, elle se baissait et effleurait de ses lèvres parfumées d'immortalité les lèvres du religieux en extase;... et bientôt leur âme s'exhalait dans un baiser d'une volupté brûlante comme l'amour, chaste comme la grâce, immense comme l'éternité[1].

[1] Il nous serait impossible, à l'appui de ceci, de citer, même en les *gazant*, les élucubrations du délire érotique de sœur Thérèse, à propos de *son amour extatique pour*

— Oh!... s'écria M. Hardy en proie à un complet égarement, oh! toute une vie de prières... de jeûnes, de tortures, pour un pareil moment avec celle que je pleure... avec celle que j'ai damnée peut-être.

— Que dites-vous? un pareil moment! s'écria Rodin, dont le crâne jaune était baigné de sueur comme celui d'un magnétiseur, et prenant M. Hardy par la main, afin de lui parler de plus près encore, comme s'il eût voulu lui insuffler le délire brûlant où il voulait le plonger; ce n'est pas une fois dans sa vie religieuse... mais presque chaque jour, que M. de Rancé, plongé dans l'extase d'un divin ascétisme, goûtait ces voluptés profondes, ineffables, inouïes, surhumaines, qui sont, aux voluptés terrestres... ce que l'éternité est à la vie humaine...

Voyant sans doute M. Hardy au *point* où il le voulait, et la nuit étant d'ailleurs presque entièrement venue, le révérend père toussa deux ou trois fois d'une manière significative en regardant du côté de la porte. A ce moment M. Hardy, au comble de l'égarement, s'écria d'une voix suppliante, insensée :

le Christ. Ces maladies ne peuvent trouver place que dans le *Dictionnaire des sciences médicales* ou dans le *Compendium*.

— Une cellule... une tombe... et l'extase avec elle...

La porte de la chambre s'ouvrit, et le père d'Aigrigny entra, portant un manteau sur son bras.

Un domestique le suivait, portant une lumière à la main.

. . . .

Environ dix minutes après cette scène, une douzaine d'hommes robustes, à figure franche et ouverte, et conduits par Agricol, entraient dans la rue de Vaugirard et se dirigeaient, d'un pas joyeux, vers la porte de la maison des révérends pères.

C'était une députation des anciens ouvriers de M. Hardy ; ils venaient le chercher et le remercier de son prochain retour parmi eux.

Agricol marchait à leur tête. Tout à coup il vit de loin une voiture de poste sortir de la maison de retraite ; les chevaux, lancés et vivement fouettés par le postillon, arrivaient au grand trot.

Hasard ou instinct, plus cette voiture s'approchait du groupe dont il faisait partie, plus le cœur d'Agricol se serrait...

Cette impression devint si vive, qu'elle se changea bientôt en une prévision terrible, et au moment où ce coupé, dont tous les stores

étaient baissés, allait passer devant lui, le forgeron, obéissant à un pressentiment insurmontable, s'écria en s'élançant à la tête des chevaux :

— Amis... à moi !

— Postillon !... dix louis !... au galop !... écrase-le sous tes roues ! cria, derrière le store, la voix militaire du père d'Aigrigny.

On était en plein choléra ; le postillon avait entendu parler des massacres des empoisonneurs ; déjà fort effrayé de la brusque agression d'Agricol, il lui assena sur la tête un vigoureux coup de manche de fouet, qui étourdit et renversa le forgeron ; puis piquant son porteur à l'éventrer, le postillon mit ses trois chevaux à triple galop, et la voiture disparut rapidement, pendant que les compagnons d'Agricol, qui n'avaient compris ni son action, ni le sens de ses paroles, s'empressaient autour du forgeron et tâchaient de le ranimer.

XI

Les souvenirs.

D'autres événements se passèrent quelques jours après la funeste soirée où M. Hardy, fasciné, égaré jusqu'à la folie par la déplorable exaltation mystique que Rodin était parvenu à lui inspirer, avait supplié à mains jointes le père d'Aigrigny de le conduire loin de Paris, dans une profonde solitude, afin de pouvoir s'y livrer, loin du monde, à une vie de prières et d'austérités ascétiques.

Le maréchal Simon, depuis son arrivée à Paris, occupait avec ses deux filles une maison de la rue des Trois-Frères.

Avant que d'introduire le lecteur dans cette modeste demeure, nous sommes obligé de rappeler sommairement quelques faits à sa mémoire.

Le jour de l'incendie de la fabrique de M. Hardy, le maréchal Simon était venu consulter son père sur une question de la plus

haute gravité, et lui confier les pénibles appréhensions que lui causait la tristesse croissante de ses deux filles, tristesse dont il ne pouvait pénétrer les causes.

L'on se souvient que le maréchal Simon professait pour la mémoire de l'empereur un culte religieux ; sa reconnaissance envers son héros avait été sans bornes, son dévouement aveugle, son enthousiasme appuyé sur le raisonnement, son affection aussi profonde que l'amitié la plus sincère, la plus passionnée.

Ce n'était pas tout.

Un jour l'empereur, dans une effusion de joie et de tendresse paternelle, conduisant le maréchal auprès du berceau du roi de Rome endormi, lui avait dit en lui faisant orgueilleusement admirer la suave beauté de l'enfant :

— Mon vieil ami, jure-moi de te dévouer au fils comme tu t'es dévoué au père.

Le maréchal Simon avait fait et tenu ce serment.

Pendant la restauration, chef d'une conspiration militaire tentée au nom de Napoléon II, il avait essayé, mais en vain, d'enlever un régiment de cavalerie alors commandé par le marquis d'Aigrigny ; trahi, dénoncé, le maréchal, après un duel acharné avec le futur jésuite, était parvenu à se réfugier en Pologne,

et à échapper ainsi à une condamnation à mort.

Il est inutile de rappeler les événements qui de la Pologne conduisirent le maréchal dans l'Inde et le ramenèrent à Paris après la révolution de juillet, époque à laquelle plusieurs de ses anciens compagnons d'armes sollicitèrent et obtinrent à son insu la confirmation du titre et du grade que l'empereur lui avait décernés avant Waterloo.

De retour à Paris, après son long exil, le maréchal Simon, malgré tout le bonheur qu'il éprouvait d'embrasser enfin ses filles, avait été profondément frappé en apprenant la mort de leur mère, qu'il adorait ; jusqu'au dernier moment, il avait espéré la retrouver à Paris ; sa déception fut affreuse, et il la ressentit cruellement, quoiqu'il cherchât de douces consolations dans la tendresse de ses enfants.

Bientôt un ferment de trouble, d'agitation, fut jeté dans sa vie par les machinations de Rodin.

Grâce aux secrètes menées du révérend père à la cour de Rome et à Vienne, un de ses émissaires', capable d'inspirer toute confiance par ses antécédents, et appuyant d'ailleurs ses paroles et ses propositions de témoignages, de preuves, de faits irrécusables, alla trouver le maréchal Simon et lui dit :

« — Le fils de l'empereur se meurt, victime de la crainte que le nom de Napoléon inspire encore à l'Europe.

« A cette lente agonie, vous, maréchal Simon, vous, un des plus fidèles amis de l'empereur, vous pouvez peut-être arracher ce malheureux prince.

« La correspondance que voici prouve que l'on pourra sûrement et secrètement nouer à Vienne des intelligences avec une personne des plus influentes parmi celles qui entourent le roi de Rome, et cette personne serait disposée à favoriser l'évasion du prince.

« Il est donc possible, grâce à une tentative imprévue, hardie, d'enlever Napoléon II à l'Autriche, qui le laisse peu à peu s'éteindre dans une atmosphère mortelle pour lui.

« L'entreprise est téméraire, mais elle a des chances de réussite, que vous, plus que tout autre, maréchal Simon, pouvez assurer; car votre dévouement à l'empereur est connu, et l'on sait avec quelle aventureuse audace, en 1815, vous avez déjà conspiré au nom de Napoléon II. »

L'état de langueur, de dépérissement, du roi de Rome était alors en France de notoriété publique; on allait même jusqu'à affirmer que le fils du héros était soigneusement élevé par des

prêtres dans la complète ignorance de la gloire et du nom paternel ; et que, par une exécrable machination, on tentait chaque jour de comprimer, d'éteindre les instincts vaillants et généreux qui se manifestaient chez ce malheureux enfant ; les âmes les plus froides étaient alors émues, attendries, au récit de sa touchante et fatale destinée.

En se rappelant le caractère héroïque, la loyauté chevaleresque du maréchal Simon, en acceptant son culte passionné pour l'empereur, on comprend que le père de Rose et de Blanche devait plus que personne s'intéresser ardemment au sort du jeune prince, et que si l'occasion se présentait, le maréchal devait se regarder comme obligé à ne pas se borner à de stériles regrets.

Quant à la réalité de la correspondance exhibée par l'émissaire de Rodin, cette correspondance avait été indirectement soumise par le maréchal à une épreuve contradictoire, grâce aux relations d'un de ses anciens compagnons d'armes, longtemps en mission à Vienne du temps de l'empire ; il résulta de cette investigation, faite d'ailleurs avec autant de prudence que d'adresse afin de ne rien ébruiter, il résulta que le maréchal pouvait écouter sérieusement les ouvertures qu'on lui faisait.

Dès lors, cette proposition jeta le père de Rose et de Blanche dans une cruelle perplexité, car, pour tenter une entreprise aussi hardie, aussi dangereuse, il lui fallait encore abandonner ses filles; si, au contraire, effrayé de cette séparation, il renonçait à tenter de sauver le roi de Rome dont la douloureuse agonie était réelle et connue de tous, le maréchal se regardait comme parjure à la promesse faite à l'empereur.

Pour mettre un terme à ces pénibles hésitations, plein de confiance dans l'inflexible droiture du caractère de son père, le maréchal alla lui demander conseil; malheureusement le vieil ouvrier républicain, blessé mortellement pendant l'attaque de la fabrique de M. Hardy, mais préoccupé, même durant ses derniers instants, des graves confidences de son fils, expira en lui disant :

— Mon fils, tu as un grand devoir à remplir; sous peine de ne pas agir en homme d'honneur, sous peine de méconnaître ma dernière volonté, tu dois... sans hésiter...

Mais, par une déplorable fatalité, les derniers mots qui devaient compléter la pensée du vieil ouvrier furent prononcés d'une voix éteinte, complétement inintelligible; il mourut donc, laissant le maréchal Simon dans une

anxiété d'autant plus funeste, que l'un des deux seuls partis qu'il eût à prendre était formellement flétri par son père, dans le jugement duquel il avait la foi la plus absolue, la plus méritée.

En un mot, son esprit se torturait à deviner si son père avait eu la pensée de lui conseiller au nom de l'honneur et du devoir de ne pas quitter ses filles, et de renoncer à une entreprise trop hasardeuse; ou s'il avait, au contraire, voulu lui conseiller de ne pas hésiter à abandonner ses enfants pendant quelque temps, afin d'accomplir le serment fait à l'empereur, et d'essayer au moins d'arracher Napoléon II à une captivité mortelle!

Cette perplexité, rendue plus cruelle par certaines circonstances que l'on dira plus tard, la profonde douleur causée au maréchal Simon par la fin tragique de son père mort entre ses bras, le souvenir incessant et douloureux de sa femme morte sur une terre d'exil, enfin le chagrin dont il était chaque jour affecté en voyant la tristesse croissante de Rose et de Blanche, avaient porté des coups douloureux au maréchal Simon ; disons enfin que, malgré son intrépidité naturelle, si vaillamment éprouvée par vingt ans de guerre, les ravages du choléra, de cette maladie terrible, dont sa

femme avait été victime en Sibérie, causaient au maréchal une involontaire épouvante ; oui, cet homme de fer, qui dans tant de batailles avait froidement bravé la mort, sentait quelquefois faillir la fermeté habituelle de son caractère à la vue des scènes de désolation et de deuil que Paris offrait à chaque pas.

Cependant, lorsque mademoiselle de Cardoville avait réuni autour d'elle les membres de sa famille, afin de les prémunir contre les trames de leurs ennemis, l'affectueuse tendresse d'Adrienne pour Rose et pour Blanche parut exercer sur leur mystérieux chagrin une si heureuse influence, que le maréchal, oubliant un instant de bien funestes préoccupations, ne songea qu'à jouir de cet heureux changement, hélas ! de trop courte durée.

Ces faits expliqués ét rappelés au lecteur, nous continuerons ce récit.

XII

Jocrisse.

Le maréchal Simon occupait, nous l'avons dit, une modeste maison dans la rue des Trois-Frères; deux heures de relevée venaient de sonner à la pendule de la chambre à coucher du maréchal, chambre meublée avec une simplicité toute militaire : dans la ruelle du lit, on voyait une panoplie, composée des armes dont le maréchal s'était servi pendant ses campagnes; sur le secrétaire, placé en face du lit, était un petit buste de l'empereur, en bronze, seul ornement de l'appartement.

Au dehors la température était loin d'être tiède; le maréchal, pendant son long séjour dans l'Inde, était devenu très-sensible au froid; un assez grand feu brûlait dans la cheminée.

Une porte dissimulée dans la tenture, et donnant sur le palier d'un escalier de service, s'ouvrit lentement; un homme parut; il portait un panier de bois à brûler, et s'avança lentement jusqu'auprès de la cheminée, devant laquelle

il s'agenouilla, commençant de ranger symétriquement des bûches dans une caisse placée près du foyer; après quelques minutes occupées de la sorte, ce domestique, toujours agenouillé, s'approchant insensiblement d'une autre porte, placée à peu de distance de la cheminée, parut prêter l'oreille avec une profonde attention, comme s'il eût voulu tâcher d'entendre si l'on parlait dans la pièce voisine.

Cet homme, employé comme domestique subalterne dans la maison, avait l'air le plus ridiculement stupide que l'on puisse imaginer; ses fonctions consistaient à porter le bois, à faire les commissions, etc., etc.; il servait du reste de jouet et de risée aux autres domestiques; dans un moment de bonne humeur, Dagobert, qui remplissait à peu près les fonctions de majordome, avait baptisé cet imbécile du nom de *Jocrisse;* ce surnom lui était resté, surnom mérité d'ailleurs de tous points par la maladresse, par la sottise de ce personnage et par sa plate figure, au nez grotesquement épaté, au menton fuyant, aux yeux bêtes et écarquillés; que l'on joigne à ce signalement une veste de serge rouge sur laquelle se découpait le triangle d'un tablier blanc, et l'on conviendra que ce niais était parfaitement digne de son sobriquet.

Néanmoins, au moment où Jocrisse prêtait

une si curieuse attention à ce qui pouvait se dire dans la pièce voisine, une étincelle de vive intelligence vint animer ce regard ordinairement terne et stupide.

Après avoir ainsi écouté un instant à la porte, Jocrisse revint auprès de la cheminée, toujours en se traînant sur ses genoux; puis, se relevant, il prit son panier à demi rempli de bois, s'approcha de nouveau de la porte à travers laquelle il venait d'écouter, et frappa discrètement.

Personne ne lui répondit.

Il frappa une seconde fois, et plus fort.

Même silence.

Alors, il dit d'une voix enrouée, aigre, glapissante et grotesque au possible :

— Mesdemoiselles, avez-vous besoin de bois, s'il vous plaît, dans la cheminée?

Ne recevant aucune réponse, Jocrisse posa son panier à terre, ouvrit doucement la porte, entra dans la pièce voisine après y avoir jeté un coup d'œil rapide, et en ressortit au bout de quelques secondes, en regardant de côté et d'autre avec anxiété, comme un homme qui viendrait d'accomplir quelque chose d'important et de mystérieux.

Reprenant alors son panier, il se disposait à sortir de la chambre du maréchal Simon, lors-

que la porte de l'escalier dérobé s'ouvrit de nouveau lentement et avec précaution. Dagobert y parut.

Le soldat, évidemment surpris de la présence de Jocrisse, fronça les sourcils, et s'écria brusquement :

— Que fais-tu là?

A cette soudaine interpellation, accompagnée d'un grognement hargneux, dû à la mauvaise humeur de Rabat-Joie, qui s'avançait sur les talons de son maître, Jocrisse poussa un cri de frayeur réelle ou feinte; ce dernier cas échéant, afin de donner sans doute plus de vraisemblance à son émoi, le niais supposé laissa tomber sur le plancher son panier à demi rempli de bois, comme si l'étonnement et la peur le lui eussent arraché des mains.

— Que fais-tu là... imbécile? reprit Dagobert, dont la physionomie était alors profondément triste, et qui paraissait peu disposé à rire de la poltronnerie de Jocrisse.

— Ah! M. Dagobert... quelle peur!... Mon Dieu!... quel dommage que je n'aie pas eu entre les bras une pile d'assiettes pour prouver que ça n'aurait pas été de ma faute si je les avais cassées!...

— Je te demande ce que tu fais là..., reprit Dagobert.

— Vous voyez bien, M. Dagobert, répondit Jocrisse en montrant son panier, je venais d'apporter du bois dans la chambre de M. le duc, pour le brûler, s'il avait froid... parce qu'il le fait...

— C'est bon, ramasse ton panier et file.

— Ah! M. Dagobert, j'en ai encore les jambes toutes bistournées... Quelle peur! quelle peur!... quelle peur!

— T'en iras-tu, brute que tu es? reprit le vétéran.

Et, prenant Jocrisse par le bras, il le poussa vers la porte, tandis que Rabat-Joie, couchant ses oreilles pointues et se hérissant comme un porc-épic, paraissait disposé à accélérer la retraite de Jocrisse.

— On y va, M. Dagobert, on y va, répondit le niais en ramassant son panier à la hâte; dites seulement à M. Rabat-Joie de...

— Va-t'en donc au diable, imbécile bavard! s'écria Dagobert en mettant Jocrisse dehors.

Alors Dagobert poussa le verrou de la porte de l'escalier dérobé, alla vers celle qui communiquait à l'appartement des deux sœurs, et donna un tour de clef à la serrure.

Cela fait, le soldat, s'approchant rapidement de l'alcôve, passa dans la ruelle, décrocha de la panoplie une paire de pistolets de guerre,

désarmés, mais chargés, ôta soigneusement les capsules des batteries, et ne pouvant retenir un profond soupir, il remit ces armes à la place qu'elles occupaient; il allait quitter la ruelle, lorsque, par réflexion, sans doute, il prit encore dans la panoplie un kanjiar indien, à lame très-aiguë, le tira de son fourreau de vermeil, et cassa la pointe de cette arme meurtrière, en l'introduisant sous l'une des roulettes en fer qui supportaient le lit.

Dagobert alla ensuite rouvrir les deux portes, et revint lentement auprès de la cheminée sur le marbre de laquelle il s'accouda d'un air sombre, pensif; Rabat-Joie, accroupi devant le foyer, suivait d'un œil attentif les moindres mouvements de son maître; le digne chien fit même preuve d'une rare et prévenante intelligence : le soldat, ayant tiré son mouchoir de sa poche, avait laissé tomber sans s'en apercevoir un papier renfermant un petit rouleau de tabac à chiquer; Rabat-Joie, qui rapportait comme un *retriver* de la race Rutland, prit le papier entre ses dents, et, se dressant sur ses pattes de derrière, le présenta respectueusement à Dagobert. Mais celui-ci reçut machinalement le papier, et parut indifférent à la dextérité de son chien.

La physionomie de l'ancien grenadier à che-

val révélait autant de tristesse que d'anxiété. Après être resté quelques instants debout devant la cheminée, le regard fixe, méditatif, il commença de se promener dans la chambre de long en large avec agitation, une de ses mains passée entre les revers de sa longue redingote bleue boutonnée jusqu'au col, l'autre enfoncée dans une de ses poches de derrière.

De temps à autre, Dagobert s'arrêtait brusquement, et, répondant tout haut à ses pensées intérieures, laissait çà et là échapper quelque exclamation de doute ou d'inquiétude; puis, se tournant vers le trophée d'armes, il secouait tristement la tête en murmurant :

— C'est égal... cette crainte est folle... mais *il* est si extraordinaire depuis deux jours... Enfin... c'est plus prudent...

Et, se remettant à marcher, Dagobert disait après un nouveau et long silence :

— Oui, il faudra qu'il me le dise... il m'inquiète trop... et ces pauvres petites! Ah! c'est à fendre le cœur.

Et Dagobert passait vivement sa moustache entre son pouce et son index, mouvement presque convulsif, symptôme évident chez lui d'une vive agitation.

Quelques minutes après, le soldat reprit, répondant toujours à ses pensées intérieures :

— Qu'est-ce que ça peut être?... Ce ne sont pas ces lettres... c'est trop infâme ;... il les méprise... et pourtant... Mais non, non... il est au-dessus de cela.

Et Dagobert recommençait sa promenade d'un pas précipité.

Soudain Rabat-Joie dressa les oreilles, tourna la tête du côté de la porte de l'escalier et grogna sourdement. Quelques instants après, on frappait à cette porte.

— Qui est là? dit Dagobert.

On ne répondit pas, mais on frappa de nouveau.

Impatienté, le soldat alla rapidement ouvrir; il vit la figure stupide de Jocrisse.

— Pourquoi ne réponds-tu pas, quand je demande qui frappe? dit le soldat irrité.

— M. Dagobert, comme vous m'aviez renvoyé tout à l'heure, je ne me nommais pas de peur de vous fâcher en vous disant que c'était encore moi.

— Que veux-tu? parle donc. Mais avance donc... animal! s'écria Dagobert exaspéré, en attirant dans la chambre Jocrisse qui restait sur le seuil.

— M. Dagobert, voilà... m'y voilà tout de suite;... ne vous fâchez pas;... je vas vous dire... c'est un jeune homme...

— Après?

— Il dit qu'il veut vous parler tout de suite, M. Dagobert.

— Son nom?

— Son nom? M. Dagobert..., reprit Jocrisse en se dandinant et en ricanant d'un air niais.

— Oui, son nom, imbécile, parle donc!

— Ah! par exemple... M. Dagobert, c'est pour de rire que vous me le demandez, son nom?

— Mais, misérable, tu as donc juré de me mettre hors de moi! s'écria le soldat en saisissant Jocrisse au collet; le nom de ce jeune homme!

— M. Dagobert, ne vous fâchez pas, écoutez-moi donc; ce n'est pas la peine de vous dire le nom de ce jeune homme, puisque vous le savez.

— Oh! la triple brute! dit Dagobert en serrant les poings.

— Mais oui, vous le savez, M. Dagobert, puisque ce jeune homme, c'est votre fils;... il est en bas qui veut vous parler tout de suite, tout de suite.

La stupidité de Jocrisse était si parfaitement jouée, que Dagobert en fut dupe; plus apitoyé que courroucé d'une imbécillité pareille, il regarda le domestique fixement, puis haus-

sant les épaules, il se dirigea vers l'escalier en lui disant :

— Suis-moi...

Jocrisse obéit; mais, avant de fermer la porte, il fouilla dans sa poche. en tira mystérieusement une lettre et la jeta derrière lui, sans détourner la tête, disant. au contraire. à Dagobert, sans doute pour occuper son attention :

— Votre fils est dans la cour, M. Dagobert... Il n'a pas voulu monter; c'est pour cela qu'il est resté en bas...

Ce disant, Jocrisse ferma la porte, croyant la lettre bien en évidence sur le plancher de la chambre du maréchal Simon.

Mais Jocrisse comptait sans Rabat-Joie.

Soit qu'il regardât comme plus prudent de former l'arrière-garde, soit respectueuse déférence pour un bipède, le digne chien n'était sorti de la chambre que le dernier, et comme il rapportait merveilleusement bien (ainsi qu'il venait de le prouver), voyant tomber la lettre jetée par Jocrisse, il la prit délicatement entre ses dents et sortit de la chambre sur les talons du domestique sans que celui-ci s'aperçût de cette nouvelle preuve de l'intelligence et du savoir-faire de Rabat-Joie.

XIII

Les anonymes.

Nous dirons tout à l'heure ce qu'il avint de la lettre que Rabat-Joie tenait entre ses dents, et pourquoi il quitta son maître lorsque celui-ci courut au-devant d'Agricol.

Dagobert n'avait pas vu son fils depuis plusieurs jours ; l'embrassant d'abord cordialement, il le conduisit ensuite dans une des deux pièces du rez-de-chaussée qui composaient son appartement.

— Et ta femme, comment va-t-elle? dit le soldat à son fils.

— Elle va bien, mon père, je te remercie.

S'apercevant alors de l'altération des traits d'Agricol, Dagobert reprit :

— Tu as l'air chagrin ! T'est-il arrivé quelque chose depuis que je ne t'ai vu?

— Mon père... tout est fini ;... il est perdu pour nous, dit le forgeron avec un accent désespéré.

— De qui parles-tu ?

— De M. Hardy.

— Lui?... mais il y a trois jours, tu devais, m'as-tu dit, aller le voir?...

— Oui, mon père, je l'ai vu, mon digne frère Gabriel aussi l'a vu... et lui a parlé! comme il parle... avec la voix du cœur : aussi l'avait-il si bravement ranimé, encouragé, que M. Hardy s'était décidé à revenir au milieu de nous ; alors, moi, fou de bonheur, je cours apprendre cette bonne nouvelle à quelques camarades qui m'attendaient pour savoir le résultat de mon entrevue avec M. Hardy ; je reviens avec eux pour le remercier. Nous étions à cent pas de la porte de la maison des robes noires...

— Les robes noires? dit Dagobert d'un air sombre. Alors... quelque malheur doit arriver ;... je les connais.

— Tu ne te trompes pas, mon père, répondit Agricol avec un soupir ; j'accourais donc avec mes camarades, lorsque je vois de loin arriver une voiture ; je ne sais quel pressentiment me dit que c'était M. Hardy qu'on emmenait...

— De force! dit vivement Dagobert.

— Non, répondit amèrement Agricol, non ; ces prêtres sont trop adroits pour ça ;... ils savent toujours vous rendre complices du mal qu'ils vous font, ne sais-je pas comment ils s'y sont pris avec ma bonne mère?

— Oui... digne femme... encore une pauvre mouche qu'ils ont enlacée dans leur toile;... mais cette voiture dont tu parles?

— En la voyant sortir de la maison des robes noires, reprit Agricol, mon cœur se serre, et, par un mouvement plus fort que moi, je me jette à la tête des chevaux, en appelant mes camarades à l'aide; mais le postillon me renverse d'un coup de fouet qui m'étourdit; je tombe... Quand je revins à moi, la voiture était loin.

— Tu n'as pas été blessé? s'écria vivement Dagobert en examinant son fils avec inquiétude.

— Non, mon père... une égratignure.

— Qu'as-tu fait alors, mon garçon?

— J'ai couru chez le bon ange, chez mademoiselle de Cardoville; je lui ai tout conté. « Il faut, m'a-t-elle dit, suivre à l'instant la trace de M. Hardy. Vous allez prendre une voiture à moi, des chevaux de poste; M. Dupont vous accompagnera, vous suivrez M. Hardy de relais en relais, et, si vous parvenez à le revoir, peut-être votre présence, vos prières, vaincront la funeste influence que ces prêtres ont su prendre sur lui. »

— C'était ce qu'il y avait de mieux à faire;... cette digne demoiselle avait raison.

— Une heure après nous étions sur la voie de M. Hardy, car nous avions su par les postillons de retour qu'il tenait la route d'Orléans ; nous le suivons jusqu'à Étampes ; là on nous dit qu'il avait pris la traverse pour gagner une maison isolée dans une vallée, à quatre lieues de toute grande route ; que cette maison, appelée le Val-de-Saint-Hérem, appartient à des prêtres ; mais que la nuit est si noire, les chemins si mauvais, que nous ferions mieux de coucher à l'auberge et de repartir de grand matin ; nous suivons ce conseil. Au point du jour nous montons en voiture ; un quart d'heure après, nous quittons la grande route pour une traverse montueuse et déserte ; ce n'étaient partout que des rocs de grès avec quelques bouleaux. A mesure que nous avancions, le site devenait de plus en plus sauvage ; on se serait cru à cent lieues de Paris. Enfin, nous nous arrêtons devant une grande et vieille maison noirâtre, à peine percée de quelques petites fenêtres, et bâtie au pied d'une haute montagne toute couverte de ces roches de grès. De ma vie je n'ai rien vu de plus désert, de plus triste. Nous descendons de voiture, je sonne à une porte ; un homme vient m'ouvrir. « L'abbé d'Aigrigny est arrivé ici, cette nuit, avec un monsieur ? dis-je à cet homme d'un air d'intelligence ; prévenez

tout de suite ce monsieur que je viens pour quelque chose de très-important, et qu'il faut que je le voie à l'instant. » Cet homme, me croyant d'accord avec l'abbé, nous fait entrer; au bout d'un instant l'abbé d'Aigrigny ouvre la porte, me voit, recule et disparaît; mais, cinq minutes après. j'étais en présence de M. Hardy.

— Eh bien! dit Dagobert avec intérêt.

Agricol secoua tristement la tête et reprit :

— Rien qu'à la physionomie de M. Hardy. j'ai vu que tout était fini. M. Hardy, s'adressant à moi, d'une voix douce, mais ferme, me dit : « Je conçois, j'excuse même le motif qui vous amène ici; mais je suis décidé à vivre désormais dans la retraite et dans la prière; je prends cette résolution librement, volontairement, parce que je songe au salut de mon âme; du reste, dites à vos camarades que mes dispositions seront telles qu'ils conserveront de moi un bon souvenir. » Et comme j'allais parler. M. Hardy m'a interrompu en me disant : « C'est inutile, mon ami, ma détermination est inébranlable; ne m'écrivez pas, vos lettres resteraient sans réponse... La prière m'absorbera désormais tout entier; adieu. excusez-moi si je vous quitte, mais le voyage m'a fatigué. » Il disait vrai, car il était pâle comme un spectre, il avait même, ce me semble, quelque chose

d'égaré dans les yeux, et, depuis la veille, il était à peine reconnaissable; sa main qu'il m'a donnée en nous quittant était sèche et brûlante. L'abbé d'Aigrigny est rentré. « Mon père, lui a dit M. Hardy, voulez-vous avoir la bonté de reconduire M. Agricol Baudoin? » En disant ces mots, il m'a fait de la main un signe d'adieu, et il est rentré dans la chambre voisine. Tout était fini, il était à jamais perdu pour nous.

— Oui, dit Dagobert, ces robes noires l'ont ensorcelé comme tant d'autres...

— Alors, reprit Agricol, désespéré, je suis revenu ici avec M. Dupont. Voilà donc ce que les prêtres sont parvenus à faire de M. Hardy... de cet homme généreux, qui faisait vivre près de trois cents ouvriers laborieux dans l'ordre et dans le bonheur, développant leur intelligence, améliorant leur cœur, se faisant enfin bénir par ce petit peuple dont il était la providence... Au lieu de cela, M. Hardy est maintenant à jamais voué à une vie contemplative, sinistre et stérile...

— Oh! les robes noires!... dit Dagobert en frissonnant sans pouvoir cacher un effroi indéfinissable, plus je vais... plus j'en ai peur... Tu as vu ce que ces gens-là ont fait de ta pauvre mère... tu vois ce qu'ils viennent de faire de M. Hardy;... tu sais leurs complots contre mes

deux pauvres orphelines, contre cette généreuse demoiselle... Oh! ces gens-là sont bien puissants... J'aimerais mieux affronter un carré de grenadiers russes qu'une douzaine de ces soutanes. Mais ne parlons plus de ça, j'ai bien d'autres sujets de chagrin et de crainte.

Puis, voyant l'air surpris d'Agricol, le soldat, ne pouvant contenir son émotion, se jeta dans les bras de son fils, en s'écriant d'une voix oppressée :

— Je n'y tiens plus. mon cœur déborde; il faut que je parle... et à qui me confier, sinon à toi?...

— Mon père... vous m'effrayez! dit Agricol, que se passe-t-il donc?

— Tiens, vois-tu... sans toi et ces deux pauvres petites, je me serais vingt fois brûlé la cervelle... plutôt que de voir ce que je vois... et surtout de craindre... ce que je crains.

— Que crains-tu donc... mon père?

— Depuis quelques jours, je ne sais pas ce qu'a le maréchal, mais il m'épouvante.

— Cependant, ses derniers entretiens avec mademoiselle de Cardoville...

— Oui... il y avait un peu de mieux. Par ses bonnes paroles cette généreuse demoiselle avait répandu comme un baume sur ses blessures; la présence du jeune Indien l'avait aussi

distrait;... il ne paraissait presque plus soucieux, et ses pauvres petites filles s'en étaient ressenties... Mais, depuis quelques jours... je ne sais quel démon s'est de nouveau déchaîné contre la famille. C'est à en perdre la tête... Je suis sûr d'abord que les lettres anonymes, qui avaient cessé, ont recommencé [1].

— Quelles lettres? mon père.

— Les lettres anonymes...

— Et ces lettres... à quel propos?

[1] On sait combien les dénonciations, menaces, calomnies anonymes sont familières aux révérends pères et autres congréganistes. Le vénérable cardinal de Latour-d'Auvergne s'est plaint dernièrement, dans une lettre adressée aux journaux, des manœuvres indignes et des nombreuses menaces anonymes qui l'ont assailli, parce qu'il refusait d'adhérer sans examen au mandement de M. de Bonald contre le Manuel de M. Dupin, qui, malgré le parti prêtre, restera toujours un Manuel de raison, de droit et d'indépendance. Nous avons eu sous les yeux les pièces d'un procès en captation, actuellement déféré au conseil d'État, dans lesquelles se trouvaient un grand nombre de lettres anonymes écrites au vieillard que les prêtres voulaient capter et contenant soit des menaces contre lui s'il ne déshéritait pas ses neveux, soit d'abominables dénonciations contre son honorable famille; il ressort des faits du procès même que ces lettres sont de la main de deux religieux et d'une religieuse qui ne quittaient pas le vieillard à ses derniers moments, et qui ont enfin spolié la famille de plus de cinq cent mille francs.

— Tu sais la haine que le maréchal avait déjà contre ce renégat d'abbé d'Aigrigny ; quand il a su que ce traître était ici, et qu'il avait poursuivi les deux orphelines, comme il avait poursuivi leur mère... jusqu'à la mort... mais qu'il s'était fait prêtre, j'ai cru que le maréchal allait devenir fou d'indignation et de fureur... Il voulait aller trouver le renégat ;... d'un mot je l'ai calmé.

« — Il est prêtre, lui ai-je dit ; vous aurez beau faire : l'injurier, le crosser, il ne se battra pas. Il a commencé par servir contre son pays, il finit par être un mauvais prêtre ; c'est tout simple ; ça ne vaut pas la peine de cracher dessus.

« — Mais il faut bien pourtant que je le punisse du mal qu'il a fait à mes enfants, et que je venge la mort de ma femme, s'écriait le maréchal exaspéré.

« — Vous savez bien qu'on dit qu'il n'y a que les tribunaux qui peuvent vous venger, lui ai-je dit. Mademoiselle de Cardoville a déposé une plainte contre le renégat pour avoir voulu séquestrer vos enfants dans un couvent... Il faut ronger son frein... attendre... »

— Oui, dit tristement Agricol ; et malheureusement les preuves manquent contre l'abbé d'Aigrigny... L'autre jour, lorsque j'ai été interrogé par l'avocat de mademoiselle de Cardo-

ville sur notre escalade du couvent, il m'a dit que l'on rencontrait des obstacles à chaque instant faute de preuves matérielles, et que ces prêtres avaient si bien pris leurs mesures que la plainte n'aboutirait peut-être pas.

— C'est ce que croit aussi le maréchal... mon enfant, et son irritation contre une telle injustice augmente encore.

— Il devrait mépriser ces misérables.

— Et les lettres anonymes?

— Comment cela, mon père?

— Apprends donc tout; brave et loyal comme l'est le maréchal, son premier mouvement d'indignation passé, il a reconnu qu'insulter le renégat depuis que ce lâche s'était déguisé en prêtre, ce serait comme s'il insultait une femme ou un vieillard; il a donc méprisé, oublié autant qu'il l'a pu; mais alors, presque chaque jour par la poste sont venues des lettres anonymes, et dans ces lettres on tâchait par tous les moyens possibles de réveiller, d'exciter la colère du maréchal contre le renégat, en rappelant tout le mal que l'abbé d'Aigrigny lui avait fait, à lui ou aux siens. Enfin on reprochait au maréchal d'être assez lâche pour ne pas tirer vengeance de ce prêtre, le persécuteur de sa femme et de ses enfants, qui, chaque jour, se raillait insolemment de lui.

— Et ces lettres... de qui les soupçonnes-tu, mon père ?

— Je n'en sais rien... c'est à en devenir fou... Elles viennent sans doute des ennemis du maréchal, et il n'a d'ennemis que ces robes noires.

— Puis, mon père, ces lettres excitant la colère du maréchal contre l'abbé d'Aigrigny, elles ne peuvent être écrites par ces prêtres.

— C'est ce que je me suis dit...

— Mais quel peut être le but de ces anonymes ?

— Le but? mais il n'est que trop clair! s'écria Dagobert ; le maréchal est vif, ardent, il a mille fois raison de vouloir se venger du renégat. Mais il ne veut pas se faire justice lui-même, et l'autre justice lui manque ;... alors il prend sur lui, il tâche d'oublier, il oublie. Mais voilà que, chaque jour, des lettres insolemment provoquantes viennent ranimer, exaspérer cette haine si légitime, par des moqueries, par des injures... Mille tonnerres !... je n'ai pas la tête plus faible qu'un autre... mais, à ce jeu-là, je deviendrais fou...

— Ah ! mon père, cette combinaison serait horrible et digne de l'enfer.

— Et ce n'est pas tout.

— Que dites-vous ?

— Le maréchal a encore reçu d'autres let-

tres ; mais celles-là... il ne me les a pas montrées ; seulement lorsqu'il a lu la première, il est resté comme atterré sous le coup. et il a dit à voix basse : « Ils ne respectent pas même cela... Oh!... c'est trop... c'est trop... » Et cachant son visage entre ses mains... il a pleuré.

— Lui... le maréchal pleurer ! s'écria le forgeron, ne pouvant croire ce qu'il entendait.

— Oui, reprit Dagobert, lui... il a pleuré... comme un enfant.

— Et que pouvaient contenir ces lettres, mon père?

— Je n'ai pas osé le lui demander... tant il a paru malheureux et accablé.

— Mais, ainsi harcelé, tourmenté sans cesse, le maréchal doit mener une vie atroce...

— Et ses pauvres petites filles donc, qu'il voit de plus en plus tristes, abattues, sans qu'il soit possible de deviner la cause de leurs chagrins? et la mort de son père... qu'il a vu expirer dans ses bras? tu croirais que c'est assez comme ça, n'est-ce pas? Eh bien! non... j'en suis sûr... le maréchal éprouve quelque chose de plus pénible encore; depuis quelque temps il n'est plus reconnaissable; maintenant, pour un rien, il s'irrite, il s'emporte, il entre dans des accès de colère tels... que...

Après un moment d'hésitation, le soldat reprit :

— Après tout, je puis bien te dire ceci à toi... mon pauvre enfant ; eh bien ! tout à l'heure je suis monté chez le maréchal... et j'ai ôté les capsules de ses pistolets...

— Ah!... mon père!... s'écria Agricol, tu craindrais !...

— Dans l'état d'exaspération où je l'ai vu hier, il faut tout craindre.

— Que s'est-il donc passé ?

— Depuis quelque temps, il a souvent de longs entretiens secrets avec un monsieur qui a l'air d'un ancien militaire, d'un brave et digne homme ; j'ai remarqué que l'agitation, que la tristesse du maréchal, redoublent toujours après ces visites ; deux ou trois fois je lui ai parlé là-dessus ; j'ai vu, à son air, que cela lui déplaisait, je n'ai pas insisté. Hier, ce monsieur est revenu le soir ; il est resté ici jusqu'à près de onze heures, et sa femme est venue le chercher et l'attendre dans un fiacre ; après son départ, je suis monté pour voir si le maréchal avait besoin de quelque chose ; il était très-pâle, mais calme ; il m'a remercié ; je suis redescendu. Tu sais que ma chambre, qui est à côté, se trouve juste au-dessous de la sienne ; une fois chez moi, j'entends d'abord le maréchal

aller et venir, comme s'il avait marché avec agitation ; mais bientôt il me semble qu'il pousse et renverse des meubles avec fracas. Effrayé, je monte ; il me demande d'un air irrité ce que je veux, et m'ordonne de sortir. Alors, le voyant dans cet état, je reste ; il s'emporte ; je reste toujours ; mais, apercevant une chaise et une table renversées, je les lui montre d'un air si triste, qu'il me comprend ; et comme il est aussi bon que ce qu'il y a de meilleur au monde, il me prend la main, et me dit : « Pardon de t'inquiéter ainsi, mon bon Dagobert ; mais tout à l'heure j'ai eu un moment d'emportement absurde, je n'avais pas la tête à moi ; je crois que je me serais jeté par la fenêtre, si elle eût été ouverte. Pourvu que mes pauvres chères petites ne m'aient pas entendu !... » ajouta-t-il en allant sur la pointe du pied ouvrir la porte de la pièce qui communique à la chambre à coucher de ses filles. Après avoir écouté un instant à leur porte avec angoisse, n'entendant rien, il est revenu près de moi : « Heureusement, elles dorment, » m'a-t-il dit. Alors, je lui ai demandé ce qui causait son agitation, s'il avait reçu, malgré mes précautions, quelque nouvelle lettre anonyme. « Non,... m'a-t-il répondu d'un air sombre ; mais laisse-moi, mon ami, je me sens mieux ; cela m'a fait du bien de te voir ; bon-

soir, mon vieux camarade ; descends chez toi, va te reposer. » Moi, je me garde bien de m'en aller ; je fais semblant de descendre et je remonte m'asseoir sur la dernière marche de l'escalier, l'oreille au guet. Sans doute, pour se calmer tout à fait, le maréchal a été embrasser ses filles, car j'ai entendu ouvrir et refermer la porte qui conduit chez elles. Puis, il est revenu, s'est encore promené longtemps dans sa chambre, mais d'un pas plus calme ; enfin, je l'ai entendu se jeter sur son lit, et je ne suis redescendu chez moi qu'au jour... Heureusement le reste de sa nuit m'a paru tranquille.

— Mais que peut-il avoir, mon père ?

— Je ne sais ;... lorsque je suis monté, j'ai été frappé de l'altération de sa figure, de l'éclat de ses yeux... il aurait eu le délire ou une fièvre chaude, qu'il n'eût pas été autrement ;... aussi, lui entendant dire que, si la fenêtre avait été ouverte, il s'y serait jeté, j'ai cru plus prudent d'ôter les capsules de ses pistolets.

— Je n'en reviens pas ! dit Agricol. Le maréchal... un homme si ferme, si intrépide, si calme... avoir de ces emportements !...

— Je te dis qu'il se passe en lui quelque chose d'extraordinaire ; depuis deux jours il n'a pas une seule fois vu ses enfants, ce qui pour lui est toujours mauvais signe, sans compter que

les pauvres petites sont désolées, car alors ces deux anges se figurent avoir donné à leur père quelque sujet de mécontentement, et alors leur tristesse redouble... Elles... le mécontenter!... si tu savais leur vie... chères enfants... une promenade à pied ou en voiture avec moi et leur gouvernante, car je ne les laisse jamais aller seules; et puis elles rentrent et se mettent à étudier, à lire ou à broder, toujours ensemble... et puis elles se couchent; leur gouvernante qui est, je crois, une digne femme, m'a dit que quelquefois, la nuit, elle les avait vues pleurer en dormant; pauvres enfants, jusqu'ici elles n'ont guère connu le bonheur! dit le soldat avec un soupir.

A ce moment, entendant marcher précipitamment dans la cour, Dagobert leva les yeux et vit le maréchal Simon, la figure pâle, l'air égaré, tenant de ses deux mains une lettre qu'il semblait lire avec une anxiété dévorante.

XIV

La ville d'or.

Pendant que le maréchal Simon traversait le jardin d'un air si agité en lisant la lettre anonyme qu'il avait reçue par l'étrange intermédiaire de Rabat-Joie, Rose et Blanche se trouvaient seules dans le salon qu'elles occupaient habituellement, et dans lequel, pendant leur absence, Jocrisse était entré un instant.

Les pauvres enfants semblaient vouées à des deuils successifs; au moment où le deuil de leur mère touchait à sa fin, la mort tragique de leur grand-père les avait de nouveau enveloppées de crêpes lugubres.

Toutes deux étaient complétement vêtues de noir et assises sur un canapé auprès de leur table à ouvrage.

Le chagrin produit souvent l'effet des années: il vieillit. Ainsi en peu de mois Rose et Blanche étaient devenues tout à fait jeunes filles. A la grâce enfantine de leurs ravissants visages, au-

trefois si ronds et si roses, et alors pâles et amaigris. avait succédé une expression de tristesse grave et touchante; leurs grands yeux d'un azur limpide et doux, mais toujours rêveurs, n'étaient plus jamais baignés de ces joyeuses larmes qu'un bon rire frais et ingénu suspendait à leurs cils soyeux, alors que le sang-froid comique de Dagobert ou quelque muette facétie du vieux Rabat-Joie venait égayer leur pénible et long pèlerinage.

En un mot, ces charmantes figures, que la palette fleurie de Greuze aurait seule pu rendre dans toute leur fraîcheur veloutée, étaient dignes alors d'inspirer le pinceau si mélancoliquement idéal du peintre immortel de *Mignon*, regrettant le ciel, et de *Marguerite*, songeant à Faust [1].

Rose, appuyée au dossier du canapé, avait la tête un peu inclinée sur sa poitrine, où se croisait un fichu de crêpe noir; la lumière venant d'une fenêtre qui lui faisait face brillait doucement sur son front pur et blanc, couronné de deux épais bandeaux de cheveux châtains; son regard était fixe, et l'arc délié de ses sourcils légèrement contractés annonçait une préoc-

[1] Est-il besoin de nommer M. Ary Scheffer, un des plus grands peintres de l'école moderne, et le plus admirablement poëte de tous nos grands peintres?

cupation pénible ; ses deux petites mains blanches, aussi amaigries, étaient retombées sur ses genoux, tenant encore la tapisserie dont elle s'occupait.

Blanche, tournée de profil, la tête un peu penchée vers sa sœur, avec une expression de tendre et inquiète sollicitude, la regardait, ayant encore machinalement son aiguille passée dans son canevas, comme si elle eût travaillé.

— Ma sœur, dit Blanche d'une voix douce, au bout de quelques instants, pendant lesquels on aurait pu voir, pour ainsi dire, les larmes lui monter aux yeux, ma sœur... à quoi songes-tu donc? Tu as l'air bien triste.

— Je pense... à la ville d'or... de nos rêves, dit Rose d'une voix lente, basse, après un moment de silence.

Blanche comprit l'amertume de ces paroles ; sans dire un seul mot, elle se jeta au cou de sa sœur en laissant couler ses larmes.

Pauvres jeunes filles... la ville d'or de leurs rêves... c'était Paris... et leur père ;... Paris, la merveilleuse cité des joies et des fêtes au-dessus desquelles, souriante, radieuse, apparaissait aux orphelines la figure paternelle.

Mais, hélas ! la belle ville d'or s'est changée pour elles en ville de larmes, de mort et de deuil ; le terrible fléau qui a frappé leur mère

entre leurs bras au fond de la Sibérie semble les avoir suivies comme un nuage sinistre et sombre qui, planant toujours sur elles, leur a caché sans cesse le doux bleu du ciel et le réjouissant éclat du soleil.

La ville d'or de leurs rêves ! c'était encore la ville où peut-être un jour leur père leur aurait dit, en leur présentant deux prétendants bons et charmants comme elles : « Ils vous aiment... leur âme est digne de la vôtre ; faites que chacune de vous ait un frère... et moi, deux fils. » Alors quel trouble chaste et enchanteur pour les orphelines, dont le cœur, pur comme le cristal, n'avait jamais réfléchi que la céleste image de Gabriel, archange envoyé du ciel par leur mère pour les protéger !

L'on comprendra donc l'émotion pénible de Blanche lorsqu'elle entendit sa sœur dire avec une tristesse amère ces mots qui résumaient leur position commune :

— Je pense... à la ville d'or de nos rêves...

— Qui sait ? reprit Blanche en essuyant les larmes de sa sœur, peut-être le bonheur nous viendra-t-il plus tard.

— Hélas ! puisque, malgré la présence de notre père, nous ne sommes pas heureuses... le serons-nous jamais ?

— Oui... quand nous serons réunies à notre

mère, dit Blanche en levant ses yeux vers le ciel.

— Alors, ma sœur… c'est peut-être un avertissement, que ce rêve… ce rêve que nous avons eu comme autrefois… en Allemagne.

— La différence… c'est qu'alors l'ange Gabriel descendait du ciel pour venir vers nous, et que cette fois il nous emmenait de cette terre pour nous conduire là-haut… à notre mère.

— Ce rêve s'accomplira peut-être comme l'autre, ma sœur;… nous avions rêvé que l'ange Gabriel nous protégerait… et il nous a sauvées pendant le naufrage…

— Cette fois… nous avons rêvé qu'il nous conduirait au ciel;… pourquoi cela n'arriverait-il pas aussi?

— Mais pour cela,… ma sœur… il faudra donc qu'il meure aussi, notre Gabriel qui nous a sauvées pendant la tempête?… Alors, non, non, cela n'arrivera pas; prions que pour lui cela n'arrive pas.

— Non, cela n'arrivera pas, vois-tu; c'est seulement le bon ange de Gabriel, qui lui ressemble, que nous avons vu en rêve.

— Ma sœur, ce rêve… comme il est singulier! Cette fois encore, ainsi qu'en Allemagne, nous avons eu le même songe… et trois fois le même songe.

— C'est vrai. L'ange Gabriel s'est penché vers nous en nous regardant d'un air doux et triste, en nous disant : « Venez, mes enfants... venez, mes sœurs; votre mère vous attend... Pauvres enfants venues de si loin, a-t-il ajouté de sa voix pleine de tendresse, vous aurez traversé cette terre, innocentes et douces comme deux colombes, pour aller vous reposer à jamais dans le nid maternel. »

— Oui, ce sont bien les paroles de l'archange, dit l'autre orpheline d'un air pensif, nous n'avons fait de mal à personne, nous avons aimé ceux qui nous ont aimées... pourquoi craindre de mourir?

— Aussi, ma sœur, nous avons plutôt souri que pleuré, lorsque nous prenant par la main, il a déployé ses belles ailes blanches, et nous a emmenées avec lui dans le bleu du ciel.

— Au ciel, où notre bonne mère nous tendait les bras... la figure toute baignée de larmes.

— Oh! vois-tu, ma sœur, on n'a pas des rêves comme cela pour rien... Et puis, ajouta-t-elle en regardant Rose avec un sourire navrant et d'un air d'intelligence, cela ferait peut-être cesser un grand chagrin dont nous sommes cause... tu sais...

— Hélas! mon Dieu! ce n'est pas notre faute : nous l'aimons tant... Mais nous sommes devant

lui si craintives, si tristes, qu'il croit peut-être que nous ne l'aimons pas...

En disant ces mots, Rose, voulant essuyer ses larmes, prit son mouchoir dans son panier à ouvrage; un papier plié en forme de lettre en tomba.

A cette vue, les deux sœurs tressaillirent, se serrèrent l'une contre l'autre, et Rose dit à Blanche d'une voix tremblante :

— Encore une de ces lettres!... Oh!... j'ai peur... Elle est comme les autres... bien sûr...

— Il faut vite la ramasser... qu'on ne la voie pas; tu sais bien, dit Blanche en se baissant et prenant le papier avec précipitation, sans cela ces personnes qui s'intéressent tant à nous courraient peut-être de grands dangers.

— Mais comment cette lettre se trouve-t-elle là?

— Comment les autres se sont-elles trouvées toujours sous notre main en l'absence de notre gouvernante?

— C'est vrai;... à quoi bon chercher l'explication de ce mystère? nous ne la trouverions pas... Voyons la lettre. peut-être sera-t-elle pour nous meilleure que les autres.

Et les deux sœurs lurent ce qui suit :

« Continuez à adorer votre père, chères enfants, car il est bien malheureux, et c'est vous qui, involontairement, causez tous ses chagrins ; vous ne saurez jamais les terribles sacrifices que votre présence lui impose ; mais, hélas ! il est victime de son devoir paternel ; ses peines sont plus cruelles que jamais ; épargnez-lui surtout des démonstrations de tendresse qui lui causent encore plus de chagrin que de bonheur : chacune de vos caresses est un coup de poignard pour lui, car il voit en vous la cause innocente de ses douleurs.

« Chères enfants, il ne faut cependant pas désespérer si vous avez assez d'empire sur vous pour ne pas le mettre à la douloureuse épreuve d'une tendresse trop expansive ; soyez réservées quoique affectueuses, et vous allégerez ainsi de beaucoup ses peines. Gardez toujours le secret, même pour le brave et bon Dagobert, qui vous aime tant ; sans cela, lui, vous, votre père, et l'ami inconnu qui vous écrit, courriez de grands dangers, puisque vous avez des ennemis terribles.

« Courage et espoir, car on désire rendre bientôt pure de tout chagrin la tendresse de votre père pour vous. et alors quel beau jour !... Peut-être n'est-il pas loin...

« Brûlez ce billet comme les autres. »

Cette lettre était écrite avec tant d'adresse, qu'en supposant même que les orphelines l'eussent communiquée à leur père ou à Dagobert, ces lignes eussent été tout au plus considérées comme une indiscrétion étrange, fâcheuse, mais presque excusable, d'après la manière dont elle était conçue ; rien en un mot n'était plus perfidement combiné, si l'on songe à la perplexité cruelle où se trouvait placé le maréchal Simon, luttant sans cesse entre le chagrin d'abandonner de nouveau ses filles, et la honte de manquer à ce qu'il regardait comme un devoir sacré. La tendresse, la susceptibilité de cœur des deux orphelines, étant mises en éveil par ces avis diaboliques, les deux sœurs s'aperçurent bientôt qu'en effet leur présence était à la fois douce et cruelle à leur père; car, quelquefois, à leur aspect, il se sentait incapable de les abandonner, et alors, malgré lui, la pensée d'un devoir inaccompli attristait son visage.

Aussi les pauvres enfants ne pouvaient manquer d'interpréter ces nuances dans le sens funeste des lettres anonymes qu'elles recevaient. Elles s'étaient persuadé que, par un mystérieux motif qu'elles ne pouvaient pénétrer, leur présence était souvent importune, pénible pour leur père.

De là venait la tristesse croissante de Rose et de Blanche ; de là, une sorte de crainte, de réserve, qui, malgré elles, comprimait l'expansion de leur tendresse filiale ; embarras douloureux que le maréchal, aussi abusé par ces apparences inexplicables pour lui, prenait à son tour pour de la tiédeur : alors son cœur se brisait, sa loyale figure trahissait une peine amère, et souvent, pour cacher ses larmes, il quittait brusquement ses enfants.

Et les orphelines, atterrées, se disaient :

— Nous sommes cause du chagrin de notre père ; c'est notre présence qui le rend si malheureux.

Que l'on juge maintenant du ravage qu'une telle pensée fixe, incessante, devait apporter dans ces deux jeunes cœurs aimants, timides et naïfs. Comment les orphelines se seraient-elles défiées de ces avertissements anonymes, qui parlaient avec vénération de tout ce qu'elles aimaient, et qui d'ailleurs semblaient chaque jour justifiés par la conduite de leur père envers elles ? Déjà victimes de trames nombreuses, ayant entendu dire qu'elles étaient environnées d'ennemis, on conçoit que, fidèles aux recommandations de leur ami inconnu, elles n'avaient jamais fait confidence à Dagobert de ces écrits où le soldat était si justement apprécié.

Quant au but de cette manœuvre, il était fort simple : en harcelant ainsi le maréchal de tous côtés, en le persuadant de la tiédeur de ses enfants, on devait naturellement espérer vaincre l'hésitation qui l'empêchait encore d'abandonner de nouveau ses filles pour se jeter dans une aventureuse entreprise ; rendre au maréchal la vie si amère, qu'il regardât comme un bonheur de chercher l'oubli de ses tourments dans les violentes émotions d'un projet téméraire, généreux et chevaleresque, telle était la fin que se proposait Rodin, et cette fin ne manquait ni de logique, ni de possibilité.

. . . .

Après avoir lu cette lettre, les deux jeunes filles restèrent un instant silencieuses, accablées; puis, Rose, qui tenait le papier, se leva vivement, s'approcha de la cheminée, et jeta la lettre au feu en disant d'un air craintif :

— Il faut bien vite brûler cette lettre... sans cela, il arriverait peut-être de grands malheurs.

— Pas de plus grand que celui qui nous arrive..., dit Blanche avec abattement. Causer de tels chagrins à notre père, quelle peut en être la cause ?

— Peut-être, vois-tu, Blanche, dit Rose, dont les larmes coulèrent lentement, peut-être qu'il ne nous trouve pas telles qu'il nous aurait dé-

sirées ; il nous aime bien comme les filles de notre pauvre mère qu'il adorait ;... mais, pour lui, nous ne sommes pas les filles qu'il avait rêvées. Me comprends-tu, ma sœur?

— Oui... oui... c'est peut-être cela qui le chagrine tant... Nous sommes si peu instruites, si sauvages, si gauches, qu'il a sans doute honte de nous ; et, comme il nous aime malgré cela... il souffre...

— Hélas ! ce n'est pas notre faute... notre bonne mère nous a élevées dans ce désert de Sibérie comme elle a pu...

— Oh ! notre père, en lui-même, ne nous le reproche pas, sans doute ; mais, comme tu dis, il en souffre.

— Surtout s'il a de ses amis dont les filles soient bien belles, remplies de talent et d'esprit ; alors, il regrette amèrement que nous ne soyons pas ainsi.

— Te rappelles-tu, lorsqu'il nous a menées chez notre cousine, mademoiselle Adrienne, qui a été si tendre, si bonne pour nous, comme il nous disait avec admiration : « Avez-vous vu, mes enfants? Qu'elle est belle, mademoiselle Adrienne! quel esprit! quel noble cœur! et avec cela quelle grâce! quel charme!

— Oh! c'est bien vrai... mademoiselle de Cardoville était si belle, sa voix était si douce,

qu'en la regardant, qu'en l'écoutant, il nous semblait que nous n'avions plus de chagrin.

— Et c'est à cause de cela, vois-tu, Rose, que notre père, en nous comparant à notre cousine et à tant d'autres belles demoiselles, ne doit pas être fier de nous... Et lui, si aimé, si honoré, il aurait tant aimé être fier de ses filles.

Tout à coup Rose, mettant sa main sur le bras de sa sœur, lui dit avec anxiété :

— Écoute... écoute... on parle bien haut dans la chambre de notre père.

— Oui..., dit Blanche en prêtant l'oreille à son tour ; et puis on marche... c'est son pas...

— Ah ! mon Dieu !... comme il élève la voix ! il a l'air bien en colère... il va peut-être venir...

Et à la pensée de l'arrivée de leur père... de leur père qui pourtant les adorait, les deux malheureuses enfants se regardèrent avec crainte.

Les éclats de voix devenant de plus en plus distincts, plus courroucés, Rose, toute tremblante, dit à sa sœur :

— Ne restons pas ici... viens dans notre chambre...

— Pourquoi?

— Nous entendrions malgré nous les paroles de notre père, et il ignore sans doute que nous sommes là...

— Tu as raison... viens, viens, répondit Blanche en se levant précipitamment.

— Oh ! j'ai peur... je ne l'ai jamais entendu parler d'un ton si irrité.

— Ah ! mon Dieu !... dit Blanche en pâlissant et en s'arrêtant involontairement, c'est à Dagobert qu'il parle ainsi...

— Que se passe-t-il donc alors... pour qu'il lui parle de la sorte ?...

— Hélas !... c'est quelque malheur...

— Oh !... ma sœur... ne restons pas ici... cela fait trop de peine d'entendre parler ainsi à Dagobert.

Le bruit retentissant d'un objet lancé ou brisé avec fureur dans la pièce voisine épouvanta tellement les orphelines, que, pâles, tremblantes d'émotion, elles se précipitèrent dans leur chambre, dont elles fermèrent la porte.

Expliquons maintenant la cause du violent courroux du maréchal Simon.

XV

Le lion blessé.

Telle était la scène dont le retentissement avait si fort effrayé Rose et Blanche. D'abord, seul chez lui, le maréchal Simon, alors dans un état d'exaspération difficile à rendre, s'était mis à marcher précipitamment, sa belle et mâle figure enflammée de colère, ses yeux étincelant d'indignation, tandis que sur son large front couronné de cheveux grisonnants, coupés très-courts, quelques veines dont on aurait pu compter les battements semblaient gonflées à se rompre; parfois son épaisse moustache noire s'agitait par un mouvement convulsif, assez semblable à celui qui tord la face du lion en fureur. Et de même aussi qu'un lion blessé, harcelé, torturé par mille piqûres invisibles, va et vient avec un courroux sauvage dans la loge où il est retenu, le maréchal Simon, haletant, courroucé, allait et venait dans sa chambre, pour ainsi dire par bonds; tantôt il mar-

chait un peu courbé comme s'il eût fléchi sous le poids de sa colère ; tantôt, au contraire, s'arrêtant brusquement, se redressant ferme sur ses reins, croisant ses bras sur sa robuste poitrine, le front haut, menaçant, le regard terrible, il semblait défier un ennemi invisible en murmurant quelques exclamations confuses ; c'était alors l'homme de la guerre et de la bataille dans toute sa fougue intrépide.

Bientôt le maréchal s'arrêta, frappa du pied avec colère, s'approcha de la cheminée, et sonna si violemment que le cordon lui resta entre les mains.

Un domestique accourut à ce tintement précipité.

— Vous n'avez donc pas dit à Dagobert que je voulais lui parler? s'écria le maréchal.

— J'ai exécuté les ordres de M. le duc ; mais M. Dagobert accompagnait son fils jusqu'à la porte de la cour et...

— C'est bon, dit le maréchal Simon en faisant de la main un geste impérieux et brusque.

Le domestique sortit, et son maître continua de marcher à grands pas, en froissant avec rage une lettre qu'il tenait dans sa main gauche. Cette lettre lui avait été innocemment remise par Rabat-Joie qui, le voyant rentrer, était accouru lui faire fête.

Enfin la porte s'ouvrit, Dagobert parut.

— Voilà bien longtemps que je vous ai fait demander, monsieur, s'écria le maréchal d'un ton irrité.

Dagobert, plus peiné que surpris de ce nouvel accès d'emportement, qu'il attribuait avec raison à l'état de surexcitation presque continuelle où se trouvait le maréchal, répondit doucement :

— Mon général, excusez-moi, mais je reconduisais mon fils... et...

— Lisez cela, monsieur, dit brusquement le maréchal en l'interrompant et lui tendant la lettre.

Puis pendant que Dagobert lisait, le maréchal reprit avec une colère croissante, en renversant du pied une chaise qui se trouvait sur son passage :

— Ainsi, jusque chez moi, jusque dans ma maison, il est des misérables sans doute gagnés par ceux qui me harcèlent avec un incroyable acharnement. Eh bien! avez-vous lu, monsieur ?

— C'est une nouvelle infamie... à ajouter aux autres, dit froidement Dagobert.

Et il jeta la lettre dans la cheminée.

— Cette lettre est infâme... mais elle dit vrai, reprit le maréchal.

Dagobert le regarda sans le comprendre.

Le maréchal continua :

— Et cette lettre infâme, savez-vous qui l'a remise entre mes mains? car on dirait que le démon s'en mêle; c'est votre chien.

— Rabat-Joie?... dit Dagobert au comble de la surprise.

— Oui, reprit amèrement le maréchal, c'est sans doute une plaisanterie de votre invention?...

— Je n'ai guère le cœur à la plaisanterie, mon général, reprit Dagobert de plus en plus attristé de l'état d'irritation où il voyait le maréchal, je ne m'explique pas comment ceci sera arrivé;... Rabat-Joie rapporte très-bien, il aura sans doute trouvé la lettre dans la maison, et alors...

— Et cette lettre, qui l'avait laissée ici? Je suis donc entouré de traîtres? Vous ne surveillez donc rien, vous en qui j'ai toute confiance?

— Mon général... écoutez-moi...

Mais le maréchal reprit sans vouloir l'entendre :

— Comment, mordieu! j'ai fait vingt-cinq ans la guerre, j'ai tenu tête à des armées, j'ai victorieusement lutté contre les plus mauvais temps de l'exil et de la proscription, j'ai résisté à des coups de massue... et je serais tué à coups

d'épingles? Comment! poursuivi jusque chez moi, je serai impunément harcelé, obsédé, torturé à chaque instant, par suite de je ne sais quelle misérable haine! Quand je dis que je ne sais... je me trompe... d'Aigrigny, le renégat, est au fond de tout cela, j'en suis sûr. Je n'ai au monde qu'un ennemi... et c'est cet homme;... il faut que j'en finisse avec lui, je suis las... c'est trop.

— Mais, mon général, songez donc que c'est un prêtre, et...

— Et que m'importe qu'il soit prêtre? je l'ai vu manier l'épée; je saurai bien faire monter à la face de ce renégat son sang de soldat!...

— Mais, mon général...

— Je vous dis, moi, qu'il faut que je m'en prenne à quelqu'un, s'écria le maréchal en proie à une violente exaspération; je vous dis qu'il faut que je mette un nom et une figure à ces lâchetés ténébreuses, pour pouvoir en finir avec elles!... elles m'enserrent de toutes parts, elles font de ma vie un enfer... vous le savez bien... et l'on ne tente rien pour m'épargner ces colères qui me tuent à petit feu. Je ne puis compter sur personne!...

— Mon général, je ne peux pas laisser passer cela, dit Dagobert d'une voix calme, mais ferme et pénétrée.

— Que signifie ?...

— Mon général, je ne peux pas vous laisser dire que vous ne comptez sur personne ; vous finiriez peut-être par le croire, et ça serait encore plus dur pour vous que pour ceux qui savent à quoi s'en tenir sur leur dévouement et qui se jetteraient dans le feu pour vous, et... je suis de ceux-là... moi... vous le savez bien.

Ces simples paroles, dites par Dagobert avec un accent profondément ému, rappelèrent le maréchal à lui-même ; car ce caractère loyal et généreux pouvait bien de temps à autre s'aigrir par l'irritation et le chagrin, mais il reprenait bientôt sa droiture première ; aussi, s'adressant à Dagobert, il reprit d'un ton moins brusque, mais qui décelait toujours une vive agitation :

— Tu as raison... je ne dois pas douter de toi ; l'irritation m'emporte ; cette lettre infâme m'a mis hors de moi ;... c'est à en devenir fou. Je suis injuste, bourru... ingrat. Oui, ingrat... et envers qui ?... envers toi... encore...

— Ne parlons plus de moi, mon général ; avec des mots pareils au bout de l'an vous pourriez me brutaliser toute l'année ;... mais que vous est-il arrivé ?...

La physionomie du maréchal redevint sombre ; il dit d'une voix brève et rapide :

— Il m'est arrivé... qu'on me méprise, qu'on me dédaigne.

— Vous... vous...

— Oui, moi ; et après tout, reprit le maréchal avec amertume, pourquoi te cacher cette nouvelle blessure? J'ai douté de toi, je te dois un dédommagement, apprends donc tout : depuis quelque temps, je m'en aperçois, lorsque je les rencontre, mes anciens compagnons d'armes s'éloignent peu à peu de moi...

— Comment... cette lettre anonyme de tout à l'heure... c'était à cela...

— Qu'elle faisait allusion... oui... Et elle disait vrai, reprit le maréchal, avec un soupir de rage et d'indignation.

— Mais c'est impossible, mon général; vous, si aimé, si respecté...

— Tout cela, ce sont des mots ; je te parle de faits, moi ; quand je parais, souvent l'entretien commencé s'arrête tout à coup ; au lieu de me traiter en camarade de guerre, on affecte envers moi une politesse rigoureusement froide ; ce sont enfin mille nuances, mille riens qui blessent le cœur, et dont on ne peut se formaliser...

— Ce que vous me dites là... mon général, me confond, reprit Dagobert atterré. Vous me l'assurez ;... je dois vous croire...

— C'était intolérable. J'ai voulu en avoir le cœur net ; ce matin je vais chez le général d'Havrincourt ; il était avec moi colonel dans la garde impériale : c'est l'honneur et la loyauté même. Je viens à lui le cœur ouvert. « Je m'aperçois, lui dis-je, de la froideur qu'on me témoigne ; quelque calomnie doit circuler contre moi ; dites-moi tout ; connaissant les attaques, je me défendrai hautement, loyalement. »

— Eh bien ! mon général ?

— D'Havrincourt est resté impassible, cérémonieux ; à mes questions il m'a répondu froidement :

« — Je ne sache pas, M. le maréchal, qu'aucun bruit calomnieux ait été répandu sur vous. — Il ne s'agit pas de m'appeler M. le maréchal, mon cher d'Havrincourt, nous sommes de vieux soldats, de vieux amis ; j'ai l'honneur inquiet, je l'avoue, car je trouve que vous et nos camarades ne m'accueillez plus cordialement comme par le passé. Ce n'est pas à nier... je le vois, je le sais, je le sens... » A cela d'Havrincourt me répond avec la même froideur : « Jamais je n'ai vu qu'on ait manqué d'égards envers vous.—Je ne vous parle pas d'égards, » me suis-je écrié en serrant affectueusement sa main, qui a faiblement répondu à mon étreinte, je l'ai bien remarqué ; « je vous parle

de la cordialité, de la confiance qu'on me témoignait, tandis que maintenant l'on me traite de plus en plus en étranger. Pourquoi cela? pourquoi ce changement?» Toujours froid et réservé, il me répond : « Ce sont là des nuances si délicates, M. le maréchal, qu'il m'est impossible de vous donner un avis à ce sujet. » Mon cœur a bondi de colère, de douleur. Que faire? Provoquer d'Havrincourt, c'était fou ; par dignité, j'ai rompu cet entretien, qui n'a que trop confirmé mes craintes... Ainsi, ajouta le maréchal en s'animant de plus en plus, ainsi je suis sans doute déchu de l'estime à laquelle j'ai droit, méprisé peut-être, sans en savoir seulement la cause! Cela n'est-il pas odieux? Si du moins on articulait un fait, un bruit quelconque, j'aurais prise au moins pour me défendre, pour me venger, ou pour répondre. Mais rien, rien, pas un mot, une froideur polie aussi blessante qu'une insulte... Oh! encore une fois, c'est trop... c'est trop... car tout ceci se joint encore à d'autres soucis. Quelle vie est la mienne depuis la mort de mon père?... Trouvé-je du moins quelque repos, quelque bonheur dans ma maison? non. J'y rentre, c'est pour y lire des lettres infâmes, et de plus, ajouta le maréchal d'un ton déchirant après un instant d'hésitation, et, de plus, je trouve mes enfants de plus en plus indiffé-

rentes pour moi... Oui, ajouta le maréchal en voyant la stupeur de Dagobert, et elles ne savent pourtant pas combien elles me sont chères.

— Vos filles... indifférentes! reprit Dagobert avec stupeur, vous leur faites ce reproche?

— Eh! mon Dieu! je ne les blâme pas; à peine si elles ont eu le temps de me connaître.

— Elles n'ont pas eu le temps de vous connaître, reprit le soldat d'un ton de reproche en s'animant à son tour. Ah! et de quoi leur mère leur parlait-elle, si ce n'est de vous? Et moi donc, est-ce qu'à chaque instant vous n'étiez pas en tiers avec nous? Et qu'aurions-nous donc appris à vos enfants, sinon à vous connaître, à vous aimer?

— Vous les défendez... c'est justice;... elles vous aiment mieux que moi, dit le maréchal avec une amertume croissante.

Dagobert se sentit si péniblement ému, qu'il regarda le maréchal sans lui répondre.

— Eh bien! oui, s'écria le maréchal avec une douloureuse expansion, oui, cela est lâche et ingrat, soit; mais il n'importe!... Vingt fois j'ai été jaloux, oui, cruellement jaloux de l'affectueuse confiance que mes enfants vous té-

moignaient, tandis qu'auprès de moi elles semblent toujours craintives. Si leurs figures mélancoliques s'animent quelquefois d'une expression un peu plus gaie que d'habitude, c'est en vous parlant, c'est en vous voyant; tandis que pour moi il n'y a que respect, contrainte, froideur... et cela me tue... Sûr de l'affection de mes enfants, j'aurais tout bravé... tout surmonté...

Puis, voyant Dagobert s'élancer vers la porte qui communiquait dans l'appartement de Rose et de Blanche, le maréchal lui dit :

— Où vas-tu?

— Chercher vos filles, mon général.

— Pourquoi faire?

— Pour les mettre en face de vous, pour leur dire : « Mes enfants, votre père croit que vous ne l'aimez pas... « Je ne leur dirai que cela... et vous verrez...

— Dagobert! je vous le défends, s'écria vivement le père de Rose et de Blanche.

— Il n'y a pas de Dagobert qui tienne... Vous n'avez pas le droit d'être injuste envers ces pauvres petites.

Et le soldat fit de nouveau un pas vers la porte.

— Dagobert, je vous ordonne de rester ici, s'écria le maréchal.

— Écoutez, mon général, je suis votre soldat, votre inférieur, votre serviteur, si vous voulez, dit rudement l'ex-grenadier à cheval; mais il n'y a ni rang ni grade qui tienne quand il s'agit de défendre vos filles... Tout va s'expliquer ;... mettre les braves gens en face... je ne connais que ça.

Et si le maréchal ne l'eût arrêté par le bras, Dagobert entrait dans l'appartement des orphelines.

— Restez, dit si impérieusement le maréchal, que le soldat, habitué à l'obéissance, baissa la tête et ne bougea pas. Qu'allez-vous faire? reprit le maréchal ; dire à mes filles que je crois qu'elles ne m'aiment pas? provoquer ainsi des affectations de tendresse que ces pauvres enfants ne ressentent pas?... Ce n'est pas leur faute... c'est la mienne sans doute.

— Ah! mon général, dit Dagobert avec un accent navré, ce n'est plus de la colère que j'éprouve... en vous entendant parler ainsi de vos enfants... c'est de la douleur... vous me brisez le cœur...

Le maréchal, touché de l'expression de la physionomie du soldat, reprit moins brusquement :

— Allons, soit, j'ai encore tort, et pourtant...

voyons, je vous le demande sans amertume... sans jalousie... mes enfants ne sont-elles pas plus confiantes, plus familières avec vous qu'avec moi?

— Eh mordieu! mon général, s'écria Dagobert, si vous le prenez par là... elles sont encore plus familières avec Rabat-Joie qu'avec moi;... vous êtes leur père... et si bon que soit un père, il impose toujours. Elles sont familières avec moi? pardieu! la belle histoire! Quel diable de respect voulez-vous qu'elles aient pour moi, qui, sauf mes moustaches et mes six pieds, suis environ comme une vieille *mie* qui les aurait bercées... Et puis, il faut aussi tout dire; dès avant la mort de votre brave père vous étiez triste... préoccupé;... ces enfants ont remarqué cela... et ce que vous prenez pour de la froideur... de leur part, je suis sûr que c'est de l'inquiétude pour vous... Tenez, mon général, vous n'êtes pas juste... vous vous plaignez de ce qu'elles vous aiment trop...

— Je me plains... de ce que je souffre, dit le maréchal avec un emportement douloureux; moi seul... je connais mes souffrances.

— Il faut qu'elles soient vives... mon général, dit Dagobert entraîné plus loin qu'il ne le voulait peut-être par son attachement pour les orphelines. Oui, il faut que vos souffrances

soient vives, car ceux qui vous aiment s'en ressentent cruellement.

— Encore des reproches! monsieur...

— Eh bien! oui, mon général, oui, des reproches..., s'écria Dagobert; ce sont vos enfants qui auraient plutôt à se plaindre de vous, à vous accuser de froideur, puisque vous les méconnaissez ainsi.

— Monsieur..., dit le maréchal en se contenant avec peine, monsieur... c'est assez... c'est trop...

— Oh! oui, c'est assez..., reprit Dagobert avec une émotion croissante; au fait, à quoi bon défendre de malheureuses enfants qui ne savent que se résigner et vous aimer?... à quoi bon les défendre contre votre malheureux aveuglement?

Le maréchal fit un mouvement d'impatience et de colère, puis il reprit avec un sang-froid forcé :

— J'ai besoin de me rappeler... tout ce que je vous dois... et je ne l'oublierai pas... quoi que vous fassiez...

— Mais, mon général, s'écria Dagobert, pourquoi ne voulez-vous pas que j'aille chercher vos enfants?

— Mais vous ne voyez donc pas que cette scène me brise, me tue? s'écria le maréchal

exaspéré. Vous ne comprenez donc pas que je ne veux pas rendre mes filles témoins de ce que j'endure?... Le chagrin d'un père a sa dignité, monsieur; vous devriez le sentir et le respecter.

— Le respecter?... Non... car c'est une injustice qui le cause.

— Assez... monsieur... assez.

— Et non content de vous tourmenter ainsi, s'écria Dagobert ne se contraignant plus, savez-vous ce que vous ferez? Vous ferez mourir vos filles de chagrin, entendez-vous?... et ce n'est pas pour cela que je vous les ai amenées du fond de la Sibérie...

— Des reproches?...

— Oui, car la véritable ingratitude envers moi, c'est de rendre vos filles malheureuses...

— Sortez à l'instant, sortez, monsieur! s'écria le maréchal complétement hors de lui, et si effrayant de colère et de douleur que Dagobert, regrettant d'avoir été trop loin, reprit :

— Mon général, j'ai tort... Je vous ai peut-être manqué de respect... pardonnez-moi... mais...

— Soit, je vous pardonne et je vous prie de me laisser seul, répondit le maréchal en se contenant avec peine.

— Mon général... un mot...

— Je vous demande en grâce de me laisser seul... je vous le demande comme un service... est-ce assez? dit le maréchal en redoublant d'efforts pour se contraindre.

Et une grande pâleur succédait à la vive rougeur qui pendant cette scène pénible avait enflammé les traits du maréchal. Dagobert, effrayé de ce symptôme, redoubla d'instances.

— Je vous en supplie, mon général, dit-il d'une voix altérée, permettez-moi... pour un moment de...

— Puisque vous l'exigez, ce sera donc moi qui sortirai, monsieur, dit le maréchal en faisant un pas vers la porte.

Ces mots furent dits de telle sorte que Dagobert n'osa pas insister; il baissa la tête, accablé, désespéré, regarda encore un instant le maréchal en silence et d'un air suppliant; mais à un nouveau mouvement d'emportement, que put à peine retenir le père de Rose et de Blanche, le soldat sortit à pas lents.

. . . .

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées depuis le départ de Dagobert, lorsque le maréchal, qui après un long et sombre silence, s'était plusieurs fois approché de la porte de l'appartement de ses filles avec une hésitation remplie d'angoisse, fit un violent effort sur lui-

même, essuya la sueur froide qui baignait son front, tâcha de dissimuler son agitation, et entra dans la chambre où s'étaient réfugiées Rose et Blanche.



XVI

L'épreuve.

Dagobert avait eu raison de défendre *ses enfants,* ainsi qu'il appelait paternellement Rose et Blanche, et cependant les appréhensions du maréchal au sujet de la tiédeur d'affection qu'il reprochait à ses filles étaient malheureusement justifiées par les apparences. Ainsi qu'il l'avait dit à son père, ne pouvant s'expliquer l'embarras triste, presque craintif, que ses enfants éprouvaient en sa présence, il cherchait en vain la cause de ce qu'il appelait leur indifférence. Tantôt, se reprochant amèrement de n'avoir pu assez cacher la douleur que la mort de leur mère lui avait causée, il craignait de

leur avoir ainsi laissé croire qu'elles étaient incapables de le consoler ; tantôt, il craignait de ne pas s'être montré assez tendre, assez expansif envers elles, de les avoir glacées par sa rudesse militaire ; tantôt enfin il se disait, avec un regret navrant, qu'ayant toujours vécu loin d'elles, il devait leur être presque étranger. En un mot les suppositions les moins fondées se présentaient en foule à son esprit, et dès que de pareils germes de doute, de défiance ou de crainte sont jetés dans une affection, tôt ou tard ils se développent avec une ténacité funeste.

Pourtant, malgré cette froideur dont il souffrait tant. l'affection du maréchal pour ses filles était si profonde, que le chagrin de les quitter encore causait seul les hésitations qui désolaient sa vie, lutte incessante entre son amour paternel et un devoir qu'il regardait comme sacré.

Quant au fatal effet des calomnies assez habilement répandues sur le maréchal pour que des gens d'honneur, ses anciens compagnons d'armes, pussent y ajouter quelque créance, elles avaient été propagées par des amis de la princesse de Saint-Dizier avec une effrayante adresse : on saura plus tard et le sens et le but de ces bruits odieux, qui, joints à tant d'autres

blessures vives faites à son cœur, comblaient l'exaspération du maréchal.

Emporté par la colère, par la surexcitation que lui causaient ces *coups d'épingle* incessants, comme il disait, choqué de quelques paroles de Dagobert, il l'avait rudoyé; mais, après le départ du soldat, dans le silence de la réflexion, le maréchal, se rappelant l'expression convaincue, chaleureuse, du défenseur de ses filles, avait senti s'éveiller dans son esprit quelque doute sur la froideur qu'il leur reprochait, et, après avoir pris une résolution terrible, dans le cas où cette épreuve confirmerait ses doutes désolants, il entra, nous l'avons dit, chez ses filles.

Le bruit de sa discussion avec Dagobert avait été tel, que l'éclat des voix, traversant le salon, était confusément arrivé jusqu'aux oreilles des deux sœurs, réfugiées dans leur chambre à coucher. Aussi, à l'arrivée de leur père, leurs figures pâles trahissaient la crainte et l'anxiété. A la vue du maréchal, dont les traits étaient également altérés, les deux jeunes filles se levèrent respectueusement, mais restèrent serrées l'une contre l'autre et toutes tremblantes.

Et pourtant ce n'était pas la colère, la dureté qui se lisaient sur la figure de leur père, c'était

une douleur profonde, presque suppliante, qui semblait dire :

— Mes enfants... je souffre... je viens à vous, rassurez-moi, aimez-moi !... ou je meurs...

L'expression de la physionomie du maréchal fut à ce moment pour ainsi dire si *parlante*, que, le premier mouvement de crainte surmonté, les orphelines furent sur le point de se jeter dans ses bras ; mais, se rappelant les recommandations de l'écrit anonyme qui leur disait combien l'effusion de leur tendresse était pénible à leur père, elles échangèrent un coup d'œil rapide et se continrent.

Par une fatalité cruelle, à ce moment aussi, le maréchal brûlait d'envie d'ouvrir ses bras à ses enfants. Il les contemplait avec idolâtrie ; il fit même un léger mouvement comme pour les appeler à lui, n'osant tenter davantage de crainte de n'être pas compris. Mais les pauvres enfants, paralysées par de perfides avis, restèrent muettes, immobiles et tremblantes.

A cette apparente insensibilité, le maréchal sentit son cœur lui manquer ; il ne pouvait plus en douter, ses filles ne comprenaient ni sa terrible douleur, ni sa tendresse désespérée.

— Toujours la même froideur, pensa-t-il, je ne m'étais pas trompé.

Tâchant pourtant de cacher ce qu'il ressen-

tait, s'avançant vers elles, il leur dit d'une voix qu'il essaya de rendre calme :

— Bonjour, mes enfants...

— Bonjour, mon père, répondit Rose, moins craintive que sa sœur.

— Je n'ai pu vous voir... hier, dit le maréchal d'une voix altérée ; j'ai été si occupé, voyez-vous, il s'agissait d'affaires graves... de choses... relatives au service... Enfin vous ne m'en voulez pas... de vous avoir négligées ?

Et il tâcha de sourire, n'osant pas leur dire que, pendant la nuit dernière, après un accès de terrible emportement, il était allé, pour calmer ses angoisses, les contempler endormies.

— N'est-ce pas, reprit-il, vous me pardonnez de vous avoir ainsi oubliées ?...

— Oui, mon père.... dit Blanche en baissant les yeux.

— Et... si j'étais forcé de partir pour quelque temps, reprit lentement le maréchal, vous me le pardonneriez aussi... vous vous consoleriez de mon absence, n'est-ce pas ?

— Nous serions bien chagrines... si vous vous contraigniez le moins du monde pour nous..., dit Rose en se souvenant de l'écrit anonyme qui parlait des sacrifices que leur présence causait à leur père.

A cette réponse faite avec autant d'embarras

que de timidité, et où le maréchal crut voir une indifférence naïve, il ne douta plus du peu d'affection de ses filles pour lui.

— C'est fini, pensa le malheureux père en contemplant ses enfants. Rien ne vibre en elles;... que je parte... que je reste... peu leur importe! Non... non... je ne suis rien pour elles, puisqu'en ce moment suprême où elles me voient peut-être pour la dernière fois... l'instinct filial ne leur dit pas que leur tendresse me sauverait...

Pendant cette réflexion accablante, le maréchal n'avait pas cessé de contempler ses filles avec attendrissement, et sa mâle figure prit alors une expression à la fois si touchante et si déchirante, son regard disait si douloureusement les tortures de son âme au désespoir, que Rose et Blanche, bouleversées, épouvantées, cédant à un mouvement spontané, irréfléchi, se jetèrent au cou de leur père, et le couvrirent de larmes et de caresses.

Le maréchal Simon n'avait pas dit un mot; ses filles n'avaient pas prononcé une parole, et tous trois s'étaient enfin compris... Un choc sympathique avait tout à coup électrisé et confondu ces trois cœurs...

Vaines craintes, faux doutes, avis mensongers, tout avait cédé devant cet élan irrésistible

qui jetait les filles dans les bras du père ; une révélation soudaine leur donnait la foi au moment fatal où une défiance incurable allait à jamais les séparer.

En une seconde, le maréchal sentit tout cela, mais les expressions lui manquèrent... Palpitant, égaré, baisant le front, les cheveux, les mains de ses filles, pleurant, soupirant, souriant tour à tour, il était fou, il délirait, il était ivre de bonheur ; puis enfin il s'écria :

— Je les ai retrouvées... ou plutôt... non, non, je ne les ai jamais perdues... Elles m'aimaient... Oh! je n'en doute plus, à cette heure... Elles m'aimaient... elles n'osaient pas... me le dire :... je leur imposais... Et moi qui croyais ;... mais c'est ma faute... Ah! mon Dieu! que cela fait de bien! que cela donne de force, de cœur et d'espoir! Ha! ha! s'écria-t-il, riant, pleurant à la fois, et couvrant ses filles de nouvelles caresses, qu'ils viennent donc me dédaigner, me harceler ; je défie tout maintenant. Voyons, mes beaux yeux bleus, mes doux yeux bleus, regardez-moi bien, oh! bien en face... que cela me fasse revivre tout à fait.

— O mon père!... vous nous aimez donc autant que nous vous aimons? s'écria Rose avec une naïveté enchanteresse.

— Nous pourrons donc souvent, bien sou-

vent, tous les jours, nous jeter à votre cou, vous embrasser, vous dire notre joie d'être auprès de vous?

— Vous montrer, mon père, les trésors de tendresse et d'amour que nous amassions pour vous au fond de notre cœur, hélas! bien tristes de ne pouvoir les dépenser?

— Nous pourrons vous dire tout haut ce que nous pensions tout bas?

— Oui... vous le pourrez... vous le pourrez, dit le maréchal Simon en balbutiant de joie, et qui vous en empêchait... mes enfants?... Mais non, non, ne me répondez pas... assez du passé;... je sais tout, je comprends tout;... mes préoccupations... vous les avez interprétées d'une façon... cela vous a attristées;... moi, de mon côté... votre tristesse, vous concevez... je l'ai interprétée... parce que;... mais tenez, je ne fais pas attention à un mot de ce que je vous dis. Je ne pense qu'à vous regarder; cela m'étourdit... cela m'éblouit;... c'est le vertige de la joie.

— Oh! regardez-nous, mon père... regardez bien au fond de nos yeux, bien au fond de notre cœur, s'écria Rose avec ravissement.

— Et vous y lirez bonheur... pour nous... et amour pour vous, mon père, ajouta Blanche.

— Vous... vous!... dit le maréchal d'un ton

d'affectueux reproche, qu'est-ce que ça signifie?... voulez-vous bien me dire *toi*... je dis *vous,* moi, parce que vous êtes deux.

— Mon père... ta main, dit Blanche en prenant la main de son père et la mettant sur son cœur.

— Mon père, ta main, dit Rose en prenant l'autre main du maréchal.

— Crois-tu à notre amour, à notre bonheur maintenant? reprit Rose.

Il est impossible de rendre tout ce qu'il y avait d'orgueil charmant et filial dans la divine physionomie de ces deux jeunes filles, pendant que leur père, ses vaillantes mains légèrement appuyées sur leur sein virginal, en comptait avec ivresse les pulsations joyeuses et précipitées.

— Ah! oui... le bonheur et la tendresse ne peuvent seuls faire battre ainsi le cœur, s'écria le maréchal.

Une sorte de soupir rauque, oppressé, qu'on entendit à la porte de la chambre, restée ouverte, fit retourner les deux têtes brunes et la tête grise, qui aperçurent alors la grande figure de Dagobert, accostée du museau noir de Rabat-Joie, pointant à la hauteur des genoux de son maître.

Le soldat, s'essuyant les yeux et la moustache

avec son petit mouchoir à carreaux bleus, restait immobile comme le dieu Terme; lorsqu'il put parler, s'adressant au maréchal, il secoua la tête et articula d'une voix enrouée, car le digne homme avalait ses larmes :

— Je vous... le disais... bien, moi...

— Silence!... lui dit le maréchal en lui faisant un signe d'intelligence. Tu étais meilleur père que moi, mon vieil ami; viens vite les embrasser. Je ne suis plus jaloux.

Et le maréchal tendit sa main au soldat qui la serra cordialement, pendant que les deux orphelines se jetaient à son cou, et que Rabat-Joie, voulant, selon sa coutume, prendre part à la fête, se dressant sur ses pattes de derrière, appuyait familièrement ses pattes de devant sur le dos de son maître.

Il y eut un instant de profond silence.

La félicité céleste dont le maréchal, ses filles et le soldat jouissaient dans ce moment d'expansion ineffable, fut interrompu par un jappement de Rabat-Joie, qui venait de quitter sa position de bipède.

L'heureux groupe se désunit, regarda, et vit la stupide face de Jocrisse. Il avait l'air encore plus bête, plus béant que de coutume; il restait coi dans l'embrasure de la porte ouverte, les yeux écarquillés, tenant à la main son éter-

nel panier de bois, et sous son bras un plumeau.

Rien ne met plus en gaieté que le bonheur; aussi, quoique son arrivée fût assez inopportune, un éclat de rire frais et charmant sortant des lèvres fleuries de Rose et de Blanche accueillit cette apparition grotesque.

Jocrisse faisant rire les filles du maréchal, depuis si longtemps attristées, Jocrisse eut droit, à l'instant, à l'indulgence du maréchal, qui lui dit avec bonne humeur :

— Que veux-tu, mon garçon?

— M. le duc, ce n'est pas moi! répondit Jocrisse en mettant la main sur sa poitrine, comme s'il eût fait un serment; de sorte que son plumeau s'échappa de dessous son bras.

Les rires des deux jeunes filles redoublèrent.

— Comment ce n'est pas toi? dit le maréchal.

— Ici, Rabat-Joie! cria Dagobert, car le digne chien semblait avoir un secret et mauvais pressentiment à l'endroit du niais supposé, et s'approchait de lui d'un air fâcheux.

— Non, M. le duc, ça n'est pas moi, reprit Jocrisse, c'est le valet de chambre qui m'a dit de dire à M. Dagobert en montant du bois, de dire à M. le duc, puisque j'en montais dans un panier, que M. Robert le demandait.

A cette nouvelle bêtise de Jocrisse les éclats de rire des deux jeunes filles redoublèrent.

Au nom de M. Robert le maréchal Simon tressaillit.

M. Robert était le secret émissaire de Rodin au sujet de l'entreprise possible, quoique aventureuse, qu'il s'agissait de tenter pour enlever Napoléon II.

Après un moment de silence, le maréchal, dont la figure rayonnait toujours de bonheur et de joie, dit à Jocrisse :

— Prie M. Robert d'attendre un moment en bas... dans mon cabinet.

— Oui, M. le duc, répondit Jocrisse en s'inclinant jusqu'à terre.

Le niais sorti, le maréchal dit à ses filles d'une voix enjouée :

— Vous sentez bien qu'en un jour, qu'en un moment comme celui-ci, on ne quitte pas ses enfants... même pour M. Robert.

— Oh! tant mieux, mon père!... s'écria gaiement Blanche, car M. Robert me déplaisait déjà beaucoup.

— Avez-vous là... de quoi écrire? demanda le maréchal.

— Oui, mon père... là... sur la table, dit vivement Rose en indiquant au maréchal un petit bureau placé à côté de l'une des croisées

de leur chambre, et vers lequel le maréchal se dirigea rapidement.

Par discrétion, les deux jeunes filles restèrent auprès de la cheminée où elles étaient et s'embrassèrent tendrement, comme pour se réjouir de sœur à sœur, seule à seule, de cette journée inespérée.

Le maréchal s'assit devant le bureau de ses filles, et fit signe à Dagobert d'approcher.

Tout en écrivant rapidement quelques mots d'une main ferme, il dit au soldat en souriant et assez bas pour qu'il fût impossible à ses filles de l'entendre :

— Sais-tu à quoi j'étais presque décidé tout à l'heure, avant d'entrer ici ?

— A quoi étiez-vous décidé, mon général ?

— A me brûler la cervelle... C'est à mes enfants que je dois la vie...

Et le maréchal continua d'écrire.

A cette confidence, Dagobert fit un mouvement, puis il reprit, toujours à voix basse :

— Ça n'aurait toujours pas été avec vos pistolets... J'avais ôté les capsules...

Le maréchal se retourna vivement vers lui, en le regardant d'un air surpris.

Le soldat baissa la tête affirmativement, et ajouta :

— Dieu merci !... c'est fini de ces idées-là...

Pour toute réponse, le maréchal lui montra ses filles d'un regard humide de tendresse, étincelant de bonheur ; puis cachetant le billet de quelques lignes, qu'il venait d'écrire, il le donna au soldat et lui dit :

— Remets cela à M. Robert... je le verrai demain.

Dagobert prit la lettre et sortit.

Le maréchal, revenant auprès de ses filles, leur dit joyeusement en leur tendant les bras :

— Maintenant, mesdemoiselles, deux beaux baisers pour vous avoir sacrifié le pauvre M. Robert... Les ai-je bien gagnés?

Rose et Blanche se jetèrent au cou de leur père.

. . . .

A peu près au moment où ces choses se passaient à Paris, deux voyageurs étranges, quoique séparés l'un de l'autre, échangeaient à travers l'espace de mystérieuses pensées.

XVII

Les ruines de l'abbaye de Saint-Jean le décapité.

Le soleil est à son déclin.

Au plus profond d'une immense forêt de sapins, au milieu d'une sombre solitude, s'élèvent les ruines d'une abbaye autrefois vouée à *saint Jean le décapité*.

Le lierre, les plantes parasites, la mousse, couvrent presque entièrement les pierres noires de vétusté; quelques arceaux démantelés, quelques murailles percées de fenêtres ogivales restent encore debout et se découpent sur l'obscur rideau de ces grands bois.

Dominant cet amas de décombres, dressée sur son piédestal écorné à demi caché sous des lianes, une statue de pierre colossale, çà et là mutilée, est restée debout.

Cette statue est étrange, sinistre.

Elle représente un homme décapité.

Vêtu de la toge antique, entre ses mains il

tient un plat; dans ce plat est une tête... cette tête est la sienne.

C'est la statue de saint Jean, martyr, mis à mort par ordre d'Hérodiade.

Le silence est solennel.

De temps à autre on entend seulement le sourd bruissement du branchage des pins énormes que la brise agite.

Des nuages cuivrés, rougis par le couchant, voguent lentement au-dessus de la forêt, et se reflètent dans le courant d'un petit ruisseau d'eau vive, qui, traversant les ruines de l'abbaye, prend sa source plus loin au milieu d'une masse de roches.

L'onde coule, les nuages passent, les arbres séculaires frémissent, la brise murmure...

Soudain, à travers la pénombre formée par la cime épaisse de cette futaie, dont les innombrables troncs se perdent dans des profondeurs infinies... apparaît une forme humaine...

C'est une femme.

Elle s'avance lentement vers les ruines... elle les atteint... elle foule ce sol autrefois béni...

Cette femme est pâle, son regard est triste, sa longue robe flottante et ses pieds sont poudreux; sa démarche est pénible, chancelante.

Un bloc de pierre est placé au bord de la

source, presque au-dessous de la statue de saint Jean le décapité.

Sur cette pierre, cette femme tombe, épuisée, haletante de fatigue.

Et pourtant, depuis bien des jours, bien des ans, bien des siècles, elle marche... marche... infatigable...

Mais, pour la première fois... elle ressent une lassitude invincible...

Pour la première fois... ses pieds sont endoloris...

Pour la première fois, celle-là qui traversait d'un pas égal, indifférent et sûr, la lave mouvante des déserts torrides, tandis que des caravanes entières s'engloutissaient sous ces vagues de sable incandescent...

Celle-là qui, d'un pas ferme et dédaigneux, foulait la neige éternelle des contrées boréales, solitudes glacées où nul être humain ne peut vivre...

Celle-là qu'épargnaient les flammes dévorantes de l'incendie ou les eaux impétueuses du torrent.

Celle-là, enfin, qui, depuis tant de siècles, n'avait plus rien de commun avec l'humanité... celle-là en éprouvait pour la première fois les douleurs.

Ses pieds saignent, ses membres sont brisés

par la fatigue, une soif brûlante la dévore...

Elle ressent ces infirmités... elle en souffre... et elle ose à peine y croire.

Sa joie serait trop immense...

Mais son gosier, de plus en plus desséché, se contracte ; sa gorge est en feu... Elle aperçoit la source, et se précipite à genoux pour se désaltérer à ce courant cristallin et transparent comme un miroir.

Que se passe-t-il donc?

A peine ses lèvres enflammées ont-elles effleuré cette eau fraîche et pure, que, toujours agenouillée au bord du ruisseau, et appuyée sur ses deux mains, cette femme cesse brusquement de boire et se regarde avidement dans la glace limpide...

Tout à coup, oubliant la soif qui la dévore encore, elle pousse un grand cri,... un cri de joie profonde, immense, religieuse, comme une action de grâce infinie envers le Seigneur.

Dans ce miroir profond... elle vient de s'apercevoir qu'elle a vieilli...

En quelques jours, en quelques heures, en quelques minutes, à l'instant peut-être... elle a atteint la maturité de l'âge...

Elle qui, depuis plus de dix-huit siècles, avait vingt ans, et traînait, à travers les mondes

et les générations, cette impérissable jeunesse...

Elle avait vieilli... elle pouvait enfin aspirer à la mort...

Chaque minute de sa vie la rapprochait de la tombe...

Transportée de cet espoir ineffable, elle se redresse, lève la tête vers le ciel et joint ses mains dans une attitude de prière fervente...

Alors ses yeux s'arrêtent sur la grande statue de pierre qui représente saint Jean le décapité...

La tête que le martyr porte entre ses mains... semble, à travers sa paupière de granit, à demi close par la mort, jeter sur la Juive errante un regard de commisération et de pitié...

Et c'est elle, Hérodiade, qui, dans la cruelle ivresse d'une fête païenne, a demandé le supplice de ce saint!...

Et c'est au pied de l'image du martyr que, pour la première fois... depuis tant de siècles... l'immortalité qui pesait sur Hérodiade semble s'adoucir!...

« O mystère impénétrable! ô divine espérance! s'écrie-t-elle. Le courroux céleste s'apaise enfin... La main du Seigneur me ramène aux pieds de ce saint martyr... C'est à ses pieds que je commence à être une créature hu-

maine... et c'est pour venger sa mort que le Seigneur m'avait condamnée à une marche éternelle...

« O mon Dieu! faites que je ne sois pas la seule pardonnée... Celui-là, l'artisan, qui, comme moi, la fille du roi,... marche aussi depuis des siècles... celui-là,... comme moi, peut-il espérer d'atteindre le terme de sa course éternelle?

« Où est-il, Seigneur... où est-il?... Cette puissance, que vous m'aviez donnée de le voir, de l'entendre à travers les espaces, me l'avez-vous retirée? Oh! dans ce moment suprême, ce don divin, rendez-le-moi... Seigneur,... car, à mesure que je ressens ces infirmités humaines, que je bénis comme la fin de mon éternité de maux, ma vue perd le pouvoir de traverser l'immensité, mon oreille le pouvoir d'entendre l'homme errant d'un bout du monde à l'autre. »

La nuit était venue... obscure... orageuse...

Le vent s'était élevé du milieu des grands sapins.

Derrière leur cime noire commençait à monter lentement, à travers de sombres nuées, le disque argenté de la lune...

L'invocation de la Juive errante fut peut-être entendue...

Tout à coup ses yeux se fermèrent,... ses mains se joignirent,... et elle resta agenouillée au milieu des ruines... immobile comme une statue des tombeaux...

Et elle eut alors une vision étrange !...



XVIII

Le calvaire.

Telle est la vision d'Hérodiade :

Au sommet d'une haute montagne, nue, rocailleuse, escarpée, s'élève un calvaire.

Le soleil décline, ainsi qu'il déclinait lorsque la Juive s'est traînée, épuisée de fatigue, au milieu des ruines de Saint-Jean le décapité.

Le grand Christ en croix qui domine le calvaire, la montagne et la plaine, aride, solitaire, infinie ; le grand Christ en croix se détache blanc et pâle sur les nuages d'un noir bleu qui couvrent partout le ciel, et deviennent d'un violet sombre en se dégradant à l'horizon...

A l'horizon... où le soleil couchant a laissé

de longues traînées d'une lueur sinistre... d'un rouge de sang...

Aussi loin que la vue peut s'étendre, aucune végétation n'apparaît sur ce morne désert couvert de sable et de cailloux, comme le lit séculaire de quelque Océan desséché.

Un silence de mort plane sur cette contrée désolée.

Quelquefois de gigantesques vautours noirs, au cou rouge et pelé, à l'œil jaune et lumineux, abattant leur grand vol au milieu de ces solitudes, viennent faire la sanglante curée de la proie qu'ils ont enlevée dans un pays moins sauvage.

Comment ce calvaire, ce lieu de prières, a-t-il été élevé si loin, si loin de la demeure des hommes?

Ce calvaire a été élevé à grands frais par un pécheur repentant; il avait fait beaucoup de mal aux autres hommes..., et, pour mériter le pardon de ses crimes, il a gravi cette montagne à genoux, et, devenu cénobite, il a vécu jusqu'à sa mort, au pied de cette croix, à peine abrité sous un toit de chaume depuis longtemps balayé par les vents.

Le soleil décline toujours...

Le ciel devient de plus en plus sombre..., les raies lumineuses de l'horizon, naguère em-

pourprées, commencent à s'obscurcir lentement, ainsi que des barres de fer... rougies au feu, dont l'incandescence s'éteint peu à peu.

Soudain, l'on entend derrière l'un des versants du calvaire opposé au couchant, le bruit de quelques pierres qui se détachent, et tombent en bondissant jusqu'au bas de la montagne.

Le pied d'un voyageur qui, après avoir traversé la plaine, gravit depuis une heure cette pente escarpée, a fait rouler ces cailloux au loin.

Ce voyageur ne paraît pas encore, mais l'on distingue son pas lent. égal et ferme. Enfin... il atteint le sommet de la montagne, et sa haute taille se dessine sur le ciel orageux.

Ce voyageur est aussi pâle que le Christ en croix; sur son large front, de l'une à l'autre tempe, s'étend une ligne noire.

Celui-là est l'artisan de Jérusalem.

L'artisan rendu méchant par la misère, par l'injustice et par l'oppression, celui qui, sans pitié pour les souffrances de l'homme divin portant sa croix, l'avait repoussé de sa demeure... en lui criant durement :

— MARCHE... MARCHE... MARCHE...

Et, depuis ce jour, un Dieu vengeur a dit à son tour à l'artisan de Jérusalem :

— MARCHE... MARCHE... MARCHE...

Et il a marché... éternellement marché...

Ne bornant pas là sa vengeance, le Seigneur a voulu quelquefois attacher la mort aux pas de l'homme errant, et que des tombes innombrables fussent les bornes milliaires de sa marche homicide à travers les mondes.

Et c'étaient pour l'homme errant des jours de repos dans sa douleur infinie. lorsque la main invisible du Seigneur le poussait dans de profondes solitudes... telles que le désert où il traînait alors ses pas ; du moins. en traversant cette plaine désolée, en gravissant ce rude calvaire, il n'entendait plus le glas funèbre des cloches des morts qui toujours, toujours, tintaient derrière lui,... dans les contrées habitées.

Tout le jour, et encore à cette heure, plongé dans le noir abîme de ses pensées, suivant sa route fatale.... allant où le menait l'invisible main, la tête baissée sur sa poitrine, les yeux fixés à terre, l'homme errant avait traversé la plaine, monté la montagne sans regarder le ciel... sans apercevoir le calvaire, sans voir le Christ en croix.

L'homme errant pensait aux derniers descendants de sa race, il sentait, au déchirement de son cœur, que de grands périls les menaçaient encore...

Et dans un désespoir amer, profond comme l'Océan, l'artisan de Jérusalem s'assit au pied du calvaire.

A ce moment un dernier rayon de soleil, perçant, à l'horizon, le sombre amoncellement des nuages, jeta sur la crête de la montagne, sur le calvaire, une lueur ardente comme le reflet d'un incendie...

Le Juif appuyait alors sur sa main son front penché;... sa longue chevelure, agitée par la brise crépusculaire, venait de voiler sa pâle figure, lorsque, écartant ses cheveux de son visage, il tressaillit de surprise... lui qui ne pouvait plus s'étonner de rien...

D'un regard avide, il contemplait la longue mèche de cheveux qu'il tenait à la main... Ses cheveux, naguère noirs comme la nuit... étaient devenus gris...

Lui aussi, comme Hérodiade, il avait vieilli.

Le cours de son âge, arrêté depuis dix-huit siècles... reprenait sa marche...

Ainsi que la Juive errante, lui aussi pouvait donc dès lors aspirer à la tombe...

Se jetant à genoux, il tendit les mains, le visage vers le ciel... pour demander à Dieu l'explication de ce mystère qui le ravissait d'espérance...

Alors, pour la première fois, ses yeux s'arrê-

tèrent sur le Christ en croix qui dominait le calvaire, de même que la Juive errante avait fixé son regard sur la paupière de granit du saint martyr.

Le Christ, la tête inclinée sous le poids de sa couronne d'épines, semblait du haut de sa croix contempler avec douceur et pardon l'artisan qu'il avait maudit depuis tant de siècles... et qui, à genoux, renversé en arrière, dans une attitude d'épouvante et de prière, tendait vers lui ses mains suppliantes.

« O Christ!... s'écria le Juif, le bras vengeur du Seigneur me ramène au pied de cette croix si pesante que tu portais, brisé de fatigues... ô Christ, lorsque tu voulus t'arrêter pour te reposer au seuil de ma pauvre demeure, et que, dans ma dureté impitoyable, je te repoussai en te disant : « Marche!... marche!... » Et voici qu'après ma vie errante, je me retrouve devant cette croix... et voici qu'enfin mes cheveux blanchissent... O Christ! dans ta bonté divine, m'as-tu donc pardonné? Suis-je donc arrivé au terme de ma course éternelle? Ta céleste clémence m'accorde-t-elle enfin ce repos du sépulcre qui, jusqu'ici, hélas! m'a toujours fui?... Oh! si ta clémence descend sur moi... qu'elle descende aussi sur cette femme... dont le supplice est égal au mien!... Protége aussi

les derniers descendants de ma race ! Quel sera leur sort ? Seigneur, déjà l'un d'eux, le seul de tous que le malheur eût perverti, a disparu de cette terre. Est-ce pour cela que mes cheveux ont blanchi ? Mon crime ne sera-t-il donc expié que lorsque, dans ce monde, il ne restera plus un seul des rejetons de notre famille maudite ? Ou bien cette preuve de votre toute-puissante bonté, ô Seigneur ! qui me rend à l'humanité, annonce-t-elle votre clémence et la félicité des miens ? Sortiront-ils enfin triomphants des périls qui les menacent ? Pourront-ils, accomplissant tout le bien dont leur aïeul voulait combler l'humanité, mériter ainsi leur grâce et la mienne ? Ou bien, inexorablement condamnés par vous, Seigneur, comme les rejetons maudits de ma race maudite, doivent-ils expier leur tache originelle et mon crime ?

« Oh ! dites... dites, Seigneur, serais-je pardonné avec eux ? Seront-ils punis avec moi ?...

. . . .

En vain le crépuscule avait fait place à une nuit orageuse et noire... le Juif priait toujours, agenouillé au pied du calvaire.

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.

LE JUIF ERRANT.

LE

JUIF ERRANT

PAR

EUGÈNE SUE.

TOME DIXIÈME.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1845

SEIZIÈME PARTIE.

I

Le conseil.

La scène suivante se passe à l'hôtel de Saint-Dizier, le surlendemain du jour où a eu lieu la réconciliation du maréchal Simon et de ses filles.

La princesse écoute les paroles de Rodin avec la plus profonde attention. Le révérend père est, selon son habitude, debout et adossé à la cheminée, tenant ses mains plongées dans les poches de derrière de sa vieille redingote brune; ses gros souliers boueux ont laissé leur empreinte

sur le tapis d'hermine qui garnit le devant de la cheminée du salon. Une satisfaction profonde se lit sur la face cadavéreuse du jésuite.

Madame de Saint-Dizier, mise avec cette sorte de coquetterie discrète qui convenait à une mère de l'Église de sa sorte, ne quittait pas Rodin des yeux, car celui-ci avait complétement supplanté le père d'Aigrigny dans l'esprit de la dévote. Le flegme, l'audace, la haute intelligence, le caractère rude et dominateur de l'*ex-socius,* imposaient à cette femme altière, la subjuguaient et lui inspiraient une admiration sincère, presque de l'attrait; il n'était pas même jusqu'à la saleté cynique, jusqu'à la repartie souvent brutale de ce prêtre, qui ne lui agréassent, et qui n'eussent pour elle une sorte de ragoût dépravé, qu'elle préférait alors de beaucoup aux formes exquises, à l'élégance musquée du beau révérend père d'Aigrigny.

— Oui, madame, disait Rodin d'un ton convaincu et pénétré, car ces gens-là ne se démasquent pas, même entre complices, oui, madame, les nouvelles de notre maison de retraite de Saint-Herem sont excellentes. M. Hardy... l'esprit fort... le libre penseur, est enfin entré dans le giron de notre sainte Église catholique, apostolique et romaine.

Rodin ayant hypocritement nasillé ces der-

niers mots... la dévote inclina la tête avec respect.

— La grâce a touché cet impie..., reprit Rodin, et l'a touché si fort, que, dans son enthousiasme ascétique, il a voulu déjà prononcer les vœux qui l'attachent à notre sainte compagnie.

— Sitôt, mon père? dit la princesse étonnée.

— Nos instituts s'opposent à cette précipitation,... à moins cependant qu'il ne s'agisse d'un pénitent qui, se voyant *in articulo mortis* (à l'article de la mort), considère comme souverainement efficace pour son salut de mourir dans notre habit, et de nous abandonner ses biens... pour la plus grande gloire du Seigneur.

— Est-ce que M. Hardy se trouve dans une position aussi désespérée, mon père?

— La fièvre le dévore; après tant de coups successifs qui l'ont miraculeusement poussé dans la voie du salut, reprit Rodin avec componction, cet homme d'une nature si frêle et si délicate est à cette heure presque entièrement anéanti, moralement et physiquement. Aussi les austérités, les macérations, les joies divines de l'extase vont-elles lui frayer on ne peut plus promptement le chemin de la vie éternelle, et il est probable qu'avant quelques jours...

Et le prêtre secoua la tête d'un air sinistre.

— Sitôt que cela, mon père?

— C'est presque certain ; j'ai donc pu, usant de mes dispenses, faire recevoir ce cher pénitent, *in articulo mortis,* membre de notre sainte compagnie, à laquelle, selon la règle, il a abandonné tous ses biens, présents et futurs ;... de sorte qu'à cette heure il n'a plus à songer qu'au salut de son âme... Encore une victime du philosophisme arrachée aux griffes de Satan.

— Ah! mon père, s'écria la dévote avec admiration, c'est une miraculeuse conversion ;... le père d'Aigrigny m'a dit combien vous aviez eu à lutter contre l'influence de l'abbé Gabriel.

— L'abbé Gabriel, reprit Rodin, a été puni de s'être mêlé de ce qui ne le regardait point et d'autres choses encore... J'ai exigé son interdiction... et il a été interdit par son évêque et révoqué de sa cure... On dit qu'afin de passer le temps il court les ambulances de cholériques pour y distribuer des consolations chrétiennes. On ne peut s'opposer à cela... mais ce consolateur ambulant sent son hérétique d'une lieue...

— C'est un esprit dangereux, reprit la princesse, car il a une assez grande action sur les hommes ; aussi n'a-t-il pas fallu moins que votre éloquence admirable, irrésistible, pour ruiner les détestables conseils de cet abbé

Gabriel qui s'était imaginé de vouloir ramener M. Hardy à la vie mondaine... En vérité, mon père, vous êtes un saint Chrysostome.

— Bon, bon, madame, dit brusquement Rodin, très-peu sensible aux flatteries, gardez cela pour d'autres.

— Je vous dis que vous êtes un saint Chrysostome, mon père, répéta la princesse avec feu ; car, comme lui, vous méritez le surnom de saint Jean Bouche d'or.

— Allons donc, madame, dit Rodin avec brutalité en haussant les épaules ; moi *une bouche d'or!*... j'ai les lèvres trop livides et les dents trop noires... Vous plaisantez avec votre bouche d'or...

— Mais, mon père...

— Mais, madame, on ne me prend pas à cette glu-là, moi, reprit durement Rodin, je hais les compliments, je n'en fais point.

— Que votre modestie me pardonne, mon père, dit humblement la dévote ; je n'ai pu résister au bonheur de vous témoigner mon admiration, car, ainsi que vous l'aviez presque prédit... ou prévu il y a peu de mois, voici déjà deux membres de la famille Rennepont *désintéressés dans la question de l'héritage*...

Rodin regarda madame de Saint-Dizier d'un air radouci et approbatif en l'entendant formu-

ler ainsi la position des deux défunts héritiers. Car, selon Rodin, M. Hardy, par sa donation et son ascétisme homicide, n'appartenait plus au monde.

La dévote continua :

— L'un de ces hommes, misérable artisan, a été conduit à sa perte par l'exaltation de ses vices ;... vous avez conduit l'autre dans la voie du salut en exaltant ses qualités aimantes et tendres. Soyez donc glorifié dans vos prévisions, mon père, car, vous l'avez dit : « C'est aux passions que je m'adresserai pour arriver à mon but. »

— Ne glorifiez donc point si vite, je vous prie, dit impatiemment Rodin ; et votre nièce? et l'Indien? et les deux filles du maréchal Simon? Ces personnes-là ont-elles fait aussi une fin chrétienne, ou sont-elles désintéressées dans la question de l'héritage, pour nous glorifier sitôt?

— Non, sans doute.

— Eh bien! donc, vous le voyez, madame; ne perdons point le temps à nous congratuler du passé ; songeons à l'avenir... Le grand jour approche... le 1er juin n'est pas loin ;... fasse le ciel que nous ne voyions pas les quatre membres de la famille qui survivent continuer de vivre dans l'impénitence jusqu'à cette époque et posséder cet énorme héritage... objet de

nouvelles perditions entre leurs mains, objet de gloire pour le Seigneur et pour son Église entre les mains de notre compagnie.

— Il est vrai, mon père.

— A propos de cela, vous deviez voir vos gens d'affaires au sujet de votre nièce?

— Je les ai vus, mon père ; et si incertaine que soit la chance dont je vous ai parlé, elle est à tenter ; je saurai aujourd'hui, je l'espère, si légalement cela est possible...

— Peut-être alors, dans le milieu où cette nouvelle condition la placerait, trouverait-on... moyen d'arriver... à... sa *conversion,* dit Rodin avec un étrange et hideux sourire ; car jusqu'ici, depuis qu'elle s'est fatalement rapprochée de cet Indien, le bonheur de ces deux païens paraît inaltérable et étincelant comme le diamant ; rien n'y peut mordre... pas même la dent de Faringhea... Mais espérons que le Seigneur fera justice de ces vaines et coupables félicités.

Cet entretien fut interrompu par le père d'Aigrigny ; il entra dans le salon, l'air triomphant, et s'écria dès la porte :

— Victoire !

— Que dites-vous? demanda la princesse.

— Il est parti... cette nuit, dit le père d'Aigrigny.

— Qui cela?... fit Rodin.

— Le maréchal Simon, répondit le père d'Aigrigny.

— Enfin!... dit Rodin, qui ne put cacher sa joie profonde.

— C'est sans doute son entretien avec le général d'Havrincourt qui aura comblé la mesure, s'écria la dévote, car, je le sais, il a eu une entrevue avec le général, qui, comme tant d'autres, a cru aux bruits plus ou moins fondés que j'avais fait répandre;... tout moyen est bon pour atteindre l'impie, ajouta la princesse en manière de correctif.

— Avez-vous quelques détails? dit Rodin.

— Je quitte Robert, dit le père d'Aigrigny; son signalement, son âge peuvent se rapporter à l'âge et au signalement du maréchal; celui-ci est parti avec ces papiers. Seulement une chose a profondément surpris votre émissaire.

— Laquelle? dit Rodin.

— Jusqu'alors, il avait eu sans cesse à combattre les hésitations du maréchal; il avait, en outre, remarqué son air sombre, désespéré... Hier, au contraire, il lui a trouvé l'air si heureux, si rayonnant, qu'il n'a pu s'empêcher de lui demander la cause de ce changement.

— Eh bien? dirent à la fois Rodin et la princesse, étrangement surpris.

— « Je suis en effet l'homme le plus heureux du monde, a répondu le maréchal, car je vais avec joie et bonheur accomplir un devoir sacré. »

Les trois acteurs de cette scène se regardèrent en silence.

— Et qui a pu amener ce brusque changement dans l'esprit du maréchal? dit la princesse d'un air pensif; on comptait au contraire sur des chagrins, sur des irritations de toute sorte, pour le jeter dans cette aventureuse entreprise.

— Je m'y perds, dit Rodin en réfléchissant; mais il n'importe, il est parti; il ne faut pas perdre un moment pour agir sur ses filles... A-t-il emmené ce maudit soldat?

— Non,... dit le père d'Aigrigny, malheureusement non... ; mis en défiance et instruit par le passé, il va redoubler de précautions, et un homme qui aurait pu, dans un cas désespéré, nous servir contre lui... vient d'être frappé par la contagion.

— Qui donc cela? demanda la princesse.

— Morok... Je pouvais compter sur lui en tout, pour tout, partout... et il est perdu, car, s'il échappe à la contagion, il est à craindre qu'il ne succombe à un mal horrible et incurable.

— Que dites-vous ?...

— Il y a peu de jours, il a été mordu par un des molosses de sa ménagerie, et, le lendemain, la rage s'est déclarée chez le chien.

— Ah ! c'est affreux, s'écria la princesse ; et où est ce malheureux ?

— On l'a transporté dans une des ambulances provisoires établies à Paris, car le choléra seul s'est déclaré chez lui jusqu'à présent... et, je le répète, c'est un double malheur, car c'était un homme dévoué, décidé, et prêt à tout... Or, le soldat, gardien des orphelines, sera d'un abord presque impossible, et par lui seul, cependant, on peut arriver aux filles du maréchal Simon.

— C'est évident, dit Rodin d'un air pensif.

— Surtout depuis que les lettres anonymes ont de nouveau éveillé ses soupçons, ajouta le père d'Aigrigny, et...

— A propos de lettres anonymes, dit tout à coup Rodin en interrompant le père d'Aigrigny, il est un fait qu'il est bon que vous sachiez ; je vous dirai pourquoi.

— De quoi s'agit-il ?

— En outre des lettres que vous savez, le maréchal Simon en a reçu nombre d'autres que vous ignorez, et dans lesquelles, par tous les moyens possibles, on tâchait d'exaspérer son

irritation contre vous, en lui rappelant toutes les raisons qu'il avait de vous haïr, et en le raillant de ce que votre caractère sacré vous mettait à l'abri de sa vengeance.

Le père d'Aigrigny regarda Rodin avec stupeur, et s'écria en rougissant malgré lui :

— Mais dans quel but... Votre Révérence a-t-elle agi ainsi ?

— D'abord, afin de détourner de moi les soupçons qui pouvaient être éveillés par ces lettres ; puis, afin d'exalter la rage du maréchal jusqu'au délire, en lui rappelant sans cesse et les justes motifs de sa haine contre vous, et l'impossibilité où il était de vous atteindre. Ceci, joint aux autres ferments de chagrin, de colère, d'irritation, que les brutales passions de cet homme de bataille faisaient bouillonner en lui, devait le pousser à cette folle entreprise, qui est la conséquence et la punition de son idolâtrie pour un misérable usurpateur.

— Soit, dit le père d'Aigrigny d'un air contraint; mais je ferai observer à Votre Révérence qu'il était peut-être dangereux d'exciter ainsi le maréchal Simon contre moi.

— Pourquoi? demanda Rodin en attachant un coup d'œil perçant sur le père d'Aigrigny.

— Parce que le maréchal, poussé hors des

bornes, ne se souvenant que de notre haine mutuelle... pouvait me chercher, me rencontrer...

— Eh bien! après?... fit Rodin.

— Eh bien!... il pouvait oublier... que je suis prêtre... et...

— Ah! vous avez peur?... dit dédaigneusement Rodin en interrompant le père d'Aigrigny.

A ces mots de Rodin : « Vous avez peur, » le révérend père bondit sur sa chaise, puis, reprenant son sang-froid, il ajouta :

— Votre Révérence ne se trompe pas; oui, j'aurais peur... oui... dans une circonstance pareille... j'aurais peur d'oublier que je suis prêtre... et de trop me souvenir que j'ai été soldat.

— Vraiment? dit Rodin avec un souverain mépris; vous en êtes encore là... à ce niais et sauvage point d'honneur? Votre soutane n'a pas éteint ce beau feu? Ainsi, ce sabreur, dont j'étais bien sûr de détraquer la pauvre cervelle, vide et sonore comme un tambour, en prononçant quelques mots magiques pour ces batailleurs stupides : « *Honneur militaire... serment... Napoléon II,* » ainsi, ce sabreur se fût porté contre vous à quelque violence, qu'il vous eût fallu faire un grand effort pour rester calme?

Et Rodin attacha de nouveau son regard pénétrant sur le révérend père.

— Il est inutile, je crois, à Votre Révérence de faire des suppositions semblables, dit le père d'Aigrigny en contenant difficilement son agitation.

— Comme votre supérieur, reprit sévèrement Rodin, j'ai le droit de vous demander ce que vous eussiez fait si le maréchal Simon avait levé la main sur vous.

— Monsieur!... s'écria le révérend père.

— Il n'y a pas de *messieurs* ici, il y a des prêtres, dit durement Rodin.

Le père d'Aigrigny baissa la tête, contenant difficilement sa colère.

— Je vous demande, reprit obstinément Rodin, quelle serait votre conduite, si le maréchal Simon vous eût frappé? Est-ce clair?

— Assez!... de grâce, dit le père d'Aigrigny, assez !

— Ou, si vous l'aimez mieux, s'il vous eût souffleté sur les deux joues, reprit Rodin avec un flegme opiniâtre.

Le père d'Aigrigny, blême, les dents serrées, les poings crispés, était en proie à une sorte de vertige à la seule pensée d'un pareil outrage, tandis que Rodin, qui n'avait pas sans doute fait en vain cette question, soulevant ses flas-

ques paupières, semblait profondément attentif aux symptômes significatifs qui se trahissaient sur la physionomie bouleversée de l'ancien colonel.

La dévote, de plus en plus sous le charme de l'*ex-socius,* trouvant la position du père d'Aigrigny aussi pénible que fausse, sentait s'augmenter encore son admiration pour Rodin.

Enfin, le père d'Aigrigny, reprenant peu à peu son sang-froid, répondit à Rodin d'un ton calme et contraint :

— Si j'avais à subir un pareil outrage, je prierais le Seigneur de me donner la résignation et l'humilité.

— Et certainement, le Seigneur écouterait vos vœux, dit froidement Rodin, satisfait de l'épreuve qu'il venait de tenter sur le père d'Aigrigny. D'ailleurs, vous voici prévenu, et il est peu probable, ajouta-t-il avec un sourire affreux, que le maréchal Simon revienne ici afin d'éprouver si rudement votre humilité... Mais s'il revenait (et Rodin attacha de nouveau un regard long et perçant sur le révérend père), s'il revenait... vous sauriez, je n'en doute pas, montrer à ce brutal traîneur de sabre, malgré ses violences,... tout ce qu'il y a de résignation et d'humilité dans une âme vraiment chrétienne.

Deux coups, discrètement frappés à la porte de l'appartement, interrompirent un moment la conversation.

Un valet de chambre entra portant sur un plateau une large enveloppe cachetée, qu'il remit à la princesse; après quoi il sortit.

Madame de Saint-Dizier, ayant d'un regard demandé à Rodin la permission de décacheter cette lettre, la parcourut, et bientôt une satisfaction cruelle éclata sur son visage.

— Il y a de l'espoir, s'écria-t-elle en s'adressant à Rodin ; la demande est rigoureusement légale, elle se renforce de l'instance en interdiction ; les conséquences peuvent être celles que nous souhaitons. En un mot, ma nièce peut, du jour au lendemain, être menacée de la plus complète misère... Elle, si prodigue !... Quel bouleversement dans toute sa vie !...

— Il y aurait sans doute alors quelque prise sur ce caractère indomptable,... dit Rodin d'un air méditatif, car jusqu'ici tout a échoué ; on dirait que certains bonheurs rendent invulnérable, murmura le jésuite en rongeant ses ongles plats et noirs.

— Mais, pour obtenir le résultat que je désire, il faut exaspérer l'orgueil de ma nièce ; il est donc absolument indispensable que je la

voie et que je cause avec elle, dit madame de Saint-Dizier en réfléchissant.

— Mademoiselle de Cardoville refusera cette entrevue, dit le père d'Aigrigny.

— Peut-être, dit la princesse. Elle est si heureuse... que son audace doit être à son comble. Oui... oui... je la connais... je lui écrirai de telle sorte... qu'elle viendra.

— Vous croyez? demanda Rodin d'un air dubitatif.

— N'en doutez pas, mon père, dit la princesse, elle viendra. Et une fois sa fierté en jeu... on peut beaucoup espérer.

— Il faut donc agir, madame, reprit Rodin, agir promptement; le moment approche; les haines, les défiances sont éveillées... Il n'y a pas un moment à perdre.

— Quant aux haines, reprit la princesse, mademoiselle de Cardoville a pu voir où aboutit le procès qu'elle a tenté de faire, à propos de ce qu'elle appelle sa détention dans une maison de santé, et la séquestration des demoiselles Simon dans le couvent de Sainte-Marie. Dieu merci, nous avons des amis partout; je sais de bonne part qu'il sera passé outre sur ces criailleries, faute de preuves suffisantes, malgré l'acharnement de certains magistrats parlementaires, qui seront notés, et bien notés...

— Dans ces circonstances, reprit Rodin, le départ du maréchal donne toute latitude; il faut agir immédiatement sur ses filles...

— Mais comment? dit la princesse.

— Il faut d'abord les voir, reprit Rodin, causer avec elles, les étudier;... ensuite on agira en conséquence.

— Mais le soldat ne les quittera pas d'une seconde, dit le père d'Aigrigny.

— Alors, reprit Rodin, il faudra causer avec elles devant le soldat et le mettre des nôtres.

— Lui!... Cet espoir est insensé! s'écria le père d'Aigrigny; vous ne connaissez pas cette probité militaire; vous ne connaissez pas cet homme.

— Je ne le connais pas? dit Rodin en haussant les épaules. Mademoiselle de Cardoville ne m'a-t-elle pas présenté à lui comme son libérateur, lorsque je vous ai eu dénoncé comme l'âme de cette machination? N'est-ce pas moi qui lui ai rendu sa ridicule relique impériale... sa croix d'honneur, chez le docteur Baleinier?... N'est-ce pas moi enfin qui lui ai ramené les jeunes filles du couvent, et qui les ai mises aux bras de leur père?

— Oui, reprit la princesse; mais depuis ce temps, ma nièce maudite a tout deviné, tout

découvert. Elle vous a dit à vous-même, mon père...

— Qu'elle me considérait comme son plus mortel ennemi, dit Rodin. Soit. Mais a-t-elle dit cela au maréchal? m'a-t-elle nommé à lui? et si elle l'a fait, le maréchal a-t-il appris cette circonstance à son soldat? Cela se peut, mais cela n'est pas certain; en tous cas, il faut s'en assurer : si le soldat me traite en ennemi dévoilé... nous verrons; mais je tenterai d'abord d'être accueilli en ami.

— Quand cela? dit la dévote.

— Demain matin, répondit Rodin.

— Grand Dieu! mon cher père, s'écria madame de Saint-Dizier avec crainte, si ce soldat voit en vous un ennemi? Prenez garde...

— Je prends toujours garde, madame... j'ai eu raison de compagnons plus terribles que lui... (et le jésuite sourit en montrant ses dents noires), du choléra, par exemple.

—Mais s'il vous traite en ennemi... il refusera de vous recevoir; de quelle manière parviendrez-vous jusqu'aux filles du maréchal Simon? dit le père d'Aigrigny.

— Je n'en sais rien du tout, dit Rodin; mais comme je veux y parvenir... j'y parviendrai.

— Mon père, dit tout à coup la princesse en réfléchissant, ces jeunes filles ne m'ont jamais

vue;... si, sans me nommer... je pouvais m'introduire auprès d'elles?

— Cela serait, madame, parfaitement inutile, car il faut d'abord que je sache à quoi me résoudre à l'égard de ces orphelines... A tout prix je veux donc les voir, les entretenir longtemps;... alors seulement, une fois mon plan bien arrêté, votre concours pourra m'être utile... En tous cas... veuillez être prête demain matin, afin de m'accompagner, madame.

— Où cela, mon père?

— Chez le maréchal Simon.

— Chez lui?

— Pas précisément chez lui; vous monterez dans votre voiture, moi je prendrai un fiacre: je tenterai de m'introduire auprès des jeunes filles; pendant ce temps-là, vous m'attendrez à quelques pas de la maison du maréchal; si je réussis, si j'ai besoin de votre aide, j'irai vous trouver dans votre voiture; vous recevrez mes instructions, et rien n'aura paru concerté entre nous.

— Soit, mon révérend père; mais en vérité, je tremble en songeant à votre entrevue avec ce soldat brutal, dit la princesse.

— Le Seigneur veillera sur son serviteur, madame, répondit Rodin. Quant à vous, mon père, ajouta-t-il en s'adressant au père d'Ai-

grigny, faites à l'instant partir pour Vienne la note qui était prête, afin d'annoncer à qui vous savez le départ et la prochaine arrivée du maréchal. Tout est prévu. Ce soir j'écrirai plus amplement.

. . . .

Le lendemain matin, sur les huit heures, madame de Saint-Dizier dans sa voiture, et Rodin dans son fiacre, se dirigeaient vers la maison du maréchal Simon.

II

Le bonheur.

Depuis deux jours, le maréchal Simon est parti. Il est huit heures du matin; Dagobert, marchant avec de grandes précautions sur la pointe du pied, afin de pas faire crier le parquet, traverse le salon qui conduit à la chambre à coucher de Rose et de Blanche, et va discrètement coller son oreille à la porte de

l'appartement des jeunes filles ; Rabat-Joie suit exactement son maître, et semble marcher avec autant de précaution que lui.

La figure du soldat est inquiète, préoccupée ; tout en s'approchant il dit à demi-voix :

— Pourvu que ces chères enfants n'aient rien entendu… cette nuit ? Cela les effrayerait, il vaut mieux qu'elles ne sachent cet événement que le plus tard possible. Cela serait capable de les attrister cruellement ; pauvres petites, elles sont si gaies, si heureuses, depuis qu'elles savent l'amour de leur père pour elles !… Elles ont si bravement supporté son départ !… Aussi, pourvu qu'elles ne soient pas instruites de l'accident de cette nuit ! elles en seraient trop affligées.

Puis, prêtant encore l'oreille, le soldat reprit :

— Je n'entends rien… rien… Elles, toujours éveillées de si bonne heure, c'est peut-être le chagrin ?

Les réflexions de Dagobert furent interrompues par deux éclats de rire, d'une fraîcheur charmante, qui retentirent tout à coup dans l'intérieur de la chambre à coucher des jeunes filles.

— Allons, elles ne sont pas si tristes que je le croyais, dit Dagobert en respirant plus à

l'aise; probablement elles ne savent rien...

Bientôt les éclats de rire redoublèrent tellement, que le soldat, ravi de cet accès de gaieté si rare chez *ses enfants*, se sentit d'abord tout attendri ; un instant ses yeux devinrent humides en pensant que les orphelines avaient enfin retrouvé l'heureuse sérénité de leur âge; puis, passant de l'attendrissement à la joie, l'oreille toujours au guet contre la porte, le corps à demi penché, les mains appuyées sur ses genoux, Dagobert, épanoui, rayonnant, les lèvres relevées par une expression de jovialité muette, hochant un peu la tête, accompagna de son rire muet les éclats de l'hilarité croissante des jeunes filles... Enfin, comme rien n'est plus contagieux que la gaieté, et que le digne soldat se pâmait d'aise, il finit par rire tout haut, et de toutes ses forces, sans savoir pourquoi, et seulement parce que Rose et Blanche riaient de tout leur cœur.

Rabat-Joie n'avait jamais vu son maître dans un tel accès de jovialité ; il le regarda d'abord avec un profond et silencieux étonnement, puis se mit à japper d'un air interrogatif.

A *cet accent* bien connu, le rire des jeunes filles cessa tout à coup, et une voix fraîche, encore un peu tremblante de joyeuse émotion, s'écria :

— C'est donc toi, Rabat-Joie, qui viens nous éveiller ?

Rabat-Joie comprit, remua la queue, coucha ses oreilles, et se rasant près de la porte comme un chien couchant, répondit par un léger hognement à l'appel de sa jeune maîtresse.

— M. Rabat-Joie, dit la voix de Rose, qui contenait à peine un nouvel accès d'hilarité, vous êtes bien matinal ?

— Alors, pourriez-vous nous dire l'heure, s'il vous plaît, M. Rabat-Joie? ajouta Blanche.

— Oui, mesdemoiselles : il est huit heures passées, dit tout à coup la grosse voix de Dagobert, qui accompagna cette facétie d'un immense éclat de rire.

Un léger cri de gaie surprise se fit entendre, puis Rose reprit :

— Bonjour, Dagobert.

— Bonjour, mes enfants... vous êtes bien paresseuses aujourd'hui, sans reproche.

— Ce n'est pas notre faute, notre chère Augustine n'est pas encore entrée chez nous..., dit Rose ; nous l'attendons.

— Nous y voilà, se dit Dagobert dont les traits redevinrent soucieux.

Puis il reprit tout haut avec un accent assez embarrassé, car le digne homme savait mal mentir :

— Mes enfants, votre gouvernante est sortie

ce matin... de très-bonne heure;... elle est allée à la campagne pour... pour affaires ;... elle ne reviendra que dans quelques jours ;... ainsi, pour aujourd'hui, vous ferez bien de vous lever toutes seules.

— Cette bonne madame Augustine!... reprit la voix de Blanche avec intérêt. Ce n'est pas quelque chose de fâcheux pour elle qui l'a fait s'en aller si vite, n'est-ce pas, Dagobert?

— Non, non, pas du tout; c'est pour affaires, répondit le soldat, pour voir... un de ses parents...

— Ah! tant mieux, dit Rose. Eh bien! Dagobert, quand nous t'appellerons, tu pourras entrer.

— Je reviens dans un quart d'heure, dit le soldat en s'éloignant.

Puis il pensa :

— Il faut que je chapitre cet animal de Jocrisse, car il est si bête et si bavard, qu'il peut tout éventer.

Le nom du niais supposé servira de transition naturelle pour faire connaître la cause de la folle gaieté des deux sœurs: elles riaient des nombreuses jeannoteries de ce lourdaud.

Les deux jeunes filles s'étaient levées et habillées en se servant mutuellement de femme de chambre. Rose avait coiffé et peigné Blan-

che ; c'était au tour de Blanche à coiffer Rose ; les deux jeunes filles ainsi groupées offraient un tableau rempli de grâce.

Rose était assise devant une toilette ; sa sœur, debout derrière elle, lissait ses beaux cheveux bruns.

Age heureux et charmant, encore si voisin de l'enfance, que la joie présente fait bien vite oublier les chagrins passés. Et puis les orphelines éprouvaient plus que de la joie, c'était du bonheur, oui, un bonheur profond, désormais inaltérable : leur père les adorait ; leur présence, loin de lui être pénible, le ravissait. Enfin, rassuré lui-même sur la tendresse de ses enfants, il n'avait non plus, grâce à elles, aucun chagrin à redouter. Pour ces trois êtres, ainsi certains de leur mutuelle et ineffable affection, que pouvait être une séparation momentanée?

Ceci dit et compris, on concevra l'innocente gaieté des deux sœurs, malgré le départ de leur père, et l'expression enjouée, heureuse, qui animait leurs ravissantes figures, sur lesquelles refleurissaient déjà leurs couleurs naguère mourantes ; leur foi dans l'avenir donnait à leur physionomie quelque chose de résolu, de décidé, qui ajoutait un charme piquant à leurs traits enchanteurs.

Blanche, en lissant les cheveux de sa sœur,

laissa tomber son peigne ; comme elle se baissait pour le ramasser, Rose la prévint et le lui rendit en disant :

— S'il s'était cassé, tu l'aurais mis dans le *panier aux anses.*

Et les deux jeunes filles de rire comme des folles, à ces mots qui faisaient allusion à une admirable jeannoterie de Jocrisse.

Le niais supposé avait cassé l'anse d'une tasse, et, la gouvernante des jeunes filles le réprimandant, il avait répondu : « Soyez tranquille, madame, j'ai mis l'anse *dans le panier aux anses.* — Le panier aux anses ? — Oui, madame, c'est là où je serre toutes les anses que je casse et que je casserai. »

— Mon Dieu ! dit Rose en essuyant ses yeux humides de larmes de joie, que c'est donc ridicule de rire de pareilles sottises !

— C'est que c'est si drôle aussi, reprit Blanche, comment y résister ?

— Tout ce que je regrette… c'est que notre père ne nous entende pas rire ainsi.

— Il était si heureux de nous voir gaïes !

— Il faudra lui écrire aujourd'hui l'histoire du panier aux anses.

— Et celle du plumeau, afin de lui montrer que, selon notre promesse, nous n'avons pas de chagrin pendant son absence.

— Lui écrire.... ma sœur ;... mais non... tu le sais bien, il nous écrira, lui,... mais nous ne pouvons pas lui répondre...

— C'est vrai... Alors... une idée. Écrivons-lui toujours, à son adresse ici. Dagobert mettra les lettres à la poste, et, à son retour, notre père lira notre correspondance.

— Tu as raison, c'est charmant. Que de folies nous allons lui conter, puisqu'il les aime !

— Et nous aussi... il faut l'avouer, nous ne demandons pas mieux que d'être gaies.

— Oh ! certes... les dernières paroles de notre père nous ont donné tant de courage, n'est-ce pas, sœur ?

— Moi, en l'écoutant, je me sentais intrépide au sujet de son départ.

— Et quand il nous a dit : « Mes enfants, je vais vous confier... ce que je puis vous confier... J'avais à remplir un devoir sacré ;... pour cela il me fallait vous quitter pendant quelque temps ; et quoique je fusse assez aveugle pour douter de votre tendresse, je ne pouvais me résoudre à vous abandonner ;... cependant ma conscience était inquiète, agitée ; le chagrin abat tellement que je n'avais pas la force de prendre une décision, et les jours se passaient ainsi dans des hésitations remplies d'angoisses ; mais une fois certain de votre tendresse, tout

à coup ces irrésolutions ont cessé, j'ai compris qu'il ne s'agissait pas de sacrifier un devoir à un autre et de me préparer ainsi un remords, mais qu'il fallait accomplir deux devoirs à la fois, devoirs sacrés tous deux, et c'est ce que je fais avec joie, avec cœur, avec bonheur. »

— Oh! dis, dis, ma sœur, continue, s'écria Blanche en se levant pour se rapprocher de Rose, il me semble entendre notre père; rappelons-nous-les souvent, ces paroles, elles nous soutiendraient si nous avions l'envie de nous attrister de son absence.

— N'est-ce pas, sœur? Mais comme notre père nous le disait encore : « Au lieu d'être chagrines de mon départ, mes enfants, soyez-en joyeuses, soyez-en fières. Je vous quitte pour accomplir quelque chose de bien, de généreux. Tenez, figurez-vous qu'il y ait quelque part un pauvre orphelin, souffrant, opprimé, abandonné de tous; que le père de cet orphelin ait été mon bienfaiteur; que je lui aie juré de me dévouer à son fils; et que les jours de son fils soient menacés?... Dites, mes enfants, seriez-vous tristes de me voir vous quitter pour aller au secours de cet orphelin?

« — Oh! non, non, brave père, avons-nous répondu, nous ne serions pas tes filles, alors! reprit Rose avec exaltation; va, sois sûr de nous.

Nous serions trop malheureuses de penser que notre tristesse pourrait affaiblir ton courage; va, pars, et chaque jour nous nous dirons avec orgueil : C'est pour accomplir un noble et grand devoir, que notre père nous a quittées; aussi il nous est doux de l'attendre. »

— Comme c'est beau, comme cela soutient, l'idée du devoir... du dévouement, ma sœur! reprit Rose avec exaltation. Vois donc, cela donne à notre père le courage de nous quitter sans chagrin, et à nous, le courage d'attendre gaiement son retour.

— Et puis, de quel calme nous jouissons à cette heure! Ces rêves affligeants qui nous présageaient de si tristes événements ne nous tourmentent plus.

— Je te le dis, sœur : cette fois, nous sommes pour toujours en plein bonheur...

— Et puis, es-tu comme moi? il me semble maintenant que je me sens plus forte, plus courageuse, et que je braverais tous les malheurs possibles.

— Je le crois bien; vois donc comme nous sommes fortes maintenant : notre père au milieu de nous, toi d'un côté, moi de l'autre, et...

— Dagobert à l'avant-garde, Rabat-Joie à l'arrière-garde; donc l'armée sera complète. Aussi, qu'on vienne l'attaquer, mille escadrons!

ajouta tout à coup une grosse et joyeuse voix, en interrompant la jeune fille.

Et Dagobert parut à la porte du salon qu'il entre-bâilla, heureux, radieux, il fallait voir! car le vieil indiscret avait quelque peu écouté les jeunes filles avant de se montrer.

— Ah ! tu nous écoutais, curieux! dit gaiement Rose en sortant de sa chambre avec sa sœur, et entrant dans le salon, où tous deux embrassèrent affectueusement le soldat.

— Je crois bien, que je vous écoutais, et je ne regrettais qu'une chose, c'était de ne pas avoir les oreilles aussi grandes que celles de Rabat-Joie, pour entendre davantage. Braves, braves filles, voilà comme je vous aime... un peu crânes, mordieu ! et disant au chagrin : « Allons, demi-tour à gauche!... assez causé... fichtre! »

— Bon... tu vas voir qu'il va nous dire de jurer maintenant, dit Rose à sa sœur en riant comme une folle.

— Eh ! eh ! ma foi de temps en temps... je ne dis pas non, reprit le soldat, ça soulage, ça calme, car si pour supporter des tremblements de misère on ne pouvait pas jurer les cinq cent mille noms de...

— Mais veux-tu bien te taire! dit Rose en mettant sa jolie main sur la moustache grise de

Dagobert pour lui couper la parole ; si madame Augustine t'entendait...

— Pauvre gouvernante, si douce, si timide !... reprit Blanche.

— Quelle peur tu lui ferais !

— Oui, dit Dagobert en tâchant de cacher son embarras renaissant ; mais elle ne nous entend pas, puisqu'elle est... partie pour la campagne.

— Bonne et digne femme, reprit Blanche avec intérêt, elle nous a dit, à propos de toi, un mot bien touchant qui peint son excellent cœur.

— Certainement, reprit Rose, en nous parlant de toi elle nous disait : « Ah ! mesdemoiselles, auprès de l'affection de M. Dagobert, je sais que mon attachement si récent doit vous paraître bien peu de chose, que vous n'en avez pas besoin, et pourtant je me *sens le droit* de me dévouer aussi pour vous. »

— Sans doute, sans doute, c'était... c'est un cœur d'or, dit Dagobert.

Puis il ajouta tout bas :

— C'est comme un fait exprès, voilà qu'elles mettent la conversation sur cette pauvre femme...

— Du reste, mon père l'a bien choisie, reprit Rose, elle est veuve d'un ancien militaire qui a fait la guerre avec lui.

— Du temps que nous étions tristes, dit Blanche, il fallait voir ses inquiétudes, son chagrin, et tout ce qu'elle tentait bien timidement pour nous consoler.

— Vingt fois j'ai vu rouler de grosses larmes dans ses yeux en nous regardant, reprit Rose ; oh ! elle nous aime tendrement, et nous le lui rendons bien... Et, à ce sujet, tu ne sais pas, Dagobert, nous avons un projet dès que notre père sera de retour...

— Tais-toi donc, ma sœur..., reprit Blanche en riant, Dagobert ne nous gardera pas le secret...

— Lui ?

— N'est-ce pas, tu nous le garderas, Dagobert ?

— Tenez, dit le soldat de plus en plus embarrassé, vous ferez aussi bien de ne rien dire...

— Tu ne peux donc rien cacher à madame Augustine ?

— Ah ! M. Dagobert, M. Dagobert, dit Blanche gaiement en menaçant le soldat du bout du doigt, je vous soupçonne fort d'avoir fait le coquet auprès de notre bonne gouvernante.

— Moi... coquet ? dit le soldat.

Le ton, l'expression de Dagobert, en prononçant ces mots, furent si plaisants, que les deux sœurs partirent d'un grand éclat de rire.

Leur hilarité était au comble lorsque la porte du salon s'ouvrit.

Jocrisse fit quelques pas dans le salon en annonçant à haute voix :

— M. Rodin.

En effet, le jésuite se glissa précipitamment dans l'appartement, comme pour prendre possession du terrain ; une fois entré, il crut la partie gagnée, et ses yeux de reptile étincelèrent.

Il serait difficile de peindre la surprise des deux sœurs et la colère du soldat, à cette visite imprévue.

Courant à Jocrisse, Dagobert le prit au collet et s'écria :

— Qui t'a permis d'introduire quelqu'un ici... sans me prévenir ?

— Grâce, M. Dagobert ! dit Jocrisse en se jetant à genoux, et joignant les mains d'un air aussi niais que suppliant.

— Va-t'en... sors d'ici ! Et vous aussi... et vous surtout ! ajouta le soldat d'un air menaçant en se retournant vers Rodin, qui déjà s'approchait des jeunes filles en souriant d'un air paterne.

— Je suis à vos ordres, mon cher monsieur..., dit humblement le prêtre en s'inclinant, mais sans bouger de place.

— T'en iras-tu ! criait le soldat à Jocrisse toujours agenouillé, car, grâce à l'avantage de cette position, cet homme savait pouvoir dire un certain nombre de paroles avant que Dagobert pût le mettre à la porte.

— M. Dagobert, disait Jocrisse d'une voix dolente, pardon d'avoir conduit ici monsieur sans vous prévenir; mais, hélas! j'ai la tête perdue, à cause du malheur qui est arrivé à madame Augustine...

— Quel malheur? s'écrièrent aussitôt Rose et Blanche en s'approchant vivement de Jocrisse avec inquiétude.

— T'en iras-tu ! reprit Dagobert en secouant Jocrisse par le collet pour le forcer à se relever.

— Parlez... parlez..., reprit Blanche en s'interposant entre le soldat et Jocrisse ; qu'est-il donc arrivé à madame Augustine?...

— Mademoiselle, se hâta de dire Jocrisse malgré les bourrades du soldat, madame Augustine a été attaquée cette nuit du choléra et on l'a...

Jocrisse ne put achever. Dagobert lui assena dans la mâchoire le plus glorieux coup de poing qu'il eût donné depuis longtemps, et puis usant de sa force encore redoutable pour son âge, l'ancien grenadier à cheval, d'un poignet vigoureux, redressa Jocrisse sur ses jambes, et d'un

violent coup de pied au bas des reins, l'envoya rouler dans la pièce voisine.

Se retournant alors vers Rodin, les joues animées, l'œil étincelant de colère, Dagobert lui montra la porte d'un geste expressif en lui disant d'une voix courroucée :

— A votre tour... si vous ne filez pas... et rondement.

— A vous rendre mes devoirs, mon cher monsieur, dit Rodin en se dirigeant à reculons vers la porte, tout en saluant les jeunes filles.

III

Le devoir.

Rodin, opérant lentement sa retraite sous le feu des regards courroucés de Dagobert, gagnait la porte à reculons en jetant des regards obliques et pénétrants sur les orphelines visiblement émues par l'indiscrétion calculée de Jocrisse. (Dagobert lui avait ordonné de ne pas

parler devant les jeunes filles de la maladie de leur gouvernante ; le niais supposé avait, à tout hasard, fait le contraire de l'ordre qu'on lui donnait.)

Rose, se rapprochant vivement du soldat, lui dit :

— Est-il vrai, mon Dieu ! que cette pauvre madame Augustine soit attaquée du choléra?

— Non... je ne sais pas... je ne crois pas,... reprit le soldat avec hésitation ; d'ailleurs que vous importe?...

— Dagobert... tu veux nous cacher... un malheur, dit Blanche. Je me souviens maintenant de ton embarras lorsque, tout à l'heure, tu nous parlais de notre gouvernante.

— Si elle est malade... nous ne devons pas l'abandonner ; elle a eu pitié de nos chagrins ; nous devons avoir pitié de ses souffrances.

— Viens, ma sœur... allons dans sa chambre, dit Blanche en faisant un pas vers la porte où Rodin était arrêté, prêtant une attention croissante à cette scène imprévue qui semblait le faire profondément réfléchir.

— Vous ne sortirez pas d'ici, dit sévèrement le soldat en s'adressant aux deux sœurs.

— Dagobert, reprit Rose avec fermeté, il s'agit d'un devoir sacré, il y aurait lâcheté à y manquer.

— Je vous dis que vous ne sortirez pas..., reprit le soldat en frappant du pied avec impatience.

— Mon ami, reprit Blanche d'un air non moins résolu que sa sœur, et avec une sorte d'exaltation qui colora son charmant visage d'un vif incarnat, notre père, en nous quittant, nous a donné un admirable exemple de dévouement au devoir ;... il ne nous pardonnerait pas d'avoir oublié sa leçon.

— Comment ! s'écria Dagobert hors de lui et s'avançant vers les deux sœurs pour les empêcher de sortir, vous croyez que si votre gouvernante avait le choléra, je vous laisserais aller auprès d'elle sous prétexte de devoir?... Votre devoir est de vivre, et de vivre heureuses pour votre père... et pour moi, par-dessus le marché... Ainsi, plus un mot de cette folie.

— Nous ne courons aucun danger à aller auprès de notre gouvernante dans sa chambre, dit Rose.

— Et y eût-il du danger, ajouta Blanche, nous ne devrions pas non plus hésiter. Ainsi, Dagobert, sois bon... laisse-nous passer...

Tout à coup Rodin, qui avait écouté ce qui précède avec une attention de plus en plus méditative, tressaillit, son œil brilla, et un éclair de joie sinistre illumina son visage.

— Dagobert, ne nous refuse pas, dit Blanche, tu ferais pour nous ce que tu nous reproches de vouloir faire pour une autre.

Dagobert avait jusque-là pour ainsi dire barré le passage au jésuite et aux deux sœurs en se mettant devant la porte; après un moment de réflexion, il haussa les épaules, s'effaça et dit avec calme :

— J'étais un vieux fou. Allez, mesdemoiselles... allez;... si vous trouvez madame Augustine dans la maison... je vous permets de rester auprès d'elle...

Interdites de l'assurance et des paroles de Dagobert, les deux jeunes filles restèrent immobiles et indécises.

— Si notre gouvernante n'est pas ici... où est-elle donc? dit Rose.

— Vous croyez peut-être que je vais vous le dire, après l'exaltation où je vous vois?

— Elle est morte..., s'écria Rose en pâlissant.

— Non, non, calmez-vous, dit vivement le soldat; non... sur votre père, je vous jure que non;... seulement, à la première atteinte de la maladie, elle a demandé à être transportée hors de la maison... craignant la contagion pour ceux qui l'habitaient.

— Bonne et courageuse femme..., dit Rose avec attendrissement, et tu ne veux pas...

— Je ne veux pas que vous sortiez d'ici, et vous n'en sortirez pas, quand je devrais vous enfermer dans cette chambre! s'écria le soldat en frappant du pied avec colère.

Puis, se rappelant que la malheureuse indiscrétion de Jocrisse causait seule ce fâcheux incident, il ajouta avec une fureur concentrée:

— Oh! il faudra que je casse ma canne sur le dos de ce gredin-là...

Ce disant, il se retourna vers la porte où Rodin se tenait silencieux et attentif, dissimulant sous son impassibilité habituelle les funestes espérances qu'il venait de concevoir.

Les deux jeunes filles, ne doutant plus du départ de leur gouvernante, et persuadées que Dagobert ne leur apprendrait pas où on l'avait transportée, restèrent pensives et attristées.

A la vue du prêtre, qu'il avait un moment oublié, le courroux du soldat augmenta, et il lui dit brutalement:

— Vous êtes encore là?

— Je vous ferai observer, mon cher monsieur, dit Rodin avec l'air de bonhomie parfaite qu'il savait prendre dans l'occasion, que vous vous teniez devant la porte, ce qui m'empêchait naturellement de sortir.

— Eh bien! maintenant... rien ne vous empêche, filez...

— Je m'empresserai donc de... *filer*..., mon cher monsieur, quoique j'aie, je crois, le droit de m'étonner d'une réception pareille...

— Il ne s'agit pas de réception, mais de départ... Allez-vous-en.

— J'étais venu, mon cher monsieur, pour vous parler.

— Je n'ai pas le temps de causer...

— Il s'agit d'affaires graves...

— Je n'ai pas d'autre affaire grave que celle de rester avec ces enfants...

— Soit, mon cher monsieur, dit Rodin en touchant au seuil de la porte. Je ne vous importunerai pas plus longtemps; excusez mon indiscrétion;... porteur de nouvelles... d'excellentes nouvelles du maréchal Simon... je venais...

— Des nouvelles de notre père! dit vivement Rose en s'approchant de Rodin.

— Oh! parlez... parlez, monsieur, ajouta Blanche.

— Vous avez des nouvelles du maréchal, vous?... dit Dagobert en jetant sur Rodin un regard soupçonneux. Et quelles sont-elles, ces nouvelles?

Mais Rodin, sans d'abord répondre à cette question, quitta le seuil de la porte, rentra dans le salon, et contemplant tour à tour

Rose et Blanche avec admiration, il reprit :

— Quel bonheur pour moi de venir encore apporter quelque joie à ces chères demoiselles! Les voilà bien comme je les ai laissées, toujours gracieuses et charmantes, quoique moins tristes que le jour où j'ai été les chercher dans ce vilain couvent où on les retenait prisonnières... Avec quel bonheur... je les ai vues se jeter dans les bras de leur glorieux père!...

— C'était là leur place, et la vôtre n'est pas ici...,dit rudement Dagobert en tenant toujours le battant de la porte ouvert derrière Rodin.

— Avouez au moins que ma place était chez le docteur Baleinier..., dit le jésuite en regardant le soldat d'un air fin, vous savez, dans cette maison de santé... ce jour où je vous ai rendu cette noble croix impériale que vous regrettiez si fort... ce jour où cette bonne mademoiselle de Cardoville, en vous disant que j'étais son libérateur, vous a empêché de m'étrangler, un peu... mon cher monsieur... Ah! mais, c'est que c'est ainsi que j'ai l'honneur de vous le dire, mesdemoiselles, ajouta Rodin en souriant, ce brave soldat commençait à m'étrangler, car, soit dit sans le fâcher, il a, malgré son âge, un poignet de fer. Eh! eh! eh! les Prussiens et les Cosaques doivent le savoir encore mieux que moi...

Ce peu de mots rappelaient à Dagobert et aux jeunes filles les services que Rodin leur avait véritablement rendus ; quoique le maréchal eût entendu parler de Rodin par mademoiselle de Cardoville comme d'un homme fort dangereux, dont elle avait été dupe, le père de Rose et de Blanche, sans cesse tourmenté, harcelé, n'avait pas fait part de cette circonstance à Dagobert ; mais celui-ci, instruit par l'expérience, et malgré tant d'apparences favorables au jésuite, éprouvait à son endroit un éloignement insurmontable ; aussi reprit-il brusquement :

— Il ne s'agit pas de savoir si j'ai le poignet rude ou non, mais...

— Si je fais allusion à cette innocente vivacité de votre part, mon cher monsieur, dit Rodin d'un ton doucereux en interrompant Dagobert, et se rapprochant davantage des deux sœurs par une sorte de circonvolution de reptile qui lui était particulière, si j'y fais allusion, c'est en me souvenant involontairement des petits services que j'ai été trop heureux de vous rendre.

Dagobert regarda fixement Rodin, qui aussitôt abaissa sur sa prunelle fauve sa flasque paupière.

— D'abord, dit le soldat après un moment

de silence, un homme de cœur ne parle jamais des services qu'il a rendus... et voilà trois fois que vous revenez là-dessus.

— Mais, Dagobert, lui dit tout bas Rose, s'il s'agit de nouvelles de notre père?...

Le soldat fit un geste de la main comme pour prier la jeune fille de le laisser parler, et reprit, en regardant toujours Rodin entre les deux yeux :

— Vous êtes malin... mais je ne suis pas un conscrit.

— Je suis malin, moi? dit Rodin d'un air béat.

— Beaucoup... Vous croyez m'entortiller avec vos belles phrases? mais ça ne prend pas... Écoutez-moi bien : quelqu'un de votre bande de robes noires m'avait volé ma croix... vous me l'avez restituée... soit; quelqu'un de votre bande avait enlevé ces enfants... vous les avez été chercher... soit... Vous avez dénoncé le renégat d'Aigrigny... c'est encore vrai;... mais tout ça ne prouve que deux choses : la première, c'est que vous avez été assez misérable pour être le complice de ces gueux-là;... la seconde, c'est que vous avez été assez misérable pour les dénoncer; or, ces deux choses-là sont ignobles;... vous m'êtes suspect. Filez et filez vite, votre vue n'est pas saine pour ces enfants.

— Mais, mon cher monsieur...

— Il n'y a pas de mais, reprit Dagobert d'une voix irritée ; quand un homme bâti comme vous fait le bien, ça cache quelque chose de mauvais... Il faut se défier... et je me défie.

— Je conçois, dit froidement Rodin, en cachant son désappointement croissant, car il avait cru facilement amadouer le soldat ; on n'est pas maître de cela... Pourtant... si vous réfléchissez... quel intérêt puis-je avoir à vous tromper? et sur quoi vous tromperais-je?

— Vous avez un intérêt quelconque à vous entêter à rester là malgré moi... quand je vous dis de vous en aller.

— J'ai eu l'honneur de vous dire le but de ma visite, mon cher monsieur.

— Des nouvelles du maréchal Simon, n'est-ce pas?

— C'est cela même; je suis assez heureux pour avoir des nouvelles de M. le maréchal, répondit Rodin en se rapprochant de nouveau des jeunes filles comme pour regagner le terrain qu'il avait perdu.

Et il leur dit :

— Oui, mes chères demoiselles, j'ai des nouvelles de votre glorieux père.

— Alors, venez tout de suite chez moi, vous me les direz, reprit Dagobert.

— Comment?... vous avez la cruauté de priver ces chères demoiselles... d'entendre... les nouvelles que...

— Mordieu! monsieur, s'écria Dagobert d'une voix tonnante, vous ne voyez donc pas qu'il me répugne de jeter un homme de votre âge à la porte? Ça finira-t-il?

— Allons, allons, dit doucement Rodin, ne vous emportez pas contre un vieux bonhomme comme moi... Est-ce que j'en vaux la peine?... Allons chez vous... soit... je vous conterai ce que j'ai à vous conter... et vous vous repentirez de ne m'avoir pas laissé parler devant ces chères demoiselles, ce sera votre punition, méchant homme.

Ce disant, Rodin, après s'être de nouveau incliné, cachant son dépit et sa colère, passa devant Dagobert qui ferma la porte, après avoir fait un signe d'intelligence aux deux sœurs qui restèrent seules.

— Dagobert, quelles nouvelles de notre père? dit vivement Rose au soldat en le voyant rentrer environ un quart d'heure après être sorti en accompagnant Rodin.

— Eh bien!... ce vieux sorcier sait, en effet, que le maréchal est parti, et qu'il est parti joyeux; il connaît, m'a-t-il dit, M. Robert. Comment est-il instruit de tout cela?... Je

l'ignore, ajouta le soldat d'un air pensif, mais c'est une raison de plus pour me défier de lui.

— Et les nouvelles de notre père, quelles sont-elles? demanda Rose.

— Un des amis de ce vieux misérable (je ne m'en dédis pas!) connaît, m'a-t-il dit, votre père, et l'a rencontré à vingt-cinq lieues d'ici; sachant que cet homme revenait à Paris, le maréchal l'aurait chargé de vous dire ou de vous faire dire qu'il était en parfaite santé, et qu'il espérait bientôt vous revoir...

— Ah! quel bonheur! s'écria Rose.

— Tu vois bien, tu avais tort de le soupçonner... ce pauvre vieillard, Dagobert, ajouta Blanche; tu l'as traité si durement!

— C'est possible... mais je ne m'en repens pas...

— Pourquoi cela?

— J'ai mes raisons;... et une des meilleures, c'est que lorsque je l'ai vu entrer, tourner, virer autour de vous, je me suis senti froid jusque dans la moelle des os, sans savoir pourquoi;... j'aurais vu un serpent s'avancer vers vous en rampant, que je n'aurais pas été plus effrayé... Je sais bien que, devant moi, il ne pouvait vous faire de mal; mais, que voulez-vous que je vous dise, mes enfants... malgré les services qu'après tout il nous a rendus, je me tenais à quatre

pour ne pas le jeter par la fenêtre... Or cette manière de lui prouver ma reconnaissance n'est pas naturelle... Il faut donc se défier des gens qui vous inspirent de ces idées-là.

— Bon Dagobert, c'est ton affection pour nous qui te rend si soupçonneux, dit Rose d'un ton caressant; cela prouve combien tu nous aimes.

— Combien tu aimes tes enfants, ajouta Blanche en s'approchant de Dagobert, et en jetant un coup d'œil d'intelligence à sa sœur, comme si toutes deux allaient réaliser quelque complot fait en l'absence du soldat...

Celui-ci, qui était dans un de ses jours de défiance, regarda tour à tour les orphelines; puis, secouant la tête, il reprit :

— Hum... vous me câlinez bien... vous avez quelque chose à me demander...

— Eh bien! oui... tu sais que nous ne mentons jamais..., dit Rose.

— Voyons, Dagobert, sois juste... voilà tout, ajouta Rose.

Et chacune d'elles, s'approchant du soldat, qui était resté debout, joignit et appuya ses mains sur son épaule en le regardant et lui souriant de l'air le plus séducteur.

— Allons, parlez, voyons..., dit Dagobert en les regardant l'une après l'autre, je n'ai qu'à

bien me tenir. Il s'agit de quelque chose de difficile à arracher, j'en suis sûr...

— Écoute, toi qui es si brave, si bon, si juste, toi qui nous as louées quelquefois d'être courageuses comme des filles de soldat...

— Au fait... au fait..., dit Dagobert, qui commençait à s'inquiéter de ces précautions oratoires.

La jeune fille allait parler, lorsqu'on frappa discrètement à la porte. (La leçon que Dagobert avait donnée à Jocrisse avait été d'un exemple salutaire, il venait de le chasser à l'instant même de la maison.)

— Qui est là? dit Dagobert.

— Moi, Justin, M. Dagobert, dit une voix.

— Entrez.

Un domestique de la maison, homme honnête et fidèle, parut à la porte.

— Qu'est-ce? lui dit le soldat.

— M. Dagobert, répondit Justin, il y a en bas une dame en voiture; elle a envoyé son valet de pied s'informer si l'on pouvait parler à M. le duc et à mesdemoiselles... On lui a dit que M. le duc n'y était pas, mais que mesdemoiselles y étaient; alors elle a demandé à les voir... disant que c'était pour une quête.

— Et cette dame... l'avez-vous vue?... a-t-elle dit son nom?

— Elle ne l'a pas dit, M. Dagobert... mais ça a l'air d'une grande dame... une voiture superbe... des domestiques en grande livrée...

— Cette dame vient pour une quête, dit Rose à Dagobert, sans doute pour des pauvres; on lui a dit que nous y étions; nous ne pouvons nous empêcher de la recevoir... il me semble?

— Qu'en penses-tu, Dagobert? dit Blanche.

— Une dame... à la bonne heure; ce n'est pas comme ce vieux sorcier de tout à l'heure, dit le soldat; et d'ailleurs je ne vous quitte pas.

Puis s'adressant à Justin :

— Fais monter cette dame.

Le domestique sortit.

— Comment, Dagobert, tu te défies aussi de cette dame que tu ne connais pas?

— Écoutez, mes enfants;... je n'avais aucune raison de me défier de ma brave et digne femme, n'est-ce pas? Ça n'empêche pas que ce ne soit elle qui vous ait livrées entre les mains des robes noires... et cela... sans savoir faire mal... et seulement pour obéir à son gredin de confesseur.

— Pauvre femme! c'est vrai. Elle nous aimait bien pourtant, dit Rose pensive.

— Quand as-tu eu de ses nouvelles? dit Blanche.

— Avant-hier; elle va de mieux en mieux; l'air du petit pays où est la cure de Gabriel lui est favorable, et elle garde le presbytère en l'attendant...

A ce moment les deux battants de la porte du salon s'ouvrirent, et la princesse de Saint-Dizier entra après une respectueuse révérence; elle tenait à la main une de ces bourses de velours rouge employées dans les églises par les quêteuses.



IV

La quête.

Nous l'avons dit, la princesse de Saint-Dizier savait prendre, lorsqu'il le fallait, les dehors les plus attrayants, le masque le plus affectueux; ayant d'ailleurs conservé, des habitudes galantes de sa jeunesse, une coquetterie câline, singulièrement insinuante, elle l'appliquait à la réussite de ses intrigues dévotes comme elle l'avait autrefois appliquée au bon succès de ses

intrigues amoureuses. Un air de grande dame, tempéré, nuancé çà et là de retours de simplicité cordiale, pendant lesquels madame de Saint-Dizier jouait merveilleusement bien la *bonne femme,* se joignait à ces séduisantes apparences.

Telle était la princesse lorsqu'elle se présenta devant les filles du maréchal Simon et devant Dagobert. Bien corsée dans sa robe de moire grise qui dissimulait autant que possible sa taille trop replète, un chaperon de velours noir et de nombreuses boucles de cheveux blonds encadraient son visage à trois mentons grassouillets, encore fort agréable, et auquel un regard d'une aménité charmante, un gracieux sourire, qui mettait en valeur des dents très-blanches, donnaient l'expression de la plus aimable bienveillance.

Dagobert, malgré sa mauvaise humeur ; Rose et Blanche, malgré leur timidité, se sentirent tout d'abord prévenus en faveur de madame de Saint-Dizier ; celle-ci, s'avançant vers les jeunes filles, leur fit une demi-révérence du meilleur air, et leur dit, de sa voix onctueusement pénétrante :

— C'est à mesdemoiselles de Ligny que j'ai l'honneur de parler ?

Rose et Blanche, peu habituées à s'entendre donner le nom honorifique de leur père, rou-

girent et se regardèrent avec embarras sans répondre.

Dagobert, voulant venir à leur secours, dit à la princesse :

— Oui, madame, ces demoiselles sont les filles du maréchal Simon... Mais d'habitude on les appelle tout bonnement mesdemoiselles Simon.

— Je ne m'étonne pas, monsieur, répondit la princesse, de ce que la plus aimable modestie soit une des qualités habituelles aux filles de M. le maréchal ; elles voudront donc bien m'excuser de les avoir nommées du glorieux nom qui rappelle l'immortel souvenir d'une des plus brillantes victoires de leur père.

A ces mots flatteurs et bienveillants, Rose et Blanche jetèrent un regard reconnaissant sur madame de Saint-Dizier, tandis que Dagobert, heureux et fier de cette louange, à la fois adressée au maréchal et à ses filles, se sentit comme elles de plus en plus en confiance avec la quêteuse.

Celle-ci reprit d'un ton touchant et pénétré :

— Je viens vers vous, mesdemoiselles, pleine de confiance dans les exemples de noble générosité que vous a donnés M. le maréchal, implorer votre charité en faveur des victimes du choléra ; je suis l'une des dames patronesses

d'une œuvre de secours, et, quelle que soit votre offrande, mesdemoiselles, elle sera accueillie avec une vive reconnaissance...

— C'est nous, madame, qui vous remercions d'avoir bien voulu songer à nous pour cette bonne œuvre, dit Blanche avec grâce.

— Permettez-moi, madame, ajouta Rose, d'aller chercher tout ce dont nous pouvons disposer pour vous l'offrir.

Et, ayant échangé un regard avec sa sœur, la jeune fille sortit du salon et entra dans la chambre à coucher qui l'avoisinait.

— Madame, dit respectueusement Dagobert, de plus en plus séduit par les paroles et les manières de la princesse, faites-nous donc l'honneur de vous asseoir, en attendant que Rose revienne avec son boursicot...

Puis le soldat reprit vivement après avoir avancé un siége à la princesse, qui s'y assit :

— Pardon, madame, si je dis Rose... tout court en parlant d'une des filles du maréchal Simon ; mais j'ai vu naître ces enfants...

— Et, après mon père, nous n'avons pas d'ami meilleur, plus tendre, plus dévoué que Dagobert, madame, ajouta Blanche en s'adressant à la princesse.

— Je le crois sans peine, mademoiselle, répondit la dévote, car vous et votre charmante

sœur paraissez bien dignes d'un pareil dévouement... Dévouement, ajouta la princesse en se tournant vers Dagobert, aussi honorable pour ceux qui l'inspirent que pour celui qui le ressent...

— Ma foi! oui, madame, dit Dagobert, je m'en honore et je m'en flatte, car il y a de quoi... Mais, tenez, voilà Rose avec son magot.

En effet, la jeune fille sortit de sa chambre, tenant à la main une bourse de soie verte assez remplie. Elle la remit à la princesse, qui avait déjà deux ou trois fois tourné la tête vers la porte avec une secrète impatience, comme si elle eût attendu la venue d'une personne qui n'arrivait pas; ce mouvement ne fut pas remarqué par Dagobert.

— Nous voudrions, madame, dit Rose à madame de Saint-Dizier, vous offrir davantage; mais c'est là tout ce que nous possédons...

— Comment?... de l'or, dit la dévote en voyant plusieurs louis briller à travers les mailles de la bourse. Mais votre *modeste* offrande, mesdemoiselles, est d'une générosité rare.

Puis la princesse ajouta, en regardant les jeunes filles avec attendrissement :

— Cette somme était, sans doute, destinée à vos plaisirs, à votre toilette? Ce don n'en est que plus touchant... Ah! je n'avais pas trop pré-

sumé de votre cœur... Vous imposer de ces privations souvent si pénibles pour les jeunes filles !

— Madame, dit Rose avec embarras, croyez que cette offrande n'est nullement une privation pour nous...

— Oh ! je vous crois, reprit gracieusement la princesse, vous êtes trop jolies pour avoir besoin des ressources superflues de la toilette... et votre âme est trop belle pour ne pas préférer les jouissances de la charité à tout autre plaisir...

— Madame...

— Allons, mesdemoiselles, dit madame de Saint-Dizier en souriant et en prenant son air *bonne femme,* ne soyez pas confuses de ces louanges. A mon âge on ne flatte guère, et je vous parle en mère;... que dis-je? en grand'mère;... je suis bien assez vieille pour cela...

— Nous serions bien heureuses si notre aumône pouvait alléger quelques-uns des maux pour le soulagement desquels vous quêtez, madame, dit Rose, car ces maux sont affreux, sans doute.

— Oui, bien affreux, reprit tristement la dévote, mais ce qui console un peu de tels malheurs, c'est de voir l'intérêt, la pitié qu'ils inspirent dans toutes les classes de la société... En ma qualité de quêteuse, je suis plus à même

que personne d'apprécier tant de nobles dévouements qui ont aussi pour ainsi dire leur contagion... car...

— Entendez-vous , mesdemoiselles , s'écria Dagobert triomphant, et en interrompant la princesse , afin d'interpréter les paroles de celle-ci dans un sens favorable à l'opposition qu'il apportait au désir des orphelines qui voulaient aller visiter leur gouvernante malade. Entendez-vous ce que dit si bien madame? Dans certains cas, le dévouement devient une espèce de contagion;... or, il n'y a rien de pire que la contagion... et...

Le soldat ne put continuer, un domestique entra et l'avertit que quelqu'un voulait à l'instant lui parler.

La princesse dissimula parfaitement le contentement que lui causait cet incident auquel elle n'était pas étrangère, et qui éloignait momentanément Dagobert des deux jeunes filles.

Dagobert, assez contrarié d'être obligé de sortir, se leva et dit à la princesse en la regardant d'un air d'intelligence :

— Merci, madame, de vos bons avis sur la contagion du dévouement; aussi, avant de vous en aller, dites encore, je vous en prie, quelques mots comme ceux-là à ces jeunes filles; vous rendrez grand service à elles, à leur père et à

moi... Je reviens à l'instant, madame, car il faut que je vous remercie encore.

Puis, passant auprès des deux sœurs, Dagobert leur dit tout bas :

— Écoutez bien cette brave dame, mes enfants, vous ne pouvez mieux faire.

Et il sortit en saluant respectueusement la princesse.

Le soldat sorti, la dévote dit aux jeunes filles d'une voix calme et d'un air parfaitement dégagé, quoiqu'elle brûlât du désir de profiter de l'absence momentanée de Dagobert, afin d'exécuter les instructions qu'elle venait de recevoir à l'instant de Rodin :

— Je n'ai pas bien compris les dernières paroles de votre vieil ami... ou plutôt il a, je crois, mal interprété les miennes... Quand je vous parlais tout à l'heure de la généreuse contagion du dévouement, j'étais loin de jeter le blâme sur ce sentiment, pour lequel j'éprouve, au contraire, la plus profonde admiration.

— Oh ! n'est-ce pas, madame? dit vivement Rose, et c'est ainsi que nous avions compris vos paroles.

— Puis, si vous saviez, madame, combien vos paroles viennent à propos pour nous !... ajouta Blanche en regardant sa sœur d'un air d'intelligence.

— J'étais sûre que des cœurs comme les vôtres me comprendraient, reprit la dévote ; sans doute le dévouement a sa contagion, mais c'est une généreuse, une héroïque contagion !... Si vous saviez de combien de traits touchants, adorables, je suis chaque jour témoin, combien d'actes de courage m'ont fait tressaillir d'enthousiasme ! Oui, oui, gloire et grâce en soient rendues au Seigneur ! ajouta madame de Saint-Dizier avec componction. Toutes les classes de la société, toutes les conditions, rivalisent de zèle, de charité chrétienne. Ah ! si vous voyiez, dans ces ambulances établies pour donner les premiers soins aux personnes atteintes de la contagion, quelle émulation de dévouement : pauvres et riches, jeunes gens et vieillards, femmes de tout âge, s'empressent autour des malheureux malades et regardent comme une faveur d'être admis au pieux honneur de soigner... d'encourager... de consoler tant d'infortunes...

— Et c'est à des étrangers pour elles que tant de personnes courageuses témoignent un si vif intérêt, dit Rose en s'adressant à sa sœur d'un ton pénétré d'admiration.

— Sans doute, reprit la dévote. Tenez, hier encore, j'ai été émue jusqu'aux larmes : je visitais une ambulance provisoire établie... jus-

tement à quelques pas d'ici... tout près de votre maison. Une des salles était presque entièrement remplie de pauvres créatures du peuple apportées là mourantes ; tout à coup je vois entrer une femme de mes amies, accompagnée de ses deux filles, jeunes, charmantes et charitables comme vous, et bientôt toutes trois, la mère et ses deux filles, se mettent, ainsi que d'humbles servantes du Seigneur, aux ordres des médecins pour soigner ces infortunées.

Les deux sœurs échangèrent un regard impossible à rendre en entendant ces paroles de la princesse, paroles perfidement calculées pour exalter jusqu'à l'héroïsme les penchants généreux des jeunes filles ; car Rodin n'avait pas oublié leur émotion profonde en apprenant la maladie subite de leur gouvernante ; la pensée rapide, pénétrante du jésuite, avait aussitôt tiré parti de cet incident, et aussitôt il avait enjoint à madame de Saint-Dizier d'agir en conséquence.

La dévote continua donc en jetant sur les orphelines un regard attentif, afin de juger de l'effet de ses paroles :

— Vous pensez bien qu'au premier rang de ceux qui accomplissent cette mission de charité, l'on compte les ministres du Seigneur... Ce matin même, dans cet établissement de se-

cours dont je vous parle... et qui est situé près d'ici... j'ai été, comme bien d'autres, frappée d'admiration à la vue d'un jeune prêtre ;... que dis-je !... d'un ange ! qui semblait descendu du ciel pour apporter à toutes ces pauvres femmes les ineffables consolations de la religion... Oh ! oui, ce jeune prêtre est un être angélique ;... car si, comme moi, dans ces tristes circonstances, vous saviez ce que l'abbé Gabriel...

—L'abbé Gabriel ! s'écrièrent les jeunes filles en échangeant un regard de surprise et de joie.

— Vous le connaissez ? demanda la dévote en feignant la surprise.

— Si nous le connaissons, madame ?... il nous a sauvé la vie...

—Lors d'un naufrage où nous périssions sans son secours.

— L'abbé Gabriel vous a sauvé la vie ? dit madame de Saint-Dizier en paraissant de plus en plus étonnée; mais ne vous trompez-vous pas ?

— Oh ! non, non, madame ; vous parlez de dévouement courageux, admirable ; ce doit être lui...

— D'ailleurs, ajouta Rose ingénument, Gabriel est bien reconnaissable, il est beau comme un archange...

— Il a de longs cheveux blonds, ajouta Blanche.

— Et des yeux bleus si doux, si bons, qu'on se sent tout attendrie en le regardant, ajouta Rose.

— Plus de doute,... c'est bien lui, reprit la dévote; alors vous comprendrez l'adoration qu'on lui témoigne et l'incroyable ardeur de charité que son exemple inspire à tous. Ah! si vous aviez entendu, ce matin encore, avec quelle tendre admiration il parlait de ces femmes généreuses qui avaient le noble courage, disait-il, de venir soigner, consoler d'autres femmes, leurs sœurs, dans cet asile de souffrances!... Hélas! je l'avoue, le Seigneur nous commande l'humilité, la modestie; pourtant je le confesse, en écoutant ce matin l'abbé Gabriel, je ne pouvais me défendre d'une sorte de pieuse fierté; oui, malgré moi, je prenais ma faible part des louanges qu'il adressait à ces femmes, qui, selon sa touchante expression, semblaient reconnaître une sœur bien-aimée dans chaque pauvre malade auprès de laquelle elles s'agenouillaient pour lui prodiguer leurs soins.

— Entends-tu, ma sœur? dit Blanche à Rose avec exaltation. Comme l'on doit être fière de mériter de pareilles louanges!

— Oui, oui, s'écria la princesse avec un entraînement calculé, on peut en être fière, car c'est au nom de l'humanité, c'est au nom du Seigneur qu'il les accorde... ces louanges, et l'on dirait que Dieu parle par sa bouche inspirée.

— Madame, dit vivement Rose, dont le cœur battait d'enthousiasme aux paroles de la dévote, nous n'avons plus notre mère; notre père est absent... vous avez une si belle âme, un si noble cœur, que nous ne pouvons mieux nous adresser qu'à vous... pour demander conseil...

— Quel conseil, ma chère enfant? dit madame de Saint-Dizier d'une voix insinuante; oui... ma chère enfant, laissez-moi vous donner ce nom, plus en rapport avec votre âge et le mien...

— Il nous sera doux aussi de recevoir ce nom de vous, madame, reprit Blanche.

Puis elle ajouta :

— Nous avions une gouvernante : elle nous a toujours témoigné le plus vif attachement; cette nuit, elle a été frappée du choléra...

— Oh ! mon Dieu ! dit la dévote, feignant le plus touchant intérêt; et comment va-t-elle?

— Hélas, madame, nous l'ignorons!

— Comment! vous ne l'avez pas encore vue?

— Ne nous accusez pas d'indifférence ou

d'ingratitude, madame, dit tristement Blanche; ce n'est pas notre faute, si nous ne sommes pas déjà auprès de notre gouvernante.

— Et qui vous empêche de vous y rendre?

— Dagobert... notre vieil ami, que vous avez vu ici tout à l'heure.

—Lui?... pourquoi s'oppose-t-il à ce que vous accomplissiez un devoir de reconnaissance?

— Il est donc vrai, madame, que notre devoir est de nous rendre auprès d'elle?

Madame de Saint-Dizier regarda tour à tour les jeunes filles, comme si elle eût été au comble de l'étonnement, et dit :

— Vous me demandez si c'est votre devoir? c'est vous... vous dont l'âme est si généreuse, qui me faites une pareille question?...

— Notre première pensée a été de courir auprès de notre gouvernante, madame, je vous l'assure; mais Dagobert nous aime tant, qu'il tremble toujours pour nous.

— Et puis, ajouta Rose, mon père nous a confiées à lui; aussi, dans sa tendre sollicitude pour nous, il s'exagère le danger auquel nous nous exposerions peut-être en allant voir notre gouvernante.

—Les scrupules de cet excellent homme sont excusables, dit la dévote; mais ses craintes sont, ainsi que vous le dites, exagérées; depuis

nombre de jours je vais visiter les ambulances; plusieurs femmes de mes amies font comme moi, et jusqu'à présent nous n'avons pas ressenti la moindre atteinte de la maladie... qui d'ailleurs n'est pas contagieuse ; cela est maintenant prouvé; aussi, rassurez-vous...

— Qu'il y ait ou non du danger, madame, dit Rose, notre devoir nous appelle auprès de notre gouvernante.

— Je le crois, mes enfants; sinon elle vous accuserait peut-être d'ingratitude et même de lâcheté ; puis, ajouta madame de Saint-Dizier avec componction, il ne s'agit pas seulement de mériter l'estime du monde, il faut songer aussi à mériter la grâce du Seigneur... pour soi... et pour les siens ;... ainsi vous avez eu le malheur de perdre votre mère, n'est-ce pas?

— Hélas! oui, madame.

— Eh bien! mes enfants, quoiqu'il n'y ait pas à douter qu'elle soit placée... au paradis, parmi les élus, car elle est morte en chrétienne, n'est-ce pas? Elle a reçu les derniers sacrements de notre sainte mère l'Église? ajouta la princesse en manière de parenthèse.

— Nous vivions au fond de la Sibérie, dans un désert... madame, répondit tristement Rose. Notre mère est morte du choléra... il n'y avait pas de prêtre aux environs... pour l'assister...

— Serait-il possible?... s'écria la princesse d'un air alarmé. Votre pauvre mère est morte sans l'assistance d'un ministre du Seigneur?

— Ma sœur et moi nous avons veillé auprès d'elle après l'avoir ensevelie, en priant Dieu pour elle... comme nous savions le prier..., dit Rose les yeux baignés de larmes; puis Dagobert a creusé la fosse où elle repose.

— Ah! mes chères enfants! dit la dévote en feignant un accablement douloureux.

— Qu'avez-vous, madame? s'écrièrent les orphelines effrayées.

— Hélas!... votre digne mère, malgré toutes ses vertus, n'est pas encore montée au paradis parmi les élus.

— Que dites-vous, madame?

— Malheureusement, elle est morte sans avoir reçu les sacrements, de sorte que son âme reste errante parmi les âmes du purgatoire, attendant ainsi l'heure de la clémence du Seigneur... Délivrance qui peut être hâtée, grâce à l'intercession des prières que l'on prononce chaque jour dans les églises pour le rachat des âmes en peine.

Madame de Saint-Dizier prit un air si désolé, si convaincu, si pénétré, en prononçant ces paroles; les jeunes filles avaient un sentiment filial tellement profond, que, dans leur ingé-

nuité, elles crurent aux frayeurs de la princesse à l'endroit de leur mère, se reprochant avec une tristesse naïve d'avoir ignoré jusqu'alors la particularité du purgatoire.

La dévote voyant, à l'expression de douloureuse tristesse qui se répandit aussitôt sur la physionomie des jeunes filles, que sa fourbe hypocrite avait produit l'effet qu'elle attendait, ajouta :

— Il ne faut pas vous désespérer, mes enfants : tôt ou tard, le Seigneur appellera votre mère dans son saint paradis ; d'ailleurs. ne pouvez-vous pas hâter l'heure de la délivrance de cette âme chérie?

— Nous, madame?... Oh! dites, dites, car vos paroles nous effrayent pour notre mère.

— Pauvres enfants, comme elles sont intéressantes! dit la princesse avec attendrissement, en pressant les mains des orphelines dans les siennes. Rassurez-vous. vous dis-je, reprit-elle; vous pouvez beaucoup pour votre mère; oui. mieux que personne vous obtiendrez du Seigneur qu'il retire cette pauvre âme du purgatoire et qu'il la fasse monter dans son saint paradis.

— Nous, madame? Mon Dieu, et comment donc?

— En méritant les bontés du Seigneur par

une conduite édifiante. Ainsi, par exemple, vous ne pouvez lui être plus agréables qu'en accomplissant cet acte de dévouement et de reconnaissance envers votre gouvernante ; oui, j'en suis certaine, cette preuve de zèle tout chrétien, comme dit le saint abbé Gabriel, compterait efficacement auprès du Seigneur pour la délivrance de votre mère, car, dans sa bonté, le Seigneur accueille surtout favorablement les prières des filles qui prient pour leur mère, et qui, pour obtenir sa grâce, offrent au ciel de nobles et saintes actions.

— Ah ! ce n'est plus seulement de notre gouvernante qu'il s'agit maintenant, s'écria Blanche.

— Voilà Dagobert, dit tout à coup Rose en prêtant l'oreille et en entendant à travers la cloison le pas du soldat qui montait l'escalier.

— Remettez-vous... calmez-vous... Ne dites rien de tout ceci à cet excellent homme..., dit vivement la princesse ; il s'inquiéterait à tort et mettrait peut-être des obstacles à votre généreuse résolution.

— Mais, comment faire, madame, pour découvrir où est notre gouvernante? dit Rose.

— Nous saurons tout cela ;... fiez-vous à moi, dit tout bas la dévote, je reviendrai vous voir... et nous conspirerons ensemble ;... oui, nous

conspirerons pour le prochain rachat de l'âme de votre pauvre mère...

A peine la dévote avait-elle prononcé ces derniers mots avec componction, que le soldat rentra, l'air épanoui, rayonnant. Dans son contentement, il ne s'aperçut pas de l'émotion que les deux sœurs ne parvinrent pas à dissimuler tout d'abord.

Madame de Saint-Dizier, voulant distraire l'attention du soldat, lui dit en se levant et en allant vers lui :

— Je n'ai pas voulu prendre congé de ces demoiselles, monsieur, sans vous adresser sur leurs rares qualités toutes les louanges qu'elles méritent.

— Ce que vous me dites là, madame, ne m'étonne pas... mais je n'en suis pas moins heureux. Ah çà, vous avez, je l'espère, chapitré ces mauvaises petites têtes sur la contagion du dévouement...

— Soyez tranquille, monsieur, dit la dévote en échangeant un regard d'intelligence avec les deux jeunes filles; je leur ai dit tout ce qu'il fallait leur dire; nous nous entendons maintenant.

Ces mots satisfirent complétement Dagobert, et madame de Saint-Dizier, après avoir pris affectueusement congé des orphelines, regagna

sa voiture et alla retrouver Rodin, qui l'attendait à quelques pas de là dans un fiacre, afin de savoir l'issue de l'entrevue.



V

L'ambulance.

Parmi un grand nombre d'ambulances provisoires ouvertes à l'époque du choléra dans tous les quartiers de Paris, on en avait établi une dans un vaste rez-de-chaussée d'une maison de la rue du Mont-Blanc; cet appartement, alors vacant, avait été généreusement mis, par son propriétaire, à la disposition de l'autorité. Dans cet endroit l'on transportait les malades indigents qui, subitement atteints de la contagion, étaient jugés dans un état trop alarmant pour pouvoir être immédiatement conduits aux hôpitaux.

Il faut le dire à la louange de la population parisienne, non-seulement les dons volontaires

de toute nature affluaient dans ces succursales; mais des personnes de toutes conditions, gens du monde, ouvriers, industriels, artistes [1], s'y organisaient en service de jour et de nuit, afin de pouvoir établir l'ordre, exercer une active surveillance dans ces hôpitaux improvisés, et venir en aide aux médecins pour exécuter leurs prescriptions à l'égard des cholériques.

Des femmes de toute condition partageaient cet élan de généreuse fraternité pour le malheur, et si rien n'était plus respectable que les susceptibilités de la modestie, nous pourrions citer, entre mille, deux jeunes et charmantes femmes dont l'une appartenait à l'aristocratie et

[1] Parmi ceux-ci, nous sommes heureux de pouvoir citer M. Froment-Meurice qui a bien voulu nous communiquer des documents statistiques des plus curieux sur l'épidémie, et qui, l'un des premiers, concourut à organiser, dans le quartier de l'Hôtel de Ville, l'un des plus décimés par la contagion, un service d'ambulance qui rendit d'immenses services à la classe pauvre. Si nous classons M. Froment-Meurice parmi les *artistes*, c'est qu'ayant fait faire un grand pas à l'orfévrerie, et excellent ciseleur lui-même, il peut, grâce au fini, au goût, à l'originalité charmante, ou au grand caractère de ses œuvres, prétendre au surnom de Benvenuto français. Nous regrettons de ne pouvoir citer, à l'appui de cette justice rendue à un rare talent, les beaux vers adressés à M. Froment-Meurice par M. Victor Hugo, vers qui, d'ailleurs, paraîtront prochainement.

l'autre à la riche bourgeoisie, qui, pendant les cinq ou six jours durant lesquels l'épidémie sévit avec le plus de violence, vinrent chaque matin partager, avec d'admirables sœurs de charité, les périlleux et humbles soins que celles-ci donnaient aux malades indigents que l'on amenait dans l'ambulance provisoire de l'un des quartiers de Paris.

Ces faits de charité fraternelle et tant d'autres qui se passent de nos jours montrent combien sont vaines et intéressées les prétentions effrontées de certains ultramontains[1]. A les en-

[1] Voir à ce propos un inconcevable mandement de M. de Bonald, cardinal, archevêque de Lyon, primat des Gaules, etc., cité par *l'Univers ;* dans cette homélie comico-dévotieuse, M. de Bonald plaisante très-drôlement les œuvres de celui qui écrit ces lignes. (L'auteur du *Juif errant* a eu l'inconvénient d'être excommunié par M. de Bonald et plusieurs autres de ses compères de *Langres,* de *Châlons,* de *Chartres,* etc., etc.) Ces joyeusetés nous ont fort diverti, et nous en accordons, de grand cœur, la rémission et l'absolution au vénérable et facétieux primat des Gaules, si ses béates gaudrioles ont quelque peu égayé ses ouailles ; la gaieté est chose si rare et si douce! Mais une bourde d'une autre sorte, et archibouffonne, est d'oser soutenir, du haut du trône archiépiscopal, que le sentiment de charité, de fraternité humaine, est comme qui dirait la propriété exclusive des ultramontains, et qu'en dehors du parti prêtre ou de ses adhérents, il n'y a qu'égoïsme et dureté. Nous prions le facétieux et véné-

tendre, eux ou les moines, en vertu de leur détachement de toutes les affections terrestres, sont seuls capables de donner au monde ces merveilleux exemples d'abnégation, d'ardente charité qui font l'orgueil de l'humanité; à les entendre, il n'est, par exemple, dans la société, rien de comparable au courage et au dévouement du prêtre qui va administrer un mourant. Rien n'est plus admirable que le trappiste qui, le croirait-on? pousse l'abnégation évangélique

rable cardinal-archevêque de Lyon, primat des Gaules, de se rassurer; pour donner plus de poids au fait que nous allons lui citer à l'appui de notre opinion, nous le choisirons dans l'une des classes les plus déshéritées de toute croyance religieuse: chez... les *lorettes*, par exemple. Eh bien! nous offrons à M. le primat des Gaules de gager vingt-cinq louis, pour les indigents, que la somme des bonnes œuvres de plusieurs de ces pauvres filles, en secours de toute sorte donnés à des femmes et à des enfants dans la misère, est égale aux aumônes répandues par un même nombre de chanoines choisis dans le chapitre du facétieux et vénérable primat des Gaules, même en y comprenant le vilain chanoine qui nous a très-platement et très-furieusement injurié dans une manière de pieux pamphlet. A ces bêtises forcenées, nous préférons de beaucoup les drôleries séniles, les vénérables risettes du cher et facétieux primat des Gaules, à notre endroit, car nous sommes de l'avis d'Anacréon: « *Une douce gaieté sied aux vieillards; il est agréable de voir la rose, aux fraîches couleurs, se mêler à l'éclat argenté des cheveux blancs.* »

jusqu'à défricher, jusqu'à cultiver des terres appartenant à son ordre!... N'est-ce pas idéal? n'est-ce pas divin? Labourer, ensemencer *la terre dont les produits sont à vous!* En vérité, c'est héroïque; aussi nous admirons la chose de toutes nos forces.

Seulement, tout en reconnaissant ce qu'il y a de bon dans un bon prêtre, nous demanderons humblement s'ils sont moines, clercs ou prêtres :

Ces médecins des pauvres qui, à toute heure du jour ou de la nuit, accourent au misérable chevet de l'infortune?

Ces médecins qui pendant le choléra ont risqué mille fois leur vie avec autant de désintéressement que d'intrépidité?

Ces savants, ces jeunes praticiens qui, par amour de la science et de l'humanité, ont sollicité comme une grâce, comme un honneur, d'aller braver la mort en Espagne, lorsque la fièvre jaune décimait la population?

Était-ce donc le célibat, le renoncement qui faisait la force de tant d'hommes généreux? Hésitaient-ils à sacrifier leur vie, préoccupés qu'ils étaient de leurs plaisirs ou des doux devoirs de la famille? Non, aucun d'eux ne renonçait pour cela aux joies du monde. La plupart d'entre eux avaient des femmes, des en-

fants; et c'est parce qu'ils connaissaient les joies de la paternité, qu'ils avaient le courage de s'exposer à la mort pour sauver la femme, les enfants de leurs frères; s'ils faisaient enfin si vaillamment le bien, c'est qu'ils vivaient selon les vues éternelles du Créateur, qui a fait l'homme pour la famille, et non pour le stérile isolement du cloître.

Sont-ils trappistes, ces millions de cultivateurs, de prolétaires des campagnes, qui défrichent et arrosent de leurs sueurs des terres qui *ne sont pas les leurs,* et cela pour un salaire insuffisant aux premiers besoins de leurs enfants?

Enfin (ceci paraîtra peut-être puéril, mais nous le tenons pour incontestable), sont-ils moines, clercs ou prêtres, ces hommes intrépides qui, à toute heure du jour ou de la nuit, s'élancent avec une fabuleuse intrépidité au milieu des flammes et de la fournaise, escaladant des poutres embrasées, des décombres brûlants, pour préserver des biens qui ne sont pas à eux, pour sauver des gens qui leur sont inconnus, et cela simplement, sans fierté, sans privilége, sans morgue, sans autre rémunération que le pain de munition qu'ils mangent, sans autre signe honorifique que l'habit de soldat qu'ils portent, et cela surtout sans pré-

tendre le moins du monde à monopoliser le courage, le dévouement, et à être un jour quelque peu canonisés et enchâssés? Et pourtant, nous pensons que tant de hardis sapeurs qui ont risqué leur vie dans vingt incendies, qui ont arraché aux flammes des vieillards, des femmes, des enfants, qui ont préservé des villes entières des ravages du feu, ont *au moins* autant mérité de Dieu et de l'humanité que *saint Polycarpe, saint Fructueux, saint Privé*, et autres plus ou moins sanctifiés.

Non, non, grâce aux doctrines morales de tous les siècles, de tous les peuples, de toutes les philosophies, grâce à l'émancipation progressive de l'humanité, les sentiments de charité, de dévouement, de fraternité, sont presque devenus des instincts naturels et se développent merveilleusement chez l'homme lorsqu'il se trouve dans la condition de bonheur relatif pour lequel Dieu l'a doué et créé.

Non, non, certains ultramontains intrigants et tapageurs ne conservent pas seuls, comme ils le voudraient faire croire, la tradition du dévouement de l'homme à l'homme, de l'abnégation de la créature pour la créature : en théorie et en pratique, Marc-Aurèle vaut bien saint Jean, Platon saint Augustin, Confucius saint Chrysostome ; depuis l'antiquité jusqu'à

nos jours, *la maternité, l'amitié, l'amour, la science, la gloire, la liberté* ont, en dehors de toute orthodoxie, une armée de glorieux noms, d'admirables martyrs à opposer aux saints et aux martyrs du calendrier ; oui, nous le répétons, jamais les ordres monastiques qui se sont le plus piqués de dévouement à l'humanité n'ont fait davantage pour leurs frères que n'ont fait, pendant les terribles journées du choléra, tant de jeunes gens libertins, tant de femmes coquettes et charmantes, tant d'artistes païens, tant de lettrés panthéistes, tant de médecins matérialistes.

. . . .

Deux jours s'étaient passés depuis la visite de madame de Saint-Dizier aux orphelines ; il était environ dix heures du matin. Les personnes qui avaient volontairement fait le service de nuit auprès de malades à l'ambulance établie rue du Mont-Blanc, allaient être relevées par d'autres servants volontaires.

— Eh bien ! messieurs, dit l'un des nouveaux arrivants, où en sommes-nous? y a-t-il eu décroissance cette nuit dans le nombre des malades ?

— Malheureusement, non ;... mais les médecins croient que la contagion a atteint son plus haut degré d'intensité.

— Il reste du moins l'espérance de la voir décroître.

— Et parmi ces messieurs que nous remplaçons, aucun n'a-t-il été atteint?

— Nous sommes venus onze hier;... ce matin nous ne sommes plus que neuf.

— C'est triste... Et ces deux personnes ont été rapidement frappées?

— Une des victimes... jeune homme de vingt-cinq ans, officier de cavalerie en congé, a été pour ainsi dire foudroyé;... en moins d'un quart d'heure il est mort; quoique de pareils faits soient fréquents, nous sommes tous restés dans la stupeur.

— Pauvre jeune homme!...

— Il avait un mot d'encouragement cordial ou d'espoir pour chacun; il était parvenu à remonter tellement le moral des malades, que plusieurs d'entre eux, qui avaient moins le choléra que la peur du choléra, sont sortis à peu près guéris de l'ambulance...

— Quel dommage!... Un si brave jeune homme!... Enfin il est mort glorieusement; il y a autant de courage à mourir ainsi qu'à la bataille...

— Il n'y avait pour rivaliser de zèle, de courage avec lui, qu'un jeune prêtre, d'une figure angélique; on le nomme l'abbé Gabriel; il est

infatigable ; à peine prend-il quelques heures de repos, courant de l'un à l'autre, se faisant tout à tous, il n'oublie personne ; ses consolations, qu'il donne partout du plus profond de son cœur, ce ne sont pas des banalités qu'il débite par métier ; non, non, je l'ai vu pleurer la mort d'une pauvre femme à qui il avait fermé les yeux après une déchirante agonie. Ah ! si tous les prêtres lui ressemblaient !...

— Sans doute, c'est si vénérable, un bon prêtre !... Et quelle est l'autre victime de cette nuit parmi vous ?

— Oh ! cette mort-là a été affreuse... N'en parlons pas ; j'ai encore cet horrible tableau devant les yeux.

— Une attaque de choléra foudroyante ?

— Si ce malheureux n'était mort que de la contagion, vous ne me verriez pas si effrayé à ce souvenir.

— De quoi est-il donc mort ?

— C'est toute une histoire sinistre... Il y a trois jours on a amené ici un homme que l'on croyait seulement atteint du choléra ;... vous avez sans doute entendu parler de ce personnage, c'est ce dompteur de bêtes féroces qui a fait courir tout Paris à la Porte-Saint-Martin.

— Je sais de qui vous voulez parler... un

nommé Morok; il jouait une espèce de scène avec une panthère noire apprivoisée?

— Précisément; j'étais même à une représentation singulière, à la fin de laquelle un étranger, un Indien, par suite d'un pari, dit-on, a sauté sur le théâtre et a tué la panthère...

— Eh bien! figurez-vous que chez Morok... amené d'abord ici comme cholérique, et, en effet, il offrait les symptômes de la contagion, une maladie affreuse s'est tout à coup déclarée.

— Et cette maladie?

— L'hydrophobie.

— Il est devenu enragé?

— Oui;... il a avoué avoir été mordu il y a peu de jours par l'un des molosses qui gardent sa ménagerie;... malheureusement il n'a fait cet aveu qu'après le terrible accès qui a coûté la vie au malheureux que nous regrettons.

— Comment cela s'est-il donc passé?

— Morok occupait une chambre avec trois autres malades. Tout à coup, saisi d'une espèce de délire furieux, il se lève en poussant des cris féroces... et se précipite comme un fou dans le corridor... Le malheureux que nous regrettons se présente à lui et veut l'arrêter. Cette espèce de lutte exalte encore la frénésie de Morok, et il se jette sur celui qui s'opposait

à son passage, le mord, le déchire... et tombe enfin dans d'horribles convulsions.

— Ah! vous avez raison, c'est affreux... Et malgré tous les secours, la victime de Morok...?

— Est morte cette nuit au milieu de souffrances atroces, car l'émotion avait été si violente, qu'une fièvre cérébrale s'est aussitôt déclarée.

— Et Morok, est-il mort?

— Je ne sais... On a dû le transporter hier dans un hôpital, après l'avoir garrotté pendant l'état d'affaissement qui succède ordinairement à ces crises violentes; mais en attendant qu'il pût être emmené d'ici, on l'a enfermé dans une chambre-haute de cette maison.

— Mais il est perdu.

— Il doit être mort... Les médecins ne lui donnaient pas vingt-quatre heures à vivre.

Les interlocuteurs de cet entretien se tenaient dans une antichambre située au rez-de-chaussée où se réunissaient ordinairement les personnes qui venaient offrir volontairement leur aide et leur concours.

D'un côté cette pièce communiquait avec les salles de l'ambulance, de l'autre avec le vestibule dont la fenêtre s'ouvrait sur la cour.

— Ah! mon Dieu! dit l'un des deux interlocuteurs en regardant à travers la croisée,

voyez donc quelles charmantes jeunes personnes viennent de descendre de cette belle voiture; comme elles se ressemblent ! En vérité une pareille ressemblance est extraordinaire.

— Sans doute ce sont deux jumelles... Pauvres jeunes filles ! elles sont vêtues de deuil... Peut-être ont-elles à regretter un père ou une mère?

— L'on dirait qu'elles viennent de ce côté.

— Oui... elles montent le perron...

Bientôt, en effet, Rose et Blanche entrèrent dans l'antichambre, l'air timide, inquiet, quoiqu'une sorte d'exaltation fébrile et résolue brillât dans leurs regards.

L'un des deux hommes qui causaient ensemble, touché de l'embarras des jeunes filles, s'avança vers elles et leur dit d'un ton de politesse prévenante :

— Désirez-vous quelque chose, mesdemoiselles?

— N'est-ce pas ici, monsieur, reprit Rose, l'ambulance de la rue du Mont-Blanc?

— Oui, mesdemoiselles.

— Une dame nommée madame Augustine du Tremblay a été, nous a-t-on dit, amenée ici, il y a deux jours, monsieur. Pourrions-nous la voir?

— Je dois vous faire observer, mademoiselle, qu'il y a quelque danger... à pénétrer dans les salles des malades.

— C'est une amie bien chère que nous désirons voir, répondit Rose d'un ton doux et ferme qui disait assez son mépris du danger.

— Je ne puis, d'ailleurs, vous assurer, mademoiselle, reprit son interlocuteur, que la personne que vous cherchez soit ici; mais, si voulez vous donner la peine d'entrer dans cette pièce, à main gauche, vous trouverez la bonne sœur Marthe dans son cabinet; elle est chargée de la salle de femmes et vous donnera tous les renseignements que vous pourrez désirer.

— Merci, monsieur, dit Blanche en s'inclinant gracieusement. Et elle entra avec sa sœur dans l'appartement que l'on venait de lui indiquer.

— En vérité, elles sont charmantes, dit l'homme, en suivant du regard les deux sœurs qui disparurent bientôt. Ce serait bien dommage, si...

Il ne put achever.

Tout à coup un tumulte effroyable, mêlé de cris d'horreur et d'épouvante, retentit dans les pièces voisines; presque aussitôt deux des portes qui communiquaient à l'antichambre s'ouvrirent violemment, et un grand nombre de malades, la plupart demi-nus, hâves, décharnés, les traits altérés par la terreur, se précipitèrent dans cette pièce en criant :

— Au secours! au secours! l'enragé!...

Il est impossible de peindre la mêlée désespérée, furieuse, qui suivit cette panique de gens effarés se ruant sur l'unique porte de l'antichambre afin d'échapper au péril qu'ils redoutaient, et là, luttant, se battant, se foulant aux pieds afin de fuir par cette étroite issue.

Au moment où le dernier de ces malheureux parvenait à gagner la porte, se traînant épuisé sur ses mains ensanglantées, car il avait été renversé et presque écrasé durant la mêlée, Morok, l'objet de tant d'épouvante... Morok apparut.

Il était horrible... un lambeau de couverture ceignait ses reins; son torse blafard et meurtri était nu, ainsi que ses jambes, autour desquelles se voyaient encore les débris des liens qu'il venait de briser; son épaisse chevelure jaunâtre se roidissait sur son front; sa barbe semblait se hérisser par la même horripilation; ses yeux, roulant égarés, sanglants dans leur orbite, brillaient illuminés d'un éclat vitreux; l'écume inondait ses lèvres; de temps à autre il poussait des cris rauques, gutturaux; les veines de ses membres de fer étaient tendues à se rompre; il bondissait par saccades comme une bête fauve, en étendant devant lui ses doigts osseux et crispés.

Au moment où Morok allait atteindre l'issue par laquelle ceux qu'il poursuivait venaient de s'échapper, des personnes valides, accourues au bruit, parvinrent à fermer au dehors et cette porte et celles qui communiquaient aux salles de l'ambulance.

Morok se vit prisonnier.

Il courut alors vers la fenêtre pour la briser et se précipiter dans la cour ; mais, s'arrêtant tout à coup, il recula devant l'éclat miroitant des carreaux, saisi de l'horreur invincible que tous les hydrophobes éprouvent à la vue des objets luisants, et surtout des glaces.

Bientôt, les malades qu'il avait poursuivis, ameutés dans la cour, le virent, à travers la fenêtre, s'épuiser en efforts furieux pour ouvrir les portes que l'on venait de fermer sur lui. Puis, reconnaissant l'inutilité de ses tentatives, il poussa des cris sauvages et se mit à tourner rapidement autour de cette salle, comme un animal féroce qui cherche en vain l'issue de sa cage.

Mais ceux des spectateurs de cette scène qui collaient leurs visages aux vitres de la fenêtre poussèrent une grande clameur d'angoisse et d'épouvante.

Morok venait d'apercevoir la petite porte qui communiquait au cabinet occupé par la sœur

Marthe, et dans lequel Rose et Blanche venaient d'entrer quelques instants auparavant.

Morok, espérant sortir par cette issue, tira violemment à lui le bouton de cette porte, et parvint à l'entr'ouvrir malgré la résistance qu'il éprouvait à l'intérieur...

Un instant, la foule effrayée vit de la cour les bras roidis de la sœur Marthe et des orphelines cramponnés à la porte et la retenant de tout leur pouvoir.



VI

L'hydrophobie.

Lorsque les malades rassemblés dans la cour virent l'acharnement des tentatives de Morok pour forcer la porte de la chambre où étaient renfermées sœur Marthe et les orphelines, la terreur redoubla.

— La sœur est perdue ! s'écriait-on avec horreur.

— Cette porte va céder...

— Et ce cabinet n'a pas d'autre issue !

— Il y a deux jeunes filles en deuil avec elle...

— On ne peut pourtant laisser de pauvres femmes aux prises avec ce furieux !... A moi, mes amis ! dit généreusement un spectateur valide, en courant vers le perron pour rentrer dans l'antichambre.

— Il est trop tard, c'est vous exposer en vain, dirent plusieurs personnes en le retenant malgré lui.

A ce moment, on entendit des voix crier :

— Voici l'abbé Gabriel !

— Il descend du premier ;... il accourt au bruit.

— Il demande ce que c'est.

— Que va-t-il faire ?

En effet, Gabriel, occupé près d'un mourant dans une salle voisine, venait d'apprendre que Morok, brisant ses liens, était parvenu à s'échapper, par une étroite lucarne, de la chambre où on l'avait enfermé provisoirement.

Prévoyant les terribles dangers qui pouvaient résulter de l'évasion du dompteur de bêtes, le jeune missionnaire, ne consultant que son courage, accourut dans l'espoir de conjurer de plus grands malheurs.

D'après ses ordres, un infirmier le suivait, tenant à la main un réchaud portatif, rempli d'une braise ardente, au milieu de laquelle chauffaient à blanc plusieurs fers à cautériser dont les médecins se servaient dans quelques cas de choléra désespérés.

L'angélique figure de Gabriel était pâle ; mais une calme intrépidité éclatait sur son noble front. Traversant précipitamment le vestibule, écartant de droite et de gauche la foule pressée sur son passage, il se dirigeait en hâte vers l'antichambre. Au moment où il s'en approchait, un des malades lui dit d'une voix lamentable :

— Ah ! M. l'abbé... c'est fini ; ceux qui sont dans la cour et qui voient à travers les vitres disent que la sœur Marthe est perdue...

Gabriel ne répondit rien, mit vivement la main sur la clef de la porte ; mais avant de pénétrer dans cette pièce où était renfermé Morok, il se retourna vers l'infirmier et lui dit d'une voix ferme :

— Vos fers sont chauffés à blanc ?

— Oui, M. l'abbé.

— Attendez-moi là... et tenez-vous prêt. Quant à vous, mes amis, ajouta-t-il en s'adressant à quelques malades frissonnant d'effroi, dès que je serai entré... fermez la porte sur moi...

Je réponds de tout ; et vous, infirmier, ne venez que lorsque j'appellerai...

Puis, le jeune missionnaire fit jouer le pêne de la serrure.

A ce moment, un cri de terreur, de pitié, d'admiration, sortit de toutes les poitrines, et les spectateurs de cette scène, rassemblés autour de la porte, s'en éloignèrent en hâte par un mouvement d'épouvante involontaire.

Après avoir levé les yeux au ciel comme pour invoquer Dieu à cet instant terrible, Gabriel poussa la porte et la referma aussitôt sur lui.

Il se trouva seul avec Morok.

Le dompteur de bêtes, par un dernier effort de fureur, était parvenu à ouvrir presque entièrement la porte à laquelle sœur Marthe et les orphelines se cramponnaient, agonisantes de frayeur, en poussant des cris désespérés.

Au bruit des pas de Gabriel, Morok se retourna brusquement.

Alors, loin de persister à entrer dans le cabinet, d'un bond il s'élança en rugissant sur le jeune missionnaire.

Pendant ce temps, la sœur Marthe et les orphelines, ignorant la cause de la retraite subite de leur agresseur, et profitant de ce moment de répit, poussèrent intérieurement

un verrou et se mirent ainsi à l'abri d'une nouvelle attaque.

Morok, l'œil hagard, les dents convulsivement serrées, s'était rué sur Gabriel, les mains étendues en avant afin de le saisir à la gorge. Le missionnaire reçut vaillamment le choc; ayant, d'un coup d'œil rapide, deviné le mouvement de son adversaire, à l'instant où celui-ci s'élança sur lui, il le saisit par les deux poignets... et, le contenant ainsi, les abaissa violemment d'une main vigoureuse.

Pendant une seconde, Morok et Gabriel restèrent muets, haletants, immobiles, se mesurant du regard; puis le missionnaire, arc-bouté sur ses reins, le haut du corps renversé en arrière, tâcha de vaincre les efforts de l'hydrophobe qui, par de violents soubresauts, tentait de lui échapper et de se jeter sur lui, la tête en avant, pour le déchirer.

Tout à coup le dompteur de bêtes sembla défaillir, ses genoux fléchirent; sa tête livide, violacée, se pencha sur son épaule; ses yeux se fermèrent... Le missionnaire, pensant qu'une faiblesse passagère succédait à l'accès de rage de ce misérable, et qu'il allait tomber, cessa de le maintenir pour lui prêter secours... Se sentant libre, grâce à sa ruse, Morok se releva tout à coup, pour se jeter avec rage sur Ga-

briel. Surpris par cette brusque attaque, celui-ci chancela et se sentit saisir et enlacer dans les bras de fer de ce furieux.

Redoublant pourtant d'énergie et d'efforts, luttant poitrine contre poitrine, pied contre pied, le missionnaire fit à son tour trébucher son adversaire, d'un élan vigoureux parvint à le renverser, à lui saisir de nouveau les mains, et à le tenir presque immobile sous son genou... L'ayant ainsi complétement maîtrisé, Gabriel tournait la tête pour appeler à l'aide, lorsque Morok, par un effort désespéré, parvint à se redresser sur son séant et à saisir entre ses dents le bras gauche du missionnaire...

A cette morsure aiguë, profonde, horrible, qui entama les chairs, le missionnaire ne put retenir un cri de douleur et d'effroi;... il voulut en vain se dégager; son bras restait serré comme dans un étau entre les mâchoires convulsives de Morok qui ne lâchait pas prise...

Cette scène effrayante avait duré moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, lorsque tout à coup la porte donnant sur le vestibule s'ouvrit violemment; plusieurs hommes de cœur, ayant appris par les malades terrifiés le danger que courait le jeune prêtre, accouraient à son secours, malgré la recommandation qu'il

avait faite de n'entrer que lorsqu'il appellerait.

L'infirmier, portant son réchaud et ses fers rougis à blanc, était au nombre des nouveaux arrivants ; Gabriel, l'apercevant, lui cria d'une voix altérée :

— Vite, vite ; mon ami, vos fers ;... j'y avais pensé, grâce à Dieu...

L'un des hommes qui venaient d'entrer s'était heureusement précautionné d'une couverture de laine ; au moment où le missionnaire parvenait à arracher son bras d'entre les dents de Morok qu'il tenait toujours sous son genou, on jeta la couverture sur la tête de l'hydrophobe qui fut aussitôt enveloppé et garrotté sans danger, malgré sa résistance désespérée.

Gabriel, alors, se releva, déchira la manche de sa soutane, et, mettant à nu son bras gauche où l'on voyait une profonde morsure, saignante et bleuâtre, il fit signe à l'infirmier d'approcher, saisit un des fers rougis à blanc, et, par deux fois, d'une main ferme et sûre, il appliqua l'acier incandescent sur sa plaie avec un calme héroïque qui frappa tous les assistants d'admiration.

Mais, bientôt, tant d'émotions diverses, si intrépidement combattues, eurent une réaction inévitable : le front de Gabriel se perla de grosses gouttes de sueur ; ses longs cheveux blonds se

collèrent à ses tempes; il pâlit... chancela... perdit connaissance, et fut transporté dans une pièce voisine pour y recevoir les premiers secours.

. . . .

Un hasard, concevable d'ailleurs, avait fait, à l'insu de madame de Saint-Dizier, une vérité de l'un de ses mensonges. Afin d'engager encore davantage les orphelines à se rendre à l'ambulance provisoire, elle avait imaginé de leur dire que Gabriel s'y trouvait, ce qu'elle était loin de croire ; car elle eût, au contraire, tenté d'empêcher cette rencontre, qui pouvait nuire à ses projets, l'attachement du jeune missionnaire pour les jeunes filles lui étant connu.

Peu de temps après la scène terrible que l'on a racontée, Rose et Blanche entrèrent, accompagnées de sœur Marthe, dans une vaste salle, d'un aspect étrange, sinistre, où l'on avait transporté un grand nombre de femmes subitement frappées du choléra.

Cet immense appartement, généreusement prêté pour établir une ambulance temporaire, était décoré avec un luxe excessif; la pièce alors occupée par les femmes malades dont nous parlons avait servi de salon de réception ; les boiseries blanches étincelaient de somptueuses dorures; des glaces, magnifiquement

encadrées, séparaient les trumeaux des fenêtres à travers lesquelles on apercevait les fraîches pelouses d'un riant jardin que les premières pousses de mai verdissaient déjà.

Au milieu de ce luxe, de ces lambris dorés, sur un parquet de bois précieux, richement incrusté, l'on voyait symétriquement disposées quatre files de lits de toutes formes, provenant aussi de dons volontaires, depuis l'humble lit de sangle jusqu'à la riche couchette d'acajou sculpté.

Cette longue salle avait été partagée en deux dans toute sa longueur par une cloison provisoire de quatre ou cinq pieds de hauteur; l'on s'était ainsi ménagé la faculté d'établir quatre rangées de lits; cette séparation s'arrêtait à quelque distance des deux extrémités de ce salon; à cet endroit, il conservait toute sa largeur; dans cet espace réservé l'on ne voyait pas de lits; là se tenaient les servants volontaires, lorsque les malades n'avaient pas besoin de leurs soins; à l'une de ces extrémités était une haute et magnifique cheminée de marbre, ornée de bronze doré; là, chauffaient différents breuvages; enfin, comme dernier trait à ce tableau d'un si singulier aspect, des femmes, appartenant aux conditions les plus diverses, se chargeaient volontairement de soigner tour à

tour ces malades, dont les sanglots, les gémissements étaient toujours accueillis par elles avec de consolantes paroles de commisération et d'espérance.

Tel était l'endroit à la fois bizarre et lugubre dans lequel Rose et Blanche, se tenant par la main, entrèrent quelque temps après que Gabriel eut déployé un courage si héroïque dans sa lutte contre Morok.

La sœur Marthe accompagnait les filles du maréchal Simon ; après leur avoir dit quelques mots tout bas, elle indiqua à chacune d'elles un des côtés de la cloison où étaient rangés des lits, puis se dirigea vers l'autre extrémité de la salle afin de donner quelques ordres.

Les orphelines, encore sous le coup de la terrible émotion causée par le péril dont Gabriel les avait sauvées à leur insu, étaient d'une excessive pâleur ; néanmoins une ferme résolution se lisait dans leurs yeux. Il s'agissait non-seulement pour elles d'accomplir un impérieux devoir de reconnaissance, et de se montrer ainsi dignes de leur valeureux père ; il s'agissait encore pour elles du salut de leur mère dont la félicité éternelle pouvait dépendre, leur avait-on dit, des preuves de dévouement chrétien qu'elles donneraient au Seigneur. Est-il besoin d'ajouter que la princesse de Saint-Di-

zier, suivant les avis de Rodin, dans une seconde entrevue habilement ménagée entre elle et les deux sœurs, à l'insu de Dagobert, avait tour à tour abusé, exalté, fanatisé ces pauvres âmes confiantes, naïves et généreuses, en poussant jusqu'à l'exagération la plus funeste tout ce qu'il y avait en elles de sentiments élevés et courageux ?

Les orphelines ayant demandé à la sœur Marthe si madame Augustine du Tremblay avait été amenée dans cet asile de secours depuis trois jours, la sœur leur avait répondu qu'elle l'ignorait,... mais qu'en parcourant les salles des femmes, il leur serait très-facile de s'assurer si la personne qu'elles cherchaient s'y trouvait. Car l'abominable dévote, qui, complice de Rodin, jetait ces deux enfants au milieu d'un péril mortel, avait menti effrontément en leur affirmant qu'elle venait d'apprendre que leur gouvernante avait été transportée dans cette ambulance.

Les filles du maréchal Simon avaient, et pendant l'exil et durant leur pénible voyage avec Dagobert, été exposées à de bien rudes épreuves; mais jamais un spectacle aussi désolant que celui qui s'offrait tout à coup à leurs yeux n'avait frappé leurs regards...

Cette longue file de lits, où tant de créatures

étaient gisantes, où celles-ci se tordaient en poussant des gémissements de douleur, où celles-là faisaient entendre les sourds râlements de l'agonie, où d'autres enfin, dans le délire de la fièvre, éclataient en sanglots ou appelaient à grands cris les êtres dont la mort allait les séparer ; ce spectacle effrayant, même pour des hommes aguerris, devait, presque inévitablement, selon l'exécrable prévision de Rodin et de ses complices, causer une impression fatale à ces deux jeunes filles qu'une exaltation de cœur aussi généreuse qu'irréfléchie poussait à cette dangereuse visite.

Puis, circonstance funeste, qui pour ainsi dire ne se révéla dans toute la poignante et profonde amertume de leur souvenir qu'au chevet des premiers malades qu'elles virent, c'était aussi du choléra... de cette mort affreuse, qu'était morte la mère des orphelines...

Que l'on se figure donc les deux sœurs arrivant dans ces vastes salles d'un aspect si effrayant, déjà affreusement émues par la terreur que leur avait inspirée Morok, et commençant leurs tristes recherches parmi ces infortunées, dont les souffrances, dont l'agonie, dont la mort, rappelaient à chaque instant aux orphelines la souffrance, l'agonie, la mort de leur mère.

Un moment pourtant, à l'aspect de cette salle funèbre, Rose et Blanche sentirent leur résolution faiblir ; un noir pressentiment leur fit regretter leur héroïque imprudence ; enfin depuis quelques minutes elles commençaient à ressentir les sourds tressaillements d'un frisson fébrile, glacé ; puis, de douloureux élancements faisaient parfois battre leurs tempes ; mais attribuant ces symptômes, dont elles ignoraient le danger, aux suites de l'effroi que venait de leur causer Morok, tout ce qu'il y avait de bon, de valeureux en elles étouffa bientôt ces craintes ; elles échangèrent un tendre regard ; leur courage se ranima, et toutes deux, Rose d'un côté de la cloison, Blanche de l'autre, commencèrent séparément leurs pénibles recherches.

Gabriel, transporté dans la chambre des médecins de service, avait bientôt repris ses sens. Grâce à sa présence d'esprit et à son courage, sa blessure, cicatrisée à temps, ne pouvait plus avoir de suites dangereuses ; sa plaie pansée, il voulut retourner dans la salle des femmes, car c'était là qu'il donnait de pieuses consolations à une mourante quand on était venu le prévenir des affreux dangers qui pouvaient résulter de l'évasion de Morok.

Peu d'instants avant que le missionnaire entrât dans cette salle, Rose et Blanche arrivaient

presque ensemble au terme de leurs tristes recherches, l'une ayant parcouru la ligne gauche des lits, l'autre la ligne droite, séparées par la cloison qui traversait toute la salle...

Les deux sœurs ne s'étaient pas encore rejointes...

Leurs pas devenaient de plus en plus chancelants ; à mesure qu'elles s'avançaient , elles étaient obligées de s'appuyer de temps à autre sur les lits auprès desquels elles passaient ; les forces commençaient à leur manquer.

En proie à une sorte de vertige, de douleur et d'épouvante, elles ne paraissaient plus agir que machinalement...

Hélas! les orphelines venaient d'être frappées presque ensemble des terribles symptômes du choléra. Par suite de cette espèce de phénomène physiologique dont nous avons déjà parlé, phénomène fréquent chez les êtres jumeaux, et qui déjà plusieurs fois s'était révélé lors de deux ou trois maladies dont les jeunes filles avaient été pareillement atteintes, cette fois encore une cause mystérieuse, soumettant leur organisation à des sensations, à des accidents simultanés, semblait les assimiler à deux fleurs d'une même tige, qui tour à tour renaissent et se flétrissent ensemble.

Puis, l'aspect de toutes les souffrances , de

toutes les agonies auxquelles les orphelines venaient d'assister en traversant cette longue salle, avait encore accéléré le développement de cette foudroyante maladie. Rose et Blanche portaient déjà sur leur visage bouleversé, méconnaissable, la mortelle empreinte de la contagion, lorsque chacune d'elles sortit, de son côté, des subdivisions de la salle qu'elles venaient de parcourir sans trouver leur gouvernante.

Rose et Blanche, séparées jusqu'alors par la haute cloison qui régnait dans toute la longueur du salon, n'avaient pu s'apercevoir;... mais lorsque enfin elles jetèrent les yeux l'une sur l'autre, il se passa une scène déchirante.



VII

L'ange gardien.

A la fraîcheur charmante de Rose et de Blanche avait succédé une pâleur livide; leurs

grands yeux bleus, devenus caves, commençant à se retirer au fond de leurs orbites, paraissaient énormes ; leurs lèvres, naguère si vermeilles, se couvraient déjà d'une teinte violette... comme celle qui remplaçait peu à peu la transparence carminée de leurs joues et de leurs doigts effilés... On eût dit que tout ce qu'il y avait de rose et de pourpre dans leur ravissant visage se ternissait ainsi peu à peu sous le souffle bleuâtre et glacé de la mort...

Lorsque les orphelines se trouvèrent face à face, défaillantes, se soutenant à peine... un cri de mutuel effroi sortit de leur sein ; chacune, à la vue de l'épouvantable altération des traits de sa sœur, s'écria :

— Ma sœur... toi aussi, tu souffres?...

Et toutes deux se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre en fondant en larmes ; puis, s'interrogeant du regard :

— Mon Dieu, Rose... tu es bien pâle !

— Comme toi, ma sœur...

— Tu ressens aussi un frisson glacé?...

— Oui, je suis brisée ;... ma vue se trouble...

— Moi, j'ai la poitrine en feu...

— Ma sœur, nous allons peut-être mourir?...

— Pourvu que ce soit ensemble...

— Et notre pauvre père?...

— Et Dagobert?...

— Ma sœur... notre rêve... était vrai! s'écria tout à coup Rose presque délirante en jetant ses bras autour du cou de sa sœur. Regarde... regarde ;... l'ange Gabriel vient nous chercher...

A ce moment, en effet, Gabriel entrait dans l'espèce d'hémicycle réservé à chaque extrémité du salon.

— Ciel !... que vois-je?... les filles du maréchal Simon ! s'écria le jeune prêtre.

Et s'élançant, il reçut les orphelines entre ses bras ; elles n'avaient plus la force de se soutenir ; déjà leurs têtes alanguies, leurs yeux mourants, leur souffle péniblement oppressé, annonçaient les approches de la mort...

La sœur Marthe n'était qu'à quelques pas ; elle accourut à l'appel de Gabriel ; aidé de cette sainte femme, il put transporter les orphelines sur le lit réservé au médecin de garde.

De peur que le spectacle de cette déchirante agonie n'impressionnât trop vivement les malades voisins, la sœur Marthe tira un grand rideau, et les deux sœurs furent séparées, de la sorte, du reste de la salle.

Leurs mains s'étaient si étroitement entrelacées pendant un accès de paroxysme nerveux, que l'on ne put disjoindre leurs doigts crispés ; ce fut ainsi que les premiers secours leur furent

donnés... secours impuissants à vaincre le mal, mais qui du moins calmèrent pour quelques instants l'atroce violence de leurs douleurs et jetèrent une faible lueur au milieu de leur raison obscurcie et troublée.

A ce moment, Gabriel, debout à leur chevet et penché vers elles, les contemplait avec une douleur inexprimable; le cœur brisé, la figure baignée de larmes, il songeait avec épouvante au sort étrange qui le rendait témoin de la mort de ces deux jeunes filles, ses parentes, que peu de mois auparavant il avait arrachées aux horreurs de la tempête... Malgré la fermeté d'âme du missïonnaire, il ne pouvait s'empêcher de frémir en réfléchissant à la destinée des orphelines, à la mort de Jacques Rennepont, à l'effrayante captation qui, après avoir jeté M. Hardy dans la solitude claustrale de Saint-Hérem, en avait fait, presque à l'agonie, un membre de la société de Jésus [1]; le missionnaire se disait

[1] A propos de *captation,* nous recevons la communication du fait suivant, dont nous pouvons garantir l'authenticité. Seulement, par convenance, nous ne donnerons pas les noms.

« Monsieur,

« Voici une captation que les jésuites opèrent en ce moment (20 *juillet* 1845); ceci vous fera voir toute

que déjà quatre membres de la famille Rennepont... de sa famille à lui Gabriel, venaient

l'étendue de leur puissance et du mal qu'ils peuvent faire :

« Le fils de M. ***, horloger, rue ***, nº **, est âgé de vingt-huit ans. Il occupe la chaire de *** au collége de ***. Il paraît que les jésuites ont pénétré dans ce collége, et qu'ils ont d'abord déterminé ce jeune homme à embrasser l'état ecclésiastique; M. *** père est établi depuis trente-six ans, rue ***; c'est un des citoyens les plus estimables de l'arrondissement; des médailles et la croix d'honneur, données en récompense d'actes de dévouement et de courage, le grade d'officier dans la garde nationale, décerné par le choix de ses concitoyens, témoignent assez de ce qu'il y a d'honorable dans le caractère de cet excellent homme; mais, par cela même, il n'a pas dû faire fortune. Père d'une nombreuse famille qu'il a libéralement élevée, il comptait sur son fils aîné pour le soutenir dans sa vieillesse, et pour aider ses autres enfants. Ce fils lui avait constamment manifesté le plus entier dévouement et l'affection la plus tendre; il voulait, disait-il sans cesse, grâce au fruit de ses travaux, *acheter une maison de campagne à son père, où il pourrait se reposer de ses longs travaux,* soutenir *ses jeunes frères et devenir le protecteur de ses sœurs;* il touchait, en effet, à ce résultat : outre les quatre mille francs d'appointements affectés à sa chaire de ***, il avait des répétitions au collége ***, et pouvait se faire au moins dix mille francs par an; puis la Sorbonne, le collége de France l'attendaient peut-être un jour... Tels étaient la position et le noble cœur de ce jeune homme; c'était une belle proie pour les jésuites; ils viennent de s'en emparer. M. *** fils SE FAIT JÉSUITE; il part pour

d'être successivement frappés par un concours de circonstances funestes ; il se demandait en-

Rome où le *général* l'appelle. Aux pleurs, au désespoir d'un père, de frères, de sœurs qui attendaient tout de lui, le nouvel adepte, dont le cœur naguère si généreux est déjà flétri, répond froidement : « LE CIEL EN A DÉCIDÉ AU- « TREMENT. » et lorsque le digne père s'écrie : « *Mais ces « promesses pour moi et pour tes frères et sœurs, que tu « nous faisais quand tu nous aimais tant, que sont-elles « devenues ?* — LE CIEL A PRONONCÉ ! » telle est l'unique réponse du nouvel adepte des jésuites ; il a été impossible de rien obtenir de plus de ce jeune homme naguère si bon, si expansif, si dévoué à sa famille ; il n'a plus de cœur, il part pour Rome. Le plus malheureux des pères me racontait hier cette cruelle détermination, et il ajoutait : « *Si on le portait au cimetière, je pleurerais sa mort ; « mais le savoir vivant et sans âme depuis qu'il est devenu « la victime de ces infâmes corrupteurs, c'est pire que la « mort.* »

« Agréez, monsieur, etc.

« ***, *avocat à la cour royale de Paris.* »

Nous livrons à tous les pères, à toutes les mères de famille l'appréciation de ce fait d'effrayante captation ! Et le parti prêtre, qui prend son mot d'ordre à Rome, et qui dispose de ces terribles moyens d'action sur la jeunesse, même en dehors de ses séminaires, ose demander une part égale à celle des laïques dans le libre enseignement ! Et ce parti a l'audace de s'étonner de ce que les gens de bon sens ne veulent lui accorder qu'un droit d'enseignement très-limité, et, encore, prudemment en-

fin avec effroi comment les détestables intérêts de la société d'Ignace de Loyola étaient servis par une fatalité si providentielle ?... L'étonnement du jeune missionnaire eût fait place à l'horreur la plus profonde, s'il eût connu la part que Rodin et ses complices avaient à la mort de Jacques Rennepont, en faisant surexciter par Morok les mauvais penchants de cet artisan, et à la fin prochaine de Rose et de Blanche, en faisant exalter par la princesse de Saint-Dizier les inspirations généreuses des orphelines jusqu'à un héroïsme homicide.

Rose et Blanche, sortant un moment du douloureux anéantissement où elles étaient plongées, ouvrirent à demi leurs grands yeux déjà troubles, éteints ; et puis toutes deux, de plus en plus délirantes, attachèrent un regard fixe et extatique sur l'angélique figure de Gabriel...

— Ma sœur, dit Rose d'un voix affaiblie, vois-tu l'archange... comme dans notre rêve... en Allemagne?

— Oui... il y a trois jours... il nous est encore apparu.

— Il vient... nous chercher...

touré des réserves les plus excessives, des restrictions les plus sévères et de la surveillance la plus incessante, la plus directe, la plus absolue!

— Hélas! notre mort... sauvera-t-elle notre pauvre mère... du purgatoire?...

— Archange... saint archange... priez Dieu pour notre mère... et pour nous...

Jusqu'alors, Gabriel, stupéfait d'étonnement et de douleur, presque suffoqué par les sanglots, n'avait pu trouver une parole; mais, à ces mots des orphelines, il s'écria :

— Chères enfants, pourquoi douter du salut de votre mère?... Ah!... jamais âme plus pure, plus sainte, n'est remontée vers le Créateur... Votre mère!... mais, je le sais par mon père adoptif, ses vertus, son courage, ont fait l'admiration de ceux qui la connaissaient... aussi, croyez-moi... Dieu l'a bénie...

— Oh! tu l'entends... ma sœur...! s'écria Rose, et un éclair de joie céleste illumina un instant la figure livide des orphelines. Notre mère est bénie de Dieu!...

— Oui, oui, reprit Gabriel, écartez ces idées funestes... pauvres enfants;... reprenez courage... vous ne mourrez pas... songez à votre père...

— Notre père, dit Blanche en tressaillant.

Et elle reprit avec un mélange de raison et d'exaltation délirante qui eût déchiré l'âme la plus indifférente :

— Hélas! il ne nous retrouvera plus à son

retour... Pardonne-nous, mon père;... nous n'avons pas cru mal agir... Nous avons, comme toi, voulu faire quelque chose de généreux, en tâchant d'aller secourir notre gouvernante...

— Et puis nous ne savions pas mourir si vite et sitôt... Hier encore nous étions gaies, heureuses...

— Oh ! bon archange, vous apparaîtrez en rêve à notre père, comme vous nous êtes apparu; vous lui direz qu'en mourant, la dernière pensée... de ses enfants... a été pour lui...

— C'est sans en prévenir Dagobert que nous sommes... venues ici;... que notre père ne le gronde pas.

— Saint archange, reprit l'autre orpheline d'une voix de plus en plus affaiblie, à Dagobert aussi... vous apparaîtrez... pour lui dire que nous lui demandons pardon du chagrin que notre mort lui aura causé...

— Que notre vieil ami donne... une bonne caresse pour nous au pauvre Rabat-Joie, notre gardien fidèle, ajouta Blanche en tâchant de sourire.

— Et puis... enfin..., reprit Rose d'une voix plus faible, promettez-nous d'apparaître aussi à deux personnes... qui ont été si affectueuses pour nous;... portez-leur notre dernier sou-

venir,... à cette bonne Mayeux... et à cette belle mademoiselle Adrienne...

— Nous n'oublions... personne de ceux qui nous ont aimées..., dit Blanche avec un suprême effort ; maintenant... que le bon Dieu... fasse... que nous allions rejoindre notre mère... pour ne plus jamais la quitter.

— Vous nous l'avez promis... vous savez... bon archange, dans le rêve... vous nous avez dit : « Pauvres enfants venues... de si loin... vous aurez... traversé cette terre... pour aller vous reposer à jamais dans le sein maternel... »

— Oh ! c'est affreux... affreux... si jeunes... et aucun espoir... de les sauver.... murmura Gabriel en cachant dans ses mains sa figure altérée. Seigneur, Seigneur, tes vues sont impénétrables... Hélas ! pourquoi frapper ces enfants d'une mort si cruelle ?

Rose poussa un grand soupir et dit d'une voix expirante :

— Que nous soyons... ensevelies... ensemble... afin d'être... après notre mort... comme pendant notre vie... ensemble...

Et les deux sœurs tournèrent leurs regards expirants et tendirent leurs mains suppliantes vers Gabriel.

— Oh ! saints martyrs du plus généreux dévouement, s'écria le missionnaire en levant

au ciel ses yeux baignés de larmes, âmes angéliques!... trésor d'innocence et de candeur, remontez... remontez au ciel!... puisque, hélas! Dieu vous rappelle à lui, comme si la terre n'était pas digne de vous posséder.

— Ma sœur!... mon père!...

Tels furent les mots suprêmes que les orphelines prononcèrent d'une voix mourante...

Puis, les deux sœurs, par un dernier mouvement instinctif, semblèrent vouloir se serrer l'une contre l'autre, leurs paupières appesanties se soulevèrent à demi, comme pour échanger encore un regard; alors elles frissonnèrent deux ou trois fois; leurs membres s'affaissèrent... et un profond soupir s'exhala de leurs lèvres violettes, faiblement entr'ouvertes...

Rose et Blanche étaient mortes!...

Gabriel et la sœur Marthe, après avoir fermé la paupière des orphelines, s'agenouillèrent pour prier auprès de la couche funèbre.

Tout à coup un grand tumulte se fit entendre dans la salle.

Bientôt des pas précipités, mêlés d'imprécations, retentirent; le rideau qui environnait cette scène lugubre s'ouvrit, et Dagobert entra précipitamment, pâle, égaré, les habits en désordre...

A la vue de Gabriel et de la sœur de charité

agenouillés auprès du corps de *ses enfants,* le soldat, pétrifié, poussa un cri terrible, essaya de faire un pas... mais en vain, car, avant que Gabriel eût pu courir à lui, Dagobert tomba à la renverse, et sa tête grise rebondit sur le parquet.

. . . .

Il fait nuit... une nuit sombre, orageuse.

Une heure du matin vient de sonner à l'église de Montmartre.

C'est au cimetière de Montmartre que, le même jour, on a transporté le cercueil qui, selon le vœu de Rose et de Blanche, les contenait toutes deux...

A travers l'ombre épaisse qui enveloppe le champ des morts, on voit errer une pâle lumière.

C'est le fossoyeur.

Il marche avec précaution, une lanterne sourde à la main.

Un homme, enveloppé d'un manteau, l'accompagne; sa tête est baissée; il pleure.

C'est Samuel...

Samuel... le vieux juif... le gardien de la maison de la rue Saint-François.

La nuit des funérailles de Jacques Rennepont, le premier mort des sept héritiers, enterré dans un autre cimetière, Samuel est aussi venu s'en-

tretenir mystérieusement avec le fossoyeur... pour en obtenir à prix d'or... une faveur...

Étrange et effrayante faveur !

Après avoir traversé bien des sentiers bordés de cyprès, côtoyé bien des tombes, le juif et le fossoyeur arrivèrent à une petite clairière, située près de la muraille occidentale du cimetière.

La nuit était toujours si noire, que l'on y voyait à peine.

Après avoir promené çà et là sa lanterne à terre et autour de lui, le fossoyeur, montrant à Samuel au pied d'un grand if, aux longs rameaux noirs, une éminence de terre fraîchement remuée, lui dit :

— C'est là...

— Vous en êtes sûr ?...

— Oui, oui... deux corps dans une même bière... ça ne se rencontre pas tous les jours.

— Hélas !... toutes deux dans le même cercueil..., dit le juif en gémissant.

— Maintenant que vous savez l'endroit... que voulez-vous de plus? demanda le fossoyeur.

Samuel ne répondit pas.

Il tomba à genoux, baisa pieusement la terre qui recouvrait la fosse, puis se relevant, les joues baignées de larmes, il s'approcha du fossoyeur et lui parla quelques instants tout bas...

à l'oreille, tout bas... quoiqu'ils fussent seuls, au fond de ce cimetière désert.

Alors entre ces deux hommes commença un mystérieux entretien que la nuit enveloppait de son ombre, de son silence.

Le fossoyeur, épouvanté de ce que Samuel lui demandait, refusa d'abord.

Mais le juif employant tour à tour la persuasion, les instances, les prières, les larmes, et enfin la séduction de l'or que l'on entendit tinter, le fossoyeur, après une longue résistance, parut vaincu ;... quoique frémissant à la pensée de ce qu'il promettait à Samuel, il lui dit d'une voix altérée :

— Dans la nuit de demain... à deux heures.

— Je serai derrière ce mur, dit Samuel en montrant, à l'aide de la lanterne, la clôture peu élevée; pour signal... je jetterai trois pierres dans le cimetière.

— Oui... pour signal, trois pierres, répondit le fossoyeur en frissonnant et en essuyant la sueur froide qui coulait de son front.

Retrouvant un reste de vigueur, Samuel, malgré son grand âge, s'aidant des anfractuosités des pierres, escalada le mur peu élevé à cet endroit, et disparut.

Le fossoyeur regagna sa maison à grands pas... regardant de temps à autre avec effroi

derrière lui, comme s'il eût été poursuivi par quelque sinistre vision.

. . . .

Le soir des funérailles de Rose et de Blanche, Rodin écrivit deux billets.

Le premier, adressé à son mystérieux correspondant de Rome, faisait allusion à la mort de Jacques Rennepont, à la mort de Rose et de Blanche Simon, à la captation de M. Hardy et à la donation de Gabriel, événements qui réduisaient le nombre des héritiers à deux... à mademoiselle de Cardoville et à Djalma.

Ce premier billet, écrit par Rodin et adressé à Rome, contenait ces seuls mots :

« *Qui de* SEPT *ôte* CINQ *reste :* DEUX.

« *Faites connaître ce résultat au cardinal-prince; et qu'il marche,... car moi j'avance... j'avance... j'avance...* »

Le second billet, d'une écriture contrefaite, fut adressé et devait parvenir sûrement au maréchal Simon.

Il contenait ce peu de mots :

« *S'il en est temps encore, revenez en hâte, vos filles sont mortes.*

« *On vous dira qui les a tuées.* »

VIII

La ruine.

C'est le lendemain de la mort des filles du maréchal Simon.

Mademoiselle de Cardoville ignore encore la funeste fin de ses jeunes parentes ; sa figure est rayonnante de bonheur. Jamais elle n'a été plus jolie ; jamais ses yeux n'ont été plus brillants, son teint d'une blancheur plus éblouissante, ses lèvres d'un corail plus humide. Selon son habitude, un peu excentrique, de se vêtir chez elle d'une manière pittoresque, Adrienne porte, quoiqu'il soit environ trois heures de l'après-midi, une robe de moire d'un vert pâle, à jupe très-ample, dont les manches et le corsage largement tailladé de rose sont rehaussés de passementeries de jais blanc d'une exquise délicatesse ; un léger réseau de perles, aussi de jais blanc, cachant la natte épaisse qui se tord derrière la tête d'Adrienne, forme une sorte de coiffure orientale d'une originalité

charmante, qui accompagne à merveille les longues boucles des cheveux de la jeune fille qui encadrent son visage et tombent presque jusque sur son sein arrondi.

A l'expression de bonheur ineffable qui épanouit les traits de mademoiselle de Cardoville, se joint certain air résolu, railleur, incisif, qui ne lui est pas habituel ; sa ravissante tête semble se redresser plus vaillante encore sur son cou gracieux et blanc comme celui d'un cygne ; on dirait qu'une ardeur mal contenue dilate ses petites narines roses et sensuelles, et qu'elle attend avec une impatience hautaine le moment d'une lutte agressive et ironique...

Non loin d'Adrienne est la Mayeux ; elle a repris dans la maison la place qu'elle y avait d'abord occupée; la jeune ouvrière porte le deuil de sa sœur; son visage exprime une tristesse douce et calme; elle regarde mademoiselle de Cardoville avec surprise; car jamais jusqu'alors elle n'a vu la physionomie de la belle patricienne empreinte de cette expression d'audace et d'ironie.

Mademoiselle de Cardoville n'avait pas la moindre coquetterie, dans le sens étroit et vulgaire de ce mot ; pourtant elle jetait un regard interrogatif sur la glace devant laquelle elle se tenait debout ; puis, après avoir rendu sa sou-

plesse élastique à une boucle de ses longs cheveux d'or, en l'enroulant un moment sur son doigt d'ivoire, elle effaça du plat de sa main quelques plis imperceptibles formés par le froncement de l'épaisse étoffe autour de son élégant corsage.

Ce mouvement et celui qu'elle fit en tournant à demi le dos à la glace pour voir si sa robe s'ajustait parfaitement de tout point, révélèrent par une ondulation serpentine tout le charme voluptueux, tous les divins trésors de cette taille souple, fine et cambrée; car, malgré la richesse sculpturale du contour de ses hanches et de ses épaules, blanches, fermes et lustrées comme un beau marbre pentélique, Adrienne était aussi l'une de ces heureuses privilégiées du Seigneur... qui peuvent se faire une ceinture de leur jarretière.

Ces charmantes évolutions de coquetterie féminine accomplies avec une grâce indicible, Adrienne, se tournant vers la Mayeux, dont la surprise allait croissant, lui dit en souriant :

— Ma douce Madeleine, ne vous moquez pas trop de ma question. Que diriez-vous d'un tableau... qui me représenterait comme me voilà?...

— Mais, mademoiselle...

— Comment, encore... mademoiselle? dit Adrienne d'un ton de doux reproche.

— Mais... Adrienne..., reprit la Mayeux, je dirais que je vois un charmant tableau... et que, comme toujours, vous êtes mise avec un goût parfait...

— Vous ne me trouvez pas mieux... aujourd'hui... que les autres jours? Cher poëte... je commence par vous déclarer que ce n'est pas pour moi que je vous demande cela..., ajouta gaiement Adrienne.

— Je m'en doute, répondit la Mayeux en souriant un peu; eh bien! à vrai dire, il est impossible d'imaginer une toilette plus à votre avantage. Cette robe, d'un vert tendre et d'un rose pâle, relevée par le doux éclat de ces garnitures de jais blanc, qui s'harmonise si merveilleusement avec l'or de vos cheveux, tout cela fait que, de ma vie, je vous le répète, je n'ai vu un plus gracieux tableau...

Ce que la Mayeux disait, elle le sentait, et elle se trouvait heureuse de pouvoir l'exprimer, car nous avons dit la vive admiration de cette âme poétique pour tout ce qui était beau.

— Eh bien! reprit gaiement Adrienne, je suis ravie de ce que vous me trouviez mieux aujourd'hui qu'un autre jour, mon amie.

— Seulement..., reprit la Mayeux en hésitant.

— Seulement ? dit Adrienne en regardant la jeune ouvrière d'un air interrogatif.

— Seulement, mon amie, reprit la Mayeux. si je ne vous ai jamais vue plus jolie... jamais non plus je n'ai vu sur vos traits l'expression résolue, ironique que vous aviez tout à l'heure... C'était comme un air d'impatient défi...

— C'est cela même, ma douce petite Madeleine, dit Adrienne en se jetant au cou de la Mayeux avec une joyeuse tendresse ; il faut que je vous embrasse pour m'avoir si bien devinée; car si j'ai, voyez-vous, cet air un peu agressif... c'est que j'attends ma chère tante.

— Madame la princesse de Saint-Dizier, s'écria la Mayeux avec crainte, cette grande dame si méchante qui vous a fait tant de mal?

— Justement, elle m'a demandé un moment d'entretien, et je me fais une joie de la recevoir...

— Une joie !

— Une joie... un peu moqueuse, un peu ironique... un peu méchante, il est vrai, reprit gaiement Adrienne. Jugez donc... elle regrette ses galanteries, sa beauté, sa jeunesse; enfin son embonpoint même la désole, cette sainte

femme !... et elle va me voir belle, aimée, amoureuse, et... mince... oui, surtout mince..., ajouta mademoiselle de Cardoville en riant comme une folle.

Puis elle reprit :

— Or, vous ne pouvez vous imaginer, mon amie, l'envie forcenée, le désespoir atroce que cause aux ridicules prétentions d'une grosse femme mûre... la vue d'une jeune femme... mince...

— Mon amie !... dit sérieusement la Mayeux, vous plaisantez ;... et pourtant. je ne sais pourquoi la venue de la princesse m'effraye...

— Cher et tendre cœur, rassurez-vous donc, reprit affectueusement Adrienne ; cette femme, je ne la crains pas... je ne la crains plus ;... pour le lui bien prouver, et aussi pour la désoler beaucoup, je vais la traiter, elle, un monstre d'hypocrisie, de méchanceté, de noirceur... elle, qui vient sans doute ici dans quelque dessein affreux... je vais la traiter en femme inoffensive et ridicule... pour tout dire. en grosse femme !...

Et Adrienne se prit à rire de nouveau.

Un valet de chambre entra, interrompit l'accès de folle gaieté d'Adrienne, et lui dit :

— Madame la princesse de Saint-Dizier fait demander si mademoiselle peut la recevoir?

— Certainement, dit mademoiselle de Cardoville.

Le domestique sortit.

La Mayeux allait, par discrétion, se lever et quitter la chambre.

Adrienne la retint et lui dit avec un accent de sérieuse tendresse en lui prenant la main :

— Mon amie... restez;... je vous en prie...

— Vous voulez...

— Oui... je veux... toujours par vengeance, reprit Adrienne en souriant, montrer à madame de Saint-Dizier... que j'ai une tendre amie;... qu'enfin je jouis de tous les bonheurs à la fois...

— Mais Adrienne, reprit timidement la Mayeux, pensez donc... que...

— Silence! Voici la princesse, restez... Je vous le demande en grâce et comme un service. Votre rare instinct de cœur... devinera peut-être le but caché de sa visite;... les pressentiments de votre affection ne m'ont-ils pas éclairée sur les trames de cet odieux Rodin?

Devant une telle prière, la Mayeux ne pouvait hésiter; elle resta, mais fit quelques pas pour se reculer de la cheminée; Adrienne la prit par la main, la fit se rasseoir dans le fauteuil qu'elle occupait au coin du foyer et lui dit :

— Ma chère Madeleine, gardez votre place ; vous ne devez rien à madame de Saint-Dizier ; moi, c'est différent : elle vient chez moi.

A peine Adrienne avait-elle prononcé ces mots, que la princesse entra, la tête haute, l'air imposant (et elle avait, on l'a dit, le plus grand air du monde), le pas ferme, la démarche altière.

Les caractères les plus entiers, les esprits les plus réfléchis, cèdent presque toujours par quelque endroit à de puériles faiblesses ; une envie féroce, excitée par l'élégance, par la beauté, par l'esprit d'Adrienne, avait toujours eu une large part dans la haine de la princesse contre sa nièce ; quoiqu'il lui fût impossible de songer à rivaliser avec Adrienne, et qu'elle n'y songeât même pas sérieusement, madame de Saint-Dizier n'avait pu s'empêcher, pour se rendre à l'entrevue qu'elle lui avait demandée, de mettre plus de recherche dans sa toilette et de se faire corser, serrer, sangler à triple tour, dans sa robe de taffetas changeant ; compression qui lui rendait le visage beaucoup plus coloré qu'elle ne l'avait habituellement. En un mot, la foule de jaloux et haineux sentiments qui l'animaient contre Adrienne avaient, à la seule pensée de cette rencontre, jeté une telle perturbation dans l'esprit ordinairement calme

et mesuré de la princesse, qu'au lieu de ces toilettes simples et peu voyantes qu'en femme de tact et de goût elle portait d'ordinaire, elle avait commis la maladresse d'une robe gorge de pigeon et d'un chapeau grenat orné d'un magnifique oiseau de paradis.

La haine. l'envie et l'orgueil du triomphe (la dévote songeait à l'habileté perfide avec laquelle elle avait envoyé à une mort presque assurée les filles du maréchal Simon), l'exécrable espérance mal dissimulée de réussir dans de nouvelles trames, se partageaient pour ainsi dire l'expression de la physionomie de la princesse de Saint-Dizier lorsqu'elle entra chez sa nièce.

Adrienne, sans faire un pas au-devant de sa tante, se leva néanmoins très-poliment du sofa où elle était assise, fit une demi-révérence remplie de grâce et de dignité, puis elle se rassit; montrant alors du geste à la princesse un fauteuil placé en face de la cheminée dont la Mayeux occupait un angle et elle, Adrienne, un autre côté, elle dit :

— Donnez-vous la peine de vous asseoir, madame.

La princesse devint très-rouge, resta debout et jeta un regard de dédaigneuse et insolente surprise sur la Mayeux. qui, fidèle à la recom-

mandation d'Adrienne, s'était légèrement inclinée à l'entrée de madame de Saint-Dizier sans lui offrir sa place. La jeune ouvrière avait agi de la sorte, et par réflexion de dignité, et en écoutant aussi la voix de sa conscience qui lui disait que la véritable supériorité de position n'appartenait pas à cette princesse lâche, hypocrite et méchante, mais à elle, la Mayeux, si admirablement bonne et dévouée.

— Ayez donc la bonté de vous asseoir, madame, reprit Adrienne de sa voix douce, en désignant à sa tante le siége vacant.

— L'entretien que je vous ai demandé, mademoiselle, dit la princesse, doit être secret.

— Je n'ai pas de secret, madame, pour ma meilleure amie; vous pouvez donc parler devant mademoiselle.

— Je sais depuis longtemps, reprit madame de Saint-Dizier avec une ironie amère, qu'en toutes choses, vous vous souciez fort peu du secret et que vous êtes facile sur le choix de ce que vous appelez vos amis... Mais vous me permettrez d'agir autrement que vous. Si vous n'avez pas de secrets, mademoiselle, j'en ai... moi... et je n'entends pas en faire confidence à la première venue...

Et la dévote jeta un nouveau coup d'œil de mépris sur la Mayeux.

Celle-ci, blessée du ton insolent de la princesse, répondit doucement et simplement :

— Je ne vois pas jusqu'ici, madame, la différence si humiliante qui peut exister entre la première... et la dernière venue chez mademoiselle de Cardoville.

— Comment?... *Ça* parle? s'écria la princesse d'un ton de pitié superbe et insolente.

— Du moins, madame... *ça* répond, reprit la Mayeux de sa voix calme.

— Je veux vous entretenir seule, est-ce clair, mademoiselle? dit impatiemment la dévote à sa nièce.

— Pardon... je ne vous comprends pas, madame, fit Adrienne d'un air étonné; mademoiselle, qui m'honore de son amitié, veut bien consentir à assister à l'entretien que vous m'avez demandé... Je dis qu'elle le veut bien... parce qu'il lui faut, en effet, une très-affectueuse condescendance pour se résigner à entendre... pour l'amour de moi... toutes les choses gracieuses, bienveillantes... charmantes... dont vous venez sans doute me faire part...

— Mais, mademoiselle..., dit vivement la princesse.

— Permettez-moi de vous interrompre, madame, reprit Adrienne avec l'accent d'une

aménité parfaite, et comme si elle eût adressé à la dévote les compliments les plus flatteurs. Afin de vous mettre tout de suite en confiance avec mademoiselle, je m'empresse de vous apprendre qu'elle est instruite de toutes les saintes perfidies... de toutes les pieuses noirceurs... de toutes les dévotes indignités... dont vous avez voulu et failli me rendre victime;... elle sait enfin que vous êtes une mère de l'Église... comme on en voit peu... Puis-je espérer maintenant, madame, voir cesser votre délicate et intéressante réserve?

— En vérité, dit la princesse avec une sorte d'ébahissement courroucé, je ne sais si je veille ou si je rêve...

— Ah! mon Dieu! dit Adrienne d'un air alarmé, ce doute que vous manifestez sur l'état de vos facultés est inquiétant, madame. Le sang vous monte sans doute à la tête... car votre visage est très-coloré;... vous semblez oppressée... comprimée... déprimée... peut-être... (l'on peut se dire cela entre femmes), peut-être êtes-vous un peu serrée... madame?

Ces mots, dits par Adrienne avec un adorable semblant d'intérêt et de naïveté, manquèrent de faire suffoquer la princesse, qui, malgré elle, devint cramoisie, et s'écria, en s'asseyant brusquement :

— Eh bien! soit, mademoiselle... je préfère cet accueil à tout autre, il me met à l'aise... en confiance, comme vous dites...

— N'est-ce pas, madame? dit Adrienne en souriant; au moins, l'on peut franchement dire tout ce que l'on a sur le cœur... ce qui doit avoir pour vous le charme de la nouveauté... Voyons, entre nous, avouez que vous me savez gré de vous mettre ainsi à même de déposer un instant ce fâcheux masque de dévotion, de douceur et de bonté qui doit tant vous peser...

En entendant les sarcasmes d'Adrienne, innocente vengeance bien excusable, si l'on songe à tout le mal que la princesse avait fait ou voulu faire à sa nièce, la Mayeux sentait son cœur se serrer, car, plus qu'Adrienne, et avec raison, elle redoutait la princesse, qui reprit avec plus de sang-froid :

— Mille grâces, mademoiselle, de vos excellentes intentions et de vos sentiments pour moi; je les apprécie tels qu'ils sont, et comme je dois; j'espère, sans plus attendre, vous le prouver.

— Voyons, voyons, madame, répondit Adrienne avec enjouement. Contez-nous donc cela tout de suite... Je suis d'une impatience... d'une curiosité...

— Et pourtant, dit la princesse en feignant à son tour un enjouement ironique et amer, vous êtes à mille lieues de vous douter de ce que je vais vous annoncer...

—Vraiment?... moi, je crains, madame, que votre candeur, que votre modestie ne vous abusent, reprit Adrienne avec la même affabilité railleuse, car il est bien peu de choses qui, de votre part, puissent me surprendre, madame. Ne savez-vous pas... que, de vous... je m'attends à tout?

— Peut-être, mademoiselle..., dit la dévote en articulant lentement ses paroles; si, par exemple... je vous disais... qu'en vingt-quatre heures, d'ici à demain... je suppose... vous allez être réduite... à la misère...

Ceci était si imprévu, que mademoiselle de Cardoville fit malgré elle un vif mouvement de surprise, et que la Mayeux tressaillit.

— Ah!... mademoiselle, dit la princesse avec une joie triomphante et d'un ton doucereusement cruel en voyant la surprise croissante de sa nièce, avouez maintenant que je vous étonne... quoique peu de chose de ma part, disiez-vous, dût avoir le droit de vous surprendre. Combien vous avez eu raison de donner à notre entretien le tour qu'il a pris!... Il m'aurait fallu toutes sortes de périphrases pour vous

dire : « Mademoiselle, demain vous serez aussi pauvre que vous êtes riche aujourd'hui... », tandis que je vous apprends cela tout simplement... tout bonnement... tout naïvement.

Son premier étonnement passé, Adrienne reprit en souriant avec un calme qui stupéfia la dévote :

— Eh bien! je vous l'avoue franchement, madame, oui, j'ai été surprise... car je m'attendais, de votre part, à quelqu'une de ces noires méchancetés où vous excellez, à quelque perfidie bien ourdie, bien cruelle... Mais pouvais-je croire que vous feriez un si grand état d'une pareille insignifiance?...

— Être ruinée... complétement ruinée..., s'écria la dévote, ruinée d'ici à demain, vous, si audacieusement prodigue; voir non-seulement tous vos revenus, mais cet hôtel, mais vos meubles, vos chevaux, vos bijoux, voir tout enfin, jusqu'à ces ridicules parures dont vous êtes si vaine... mis sous le séquestre, vous appelez cela une insignifiance? Vous qui dépensez indifféremment des milliers de louis, vous voir réduite à une pension alimentaire bien inférieure aux gages que vous donnez à une de vos femmes, vous appelez cela une insignifiance?

Au cruel désappointement de sa tante,

Adrienne, qui paraissait de plus en plus rassérénée, allait répondre à la princesse, lorsque la porte du salon s'ouvrit, et, sans qu'il eût été annoncé, le prince Djalma entra.

Une folle et orgueilleuse tendresse resplendit sur le front radieux d'Adrienne à la vue du prince, et il est impossible de rendre le regard de bonheur triomphant et dédaigneux qu'elle jeta sur madame de Saint-Dizier.

Jamais non plus Djalma n'avait été plus idéalement beau ; jamais non plus bonheur plus ineffable n'avait rayonné sur un visage humain. L'Indien portait une longue robe de cachemire blanc à mille raies de pourpre et d'or; son turban était de même couleur et de même étoffe ; un magnifique châle à palmes lui servait de ceinture.

A la vue de l'Indien, qu'elle n'avait pas espéré rencontrer chez mademoiselle de Cardoville, la princesse de Saint-Dizier ne put cacher d'abord son profond étonnement.

Ce fut donc entre madame de Saint-Dizier, Adrienne, la Mayeux et Djalma, que se passa la scène suivante.

IX

Souvenirs.

Djalma, n'ayant jamais jusqu'alors rencontré chez Adrienne madame de Saint-Dizier, avait d'abord paru assez surpris de sa présence. La princesse, gardant un moment le silence, contemplait tour à tour avec une haine sourde et une envie implacable ces deux êtres si beaux, si jeunes, si amoureux, si heureux ; tout à coup elle tressaillit comme si un souvenir d'une grande importance s'offrait brusquement à son esprit, et, durant quelques secondes, elle resta profondément absorbée.

Adrienne et Djalma profitaient de ce moment pour se *couver* des yeux, avec une sorte d'idolâtrie ardente qui remplissait leurs yeux d'une flamme humide ; puis, à un mouvement de madame de Saint-Dizier qui parut sortir de sa préoccupation momentanée, mademoiselle de Cardoville dit en souriant au jeune Indien :

— Mon cher cousin, je vais réparer un oubli, je vous l'avoue, très-volontaire (vous en saurez la cause), en vous parlant, pour la première fois, d'une de mes parentes à laquelle j'ai l'honneur de vous présenter... madame la princesse de Saint-Dizier.

Djalma s'inclina.

Mademoiselle de Cardoville reprit vivement au moment où sa tante allait répondre :

— Madame de Saint-Dizier venait me faire très-gracieusement part d'un événement on ne peut plus heureux pour moi... et dont je vous instruirai plus tard, mon cousin, à moins que cette bonne princesse ne veuille me priver du plaisir de vous faire cette confidence.

L'arrivée inattendue de Djalma, les souvenirs qui venaient subitement frapper l'esprit de la princesse, modifièrent sans doute beaucoup ses premiers projets, car, au lieu de poursuivre l'entretien à l'endroit de la ruine d'Adrienne, madame de Saint-Dizier répondit en souriant d'un air doucereux, qui cachait une odieuse arrière-pensée :

— Je serais désolée, prince, de priver mon aimable et chère nièce du plaisir de vous annoncer bientôt l'heureuse nouvelle dont elle parle, et dont, en bonne parente... je me suis hâtée de venir l'instruire... Voici à ce sujet

quelques notes (et la princesse remit un papier à Adrienne) qui, je l'espère, lui démontreront jusqu'à la plus entière évidence... la réalité de ce que je lui annonce.

— Mille grâces, ma chère tante, dit Adrienne en prenant le papier avec une souveraine indifférence, cette précaution, cette preuve étaient superflues; vous le savez, je vous crois toujours sur parole... lorsqu'il s'agit de votre bienveillance envers moi.

Malgré son ignorance des perfidies raffinées, des cruautés perlées de la civilisation, Djalma, doué d'un tact très-fin comme toutes les natures un peu sauvages et violemment impressionnables, ressentait une sorte de malaise moral en entendant cet échange de fausses aménités; il n'en devinait pas le sens détourné; mais, pour ainsi dire, elles sonnaient faux à son oreille; puis, instinct ou pressentiment, il éprouvait une vague répulsion pour madame de Saint-Dizier.

En effet, la dévote, songeant à la gravité de l'incident qu'elle s'apprêtait à soulever, contenait à peine son agitation intérieure, que trahissaient la coloration croissante de son visage, son sourire amer et l'éclat méchant de son regard; aussi, à la vue de cette femme, Djalma, ne pouvant vaincre une antipathie

croissante, resta silencieux, attentif, et ses traits charmants perdirent même de leur sérénité première.

La Mayeux se sentait aussi sous le coup d'une impression de plus en plus pénible ; elle jetait tour à tour des regards craintifs sur la princesse, implorants vers Adrienne, comme pour supplier celle-ci de cesser un entretien dont la jeune ouvrière pressentait les suites funestes.

Mais, malheureusement, madame de Saint-Dizier avait alors trop d'intérêt à prolonger cette entrevue, et mademoiselle de Cardoville, puisant un nouveau courage, une nouvelle et audacieuse confiance, dans la présence de l'homme qu'elle adorait, ne voulait que trop jouir du cruel dépit que causait à la dévote la vue d'un amour heureux, malgré tant de complots infâmes tramés par elle et par ses complices.

Après un instant de silence, madame de Saint-Dizier prit la parole et dit d'un ton doucereux et insinuant :

— Mon Dieu, prince, vous ne sauriez croire combien j'ai été ravie d'apprendre par le bruit public (car on ne parle pas d'autre chose, et pour raison), d'apprendre, dis-je, votre adorable affection pour ma chère nièce, car, sans

vous en douter, vous me tirez d'un furieux embarras.

Djalma ne répondit pas, mais il regarda mademoiselle de Cardoville d'un air surpris et presque attristé, comme pour lui demander ce que voulait dire sa tante.

Celle-ci, s'étant aperçue de cette muette interrogation, reprit :

— Je vais être plus claire, prince ; en un mot, vous comprenez que me trouvant la plus proche parente de cette chère et mauvaise petite tête... (elle désigna Adrienne du regard), j'étais plus ou moins responsable de son avenir aux yeux de tous ;... et voici, prince, que vous arrivez justement de l'autre monde pour vous charger candidement de cet avenir qui m'effrayait si fort ;... c'est charmant, c'est excellent ; aussi, en vérité, l'on se demande ce qu'il y a de plus à admirer en vous, de votre bonheur ou de votre courage.

Et la princesse, jetant un regard d'une méchanceté diabolique sur Adrienne, attendit sa réponse d'un air de défi.

— Écoutez bien ma bonne tante, mon cher cousin, se hâta de dire la jeune fille en souriant avec calme ; depuis un instant que cette tendre parente nous voit, vous et moi, réunis et heureux, son âme est tellement inondée de

joie, qu'elle a besoin de s'épancher ; et vous ne pouvez vous imaginer ce que sont les épanchements d'une si belle âme... Un peu de patience... et vous en jugerez...

Puis Adrienne ajouta le plus naturellement du monde :

— Je ne sais pourquoi, à propos de ces épanchements de ma chère tante, car cela y a peu de rapport, je me souviens de ce que vous me disiez, mon cousin, de certaines espèces de vipères de votre pays : souvent, dans une morsure impuissante, elles se brisent les dents qui filtrent le venin et l'absorbent ainsi mortellement, de sorte qu'elles sont elles-mêmes victimes du poison qu'elles distillent... Voyons, ma chère tante, vous qui avez un si bon, un si noble cœur... je suis sûre que vous vous intéresserez tendrement à ces pauvres vipères...

La dévote jeta un regard implacable à sa nièce, et reprit d'une voix altérée :

— Je ne vois pas beaucoup le but de cette histoire naturelle ; et vous, prince?

Djalma ne répondit pas ; accoudé à la cheminée, il jetait un regard de plus en plus sombre et pénétrant sur la princesse ; une haine involontaire pour cette femme lui montait au cœur.

— Ah ! ma chère tante, reprit Adrienne d'un

ton de doux reproche, aurais-je donc trop présumé de votre cœur? vous n'avez pas de sympathie, même... pour les vipères; pour qui en aurez-vous donc? mon Dieu! Après tout, cela se conçoit, ajouta Adrienne comme se parlant à elle-même par réflexion, elles sont si *minces*... Mais laissons ces folies, reprit-elle gaiement en voyant la rage contenue de la dévote. Dites-nous donc vite, bonne tante, toutes les tendres choses que vous inspire la vue de notre bonheur.

— Mais je l'espère bien, mon aimable nièce; d'abord, je ne saurais trop féliciter ce cher prince d'être venu du fond de l'Inde pour se charger de vous... en toute confiance... les yeux fermés... le digne nabab... de vous, pauvre chère enfant, que l'on a été obligé de renfermer comme folle (afin de donner un nom décent à vos débordements), vous savez bien... à cause de ce beau garçon que l'on a trouvé caché chez vous;... mais aidez-moi donc... est-ce que vous auriez déjà oublié jusqu'à son nom? vilaine petite infidèle;... un très-beau garçon, et poëte, s'il vous plaît; un certain Agricol Baudoin, que l'on a découvert dans un réduit secret attenant à votre chambre à coucher... ignoble scandale dont tout Paris s'est occupé;... car vous n'épousez pas une femme

inconnue, cher prince... le nom de la vôtre est dans toutes les bouches.

Et comme à ces paroles imprévues, effrayantes, Adrienne, Djalma et la Mayeux, quoique obéissant à des ressentiments divers, restèrent un moment muets de surprise, la princesse, ne jugeant plus nécessaire de contenir et sa joie infernale et sa haine triomphante, s'écria en se levant, les joues enflammées, les yeux étincelants, s'adressant à Adrienne :

— Oui, je vous défie de me démentir ; a-t-on été forcé de vous enfermer sous prétexte de folie ? a-t-on, oui ou non, trouvé cet artisan... votre amant d'alors, caché dans votre chambre à coucher ?

A cette horrible accusation, le teint de Djalma, transparent et doré comme de l'ambre, devint subitement mat et couleur de plomb ; ses yeux, fixes, grands ouverts, se cerclèrent de blanc ; sa lèvre supérieure, rouge comme du sang, se relevant par une sorte de rictus sauvage, laissait voir ses petites dents blanches convulsivement serrées ; enfin sa physionomie devint à ce moment si épouvantablement menaçante et féroce, que la Mayeux frissonna d'effroi.

Le jeune Indien, emporté par l'ardeur, par la violence du sang, éprouvait un vertige de rage

irréfléchie, involontaire, une commotion fulgurante, pareille à celle qui de son cœur fait jaillir le sang à ses yeux qu'il trouble, à son cerveau qu'il égare, lorsque l'homme d'honneur se sent frappé au visage...

Si pendant ce moment terrible, rapide comme la clarté de la foudre qui sillonne la nue, l'action avait remplacé la pensée de Djalma, la princesse, Adrienne, la Mayeux et lui-même eussent été anéantis par une explosion aussi effroyable, aussi soudaine, que celle d'une mine qui éclate.

Il eût tué la princesse parce qu'elle accusait Adrienne d'une trahison infâme, Adrienne parce qu'on pouvait la soupçonner de cette infamie, la Mayeux parce qu'elle était témoin de cette accusation; lui-même enfin se fût tué pour ne pas survivre à une si horrible déception.

Mais, ô prodige!... son regard sanglant, insensé, a rencontré le regard d'Adrienne, regard rempli de dignité calme et de sereine assurance, et voilà que l'expression de rage féroce qui transportait l'Indien a passé... fugitive comme l'éclair.

Bien plus, à la profonde stupeur de la princesse et de la jeune ouvrière, à mesure que les regards que Djalma jetait sur Adrienne deve-

naient plus profonds, plus pénétrants, et, pour ainsi dire, plus intelligents de cette âme si belle, si pure, non-seulement l'Indien s'apaisa, mais, se transfigurant, sa physionomie, d'abord si violemment troublée, se rasséréna, et bientôt refléta comme un miroir la noble sécurité du visage de la jeune fille.

Maintenant, traduisons pour ainsi dire physiquement cette révolution morale, si charmante pour la Mayeux d'abord si épouvantée, si désespérante pour la dévote.

A peine la princesse venait-elle de distiller son atroce calomnie de sa lèvre venimeuse, que Djalma, alors debout devant la cheminée, avait, dans le paroxysme de sa fureur, fait brusquement un pas vers la princesse; puis, comme s'il eût voulu se modérer dans sa rage, il s'était, pour ainsi dire, retenu au marbre de la cheminée qu'il semblait pétrir de sa main d'acier; un tressaillement convulsif agitait tout son corps; ses traits, contractés, méconnaissables, étaient devenus effrayants...

De son côté, en entendant la princesse, Adrienne, cédant à un premier mouvement d'indignation courroucée, de même que Djalma avait cédé à un premier mouvement de fureur aveugle, Adrienne s'était brusquement levée, le regard étincelant de fierté révoltée; mais presque

aussitôt apaisée par la conscience de sa pureté, son charmant visage était redevenu d'une adorable sérénité... Ce fut alors que ses yeux rencontrèrent ceux de Djalma. Pendant une seconde, la jeune fille fut encore plus affligée qu'effrayée de l'expression menaçante, formidable, de la physionomie de l'Indien... « Une stupide indignité l'exaspère à ce point, s'était dit Adrienne, il me soupçonne donc?... » Mais, à cette réflexion, aussi rapide que cruelle, succéda une joie folle, lorsque les yeux d'Adrienne s'étant longuement arrêtés sur ceux de l'Indien, elle vit instantanément ces traits si farouches s'adoucir comme par magie, et redevenir radieux et enchanteurs comme ils l'étaient naguère...

Ainsi l'abominable trame de madame de Saint-Dizier tombait devant l'expression digne, confiante et sincère, de la physionomie d'Adrienne.

Ce ne fut pas tout.

Au moment où, témoin de cette scène muette si expressive qui prouvait la merveilleuse sympathie de ces deux êtres, qui, sans prononcer une parole et grâce à quelques regards muets, s'étaient compris, expliqués et mutuellement rassurés, la princesse suffoquait de dépit et de colère, Adrienne, avec un sourire adorable et un geste d'une coquetterie charmante, tendit

sa belle main à Djalma, qui, s'agenouillant, y imprima un baiser de feu dont l'ardeur fit monter un léger nuage rose au front de la jeune fille.

L'Indien, se plaçant alors sur le tapis d'hermine aux pieds de mademoiselle de Cardoville, dans une attitude remplie de grâce et de respect, appuya son menton sur la paume de l'une de ses mains, et plongé dans une adoration muette, il se mit à contempler silencieusement Adrienne, qui, penchée vers lui, souriante, heureuse, mirait, comme dit la chanson, *dans ses yeux ses yeux*, avec autant d'amoureuse complaisance que si la dévote étouffant de haine n'eût pas été là.

Mais bientôt Adrienne, comme si quelque chose eût manqué à son bonheur, appela d'un signe la Mayeux, et la fit asseoir auprès d'elle; alors, une main dans la main de cette excellente amie, mademoiselle de Cardoville, souriant à Djalma en adoration devant elle, jeta sur la princesse, de plus en plus stupéfaite, un regard à la fois si suave, si ferme, si serein, et qui peignait si noblement l'invincible quiétude de sa félicité et l'inabordable hauteur de ses dédains pour la calomnie, que madame de Saint-Dizier, bouleversée, hébétée, balbutia quelques paroles à peine intelligibles d'une voix frémis-

sante de colère, puis, perdant complétement la tête, se dirigea précipitamment vers la porte.

Mais, à ce moment, la Mayeux, qui redoutait quelque embûche, quelque complot ou quelque perfide espionnage, se résolut, après avoir échangé un coup d'œil avec Adrienne, de suivre la princesse jusqu'à sa voiture.

Le désappointement courroucé de madame de Saint-Dizier, lorsqu'elle se vit ainsi accompagnée et surveillée par la Mayeux, parut si comique à mademoiselle de Cardoville, qu'elle ne put s'empêcher de rire aux éclats; ce fut donc au bruit de cette dédaigneuse hilarité que la dévote, éperdue de rage et de désespoir, quitta cette maison où elle avait espéré apporter le trouble et le malheur.

Adrienne et Djalma restèrent seuls.

Avant de poursuivre la scène qui se passa entre eux, quelques mots rétrospectifs sont indispensables.

L'on croira sans peine que du moment où mademoiselle de Cardoville et l'Indien furent rapprochés l'un de l'autre après tant de traverses, leurs jours s'écoulèrent dans un bonheur indicible; Adrienne s'appliqua surtout à faire naître l'occasion de mettre en lumière, et pour ainsi dire une à une, toutes les géné-

reuses qualités de Djalma, dont elle avait lu dans les livres des voyageurs de si brillants récits.

La jeune fille s'était imposé cette tendre et patiente étude du caractère de Djalma, non-seulement pour justifier l'amour exalté qu'elle éprouvait, mais encore parce que cette espèce de temps d'épreuve auquel elle avait assigné un terme l'aidait à tempérer, à distraire les emportements de l'amour de Djalma... tâche d'autant plus méritoire pour Adrienne, qu'elle ressentait les mêmes impatients enivrements, les mêmes ardeurs passionnées;... chez ces deux êtres, si complétement doués par le Créateur, les brûlants désirs des sens et les aspirations de l'âme les plus élevées s'équilibraient, se soutenaient merveilleusement dans leur mutuel essor, Dieu ayant doué ces deux amants de la plus rare beauté du corps et de la plus adorable beauté du cœur, comme pour légitimer l'irrésistible attrait qui les attachait l'un à l'autre.

Quel devait être le terme de cette épreuve si pénible qu'Adrienne imposait et à Djalma et à elle-même? C'est ce que mademoiselle de Cardoville projette d'apprendre à Djalma dans l'entretien qu'elle va avoir avec lui, après le brusque départ de madame de Saint-Dizier.

X

L'épreuve.

Mademoiselle de Cardoville et Djalma restèrent seuls.

Telle était la noble confiance qui avait succédé dans l'esprit de l'Indien à son premier mouvement de fureur irréfléchie, en entendant l'infâme calomnie de madame de Saint-Dizier, qu'une fois seul avec Adrienne, il ne lui dit pas un mot de cette accusation indigne.

De son côté, touchante et admirable entente de ces deux cœurs, la jeune fille était trop fière, elle avait trop la conscience de la pureté de son amour pour descendre à une justification envers Djalma. Elle aurait cru l'offenser et s'offenser elle-même.

Les deux amants commencèrent donc leur entretien, comme si l'incident soulevé par la dévote n'avait pas eu lieu.

Le même dédain s'étendit aux notes qui, selon la princesse, devaient prouver l'imminence

de la ruine d'Adrienne. La jeune fille avait posé, sans le lire, ce papier sur un guéridon placé à sa portée. D'un geste rempli de grâce, elle fit signe à Djalma de venir s'asseoir auprès d'elle ; celui-ci, obéissant à ce désir, quitta, non sans regret, la place qu'il occupait aux pieds de la jeune fille.

— Mon ami, lui dit Adrienne d'un ton grave et tendre, vous m'avez souvent... et impatiemment demandé quand arriverait le terme de l'épreuve que nous nous imposions ;... cette épreuve touche à sa fin.

Djalma tressaillit, et ne put retenir un léger cri de bonheur et de surprise ; mais cette exclamation presque tremblante fut si suave, si douce, qu'elle semblait plutôt le premier cri d'une ineffable reconnaissance, que l'accent passionné du bonheur.

Adrienne continua :

— Séparés... environnés d'embûches, de mensonges, mutuellement trompés sur nos sentiments, pourtant nous nous aimions, mon ami ;... en cela, nous suivions un irrésistible et sûr attrait, plus fort que les événements contraires ; mais depuis, durant ces jours passés dans une longue retraite où nous venons de vivre isolés de tout et de tous, nous avons appris à nous estimer, à nous honorer davantage...

Livrés à nous-mêmes, libres tous deux... nous avons eu le courage de résister à tous les brûlants enivrements de la passion, afin d'acquérir le droit de nous y livrer plus tard sans regrets. Pendant ces jours où nos cœurs sont demeurés ouverts l'un à l'autre, nous y avons lu... tout lu... Aussi, Djalma... je crois en vous, et vous croyez en moi... Je trouve en vous ce que vous trouvez en moi, n'est-ce pas?... toutes les garanties possibles, désirables, humaines, pour notre bonheur. Mais à cet amour, il manque une consécration... et aux yeux du monde où nous sommes appelés à vivre, il n'en est qu'une seule... une seule... le mariage, et il enchaîne la vie entière.

Djalma regarda la jeune fille avec surprise.

— Oui, la vie entière... et pourtant, quel est celui qui peut répondre à jamais des sentiments de toute sa vie? reprit la jeune fille. Un Dieu... qui saurait l'avenir des cœurs, pourrait seul lier irrévocablement certains êtres... pour leur bonheur; mais, hélas! aux yeux des créatures humaines, l'avenir est impénétrable; aussi lorsqu'on ne peut répondre sûrement que de la sincérité d'un sentiment présent, accepter des liens indissolubles, n'est-ce pas commettre une action folle, égoïste, impie?

— Cela est triste à penser, dit Djalma après

un moment de réflexion, mais cela est juste...

Puis il regarda la jeune fille avec une expression de surprise croissante.

Adrienne se hâta d'ajouter tendrement d'un ton pénétré :

— Ne vous méprenez pas sur ma pensée, mon ami, l'amour de deux êtres qui, comme nous, après mille patientes expériences de cœur, d'âme et d'esprit, ont trouvé l'un dans l'autre toutes les assurances de bonheur désirables; un amour comme le nôtre enfin est si noble, si grand, si divin, qu'il ne saurait se passer de consécration divine... Je n'ai pas la religion de la messe comme ma vénérable tante; mais j'ai la religion de Dieu; de lui nous est venu notre brûlant amour; il doit en être pieusement glorifié; c'est donc en l'invoquant avec une profonde reconnaissance que nous devons, non pas jurer de nous aimer toujours, non pas d'être à jamais l'un à l'autre...

— Que dites-vous? s'écria Djalma.

— Non, reprit Adrienne, car personne ne peut prononcer un tel serment sans mensonge ou sans folie;... mais nous pouvons, dans la sincérité de notre âme, jurer de faire l'un et l'autre loyalement tout ce qui est humainement possible pour que notre amour dure toujours et que nous soyons ainsi l'un à l'autre; nous ne

devons pas accepter des liens indissolubles, car si nous nous aimons toujours, à quoi bon ces liens? Si notre amour cesse, à quoi bon ces chaînes, qui ne seront plus alors qu'une horrible tyrannie?... Je vous le demande, mon ami.

Djalma ne répondit pas, mais d'un geste presque respectueux il fit signe à la jeune fille de continuer.

— Et puis, enfin, reprit-elle avec un mélange de tendresse et de fierté, par respect pour votre dignité et pour la mienne, mon ami, jamais je ne ferai serment d'observer une loi faite par l'homme *contre* la femme, avec un égoïsme dédaigneux et brutal, une loi qui semble nier l'âme, l'esprit, le cœur de la femme, une loi qu'elle ne saurait accepter sans être esclave ou parjure, une loi qui, *fille*, lui retire son nom [1]; *épouse* [2], la déclare en état d'imbécillité

[1] *La femme prend le nom de son mari.* Du reste, depuis longtemps, la haute aristocratie féminine s'est révoltée contre cette étrange prétention de la partie la plus laide et la plus barbue du genre humain, qui aime assez à être non pas *moitié,* mais *tout* dans le mariage. Ainsi, par exemple, une jeune personne du nom de Montmorency épouserait quelqu'un du nom de Crillon, qu'après son mariage elle signerait toujours fièrement *Montmorency de Crillon.*

[2] La femme est en état de minorité perpétuelle, et ne peut aucunement disposer de ce qui lui appartient.

incurable, en lui imposant une dégradante tutelle; *mère*, lui refuse tout droit, tout pouvoir sur ses enfants [1], et *créature humaine* enfin, l'asservit, l'enchaîne à jamais au bon plaisir d'une autre créature humaine, sa pareille et son égale devant Dieu [2]. Vous savez, mon ami..., ajouta la jeune fille avec une exaltation passionnée, vous savez combien je vous honore, vous dont le père a été nommé le Père du Généreux; je ne crains donc pas, noble et valeureux cœur, de vous voir user contre moi de ces droits tyranniques;... mais de ma vie je n'ai menti, et notre amour est trop saint, trop céleste pour être soumis à une consécration achetée par un double parjure;... non, jamais

[1] Au père *seul* est réservé de diriger l'éducation des enfants; le père *seul* a le droit d'autoriser leur mariage, que la mère y consente ou non, peu importe; et pourtant qui ne sait l'admirable sagacité, le merveilleux instinct du cœur maternel, surtout lorsqu'il s'agit de sa fille?

[2] La femme doit suivre partout son mari, depuis la glace des pôles jusqu'à la zone torride inclusivement, quels que soient les goûts, la santé de la créature enchaînée aux caprices masculins, fût-il mortel à son cœur de quitter une mère ou des enfants adorés; *l'homme* peut aussi empêcher la famille de sa femme de mettre les pieds chez lui, il jouit en un mot de bien d'autres *jolis... jolis droits du seigneur!* qu'il serait trop long d'énumérer ici.

je ne ferai serment d'observer une loi que ma dignité, que ma raison repoussent ; demain le divorce serait rétabli... demain les droits de la femme seraient reconnus, j'observerais ces usages, parce qu'ils seraient d'accord avec mon esprit, avec mon cœur, avec ce qui est juste, avec ce qui est possible, avec ce qui est humain...

Puis, s'interrompant, Adrienne ajouta, avec une émotion si profonde, si douce, qu'une larme d'attendrissement voila ses beaux yeux :

— Oh ! si vous saviez, mon ami... ce que votre amour est pour moi ; si vous saviez combien votre félicité m'est précieuse, sacrée, vous excuseriez, vous comprendriez ces superstitions généreuses d'un cœur aimant et loyal, qui verrait un présage funeste dans une consécration mensongère et parjure ; ce que je veux... c'est vous fixer par l'attrait, vous enchaîner par le bonheur, et vous laisser libre... pour ne vous devoir qu'à vous-même.

Djalma avait écouté la jeune fille avec une attention passionnée. Fier et généreux, il idolâtrait ce caractère fier et généreux. Après un moment de silence méditatif, il lui dit de sa voix suave et sonore, et d'un ton presque solennel :

— Comme vous, le mensonge, le parjure, l'iniquité me révoltent ;... comme vous, je

pense qu'un homme s'avilit en acceptant le droit d'être tyrannique et lâche ; quoique résolu de ne pas user de ce droit... comme vous il me serait impossible de penser que ce n'est pas à votre cœur seulement, mais à l'éternelle contrainte d'un lien indissoluble, que je dois tout ce que je ne veux tenir que de vous ; comme vous, je pense qu'il n'y a de dignité que dans la liberté... Mais, vous l'avez dit, à cet amour si grand, si saint, vous voulez une consécration divine... et si vous repoussez des serments que vous ne sauriez faire sans folie, sans parjure, il en est d'autres que votre raison, que votre cœur accepterait... Cette consécration divine... qui nous la donnera ? Ces serments, entre les mains de qui les prononcerons-nous ?

— Dans bien peu de jours, mon ami... je pourrai, je crois, vous le dire ;... chaque soir... après votre départ... je n'avais pas d'autre pensée que celle-là : trouver le moyen de nous engager, vous et moi, aux yeux de Dieu, mais en dehors des lois, et dans les seules limites que la raison approuve, ceci sans heurter les exigences, les habitudes d'un monde dans lequel il peut nous convenir de vivre plus tard... et dont il ne faut pas blesser les susceptibilités apparentes ; oui, mon ami,

lorsque vous saurez entre quelles nobles mains je vous offrirai de joindre les nôtres... quel est celui qui remerciera et glorifiera Dieu de cette union... union sacrée qui pourtant nous laissera libres pour nous laisser dignes... vous direz comme moi, j'en suis certaine, que jamais mains plus pures n'auraient pu nous être imposées... Pardonnez, mon ami... tout ceci est grave... grave comme le bonheur... grave comme notre amour... Si mes paroles vous semblent étranges, mes pensées déraisonnables... dites... dites, mon ami. nous chercherons, nous trouverons un meilleur moyen de concilier ce que nous devons à Dieu, ce que nous devons au monde, avec ce que nous nous devons à nous-mêmes... On prétend que les amoureux sont fous, ajouta la jeune fille en souriant; je prétends, moi, qu'il n'y a rien de plus sensé que les vrais amoureux.

— Quand je vous entends parler ainsi de notre bonheur, dit Djalma profondément ému, en parler avec cette sérieuse et calme tendresse, il me semble voir une mère sans cesse occupée de l'avenir de son enfant adoré... tâchant de l'entourer de tout ce qui peut le rendre vaillant, robuste et généreux, tâchant d'écarter de sa route tout ce qui n'est pas noble et digne... Vous me demandez de vous contre-

dire si vos pensées me semblent étranges, Adrienne. Mais vous oubliez donc que ce qui fait ma foi, ma confiance dans notre amour, c'est que je l'éprouve avec les mêmes nuances que vous : ce qui vous blesse, me blesse ; ce qui vous révolte... me révolte. Tout à l'heure, quand vous me citiez les lois de ce pays, qui, dans la femme, ne respectent pas même la mère... je pensais avec orgueil que, dans nos contrées barbares, où la femme est esclave, du moins elle devient libre quand elle devient mère... Non, non, ces lois ne sont faites ni pour vous, ni pour moi. N'est-ce pas prouver le saint respect que vous portez à notre amour que de vouloir l'élever au-dessus de tous ces indignes servages qui l'auraient souillé? Et... voyez-vous, Adrienne, j'entendais souvent dire aux prêtres de mon pays qu'il y avait des êtres inférieurs aux divinités, mais supérieurs aux autres créatures ;... je ne croyais pas ces prêtres : ici, je les crois.

Ces derniers mots furent prononcés, non pas avec l'accent de la flatterie, mais avec l'accent de la conviction la plus sincère, avec cette sorte de vénération passionnée, de ferveur presque intimidée, qui distingue le croyant lorsqu'il parle de sa croyance ;... mais ce qu'il est impossible de rendre, c'est l'ineffable har-

monie de ces paroles presque religieuses et du timbre doux et grave de la voix du jeune Indien. Ce qu'il est impossible de peindre, c'est l'expression d'amoureuse et brûlante mélancolie qui donnait un charme irrésistible à ses traits enchanteurs.

Adrienne avait écouté Djalma avec un indicible mélange de joie, de reconnaissance et d'orgueil. Bientôt, posant sa main sur son sein, comme pour en comprimer les violentes pulsations, elle reprit, en regardant le prince avec enivrement :

— Le voilà bien... toujours bon, toujours juste, toujours grand !... O mon cœur !... mon cœur, comme il bat !... fier et radieux... Soyez béni, mon Dieu ! de m'avoir créée pour cet amant adoré. Vous voulez donc étonner le monde par les prodiges de tendresse et de charité qu'un pareil amour peut enfanter ! L'on ne sait pas encore la toute-puissance souveraine de l'amour heureux, ardent et libre !... Oh ! grâce à nous deux, n'est-ce pas, Djalma, le jour où nos mains seront jointes, que d'hymnes de bonheur, de reconnaissance monteront de toute part vers le ciel !... Non, non, l'on ne sait pas de quel immense, de quel insatiable besoin de joie et d'allégresse deux amants comme nous sont possédés... L'on ne sait pas tout ce qui

rayonne d'inépuisable bonté de la céleste auréole de leur cœur embrasé!... Oh! oui, oui, je le sens, bien des larmes seront séchées, bien des cœurs glacés par le chagrin seront ravivés par le feu divin de notre amour!... Et c'est aux bénédictions de ceux que nous aurons sauvés que l'on connaîtra la sainte ivresse de nos voluptés!

Aux regards éblouis de Djalma, Adrienne devenait de plus en plus un être idéal, participant de la Divinité par les inépuisables trésors de sa bonté... de la créature sensuelle par l'ardeur... car Adrienne, cédant malgré elle à l'entraînement de la passion, attachait sur Djalma des regards étincelants d'amour.

Alors éperdu, insensé, l'Indien, se jetant aux pieds de la jeune fille, s'écria d'une voix suppliante :

— Grâce... je n'ai plus de courage;... pitié, ne parle plus ainsi... Oh! ce jour... que d'années de ma vie... je donnerais pour le hâter!...

— Tais-toi... tais-toi... pas de blasphème... tes années... m'appartiennent...

— Adrienne!... tu m'aimes?

La jeune fille ne répondit pas;... mais son regard profond, brûlant, à demi voilé... porta le dernier coup à la raison de Djalma; saisissant

les deux mains d'Adrienne dans les siennes, il s'écria d'une voix palpitante :

— Ce jour... ce jour suprême... ce jour, où nous toucherons au ciel... ce jour qui nous fera dieux, par le bonheur et par la bonté... ce jour, pourquoi l'éloigner encore?...

— Parce que notre amour, pour être sans réserve, doit être consacré par la bénédiction de Dieu.

— Ne sommes-nous pas libres?

— Oui, oui, mon amant, mon idole, nous sommes libres; mais soyons dignes de notre liberté.

— Adrienne... grâce.

— Et à toi aussi je demande grâce et pitié... oui, pitié pour la sainteté de notre amour;... ne le profane pas dans sa fleur... Crois mon cœur, crois mes pressentiments; ce serait le flétrir... ce serait le tuer que l'avilir... Courage, mon ami, amant adoré, quelques jours encore... et le ciel... sans remords... sans regrets!...

— Mais jusque-là, l'enfer... des tortures sans nom, car, tu ne sais pas, toi; non, tu ne sais pas, quand, après chaque journée, je quitte ta maison... tu ne sais pas que ton souvenir me suit, qu'il m'entoure, qu'il me brûle; il me semble que c'est ton souffle qui m'embrase; tu

ne sais pas ce que sont mes insomnies... je ne te disais pas cela... mais, vois-tu, dans mon égarement, chaque nuit, je t'appelle, je pleure. j'éclate en sanglots... comme je t'appelais, comme je pleurais, quand je croyais que tu ne m'aimais pas... et pourtant je sais que tu m'aimes, que tu es à moi! Mais aussi te voir... te voir chaque jour plus belle, plus adorée... et chaque jour te quitter plus enivré... non, tu ne sais pas...

Djalma ne put continuer.

Ce qu'il disait de ses tortures dévorantes, Adrienne l'avait aussi ressenti, peut-être encore plus vivement que lui; aussi, troublée, enivrée par l'accent électrique de Djalma si beau, si passionné, elle sentit son courage faiblir... Déjà une langueur irrésistible paralysait ses forces, sa raison, lorsque tout à coup, par un suprême effort de chaste volonté, elle se leva brusquement, et se précipitant vers une porte qui communiquait à la chambre de la Mayeux, elle s'écria :

— Ma sœur!... ma sœur!... sauvez-moi!... sauvez-nous!...

Une seconde à peine s'était écoulée, et mademoiselle de Cardoville, le visage inondé de larmes, toujours belle, toujours pure, serrait entre ses bras la jeune ouvrière, tandis que

Djalma était respectueusement agenouillé au seuil de la porte, qu'il n'osait franchir.

XI

L'ambition.

Très-peu de jours après l'entrevue de Djalma et d'Adrienne, que nous avons racontée, Rodin se promenait seul dans sa chambre à coucher de la maison de la rue de Vaugirard, où il avait si vaillamment subi les moxas du docteur Baleinier; les deux mains plongées dans les poches de derrière de sa redingote, la tête baissée sur sa poitrine, le jésuite réfléchissait profondément; son pas, tantôt lent, tantôt précipité, trahissait son agitation.

— Du côté de Rome, se disait Rodin, je suis tranquille, tout marche... l'abdication est pour ainsi dire consentie... et si je peux les payer... le prix convenu... le cardinal prince m'assure neuf voix de majorité au prochain conclave...

notre GÉNÉRAL est à moi... les doutes que le cardinal Malipieri avait conçus sont dissipés... ou n'ont pas d'écho là-bas!... Néanmoins... je ne suis pas sans inquiétude sur la correspondance que le père d'Aigrigny a, dit-on, avec le Malipieri;... il m'a été impossible d'en rien surprendre; il n'importe... cet ancien sabreur est un homme... *jugé;* son affaire est dans le sac;... un peu de patience et il sera... *exécuté.*

Et les lèvres livides de Rodin se contractèrent par un de ces sourires affreux qui donnaient à sa figure une expression diabolique.

Après une pause, il reprit :

— Les funérailles du libre penseur... du philanthrope ami de l'artisan, ont eu lieu avant-hier à Saint-Herem... François Hardy s'est éteint dans un accès de délire extatique... J'avais sa donation; mais ceci est plus sûr;... tout se plaide;... les morts ne plaident point...

Rodin resta quelques minutes pensif; puis il dit avec un accent concentré :

— Restent cette rousse et son mulâtre... nous sommes au 27 mai; le 1er juin approche... et ces deux étourneaux amoureux semblent invulnérables... La princesse avait cru trouver

un bon joint, je l'aurais cru comme elle… C'était excellent de rappeler la découverte d'Agricol Baudoin chez cette folle… car le tigre indien a rugi de jalousie féroce ; oui, mais à peine la colombe amoureuse a-t-elle eu roucoulé du bout de son bec rose… que le tigre imbécile… est venu se tortiller à ses pieds… en rentrant les griffes ;… c'est dommage… il y avait quelque chose là…

Et la marche de Rodin devint de plus en plus agitée.

— Rien n'est plus étrange, reprit-il, que la succession génératrice des idées… En comparant cette péronnelle rousse à une colombe, pourquoi est-ce qu'il me vient à l'esprit le souvenir de cette infâme vieille appelée la Sainte-Colombe, que ce gros drôle de Jacques Dumoulin courtise, et que l'abbé Corbinet finira par exploiter à notre profit, je l'espère ; oui, pourquoi le souvenir de cette mégère me revient-il à l'esprit?… J'ai souvent remarqué que de même que les hasards les plus incroyables apportent d'excellentes rimes aux rimeurs, le germe des meilleures idées se trouve quelquefois dans un mot, dans un rapprochement absurde comme celui-ci… la Sainte-Colombe abominable sorcière… et la belle Adrienne de Cardoville… Cela, en effet… va ensemble comme une bague

à un chat, comme un collier à un poisson... Allons... il n'y a rien là...

A peine Rodin avait-il prononcé ces mots, qu'il tressaillit ; sa figure rayonna d'abord d'une joie sinistre... puis elle prit bientôt une expression d'étonnement méditatif, ainsi que cela arrive lorsque le hasard apporte au savant surpris et charmé quelque découverte imprévue.

Bientôt, le front haut, l'œil découvert, étincelant, ses joues flasques et creuses palpitantes sous une sorte de gonflement orgueilleux, Rodin se redressa, croisa ses bras avec une indicible expression de triomphe, et s'écria :

— Oh ! c'est quelque chose de beau, d'admirable, de merveilleux, que les mystérieuses évolutions de l'esprit... que les incompréhensibles enchaînements de la pensée humaine... qui partent souvent d'un mot absurde pour aboutir à une idée splendide, lumineuse, immense... Est-ce infirmité? est-ce grandeur? Étrange... étrange... étrange... Voici que je compare cette rousse à une colombe... cette comparaison me rappelle cette mégère qui a trafiqué du corps et de l'âme de tant de créatures... De vulgaires dictons me viennent à l'esprit... une bague à un chat... un collier à un poisson... Et tout à coup de ce mot cou-

LIER... la lumière jaillit à ma vue, et éclaire les ténèbres où je m'agitais en vain depuis longtemps en songeant à ces amoureux invulnérables... Oui, ce seul mot : COLLIER, a été la clef d'or qui vient d'ouvrir une case de mon cerveau, bêtement bouchée depuis je ne sais quand...

Et après avoir marché avec une nouvelle précipitation, Rodin reprit :

— Oui... c'est à tenter ;... plus j'y réfléchis, plus ce projet me semble possible... Seulement, cette mégère de Sainte-Colombe... par quel intermédiaire?... Mais ce gros drôle... ce Jacques Dumoulin... bien ;... l'autre?... l'autre... où la trouver?... puis comment la décider?... là est la pierre d'achoppement ;... allons, je m'étais trop hâté de crier victoire.

Et Rodin se remit à se promener çà et là, en rongeant ses ongles d'un air violemment préoccupé ; pendant quelques moments, la tension de son esprit fut telle, que de grosses gouttes de sueur perlèrent son front jaune et sordide ; et le jésuite allait, venait, s'arrêtait, frappait du pied ;... tantôt levant les yeux au ciel pour y chercher une inspiration, tantôt, pendant qu'il rongeait les ongles de sa main droite, grattant son crâne de sa main gauche ; enfin, de temps à autre, il laissait échapper des excla-

mations de dépit, de colère ou d'espoir tour à à tour naissant ou déçu.

Si la cause de la préoccupation de ce monstre n'avait pas été horrible, c'eût été un spectacle curieux, intéressant, que d'assister invisible à l'enfantement de ce puissant cerveau en travail... que de suivre pour ainsi dire une à une sur ce visage impressionnable et mobile les péripéties bonnes ou mauvaises de l'éclosion du projet sur lequel il concentrait toutes les ressources, toute la puissance de sa forte intelligence.

Enfin, l'œuvre parut avancer et devoir bientôt s'accomplir, car Rodin reprit :

— Oui... oui... c'est risqué, c'est hardi, c'est aventureux ; mais c'est prompt... et les conséquences peuvent être incalculables... Qui peut prévoir les suites de l'explosion d'une mine ?

Puis, cédant à un mouvement d'enthousiasme qui lui était peu naturel, le jésuite s'écria, le regard rayonnant :

— Oh ! les passions !... les passions !... quel magique clavier... pour qui sait promener sur ses touches une main légère, habile et vigoureuse ! Mais que c'est beau le pouvoir de la pensée !... mon Dieu ! que c'est donc beau !... Que l'on vienne, après cela, parler des merveilles du gland qui devient chêne, du grain de blé

qui devient épi; mais, au grain de blé, il faut des mois pour se développer; mais, au gland, il faut des siècles pour acquérir sa splendeur; tandis que ce seul mot, composé de sept lettres, COLLIER... oui, ce seul mot, ce seul germe, est tombé il y a quelques minutes dans mon cerveau, et grandissant, grandissant tout à coup, il est devenu, à cette heure, quelque chose d'aussi immense qu'un chêne; oui, ce mot seul a été le germe d'une idée qui, comme le chêne, a mille rameaux souterrains... qui, comme le chêne, s'élance vers le ciel... car c'est pour la plus grande gloire du Seigneur que j'agis... oui, du Seigneur... tel qu'ils le font, tel qu'ils le donnent, tel que je le maintiendrai... si j'arrive;... et j'arriverai... car ces misérables Rennepont auront passé comme des ombres. Et que fait, après tout, à l'ordre moral, dont je serai le messie, que ces gens-là vivent ou meurent? qu'est-ce qu'auraient pesé de pareilles vies dans les balances des grandes destinées du monde?... Tandis que cet héritage que je vais y jeter, moi, dans la balance, d'une main audacieuse, me fera monter jusqu'à une sphère d'où l'on domine encore bien des rois, bien des peuples, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, quoi qu'on crie... Les niais!... les doubles crétins!... non, non, au contraire, les bons.

les saints, les adorables crétins... ils croient nous écraser, nous autres gens d'Église, en nous disant... d'une grosse voix : « Vous aurez le *spirituel*;... mais nous, morbleu! nous gardons le *temporel*...» Oh! que leur conscience et leur modestie les inspirent bien en leur disant de ne rien revendiquer du *spirituel*... d'abandonner le *spirituel*, de mépriser le *spirituel*; ça se voit de reste, qu'ils ne doivent avoir rien de commun avec le spirituel... Oh! les vénérables ânes, ils ne voient pas que, de même qu'ils vont, eux, tout droit au moulin, c'est par le spirituel qu'on va tout droit au temporel; comme si ce n'était pas par l'esprit qu'on dominait le corps... Ils nous laissent le *spirituel*... ils dédaignent le *spirituel*... c'est-à-dire la domination des consciences, des âmes, des esprits, des cœurs, des jugements; le *spirituel*... c'est-à-dire le pouvoir de dispenser au nom du ciel le châtiment, le pardon, la récompense et la rémission... et cela sans contrôle, et cela dans l'ombre et le secret du confessionnal, et cela sans que ce lourdaud de *Temporel* ait rien à y voir :... à lui tout ce qui est corps et matière, et, de joie, le bonhomme s'en frotte la panse. Seulement, de temps à autre, il s'aperçoit, un peu tard, que s'il prétend avoir les corps, nous avons les âmes, et que les âmes dirigeant les

corps, les corps finissent par venir avec nous ; le tout, au naturel hébétement du bonhomme *Temporel* qui reste béant, les mains sur sa panse, ses gros yeux écarquillés, en disant : « Ah bah !... c'est-y Dieu possible !... »

Puis, poussant un éclat de rire de dédain sauvage, Rodin reprit, en marchant à grands pas :

— Oh ! que j'arrive... que j'arrive... à la fortune de Sixte-Quint... et le monde verra... un jour, à son réveil... ce que c'est que le pouvoir spirituel entre des mains comme les miennes, entre les mains d'un prêtre qui, jusqu'à cinquante ans, est resté crasseux, frugal et vierge, et qui même, s'il devient pape, mourra crasseux, frugal et vierge !

Rodin devenait effrayant en parlant ainsi.

Tout ce qu'il y a eu d'ambition sanguinaire, sacrilége, exécrable, dans quelques papes trop célèbres, semblait éclater en traits sanglants sur le front de ce fils d'Ignace ; un éréthisme de domination dévorante brassait le sang impur du jésuite ; une sueur brûlante l'inondait, et une sorte de vapeur nauséabonde s'épandait autour de lui.

Tout à coup le bruit d'une voiture de poste qui entrait dans la cour de la maison de la rue de Vaugirard attira l'attention de Rodin ; re-

grettant de s'être laissé emporter à tant d'exaltation, il tira de sa poche son sale mouchoir à carreaux blancs et rouges, le trempa dans un verre d'eau et s'en imbiba le front, les joues et les tempes, tout en s'approchant de sa fenêtre pour regarder à travers la persienne entr'ouverte quel voyageur venait d'arriver.

La projection d'un auvent dominant la porte près de laquelle la voiture était arrêtée intercepta le regard de Rodin.

— Peu importe..., dit-il en reprenant son sang-froid peu à peu, tout à l'heure je saurai qui vient d'arriver... Écrivons d'abord à ce drôle de Jacques Dumoulin de se rendre ici immédiatement; il m'a déjà bien et fidèlement servi à propos de cette misérable petite fille, qui rue Clovis me faisait horripiler avec ses refrains de cet infernal Béranger... Cette fois Dumoulin peut me servir encore. Je le tiens dans ma main;... il obéira.

Rodin se mit à son bureau, et écrivit.

Au bout de quelques secondes, on frappa à sa porte, fermée à double tour, contre la règle; mais, de temps à autre, sûr de son influence et de son importance, Rodin, qui avait obtenu de son *général* d'être débarrassé, pendant un certain temps, de l'incommode compagnie d'un *socius*, sous prétexte des intérêts de la société.

Rodin s'échappait souvent jusqu'à d'assez nombreuses infractions aux ordonnances de l'ordre.

Un servant entra et remit une lettre à Rodin.

Celui-ci la prit, et, avant de l'ouvrir, dit à cet homme :

— Quelle est cette voiture qui vient d'arriver?

— Cette voiture vient de Rome, mon père, répondit le servant en s'inclinant.

— De Rome!... dit vivement Rodin.

Et malgré lui une vague inquiétude se peignit sur ses traits; puis, plus calme, il ajouta, en tenant toujours, sans l'ouvrir, la lettre qu'il avait entre les mains :

— Et qui est dans cette voiture?

— Un révérend père de notre sainte compagnie, mon père...

Malgré son ardente curiosité, car il savait qu'un révérend père voyageant en poste est toujours chargé d'une mission importante et hâtée, Rodin ne fit pas une question de plus à ce sujet, et dit en montrant la lettre qu'il tenait :

— D'où vient cette lettre?

— De notre maison de Saint-Hérem, mon père.

Rodin regarda plus attentivement l'écriture et reconnut celle du père d'Aigrigny, qui avait

été chargé d'assister M. Hardy à ses derniers moments.

Cette lettre contenait ces mots :

« Je dépêche un exprès à Votre Révérence pour lui apprendre un fait peut-être plus étrange qu'important; après les funérailles de M. François Hardy, le cercueil contenant ses restes avait été provisoirement transporté dans un caveau de notre chapelle, en attendant qu'il fût possible de conduire le corps au cimetière de la ville voisine; ce matin, au moment où nos gens sont descendus dans le caveau pour faire les apprêts nécessaires à la translation du corps... le cercueil avait disparu... »

Rodin fit un mouvement de surprise et dit :

— En effet, cela est étrange...

Puis il continua :

« Toutes recherches ont été vaines pour découvrir les auteurs ou les traces de cet enlèvement sacrilége ; la chapelle étant isolée de notre maison, ainsi que vous le savez, et n'étant pas gardée, on a pu s'y introduire sans donner l'éveil ; nous avons seulement remarqué, sur un terrain détrempé par la pluie, les traces récentes d'une voiture à quatre roues ; mais à quelque distance de la chapelle, ces traces se sont per-

dues dans les sables, et il a été impossible de rien découvrir. »

— Qui a pu enlever ce corps? dit Rodin d'un air pensif, et qui peut avoir intérêt à l'enlèvement de ce corps?

Il continua :

« Heureusement l'acte de décès est en règle et parfaitement légalisé ; un médecin d'Étampes est venu, à ma demande, constater le décès ; la mort est donc parfaitement et régulièrement établie, et conséquemment la substitution des droits à nous accordés par la donation et l'abandon des biens, valables et irrécusables de tous points ; en tout état de cause, j'ai cru devoir vous envoyer un exprès pour instruire Votre Révérence de cet événement, afin qu'elle avise, etc. »

Après un moment de réflexion, Rodin se dit :

— D'Aigrigny a raison ; c'est plus étrange qu'important ; néanmoins, cela me donne à penser... Nous songerons à cela.

Se retournant vers le servant qui lui avait apporté cette lettre, Rodin lui dit en lui remettant le mot qu'il venait d'écrire à Nini-Moulin :

— Faites porter à l'instant cette lettre à son adresse ; on attendra la réponse.

— Oui, mon père.

A l'instant où le servant quittait la chambre de Rodin, un révérend père y entra et lui dit :

— Le révérend père Caboccini, de Rome, arrive à l'instant, chargé d'une mission pour Votre Révérence de la part de notre révérendissime général.

A ces mots, le sang de Rodin ne fit qu'un tour, mais il garda un calme imperturbable, et il dit simplement :

— Où est le révérend père Caboccini?

— Dans la pièce voisine, mon père.

— Priez-le d'entrer, et laissez-nous, dit Rodin.

Une seconde après, le révérend père Caboccini, de Rome, entrait et restait seul avec Rodin.

XII

A socius, socius et demi.

Le révérend père Caboccini, jésuite romain, qui entra chez Rodin, était un petit homme

de trente ans au plus, grassouillet, rondelet, et dont l'abdomen gonflait la noire soutanelle.

Ce bon petit père était borgne; mais l'œil qui lui restait, brillait de vivacité ; sa figure fleurie souriait, avenante, joyeuse, splendidement couronnée d'une épaisse chevelure châtain, frisée comme celle d'un enfant Jésus de cire; un geste cordial jusqu'à la familiarité, des manières expansives et pétulantes s'harmonisaient à merveille avec la physionomie de ce personnage.

En une seconde, Rodin eut *dévisagé* l'émissaire italien, et comme il connaissait sa compagnie et les habitudes de Rome sur le bout du doigt, il éprouva tout d'abord une sorte de pressentiment sinistre à la vue de ce bon petit père aux façons si accortes; il eût moins redouté quelque révérend père long et osseux, à la face austère et sépulcrale, car il savait que la compagnie tâchait autant que possible, de dérouter les curieux par la physionomie et les dehors de ses agents. Or, si Rodin pressentait juste, à en juger par les cordiales apparences de cet émissaire, celui-ci devait être chargé de la plus funeste mission.

Défiant, attentif, l'œil et l'esprit au guet, comme un vieux loup qui évente et flaire une attaque ou une surprise, Rodin, selon son

habitude, s'était lentement et tortueusement avancé vers le petit borgne, afin d'avoir le temps de bien examiner et de pénétrer sûrement sous cette joviale écorce ; mais le Romain ne lui en laissa pas le temps : dans l'élan de son impétueuse affectuosité, il s'élança presque de la porte au cou de Rodin, en le serrant entre ses bras avec effusion, l'embrassant, le réembrassant encore, et toujours sur les deux joues, et si plantureusement et si bruyamment, que ces baisers monstres retentissaient d'un bout de la chambre à l'autre.

De sa vie, Rodin ne s'était trouvé à pareille fête ; de plus en plus inquiet de la fourbe que devaient cacher de si chaudes embrassades, sourdement irrité d'ailleurs par ses mauvais pressentiments, le jésuite français faisait tous ses efforts pour se soustraire aux marques de la tendresse assez exagérée du jésuite romain ; mais ce dernier tenait bon et ferme ; ses bras, quoique courts, étaient vigoureux, et Rodin fut baisé, rebaisé, par le gros petit borgne, jusqu'à ce que celui-ci manquât d'haleine.

Il est inutile de dire que ces accolades enragées étaient accompagnées des exclamations les plus amicales, les plus affectueuses, les plus fraternelles ; le tout en assez bon français, mais avec un accent italien des plus prononcés,

dont nous ferons grâce au lecteur en le priant de suppléer par la pensée cette espèce de patois assez comique après que nous en aurons donné une phrase comme spécimen.

On se souvient peut-être que, comprenant les dangers que pouvaient lui attirer ses machinations ambitieuses, et sachant par l'histoire que l'usage du poison avait été souvent considéré à Rome comme nécessité d'État et de politique, Rodin, mis en défiance par l'arrivée du cardinal Malipieri, et brusquement attaqué du choléra, mais ignorant encore que les douleurs atroces qu'il ressentait étaient les symptômes de la contagion, s'était écrié en lançant un regard furieux sur le prélat romain :

— *Je suis empoisonné!...*

Les mêmes appréhensions vinrent involontairement au jésuite pendant qu'il tâchait par d'inutiles et violents efforts d'échapper aux embrassades de l'émissaire de son général, et il se disait à part soi :

— *Ce borgne me paraît bien tendre;... pourvu qu'il n'y ait pas de poison sous ces baisers de Judas.*

Enfin, le bon petit père Caboccini, soufflant d'ahan, fut obligé de s'arracher du cou de Rodin, qui, rajustant son collet graisseux, sa cravate et son vieux gilet, des plus incom-

modés par cet ouragan de caresses, dit d'un ton bourru :

— Serviteur, mon père, serviteur;... il n'est point besoin de se baiser si fort...

Mais, sans répondre à ce reproche, le bon petit père, attachant sur Rodin son œil unique avec une expression d'enthousiasme, et accompagnant ces mots de gestes pétulants, s'écria dans son patois :

— *Enfin ze la vois citte soupârbe loumiâre de noutre sinte coûmpagnie, ze pouis la sarrer contre mon cûr... si... si encoûre, encoûre.*

Et comme le bon petit père avait suffisamment repris haleine, il s'apprêtait à s'élancer, afin d'accoler de nouveau Rodin; celui-ci se recula vivement en étendant les bras en avant comme pour se garantir, et dit à cet impitoyable embrasseur, en faisant allusion à la comparaison illogiquement employée par le père Caboccini :

— Bon, bon, mon père, d'abord on ne serre point une lumière contre son cœur; puis, je ne suis pas une lumière... je suis un humble et obscur travailleur de la vigne du Seigneur.

Le Romain reprit avec exaltation (nous traduirons désormais le patois dont nous ferons grâce au lecteur après l'échantillon ci-des-

sus), le Romain reprit donc avec emphase :

— Vous avez raison, mon père, on ne serre pas une lumière contre son cœur, mais on se prosterne devant elle pour admirer son éclat resplendissant, éblouissant.

Et le Caboccini allait joindre l'action à la parole, et s'agenouiller devant Rodin, si celui-ci n'eût prévenu ce mouvement d'adulation, en retenant le Romain par le bras et lui disant avec impatience :

— Voici qui devient de l'idolâtrie, mon père; passons, passons sur mes qualités et arrivons au but de votre voyage; quel est-il?

— Ce but, mon cher père, ce but me remplit de joie, de bonheur, de tendresse; j'ai tâché de vous témoigner cette tendresse par mes caresses et mes embrassements, car mon cœur déborde; c'est tout ce que j'ai pu faire que de le retenir pendant toute la route, car il s'élançait toujours ici, vers vous, mon cher père; ce but, il me transporte, il me ravit; ce but... il...

— Mais ce but qui vous ravit, s'écria Rodin exaspéré par ces exagérations méridionales et interrompant le Romain, ce but, quel est-il?

— Ce rescrit de notre révérendissime et excellentissime général vous en instruira, mon très-cher père...

Et le Caboccini tira de son portefeuille un pli cacheté de trois sceaux qu'il baisa respectueusement avant de le remettre à Rodin, qui le prit, et, après l'avoir baisé de même, le décacheta avec une vive anxiété.

Pendant qu'il lut, les traits du jésuite demeurèrent impassibles, le seul battement précipité des artères de ses tempes annonçait son agitation intérieure.

Néanmoins, mettant froidement la lettre dans sa poche, Rodin regarda le Romain et lui dit :

— Il en sera fait ainsi que l'ordonne notre excellentissime général.

— Ainsi, mon père, s'écria le Caboccini avec une recrudescence d'effusion et d'admiration de toute sorte, c'est moi qui vais être l'ombre de votre lumière, votre second vous-même; j'aurai le bonheur de ne vous quitter ni le jour ni la nuit, d'être votre *socius*, en un mot, puisque, après vous avoir accordé la faculté de n'en point avoir pendant quelque temps, selon votre désir et dans le meilleur intérêt des affaires de notre sainte compagnie, notre excellentissime général juge à propos de m'envoyer de Rome auprès de vous pour remplir cette fonction; faveur inespérée, immense, qui me remplit de reconnaissance pour notre général et de ten-

dresse pour vous, mon cher et digne père.

— C'est bien joué, pensa Rodin ; mais, moi, on ne me prend pas *sans vert*, et ce n'est que dans le royaume des aveugles que les borgnes sont rois.

. . . .

Le soir même du jour où cette scène s'était passée entre le jésuite et son nouveau *socius*, Nini-Moulin, après avoir reçu en présence de Caboccini les instructions de Rodin, s'était rendu chez madame de la Sainte-Colombe.

XIII

Madame de la Sainte-Colombe.

Madame de la Sainte-Colombe, qui au commencement de ce récit était venue visiter la terre et le château de Cardoville dans l'intention d'acheter cette propriété, avait fondé sa fortune en tenant un magasin de modes sous les galeries de bois du Palais-Royal, lors de l'en-

trée des alliés à Paris. Singulier magasin, dans lequel les ouvrières étaient toujours beaucoup plus jolies et beaucoup plus fraîches que les chapeaux qu'elles accommodaient.

Il serait assez difficile de dire par quels moyens cette créature était parvenue à se créer une fortune considérable, sur laquelle les révérends pères, parfaitement insoucieux de l'origine des biens, pourvu qu'ils les puissent empocher (*ad majorem Dei gloriam*), avaient de sérieuses visées. Ils avaient procédé selon l'A b c de leur métier. Cette femme était d'un esprit faible, vulgaire, grossier. Les révérends pères, parvenant à s'introduire auprès d'elle, ne l'avaient pas trop blâmée de ses abominables antécédents. Ils avaient même trouvé moyen d'atténuer ces *peccadilles*, car leur morale est facile et complaisante, mais ils lui avaient déclaré que de même qu'un veau devient taureau avec l'âge, les peccadilles grandissaient dans l'impénitence ; et que, croissant en vieillissant, elles finissaient par atteindre les proportions de péchés énormes, et alors comme punition redoutable de ces péchés énormes, était venue la fantasmagorie obligée du diable et de ses cornes, de ses flammes et de ses fourches ; dans le cas au contraire où la répression de ces peccadilles arriverait en temps

utile et se formulerait par quelque belle et bonne donation à leur compagnie, les révérends pères se faisaient fort de renvoyer Lucifer à ses fourneaux et de garantir à la Sainte-Colombe, toujours moyennant valeur mobilière ou immobilière, une bonne place parmi les élus.

Malgré l'efficacité ordinaire de ces moyens, cette conversion avait présenté de nombreuses difficultés. La Sainte-Colombe, sujette de temps à autre à de terribles retours de jeunesse, avait usé deux ou trois directeurs. Enfin, brochant sur le tout, Nini-Moulin, qui convoitait sérieusement la fortune et forcément la main de cette créature, avait quelque peu nui aux projets des révérends pères.

Au moment où l'écrivain religieux se rendait auprès de la Sainte-Colombe comme mandataire de Rodin, elle occupait un appartement au premier, rue de Richelieu ; car, malgré ses velléités de retraite, cette femme trouvait un plaisir infini au tapage assourdissant, à l'aspect tumultueux d'une rue passante et populeuse. Ce logis était richement meublé, mais presque toujours sordide et en désordre, malgré les soins ou à cause des soins de deux ou trois domestiques, avec qui la Sainte-Colombe fraternisait tour à tour de la façon la plus touchante, ou querellait avec furie.

Nous introduirons le lecteur dans le sanctuaire où cette créature était depuis quelque temps en conférence secrète avec Nini-Moulin.

La néophyte ambitionnée des révérends pères trônait sur un canapé d'acajou recouvert de soie cramoisie. Elle avait deux chats sur ses genoux et un chien caniche à ses pieds, tandis qu'un gros vieux perroquet gris allait et venait, perché sur le dossier du canapé; une perruche verte, moins privée ou moins favorisée, glapissait de temps à autre, enchaînée à son bâton, près de l'embrasure d'une fenêtre; le perroquet ne criait pas, mais parfois il intervenait brutalement dans la conversation en faisant entendre d'une voix retentissante les jurements les plus effroyables, ou en grasseyant le plus distinctement du monde un vocabulaire digne des halles ou des lieux déshonnêtes où s'était passée son enfance; pour tout dire, cet ancien commensal de la Sainte-Colombe, avant sa conversion, avait reçu de sa maîtresse cette éducation peu édifiante, et avait même été baptisé par elle d'un nom des plus mal sonnants auquel la Sainte-Colombe, abjurant ses premières erreurs, avait depuis substitué le nom modeste de *Barnabé*.

Quant au portrait de la Sainte-Colombe, c'était une robuste femme de cinquante ans

environ, au visage large, coloré, quelque peu barbu, et à la voix virile; elle portait ce soir-là une manière de turban orange et une robe de velours violâtre, quoiqu'on fût à la fin de mai; elle avait en outre des bagues à tous les doigts et sur le front une férronnière de diamants.

Nini-Moulin avait abandonné le paletot-sac quelque peu sans façon qu'il portait habituellement, pour un habillement noir complet et un large gilet blanc à la Robespierre; ses cheveux étaient aplatis autour de son crâne bourgeonné, et il avait pris une physionomie des plus béates, dehors qui lui semblaient devoir mieux servir ses projets matrimoniaux et contre-balancer l'influence de l'abbé Corbinet, que les allures de *Roger-Bontemps* qu'il avait d'abord affectées.

Dans ce moment, l'écrivain religieux, laissant de côté ses intérêts, ne s'occupait que de réussir dans la délicate mission dont il était chargé par Rodin, mission qui, d'ailleurs, lui avait été adroitement présentée par le jésuite sous des apparences parfaitement acceptables, et dont le but, à tout prendre, honorable, faisait excuser les moyens quelque peu hasardeux.

— Ainsi, disait Nini-Moulin en continuant un entretien commencé depuis quelque temps, elle a vingt ans?

— Tout au plus, répondit la Sainte-Colombe, qui paraissait en proie à une vive curiosité ; mais c'est tout de même bien farce, ce que vous me dites là... mon gros bibi ! (La Sainte-Colombe était, on le voit, déjà sur un pied de douce familiarité avec l'écrivain religieux.)

— Farce... n'est peut-être pas le mot tout à fait propre, ma digne amie, fit Nini-Moulin d'un air contrit ; c'est touchant... intéressant, que vous vouliez dire... car si vous pouvez retrouver d'ici à demain la personne en question...

— Diable... d'ici à demain, mon fiston, s'écria cavalièrement la Sainte-Colombe, comme vous y allez ! voilà plus d'un an que je n'ai entendu parler d'elle... Ah ! si... pourtant, Antonia, que j'ai rencontrée il y a un mois, m'a dit où elle était.

— Alors... par le moyen auquel vous aviez d'abord pensé ne pourrait-on pas la découvrir ?

— Oui... gros bibi, mais c'est joliment sciant, ces démarches-là, quand on n'en a plus l'habitude...

— Comment, ma belle amie ! vous si bonne, vous qui travaillez si fort à votre salut... vous hésitez devant quelques démarches... désagréables... soit, lorsqu'il s'agit d'une action exem-

plaire... lorsqu'il s'agit d'arracher cette jeune fille à Satan et à ses pompes...

Ici le perroquet Barnabé fit entendre deux effroyables jurons, admirablement bien articulés.

Dans son premier mouvement d'indignation, la Sainte-Colombe s'écria en se retournant vers Barnabé d'un air courroucé et révolté :

— Ce... (un mot aussi gros que celui prononcé par le Barnabé) ne se corrigera jamais... Veux-tu te taire?... (Ici une kyrielle d'autres mots du vocabulaire de Barnabé.) C'est comme un fait exprès... Hier encore il a fait rougir l'abbé Corbinet jusqu'aux oreilles... Te tairas-tu?...

— Si vous reprenez toujours Barnabé de ses écarts avec cette sévérité-là, dit Nini-Moulin, conservant un imperturbable sérieux, vous finirez par le corriger. Mais, pour en revenir à notre affaire, voyons, soyez ce que vous êtes naturellement, ma respectable amie, obligeante au possible; concourez à une double bonne action : d'abord à arracher, je vous le disais... une jeune fille à Satan et à ses pompes, en lui assurant un sort honnête, c'est-à-dire le moyen de revenir à la vertu; et ensuite, chose non moins capitale, à tâcher de rendre ainsi peut-être à la raison une pauvre mère devenue

folle de chagrin... Pour cela, que faut-il faire?... quelques démarches... voilà tout...

— Mais pourquoi cette fille-là plutôt qu'une autre, mon gros bibi? C'est donc parce qu'elle est comme une espèce de rareté?

— Certainement, ma respectable amie;... sans cela, cette pauvre mère folle... que l'on veut ramener à la raison, ne serait pas, à sa vue, frappée comme il faut qu'elle le soit.

— Ça, c'est juste.

— Allons, voyons, un petit effort, ma digne amie.

— Farceur... allez! dit la Sainte-Colombe avec un mol abandon; faut faire tout ce que vous voulez...

— Ainsi, dit vivement Nini-Moulin, vous promettez...

— Je promets... et je fais mieux que ça... je vais tout de suite... aller où il faut; ça sera plus tôt fait. Ce soir... je saurai de quoi il retourne, et si ça se peut ou non...

Ce disant, la Sainte-Colombe se leva avec effort, déposa ses deux chats sur le canapé, repoussa son chien du bout du pied et sonna vigoureusement.

— Vous êtes admirable..., dit Nini-Moulin avec dignité. Je n'oublierai de ma vie...

— Faut pas vous gêner... mon gros, dit la

Sainte-Colombe en interrompant l'écrivain religieux, c'est pas à cause de vous que je me décide...

— Et à cause de qui ou de quoi?... demanda Nini-Moulin.

— Ah! c'est mon secret, dit la Sainte-Colombe.

Puis, s'adressant à sa femme de chambre qui venait d'entrer, elle ajouta :

— Ma biche, dis à Ratisbonne d'aller me chercher un fiacre, et donne-moi mon chapeau de velours coquelicot à plumes.

Pendant que la suivante allait exécuter les ordres de sa maîtresse, Nini-Moulin s'approcha de la Sainte-Colombe, et lui dit à mi-voix d'un ton modeste et pénétré :

— Vous remarquerez du moins, ma belle amie, que je ne vous ai pas dit ce soir un seul mot de mon amour ;... me tiendrez-vous compte de ma discrétion ?

A ce moment, la Sainte-Colombe venait d'enlever son turban ; elle se retourna brusquement et planta cette coiffure sur le crâne chauve de Nini-Moulin, en riant d'un gros rire.

L'écrivain religieux parut ravi de cette preuve de confiance, et au moment où la suivante rentrait avec le châle et le chapeau de sa maîtresse, il baisa passionnément le tur-

ban, en regardant la Sainte-Colombe à la dérobée.

. . . .

Le lendemain de cette scène, Rodin, dont la physionomie paraissait triomphante, mettait lui-même une lettre à la poste.

Cette lettre portait pour adresse :

A monsieur Agricol Baudoin,

Rue Brise-Miche, nº 2.

PARIS.

(*Très-pressée.*)



XIV

Les amours de Faringhea.

Djalma, on s'en souvient peut-être, lorsqu'il eut appris pour la première fois qu'il était aimé d'Adrienne, avait, dans l'enivrement de son

bonheur, dit à Faringhea dont il pénétrait la trahison :

— Tu t'es ligué avec mes ennemis et je ne t'avais fait aucun mal... Tu es méchant, parce que tu es sans doute malheureux... Je veux te rendre heureux pour que tu sois bon. Veux-tu de l'or ? tu auras de l'or... Veux-tu un ami ? tu es esclave, je suis fils de roi, je t'offre mon amitié.

Faringhea avait refusé l'or et paru accepter l'amitié du fils de Kadja-Sing.

Doué d'une intelligence remarquable, d'une dissimulation profonde, le métis avait facilement persuadé de la sincérité de son repentir, de sa reconnaissance et de son attachement, un homme d'un caractère aussi confiant, aussi généreux que Djalma ; d'ailleurs quels motifs celui-ci aurait-il eus de se défier désormais de son esclave devenu son ami ? Certain de l'amour de mademoiselle de Cardoville, auprès de laquelle il passait chaque jour, il eût été défendu, par la salutaire influence de la jeune fille, contre les perfides conseils ou contre les calomnies du métis, fidèle et secret instrument de Rodin, qui l'avait affilié à sa compagnie ; mais Faringhea, dont le tact était parfait, n'agissait pas légèrement ; il ne parlait jamais au prince de mademoiselle de Cardoville, et atten-

dait discrètement des confidences qu'amenait parfois la joie expansive de Djalma.

Très-peu de jours après qu'Adrienne, par un tout-puissant effort de chaste volonté, eut échappé au contagieux enivrement de la passion de Djalma, le lendemain du jour où Rodin, certain du bon succès de la mission de Nini-Moulin auprès de la Sainte-Colombe, avait mis lui-même une lettre à la poste à l'adresse d'Agricol Baudoin, le métis, assez sombre depuis quelque temps, avait semblé ressentir un violent chagrin qui alla bientôt tellement empirant, que le prince, frappé de l'air désespéré de cet homme, qu'il voulait ramener au bien par l'affection et par le bonheur, lui demanda plusieurs fois la cause de cette accablante tristesse; mais le métis, tout en remerciant le prince de son intérêt avec une reconnaissante effusion, s'était tenu dans une réserve absolue.

Ceci posé, on concevra la scène suivante.

Elle avait lieu, vers le milieu du jour, dans la petite maison de la rue de Clichy occupée par l'Indien.

Djalma, contre son habitude, n'avait pas passé cette journée avec Adrienne. Depuis la veille, il avait été prévenu par la jeune fille qu'elle lui demanderait le sacrifice de ce jour

entier afin de l'employer à prendre les mesures nécessaires pour que leur mariage fût béni et acceptable aux yeux du monde, et que pourtant il demeurât entouré des restrictions qu'elle et Djalma désiraient ; quant aux moyens que devait employer mademoiselle de Cardoville pour arriver à ce résultat, quant à la personne si pure, si honorable qui devait consacrer cette union, c'était un secret qui, n'appartenant pas seulement à la jeune fille, ne pouvait être encore confié à Djalma.

Pour l'Indien, depuis si longtemps habitué à consacrer tous ses instants à Adrienne, ce jour entier passé loin d'elle, était interminable. Enfin, depuis la scène passionnée pendant laquelle mademoiselle de Cardoville avait failli succomber, elle avait, se défiant de son courage, prié la Mayeux de ne plus la quitter désormais ; aussi l'amoureuse et dévorante impatience de Djalma était à son comble.

Tour à tour en proie à une agitation brûlante ou à une sorte d'engourdissement dans lequel il tâchait de se plonger pour échapper aux pensées qui lui causaient de si enivrantes tortures, Djalma était étendu sur un divan, son visage caché dans ses mains, comme s'il eût voulu échapper à une trop séduisante vision.

Tout à coup Faringhea entra chez le prince sans avoir frappé à la porte selon son habitude.

Au bruit que fit le métis en entrant, Djalma tressaillit, releva la tête et regarda autour de lui avec surprise; mais, à la vue de la physionomie pâle, bouleversée de l'esclave, il se leva vivement, et, faisant quelques pas vers lui, s'écria :

— Qu'as-tu, Faringhea?

Après un moment de silence, et comme s'il eût cédé à une hésitation pénible, Faringhea, se jetant aux pieds de Djalma, murmura d'une voix faible avec un accablement désespéré, presque suppliant :

— Je suis bien malheureux;... ayez pitié de moi, monseigneur!

L'accent du métis fut si touchant, la grande douleur qu'il semblait éprouver donnait à ses traits, ordinairement impassibles et durs comme ceux d'un masque de bronze, une expression tellement navrante, que Djalma se sentit attendri, et, se courbant pour relever le métis, lui dit avec affection :

— Parle... parle...; la confiance apaise les tourments du cœur... Aie confiance, ami... et compte sur moi...; l'ange me le disait il y a peu de jours encore : l'amour heureux ne souffre pas de larmes autour de lui.

— Mais l'amour infortuné, l'amour misérable, l'amour trahi... verse des larmes de sang, reprit Faringhea avec un abattement douloureux.

— De quel amour trahi parles-tu? dit Djalma surpris.

— Je parle de mon amour..., répondit le métis d'un air sombre.

— De ton amour?... dit Djalma, de plus en plus surpris; non que le métis, jeune encore et d'une figure d'une sombre beauté, lui parût incapable d'inspirer ou d'éprouver un sentiment tendre, mais parce qu'il n'avait pas cru, jusqu'alors, cet homme capable de ressentir un chagrin aussi poignant.

— Monseigneur, reprit le métis, vous m'aviez dit : « Le malheur t'a rendu méchant... sois heureux, et tu seras bon... » Dans ces paroles... j'avais vu un présage; on aurait dit que pour entrer dans mon cœur un noble amour attendait que la haine, que la trahison fussent sorties de ce cœur... Alors, moi, à demi sauvage, j'ai trouvé une femme belle et jeune qui répondait à ma passion; du moins, je l'ai cru;... mais j'avais été traître envers vous, monseigneur, et, pour les traîtres, même repentants, il n'est jamais de bonheur;... à mon tour, j'ai été trahi... indignement trahi.

Puis voyant le mouvement de surprise du prince, le métis ajouta, comme s'il eût été écrasé de confusion :

— Grâce, ne me raillez pas... monseigneur... les tortures les plus affreuses ne m'auraient pas arraché cet aveu misérable ;... mais vous, fils de roi, vous avez daigné dire à votre esclave : Sois mon ami...

— Et cet ami... te sait gré de ta confiance, dit vivement Djalma ; loin de te railler, il te consolera... Rassure-toi ;... mais... te railler... moi ?

— L'amour trahi... mérite tant de mépris, tant de huées insultantes..., dit Faringhea avec amertume. Les lâches même ont le droit de vous montrer au doigt avec dédain... car dans ce pays la vue de l'homme trompé dans ce qui est l'âme de son âme, le sang de son sang... la vie de sa vie... fait hausser les épaules et éclater de rire...

— Mais es-tu certain de cette trahison ? répondit doucement Djalma.

Puis il ajouta avec une hésitation qui prouvait la bonté de son cœur :

— Écoute... et pardonne-moi de te parler du passé... Ce sera, d'ailleurs, de ma part, te prouver encore que je n'en garde contre toi aucun mauvais souvenir... et que je crois au

repentir. à l'affection que tu me témoignes chaque jour... Rappelle-toi que moi aussi j'ai cru que l'ange qui est maintenant ma vie ne m'aimait pas... et pourtant cela était faux... Qui te dit que tu n'es pas, comme je l'étais, abusé par de fausses apparences?...

— Hélas! monseigneur... je le voudrais croire... mais je n'ose l'espérer;... dans ces incertitudes, ma tête s'est perdue, je suis incapable de prendre une résolution, et je viens à vous, monseigneur.

— Mais qui a fait naître tes soupçons?...

— Sa froideur, qui parfois succède à une apparente tendresse. Le refus qu'elle me fait au nom de ses devoirs,... et puis...

Mais le métis ne continua pas, parut céder à une réticence, et ajouta, après quelques minutes de silence :

— Enfin, monseigneur, elle raisonne son amour... preuve qu'elle ne m'aime pas ou qu'elle ne m'aime plus.

— Elle t'aime peut-être davantage, au contraire. si elle raisonne l'intérêt, la dignité de son amour.

— C'est ce qu'elles disent toutes, reprit le métis avec une ironie sanglante, en attachant un regard profond sur Djalma; du moins ainsi parlent celles qui aiment faiblement; mais celles

qui aiment vaillamment ne montrent jamais cette outrageante méfiance;... pour elles, un mot de l'homme qu'elles adorent est un ordre;... elles ne se marchandent pas, pour se donner le cruel plaisir d'exalter la passion de leur amant jusqu'au délire, et de le dominer ainsi plus sûrement... Non, non, ce que leur amant leur demande, dût-il leur coûter la vie, l'honneur... elles l'accordent parce que, pour elles, le désir, la volonté de leur amant est au-dessus de toute considération divine et humaine... Mais ces femmes... et celle qui me fait souffrir est de ce nombre... ces femmes rusées qui mettent leur méchant orgueil à dompter l'homme, à l'asservir, plus il est fier et impatient du joug, ces femmes qui se plaisent à irriter en vain sa passion, en semblant parfois sur le point d'y céder... ces femmes sont des démons;... elles se réjouissent dans les larmes, dans les tourments de l'homme fort qui les aime avec la malheureuse faiblesse d'un enfant... Tandis que l'on meurt d'amour à leurs pieds, ces perfides créatures, dans leurs blessantes méfiances, calculent habilement la portée de leur refus, car il ne faut pas tout à fait désespérer sa victime... Oh! qu'elles sont froides et lâches auprès de ces femmes passionnées, valeureuses, qui, éperdues, folles d'amour, disent à l'homme qu'elles

adorent : « Être à toi aujourd'hui... selon ton désir... à toi... toute à toi... et demain viennent pour moi l'abandon, la honte, la mort, que m'importe? sois heureux ;... ma vie ne vaut pas une de tes larmes... »

Le front de Djalma s'était peu à peu assombri en écoutant le métis ; ayant gardé envers cet homme le secret le plus absolu sur les divers incidents de sa passion pour mademoiselle de Cardoville, le prince ne pouvait voir dans ces paroles qu'une allusion involontaire, et amenée par le hasard, aux enivrants refus d'Adrienne ; et, pourtant, Djalma souffrit un moment dans son orgueil en songeant qu'en effet, ainsi que le disait Faringhea, il était des considérations, des devoirs qu'une femme aimante mettait au-dessus de son amour ; mais cette amère et pénible pensée s'effaça bientôt de l'esprit de Djalma, grâce à la douce et bienfaisante influence du souvenir d'Adrienne ; son front se rasséréna peu à peu, et il répondit au métis qui, d'un regard oblique, l'observait attentivement :

— Le chagrin t'égare ;... si tu n'as pas d'autre raison pour douter de celle que tu aimes... que ces refus, que ces vagues soupçons dont ton esprit ombrageux s'effarouche, rassure-toi... tu es aimé... plus peut-être que tu ne le penses...

— Hélas ! puissiez-vous dire vrai, monseigneur ! répondit le métis avec abattement après un moment de silence, et comme touché des paroles de Djalma, et pourtant je me dis : Il est donc pour cette femme quelque chose au-dessus de son amour pour moi;... délicatesse, scrupule, dignité, honneur... soit;... mais elle ne m'aime pas assez pour me sacrifier ses délicatesses, ses scrupules, sa dignité, son honneur;... il n'importe... je me dirai... après tout cela... vient peut-être le tour de mon amour...

— Ami, tu te trompes, reprit doucement Djalma, quoiqu'il eût encore ressenti une impression pénible aux paroles du métis; oui, tu te trompes : plus l'amour d'une femme est grand, plus il est digne et chaste;... c'est l'amour seul qui éveille ces scrupules, ces délicatesses ; il domine tout... au lieu d'être dominé par tout.

— Cela est juste, monseigneur..., reprit le métis avec une ironie amère. Cette femme m'impose sa façon d'aimer, de me prouver son amour; c'est à moi de me soumettre...

Puis, s'interrompant tout à coup, le métis cacha son visage dans ses mains, et poussa un long gémissement ; ses traits exprimaient un mélange de haine, de rage et de désespoir, à la fois si effrayant et si douloureux, que Djalma,

de plus en plus ému, s'écria en saisissant la main du métis :

— Calme ces emportements, écoute la voix de l'amitié, elle conjurera cette influence mauvaise ;... parle... parle...

— Non, non, c'est trop affreux...

— Parle, te dis-je...

— Abandonnez un malheureux à son désespoir incurable...

— M'en crois-tu capable? dit Djalma avec un mélange de douceur et de dignité qui parut faire impression sur le métis.

— Hélas! reprit-il en hésitant encore, vous le voulez, monseigneur?

— Je le veux...

— Eh bien!... je ne vous ai pas tout dit... car, au moment de cet aveu... la honte... la peur de la raillerie m'a retenu ;... vous m'avez demandé quelles raisons j'avais de croire à une trahison ;... je vous ai parlé de vagues soupçons... de refus... de froideur ;... ce n'était pas tout ;... ce soir... cette femme...

— Achève... achève.

— Cette femme... a donné un rendez-vous... à l'homme qu'elle me préfère...

— Qui t'a dit cela?...

— Un étranger à qui mon aveuglement a fait pitié.

— Et si cet homme te trompait... se trompait?

— Il m'a offert les preuves de ce qu'il avançait.

— Quelles preuves?...

— De me rendre ce soir témoin de ce rendez-vous. Il se peut, m'a-t-il dit, que cette entrevue ne soit pas coupable, malgré les apparences contraires. Jugez-en par vous-même, a ajouté cet homme, ayez ce courage, et vos cruelles indécisions cesseront.

— Et qu'as-tu répondu?

— Rien... monseigneur; j'avais la tête perdue comme maintenant; c'est alors que j'ai songé à vous demander conseil...

Puis, faisant un geste de désespoir, le métis reprit d'un air égaré avec un éclat de rire sauvage :

— Un conseil... un conseil... c'est à la lame de mon kandjiar que je devais le demander... Elle m'aurait dit : Du sang... du sang...

Et le métis porta convulsivement la main à un long poignard attaché à sa ceinture.

Il est une sorte de contagion funeste, fatale, dans certains emportements.

A la vue des traits de Faringhea, bouleversés par la jalousie et par la fureur, Djalma tressaillit; il se souvenait de l'accès de rage insensée dont il s'était senti possédé lorsque la princesse

de Saint-Dizier avait défié Adrienne de nier qu'on eût trouvé caché dans sa chambre à coucher Agricol Baudoin, son amant prétendu.

Mais à l'instant rassuré par le maintien fier et digne de la jeune fille, Djalma n'avait bientôt éprouvé qu'un souverain mépris pour cette horrible calomnie, à laquelle Adrienne n'avait pas même daigné répondre...

Deux ou trois fois cependant, ainsi qu'un éclair d'orage sillonne par hasard le ciel le plus pur et le plus radieux, le souvenir de cette indigne accusation avait traversé l'esprit de l'Indien comme un trait de feu, mais s'était presque aussitôt évanoui au milieu de la sérénité de son bonheur et de son ineffable confiance dans le cœur d'Adrienne.

Ces ressouvenirs, et ceux des refus passionnés de la jeune fille, en attristant quelques instants Djalma, le rendirent cependant encore plus pitoyable envers Faringhea qu'il ne l'eût été sans ce rapprochement secret et étrange entre la position du métis et la sienne; sachant par lui-même à quel délire peut vous pousser une fureur aveugle, voulant continuer de dompter le métis à force d'affection et de bonté, Djalma lui dit d'une voix grave et douce :

— Je t'ai offert mon amitié... Je veux agir avec toi selon cette amitié.

Mais le métis, semblant en proie à une sourde et muette fureur, les yeux fixes, hagards, ne parut pas entendre Djalma.

Celui-ci, posant sa main sur l'épaule du métis, reprit :

— Faringhea... écoute-moi...

— Monseigneur, dit le métis en tressaillant brusquement comme s'il se fût éveillé en sursaut, pardon... mais...

— Dans les angoisses où de cruels soupçons te jettent... ce n'est pas à ton kandjiar que tu dois demander conseil... c'est à ton ami... et je te l'ai dit, je suis ton ami.

— Monseigneur...

— A ce rendez-vous... qui te prouvera, dit-on, l'innocence... ou la trahison de celle que tu aimes... à ce rendez-vous... il faut aller.

— Oh ! oui, dit le métis d'une voix sourde et avec un sourire sinistre, oui... j'irai...

— Mais tu n'iras pas seul...

— Que voulez-vous dire, monseigneur? s'écria le métis; qui m'accompagnera?...

— Moi...

— Vous, monseigneur?...

— Oui... pour t'épargner un crime peut-être;... car je sais... combien le premier mouvement de colère est souvent aveugle et injuste...

— Mais aussi... le premier mouvement nous venge, reprit le métis avec un sourire cruel.

— Faringhea... cette journée est à moi tout entière : je ne te quitte pas..., dit résolûment le prince. Ou tu n'iras pas à ce rendez-vous... ou je t'y accompagnerai.

Le métis, paraissant vaincu par cette généreuse insistance, tomba aux pieds de Djalma, prit sa main qu'il porta respectueusement d'abord à son front, puis à ses lèvres, et dit :

— Monseigneur... il faut être généreux jusqu'au bout et me pardonner.

— Que veux-tu que je te pardonne ?...

— Avant de venir auprès de vous... ce que vous m'offrez... j'avais eu l'audace de songer à vous le demander ;... oui, ne sachant pas où pourrait m'emporter ma fureur... j'avais songé à vous demander cette preuve de bonté que vous n'accorderiez pas peut-être à un de vos égaux ;... mais, ensuite, je n'ai plus osé... J'ai aussi reculé devant l'aveu de la trahison que je redoute, et je suis seulement venu vous dire que j'étais bien malheureux... parce qu'à vous seul... au monde... je pouvais le dire.

On ne peut rendre la simplicité presque candide avec laquelle le métis prononça ces mots, l'accent pénétrant, attendri, mêlé de larmes, qui succéda à son emportement sauvage.

Djalma, vivement ému, lui tendit la main, le fit relever et lui dit :

— Tu avais le droit de me demander une preuve d'affection. Je suis heureux de t'avoir prévenu... Allons... courage!... espère... A ce rendez-vous, je t'accompagnerai, et si j'en crois mes vœux... de fausses apparences t'auront trompé.

. . . .

Lorsque la nuit fut venue, le métis et Djalma, enveloppés de manteaux, montèrent dans un fiacre.

Faringhea donna au cocher l'adresse de la maison de la Sainte-Colombe.



XV

Une soirée chez la Sainte-Colombe.

Djalma et Faringhea étaient montés en voiture, et se dirigeaient vers la demeure de la Sainte-Colombe.

Avant de poursuivre le récit de cette scène, quelques mots rétrospectifs sont indispensables.

Nini-Moulin, continuant d'ignorer le but réel des démarches qu'il faisait à l'instigation de Rodin, avait la veille, selon les ordres de ce dernier, offert à la Sainte-Colombe une somme assez considérable, afin d'obtenir de cette créature, toujours singulièrement cupide et rapace, la libre disposition de son appartement pendant toute la journée. La Sainte-Colombe ayant accepté cette proposition, trop avantageuse pour être refusée, était partie dès le matin avec ses domestiques, auxquels elle voulait, disait-elle, en retour de leurs bons services, offrir une partie de campagne.

Maître du logis, Rodin, le crâne couvert d'une perruque noire, portant des lunettes bleues, enveloppé d'un manteau, et ayant le bas du visage enfoui dans une haute cravate de laine, en un mot, parfaitement déguisé, était venu, le matin même, accompagné de Faringhea, jeter un coup d'œil sur cet appartement, et donner ses instructions au métis. Celui-ci, après le départ du jésuite, avait en deux heures, grâce à son adresse et à son intelligence, fait certains préparatifs des plus importants, et était retourné en hâte auprès de

Djalma jouer avec une détestable hypocrisie la scène à laquelle on a assisté.

Pendant le trajet de la rue de Clichy à la rue de Richelieu où demeurait la Sainte-Colombe, Faringhea parut plongé dans un accablement douloureux; tout à coup il dit à Djalma d'une voix sourde et brève :

— Monseigneur... si je suis trahi... il me faut une vengeance pourtant.

— Le mépris est une terrible vengeance, répondit Djalma.

— Non, non, reprit le métis avec un accent de rage contenue; non, ce n'est pas assez;... plus le moment approche, plus je vois qu'il faut du sang.

— Écoute-moi...

— Monseigneur, ayez pitié de moi... j'étais lâche, j'avais peur... je reculais devant ma vengeance; maintenant... je donnerais pour elle... torture pour torture, monseigneur;... laissez-moi vous quitter... j'irai seul à ce rendez-vous...

Ce disant, Faringhea fit un mouvement comme s'il eût voulu se précipiter hors de la voiture.

Djalma le retint vivement par le bras et lui dit :

— Reste... je ne te quitte pas... si tu es

trahi, tu ne répandras pas le sang ; le mépris te vengera... l'amitié te consolera.

— Non... non... monseigneur... j'y suis décidé... quand j'aurai tué... je me tuerai..., s'écria le métis avec une exaltation farouche. Aux traîtres ce kandjiar...

Et il mit la main sur un long poignard qu'il avait à sa ceinture.

— A moi le poison... que ce poignard renferme dans sa garde...

— Faringhea...

— Monseigneur, si je vous résiste... pardonnez-moi, il faut que ma destinée s'accomplisse:..

Le temps pressait. Djalma, désespérant de calmer la rage féroce du métis, résolut d'agir par ruse.

Après quelques minutes de silence, il dit à Faringhea :

— Je ne te quitterai pas ;... je ferai tout pour t'épargner un crime... Si je n'y parviens pas... si tu méconnais ma voix... que le sang que tu auras répandu retombe sur toi... De ma vie ma main ne touchera la tienne...

Ces mots parurent produire une profonde impression sur Faringhea ; il poussa un long gémissement, et, courbant sa tête sur sa poitrine, il resta silencieux et sembla réfléchir ;

Djalma s'apprêtait, à la faible clarté que projetaient les lanternes dans l'intérieur de la voiture, à user de surprise ou de force pour désarmer le métis, lorsque celui-ci, qui d'un regard oblique avait deviné l'intention du prince, porta brusquement la main à son kandjiar, le retira de sa ceinture, lame et fourreau, puis le tenant toujours à la main, il dit au prince d'un ton à la fois solennel et farouche :

— Ce poignard, manié par une main ferme, est terrible ;... dans ce flacon est renfermé un poison subtil comme tous ceux de notre pays.

Et le métis ayant fait jouer un ressort caché dans la monture du kandjiar, le pommeau se leva comme un couvercle, et laissa voir le col d'un petit flacon de cristal caché dans l'épaisseur du manche de cette arme meurtrière.

— Deux ou trois gouttes de ce poison sur les lèvres, reprit le métis, et la mort vient lente... paisible et douce... sans agonie... au bout de quelques heures ;... pour premier symptôme les ongles bleuissent... Mais qui viderait ce flacon d'un trait... tomberait mort... tout à coup, sans souffrance, et comme foudroyé...

— Oui, répondit Djalma, je sais qu'il est dans notre pays de mystérieux poisons qui glacent peu à peu la vie ou qui frappent comme la

foudre ;... mais... pourquoi s'appesantir ainsi sur les sinistres propriétés de cette arme?...

— Pour vous montrer, monseigneur, que ce kandjiar est la sûreté et l'impunité de ma vengeance... Avec ce poignard je tue, avec ce poison j'échappe à la justice des hommes, par une mort rapide... Et pourtant... ce kandjiar... je vous l'abandonne, prenez-le... monseigneur ;... plutôt renoncer à ma vengeance, que de me rendre indigne de jamais toucher votre main...

Et le métis tendit le poignard au prince.

Djalma, aussi heureux que surpris de cette détermination inattendue, passa vivement l'arme terrible à sa ceinture pendant que le métis reprit, d'une voix émue :

— Gardez ce kandjiar, monseigneur, et lorsque vous aurez vu... et entendu ce que nous allons voir et entendre, ou vous me donnerez le poignard, et je frapperai une infâme... ou vous me donnerez le poison... et je mourrai sans frapper ;... à vous d'ordonner... à moi d'obéir...

Au moment où Djalma allait répondre, la voiture s'arrêta devant la maison de la Sainte-Colombe.

Le prince et le métis, bien encapés, entrèrent sous un porche obscur.

La porte cochère se referma sur eux.

Faringhea échangea quelques mots avec le portier ; celui-ci lui remit une clef.

Le deux Indiens arrivèrent bientôt devant une des portes de l'appartement de la Sainte-Colombe. Ce logis avait deux entrées sur ce palier et une sortie dérobée donnant sur la cour.

Faringhea, au moment de mettre la clef dans la serrure, dit à Djalma d'une voix altérée :

— Monseigneur... ayez pitié de ma faiblesse ;... mais, à ce moment terrible... je tremble... j'hésite ;... peut-être vaut-il mieux rester en proie à mes doutes... ou bien oublier...

Puis, à l'instant où le prince allait répondre, le métis s'écria :

— Non... non... pas de lâcheté...

Et, ouvrant précipitamment, il passa le premier.

Djalma le suivit.

La porte refermée, le métis et le prince se trouvèrent dans un étroit corridor au milieu d'une profonde obscurité.

— Votre main, monseigneur... laissez-vous guider, et marchez doucement, dit le métis à voix basse.

Et il tendit sa main au prince, qui la prit.

Tous deux s'avancèrent silencieusement dans les ténèbres.

Après avoir fait faire à Djalma un assez long circuit, en ouvrant et fermant plusieurs portes, le métis, s'arrêtant tout à coup, dit tout bas au prince en abandonnant sa main qu'il avait jusqu'alors tenue :

— Monseigneur, le moment décisif approche ;... attendons ici quelques instants.

Un profond silence suivit ces mots du métis.

L'obscurité était si complète que Djalma ne distinguait rien ; au bout d'une minute, il entendit Faringhea s'éloigner de lui, puis tout à coup le bruit d'une porte brusquement ouverte et fermée à double tour.

Cette disparition subite commença d'inquiéter Djalma. Par un mouvement machinal, il porta la main sur son poignard et fit vivement quelques pas à tâtons du côté où il supposait une issue.

Tout à coup, la voix du métis frappa l'oreille du prince, et sans qu'il lui fût possible de savoir où se trouvait alors celui qui lui parlait, ces mots arrivèrent jusqu'à lui :

— Monseigneur... vous m'avez dit : « Sois mon ami ; » j'agis en ami ;... j'ai employé la ruse pour vous conduire ici... L'aveuglement de votre funeste passion vous eût empêché de

m'entendre et de me suivre... La princesse de Saint-Dizier vous a nommé Agricol Baudoin... l'amant d'Adrienne de Cardoville... Écoutez... voyez... jugez...

Et la voix se tut.

Elle avait paru sortir de l'un des angles de cette chambre.

Djalma, toujours plongé dans les ténèbres. reconnaissant trop tard dans quel piége il était tombé, tressaillit de rage et presque d'effroi.

— Faringhea..., s'écria-t-il, où suis-je?... où es-tu? sur ta vie, ouvre-moi, je veux sortir à l'instant...

Et Djalma, étendant les mains en avant, fit précipitamment quelques pas, atteignit un mur tapissé d'étoffe, et le suivit à tâtons, espérant trouver une porte; il en trouva une en effet : elle était fermée;... en vain il ébranla la serrure; elle résista à tous ses efforts; continuant ses recherches, il rencontra une cheminée dont le foyer était éteint, puis une seconde porte, également fermée; en peu d'instants, il eut fait ainsi le tour de la chambre, et se retrouva près de la cheminée qu'il avait d'abord rencontrée.

L'anxiété du prince augmentait de plus en plus; d'une voix tremblante de colère il appela Faringhea.

Rien ne lui répondit.

Au dehors régnait le plus profond silence...

Au dedans, les ténèbres les plus complètes...

Bientôt une sorte de vapeur parfumée d'une indicible suavité, mais très-subtile, très-pénétrante, se répandit insensiblement dans la petite chambre où se trouvait Djalma; on eût dit que l'orifice d'un tube, passant à travers une des portes de cette pièce, y introduisait ce courant embaumé.

Djalma, au milieu de préoccupations terribles, frémissant de colère, ne fit aucune attention à cette senteur... mais bientôt les artères de ses tempes battirent avec plus de force; une chaleur profonde, brûlante, circula rapidement dans ses veines; il éprouva une sensation de bien-être indéfinissable; les violents ressentiments qui l'agitaient semblèrent s'éteindre peu à peu malgré lui, et s'engourdir dans une douce et ineffable torpeur, sans qu'il eût presque la conscience de l'espèce de transformation morale qu'il subissait malgré lui.

Cependant, par un dernier effort de sa volonté vacillante, Djalma s'avança au hasard pour essayer encore d'ouvrir une des portes qu'il trouva en effet; mais, à cet endroit, la vapeur embaumée était si pénétrante, que son action

redoubla, et bientôt Djalma, n'ayant plus la force de faire un mouvement, s'appuya contre la boiserie [1].

Alors il avint une chose étrange :

Une faible lueur se répandant graduellement dans une pièce voisine, Djalma, plongé dans une hallucination complète, s'aperçut de l'existence d'une sorte d'œil-de-bœuf qui prenait ou donnait du jour dans la chambre où il se trouvait.

Du côté du prince, cette ouverture était défendue par un treillis de fer aussi léger que solide, et qui à peine interceptait la vue ; de l'autre côté, une épaisse vitre de glace, placée dans l'épaisseur de la cloison, était éloignée du treillis de deux ou trois pouces.

La chambre, qu'à travers cette ouverture Djalma vit ainsi s'éclairer faiblement d'une lueur douce, incertaine et voilée, était assez richement meublée.

[1] Voir les effets étranges du wambay, gomme résineuse provenant d'un arbuste de l'Himalaya, et dont la vapeur a des propriétés exhilarantes d'une énergie extraordinaire et beaucoup plus puissantes que celles de l'opium, du hachich, etc. On attribue à l'effet de cette gomme l'espèce d'hallucination qui frappait les malheureux dont le *prince des assassins* (le vieux de la montagne) faisait les instruments de ses vengeances.

Entre deux fenêtres drapées de rideaux de soie cramoisie, il y avait une grande armoire à glace servant de psyché; en face de la cheminée, seulement remplie de braise ardente d'un rouge de sang, était un large et long divan garni de ses carreaux.

Au bout d'une seconde à peine, une femme entra dans cet appartement; on ne pouvait distinguer ni sa figure, ni sa taille, soigneusement enveloppée qu'elle était d'une longue mante à capuchon, d'une forme particulière et de couleur foncée.

La vue de cette mante fit tressaillir Djalma : au bien-être qu'il avait d'abord ressenti, succédait une agitation fiévreuse, pareille à celle des fumées croissantes de l'ivresse; à ses oreilles bruissait ce bourdonnement étrange que l'on entend lorsque l'on plonge au fond des grandes eaux...

Djalma regardait toujours avec une sorte de stupeur ce qui se passait dans la chambre voisine.

La femme qui venait d'y apparaître était entrée avec précaution, presque avec crainte; d'abord elle alla écarter l'un des rideaux fermés, et jeta au travers des persiennes un regard dans la rue; puis elle revint lentement vers la cheminée, où elle s'accouda un moment,

pensive, et toujours soigneusement enveloppée de sa mante.

Djalma, complétement livré à l'influence croissante de l'exhilarant qui troublait sa raison, ayant complétement oublié Faringhea et les circonstances qui l'avaient conduit dans cette maison, concentrait toute la puissance de son attention sur le spectacle qui s'offrait à sa vue, et auquel il assistait comme s'il eût été spectateur de l'un de ses rêves... les yeux toujours ardemment fixés sur cette femme.

Tout à coup Djalma la vit quitter la cheminée, s'avancer vers la psyché; puis, faisant face à cette glace, cette femme laissa glisser jusqu'à ses pieds la mante qui l'enveloppait entièrement.

Djalma resta foudroyé.

Il avait devant les yeux Adrienne de Cardoville.

Oui, il croyait voir Adrienne de Cardoville telle qu'il l'avait encore vue la veille, et vêtue ainsi qu'elle l'était lors de son entrevue avec la princesse de Saint-Dizier... d'une robe vert tendre, tailladée de rose et rehaussée d'une garniture de jais blanc. Une résille, aussi de jais blanc, cachait la natte qui se tordait derrière sa tête, et qui s'harmonisait si admirablement avec l'or bruni de ses cheveux...

C'était enfin, autant que l'Indien pouvait en juger à travers une lueur presque crépusculaire et le treillis du vitrage, c'était la taille de nymphe d'Adrienne, ses épaules de marbre, son cou de cygne, si fier et si gracieux.

En un mot, c'était mademoiselle de Cardoville... il ne pouvait en douter, il n'en doutait pas.

Une sueur brûlante inondait le visage de Djalma; son exaltation vertigineuse allait toujours croissant; l'œil enflammé, la poitrine haletante... immobile... il regardait sans réfléchir, sans penser.

La jeune fille, tournant toujours le dos à Djalma, après avoir rajusté ses cheveux avec une coquetterie pleine de grâce, ôta la résille qui lui servait de coiffure, la déposa sur la cheminée, puis fit un mouvement pour dégrafer sa robe; mais, quittant alors la glace devant laquelle elle s'était d'abord tenue, elle disparut aux yeux de Djalma pendant un instant.

— *Elle attend Agricol Baudoin, son amant...*, dit alors dans l'ombre une voix qui semblait sortir de la muraille de la pièce obscure où se trouvait le prince.

Malgré l'égarement de son esprit, ces paroles terribles : *Elle attend Agricol Baudoin, son amant...* traversèrent le cerveau et le cœur de

Djalma, aiguës, brûlantes comme un trait de feu... Un nuage de sang passa devant sa vue; il poussa un rugissement sourd, que l'épaisseur de la glace empêcha de parvenir jusqu'à la pièce voisine, et le malheureux se brisa les ongles en voulant arracher le treillis de fer de l'œil-de-bœuf...

Arrivé à ce paroxysme de rage délirante, Djalma vit la lumière, déjà si indécise, qui éclairait l'autre chambre, s'affaiblir encore, comme si on l'eût discrètement ménagée; puis, à travers ce vaporeux clair-obscur, il vit revenir la jeune fille, vêtue d'un long peignoir blanc, qui laissait voir ses bras et ses épaules nues, sur lesquelles flottaient les longues boucles de ses cheveux d'or.

Elle s'avançait avec précaution, se dirigeant vers une porte que Djalma ne pouvait apercevoir...

A ce moment, une des issues de l'appartement où se trouvait le prince, pratiquée dans la même cloison que l'œil-de-bœuf, fut doucement ouverte par une main invisible. Djalma s'en aperçut au bruit de la serrure et au courant d'air plus frais qui le frappa au visage, car aucune clarté n'arriva jusqu'à lui.

Cette issue, que l'on venait de laisser à Djalma, donnait, ainsi qu'une des portes de la

pièce voisine, où se trouvait la jeune fille, sur une antichambre communiquant à l'escalier, où l'on entendit bientôt monter quelqu'un qui, s'arrrêtant au dehors, frappa deux fois à la porte extérieure.

— *C'est Agricol Baudoin... Écoute et regarde...*, dit dans l'obscurité la voix que le prince avait déjà entendue.

Ivre, insensé, mais ayant la résolution et l'idée fixe de l'homme ivre et de l'insensé, Djalma tira le poignard que lui avait laissé Faringhea... puis, immobile, il attendit.

A peine les deux coups avaient-ils été frappés au dehors, que la jeune fille, sortant de sa chambre d'où s'échappa une faible lumière, courut à la porte de l'escalier, de sorte que quelque clarté arriva jusqu'au réduit entr'ouvert, où Djalma se tenait blotti, son poignard à la main.

Ce fut de là qu'il vit la jeune fille traverser l'antichambre, et s'approcher de la porte de l'escalier en disant tout bas :

— Qui est là?

— Moi!... Agricol Baudoin, répondit du dehors une voix mâle et forte.

Ce qui se passa ensuite fut si rapide, si foudroyant, que la pensée pourrait seule le rendre.

A peine la jeune fille eut-elle tiré le verrou de la porte, à peine Agricol Baudoin en eut-il franchi le seuil, que Djalma, bondissant comme un tigre, frappa pour ainsi dire à la fois, tant ses coups furent précipités, et la jeune fille, qui tomba morte, et Agricol qui, sans être mortellement blessé, chancela et roula auprès du corps inanimé de cette malheureuse.

Cette scène de meurtre, rapide comme l'éclair, avait eu lieu au milieu d'une demi-obscurité; tout à coup la faible lumière qui éclairait la chambre d'où était sortie la jeune fille, s'éteignit brusquement, et une seconde après, Djalma sentit dans les ténèbres un poignet de fer saisir son bras, et il entendit la voix de Faringhea lui dire :

—Tu es vengé... viens... la retraite est sûre.

Djalma, ivre, inerte, hébété par le meurtre, ne fit aucune résistance et se laissa entraîner par le métis dans l'intérieur de l'appartement qui avait deux issues.

. . . .

Lorsque Rodin s'était écrié, en admirant la succession génératrice des pensées, que le mot COLLIER avait été le germe du projet infernal qu'alors il entrevoyait vaguement, le hasard venait de rappeler à son souvenir la trop fameuse affaire du *collier,* dans laquelle une

femme, grâce à sa vague ressemblance avec la reine Marie-Antoinette, et s'étant d'ailleurs habillée comme cette princesse, avait, à la faveur d'une demi-obscurité, joué si habilement le rôle de cette malheureuse reine... que le cardinal prince de Rohan, familier de la cour, fut dupe de cette illusion.

Une fois son exécrable dessein bien arrêté, Rodin avait dépêché Jacques Dumoulin à la Sainte-Colombe, sans lui dire le véritable but de sa mission, qui se bornait à demander à cette femme expérimentée si elle ne connaîtrait pas une jeune fille, belle, grande et rousse; cette fille trouvée, un costume en tout pareil à celui que portait Adrienne, et dont la princesse de Saint-Dizier avait fait le récit devant Rodin (il faut le dire, la princesse ignorait cette trame), devait compléter l'illusion...

On sait ou l'on devine le reste : la malheureuse fille *Sosie* d'Adrienne avait joué le rôle qu'on lui avait tracé, croyant qu'il s'agissait d'une plaisanterie.

Quant à Agricol il avait reçu une lettre dans laquelle on l'engageait à se rendre à une entrevue qui pouvait être d'une grande importance pour mademoiselle de Cardoville.

XVI

Le lit nuptial.

Une douce lumière s'épandant d'une lampe sphérique d'albâtre oriental, suspendue au plafond par trois chaînes d'argent, éclaire faiblement la chambre à coucher d'Adrienne de Cardoville.

Le large lit d'ivoire, incrusté de nacre, n'est pas occupé et disparaît à demi sous des flots de mousseline blanche et de valenciennes, légers rideaux diaphanes et vaporeux comme des nuages.

Sur la cheminée de marbre blanc, dont le brasier jette des reflets vermeils sur le tapis d'hermine, une grande corbeille est, comme d'habitude, remplie d'un véritable buisson de frais camélias roses à feuilles d'un vert lustré.

Une suave odeur aromatique, s'échappant d'une baignoire de cristal remplie d'eau tiède et parfumée, pénètre dans cette chambre, voisine de la salle de bain d'Adrienne.

Tout est calme, silencieux au dehors.

Il est à peine onze heures du soir.

La porte d'ivoire opposée à celle qui conduit à la salle de bain s'ouvre lentement...

Djalma paraît.

Deux heures se sont écoulées depuis qu'il a commis un double meurtre, et qu'il croit avoir tué Adrienne dans un accès de jalouse fureur.

Les gens de mademoiselle de Cardoville, habitués à voir venir Djalma chaque jour, et qui ne l'annonçaient plus, n'ayant pas reçu d'ordre contraire de leur maîtresse, alors occupée dans l'un des salons du rez-de-chaussée, n'ont pas été surpris de la visite de l'Indien.

Jamais celui-ci n'était entré dans la chambre à coucher de la jeune fille; mais sachant que l'appartement particulier qu'elle occupait, se trouvait au premier étage de la maison, il y était facilement arrivé.

Au moment où il entra dans ce sanctuaire virginal, la physionomie de Djalma était assez calme, tant il se contraignait puissamment; à peine une légère pâleur ternissait-elle la brillante couleur ambrée de son teint... Il portait ce jour-là une robe de cachemire pourpre rayée d'argent, de sorte que l'on n'apercevait pas plusieurs taches de sang qui avaient jailli sur l'é-

toffe lorsqu'il avait frappé la jeune fille aux cheveux d'or et Agricol Baudoin.

Djalma ferma la porte sur lui, et jeta au loin son turban blanc, car il lui semblait qu'un cercle de fer brûlant étreignait son front; ses cheveux d'un noir bleu encadraient son pâle et beau visage ; croisant ses bras sur sa poitrine, il regarda lentement autour de lui... Lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur le lit d'Adrienne, il fit un pas, tressaillit brusquement, et son visage s'empourpra ; mais, passant sa main sur son front, il baissa la tête, et demeura quelques moments rêveur et immobile comme une statue...

Après quelques instants d'une morne et sombre méditation, Djalma tomba à genoux en levant sa tête vers le ciel.

Le visage de l'Indien, ruisselant alors de larmes, ne révélait aucune passion violente ; on ne lisait sur ses traits, ni la haine, ni le désespoir, ni la joie féroce de la vengeance assouvie ;... mais, si cela se peut dire, l'expression d'une douleur à la fois naïve et immense...

Pendant quelques minutes les sanglots suffoquèrent Djalma ; les pleurs inondèrent ses joues.

— Morte !... morte !... murmura-t-il d'une voix étouffée, morte ;... elle qui, ce matin en-

core, reposait si heureuse dans cette chambre;... je l'ai tuée. Maintenant qu'elle est morte, que me fait sa trahison?... Je ne devais pas la tuer pour cela... Elle m'avait trahi... elle aimait cet homme que j'ai aussi frappé;... elle l'aimait... C'est qu'hélas! je n'avais pas su me faire préférer, ajouta-t-il avec une résignation pleine d'attendrissement et de remords. Moi, pauvre enfant, à demi barbare... en quoi pouvais-je mériter son cœur?... quels droits?... quel charme? Elle ne m'aimait pas? c'était ma faute... et elle, toujours généreuse, me cachait son indifférence sous des dehors d'affection... pour ne pas me rendre trop malheureux;... et pour cela je l'ai tuée... Son crime, où est-il? n'était-elle pas venue librement à moi?... ne m'avait-elle pas ouvert sa demeure? ne m'avait-elle pas permis de passer des jours près d'elle... seul avec elle?... Sans doute... elle voulait m'aimer et elle n'a pas pu... Moi, je l'aimais de toutes les forces de mon âme;... mais mon amour n'était pas celui qu'il fallait... à son cœur... Et pour cela, je ne devais pas la tuer... Mais un fatal vertige m'a saisi... et, après le crime... je me suis éveillé comme d'un songe... Et ce n'est pas un songe, hélas!... je l'ai tuée... Et pourtant, jusqu'à ce soir... que de bonheur je lui ai dû!... que d'espérances

ineffables !... que de longs enivrements !... Et comme elle avait... rendu... mon cœur meilleur, plus noble, plus généreux !... Cela venait d'elle... cela me restait, au moins, ajouta l'Indien en redoublant de sanglots. Ce trésor du passé... personne ne pouvait me le reprendre, cela devait me consoler ;... mais pourquoi penser à cela ?... elle et cet homme... je les ai frappés tous deux... meurtre lâche et sans lutte... férocité de tigre qui rugit et déchire une proie innocente...

Et Djalma cacha son visage dans ses mains avec douleur ; puis il reprit en essuyant ses larmes :

— Je sais bien que je vais me tuer aussi ;... mais ma mort... ne lui rendra pas la vie, à elle...

Et se relevant avec peine, Djalma tira de sa ceinture le poignard sanglant de Faringhea, prit dans la monture de cette arme le flacon de cristal contenant du poison, et jeta la lame sanglante sur le tapis d'hermine, dont la blancheur immaculée fut légèrement rougie.

— Oui, reprit Djalma en serrant le flacon dans sa main convulsive, oui, je le sais bien, je vais me tuer ;... je le dois ;... sang pour sang ; ma mort la vengera ;... comment se fait-il que le fer ne se soit pas retourné contre

moi... quand je l'ai frappée?... Je ne sais;... mais enfin, elle est morte... de ma main... Heureusement, j'ai le cœur rempli de remords, de douleur et d'une inexprimable tendresse pour elle ; aussi j'ai voulu venir mourir ici... ici, dans cette chambre, reprit-il d'une voix altérée, dans ce ciel de mes brûlantes visions...

Puis il s'écria, avec un accent déchirant, en cachant sa figure dans ses mains :

— Et morte... morte...

Puis, après quelques sanglots, il reprit d'une voix ferme :

— Allons, moi aussi je vais être bientôt mort;... non, je veux mourir lentement, pas bientôt...

Et d'un regard assuré il regarda le flacon.

— Ce poison peut être foudroyant, et peut aussi être d'un effet moins rapide, mais toujours sûr, m'a dit Faringhea. Pour cela, quelques gouttes suffisent;... il me semble que lorsque je serai certain de mourir... mes remords seront moins affreux... Hier, lorsqu'en me quittant, elle m'a serré la main... qui m'aurait dit cela, pourtant?

Et l'Indien porta résolûment le flacon à ses lèvres. Après avoir bu quelques gouttes de la liqueur qu'il contenait, il le replaça sur une

petite table d'ivoire placée auprès du lit d'Adrienne.

— Cette liqueur est âcre et brûlante, dit-il; maintenant, je suis certain de mourir... Oh! que j'aie du moins le temps de m'enivrer encore de la vue et du parfum de cette chambre!... que je puisse reposer ma tête mourante sur ce lit où a reposé la sienne!...

Et Djalma tomba agenouillé devant le lit où il appuya son front brûlant.

A ce moment, la porte d'ivoire qui communiquait à la salle de bain roula doucement sur ses gonds, et Adrienne entra...

La jeune fille venait de renvoyer ses femmes qui avaient assisté à sa toilette de nuit.

Elle portait un long peignoir de mousseline d'une éblouissante blancheur; ses cheveux d'or, coquettement tressés pour la nuit en petites nattes, formaient ainsi deux larges bandeaux qui donnaient à sa ravissante figure un caractère d'une juvénilité charmante; son teint de neige était légèrement animé par la tiède moiteur du bain parfumé où elle se plongeait quelques instants chaque soir. Lorsqu'elle ouvrit la porte d'ivoire et qu'elle posa son petit pied rose et nu, chaussé d'une mule de satin blanc, sur le tapis d'hermine, Adrienne était d'une resplendissante beauté; le bonheur éclatait dans

ses yeux, sur son front, dans son maintien ;... toutes les difficultés relatives à la forme de l'union qu'elle voulait contracter étaient résolues, dans deux jours elle serait à Djalma... Et la vue de la chambre nuptiale la jetait dans une vague et ineffable langueur.

La porte d'ivoire avait roulé si doucement sur ses gonds ; les premiers pas de la jeune fille s'étaient tellement amortis sur la fourrure du tapis, que Djalma, le front appuyé sur le lit, n'avait rien entendu...

Mais soudain un cri de surprise et d'effroi frappa son oreille... Il se retourna brusquement..

Adrienne apparaissait à ses yeux.

Par un mouvement de pudeur, Adrienne croisa son peignoir sur son sein nu et se recula vivement, encore plus affligée que courroucée, croyant que Djalma, emporté par un fol accès de passion, s'était introduit dans sa chambre avec une espérance coupable.

La jeune fille, cruellement blessée de cette tentative déloyale, allait la reprocher à Djalma, lorsqu'elle aperçut le poignard qu'il avait jeté sur le tapis d'hermine.

A la vue de cette arme, à l'expression d'épouvante, de stupeur, qui pétrifiait les traits de Djalma, toujours agenouillé, immobile, le corps

renversé en arrière, les mains étendues en avant, les yeux fixes, démesurément ouverts, cerclés de blanc... Adrienne, ne redoutant plus une amoureuse surprise, mais ressentant un indicible effroi, au lieu de fuir le prince, fit quelques pas vers lui et s'écria d'une voix altérée, en lui montrant du geste le kandjiar :

— Mon ami, comment êtes-vous ici? Qu'avez-vous?... pourquoi ce poignard?

Djalma ne répondait pas...

Tout d'abord, la présence d'Adrienne lui avait semblé être une vision qu'il attribuait à l'égarement de son cerveau, déjà troublé, pensait-il, par l'effet du poison.

Mais lorsque la douce voix de la jeune fille eut frappé son oreille;... mais lorsque son cœur eut tressailli à l'espèce de choc électrique qu'il ressentait toujours, dès que son regard rencontrait le regard de cette femme si ardemment aimée;... mais lorsqu'il eut contemplé cet adorable visage, si rose, si frais, si reposé, malgré son expression de vive inquiétude... Djalma comprit qu'il n'était le jouet d'aucun rêve... et que mademoiselle de Cardoville était devant ses yeux...

Alors et à mesure qu'il se pénétrait pour ainsi dire de cette pensée, qu'Adrienne n'était pas morte, et quoiqu'il ne pût s'expliquer le

prodige de cette résurrection, la physionomie de l'Indien se transfigura, l'or pâli de son teint redevint chaud et vermeil; ses yeux, ternis par les larmes du remords, s'illuminèrent d'un vif rayonnement; ses traits enfin, naguère contractés par une terreur désespérée, exprimèrent toutes les phases croissantes d'une joie folle, délirante, extatique...

S'avançant, toujours à genoux, vers Adrienne, en élevant vers elle ses mains tremblantes... trop ému pour pouvoir prononcer un mot, il la contemplait avec tant de stupeur, tant d'amour, tant d'adoration, tant de reconnaissance... oui, de reconnaissance de ce qu'elle vivait... que la jeune fille, fascinée par ce regard inexplicable, muette aussi, immobile aussi, sentait, aux battements précipités de son sein, à un sourd frémissement de terreur, qu'il s'agissait de quelque effrayant mystère.

Enfin... Djalma, joignant les mains, s'écria avec un accent impossible à rendre :

— Tu n'es pas morte!...

— Morte!... répéta la jeune fille stupéfaite.

— Ce n'était pas toi... Ce n'est pas toi... que j'ai tuée... Dieu est bon et juste...

En prononçant ces mots avec une joie insen-

sée, le malheureux oubliait la victime qu'il avait frappée dans son erreur.

De plus en plus épouvantée, jetant de nouveau les yeux sur le poignard laissé sur le tapis, et s'apercevant alors qu'il était ensanglanté... terrible découverte qui confirmait les paroles de Djalma, mademoiselle de Cardoville s'écria :

— Vous avez tué... vous... Djalma? Oh! mon Dieu! qu'est-ce qu'il dit? C'est à devenir folle.

— Tu vis... je te vois... tu es là..., disait Djalma d'une voix palpitante, enivrée; te voilà, toujours belle, toujours pure... car ce n'était pas toi... Oh non!... si ça avait été toi... je le disais bien... plutôt que de te tuer, le fer se serait retourné contre moi...

— Vous avez tué! s'écria la jeune fille, presque égarée par cette révélation imprévue, en joignant les mains avec horreur. Mais pourquoi? mais qui avez-vous tué?...

— Que sais-je, moi?... une femme... qui te ressemblait, et puis un homme que j'ai cru ton amant;... c'était une illusion... un rêve... affreux; tu vis, car te voilà...

Et l'Indien sanglotait de joie.

— Un rêve!... mais ce n'est pas un rêve... A ce poignard il y a du sang!... s'écria la

jeune fille en montrant le kandjiar d'un geste effaré. Je vous dis qu'il y a du sang à ce poignard...

— Oui... tout à l'heure, j'ai jeté là ce kandjiar... pour prendre le poison... quand je croyais t'avoir tuée...

— Le poison!... s'écria Adrienne.

Et ses dents se heurtèrent convulsivement.

— Quel poison?...

— Je croyais t'avoir tuée;... j'ai voulu venir mourir ici...

— Mourir!... comment mourir?... Oh! mon Dieu! pourquoi cela, mourir?... mais qui, mourir?... s'écria la jeune fille presque en délire.

— Mais moi... je te dis, reprit Djalma avec une douceur inexprimable; je croyais t'avoir tuée;... alors j'ai pris du poison...

— Toi!... dit Adrienne en devenant pâle comme une morte, toi!...

— Oui...

— Ce n'est pas vrai!... dit la jeune fille avec un geste de dénégation sublime.

— Regarde, dit l'Indien.

Et machinalement il tourna la tête du côté du lit, vers la petite table d'ivoire, où étincelait le flacon de cristal.

Par un mouvement irréfléchi, plus rapide

que la pensée, peut-être même que sa volonté, Adrienne s'élança vers la table, saisit le flacon et le porta à ses lèvres avides.

Djalma était jusqu'alors resté à genoux ; il poussa un cri terrible, fut d'un bond auprès de la jeune fille, et lui arracha le flacon qu'elle tenait collé à ses lèvres.

— C'est égal... j'en ai bu autant que toi..., dit Adrienne avec une satisfaction triomphante et sinistre.

Pendant un instant, il se fit un silence effrayant.

Adrienne et Djalma se contemplèrent muets, immobiles, épouvantés.

Ce lugubre silence, la jeune fille le rompit la première et dit d'une voix entrecoupée qu'elle tâchait de rendre ferme :

— Eh bien !... qu'y a-t-il là d'extraordinaire? tu as tué... tu as voulu que ta mort expiât ton crime ;... c'était juste... Je ne veux pas te survivre... c'est tout simple... Pourquoi me regardes-tu ainsi?... Ce poison est bien âcre... aux lèvres ; son effet est-il prompt?... Dis, mon Djalma...

Le prince ne répondit pas ;... tremblant de tous ses membres, il jeta un coup d'œil sur ses mains...

Faringhea avait dit vrai ;... une légère teinte

violette colorait déjà les ongles polis du jeune Indien.

La mort approchait... lente... sourde... encore presque insensible... mais sûre...

Djalma, écrasé par le désespoir, en songeant qu'Adrienne aussi allait mourir, sentit son courage l'abandonner ; il poussa un long gémissement, cacha sa figure dans ses mains ; ses genoux se dérobèrent sous lui, et il tomba assis sur le lit auprès duquel il se trouvait alors...

— Déjà !... s'écria la jeune fille avec horreur en se précipitant à genoux aux pieds de Djalma, déjà la mort !... tu me caches ta figure...

Et, dans son effroi, elle abaissa vivement les mains de l'Indien pour le contempler ;... il avait le visage inondé de larmes...

— Non... pas encore... la mort, murmura-t-il à travers ses sanglots ; ce poison... est lent.

— Vrai ?... s'écria Adrienne avec une joie indicible.

Puis elle ajouta, en baisant les mains de Djalma avec une ineffable tendresse :

— Puisque ce poison est lent... pourquoi pleures-tu alors ?

— Mais toi... mais toi !... disait l'Indien d'une voix déchirante.

— Il ne s'agit pas de moi..., reprit résolûment Adrienne ; tu as tué... nous expierons ton crime... J'ignore ce qui s'est passé... mais, sur notre amour... je le jure... tu n'as pas fait le mal pour le mal ;... il y a là quelque horrible mystère !

— Sous un prétexte auquel j'ai dû croire, reprit Djalma d'une voix haletante et précipitée, Faringhea m'a emmené dans une maison ; là, il m'a dit que tu me trompais... Je ne l'ai pas cru d'abord, mais je ne sais quel vertige s'est emparé de moi... et bientôt, à travers une demi-obscurité, je t'ai vue...

— Moi !...

— Non... pas toi... mais une femme vêtue comme toi ;... elle te ressemblait tant... que... dans le trouble de ma raison, j'ai cru à cette illusion... Enfin... un homme est venu ;... tu as couru à lui... Alors, moi, fou de rage, j'ai frappé la femme... et puis l'homme ;... je les ai vus tomber ; alors, je suis revenu pour mourir ici... et... je te retrouve... et c'est pour causer ta mort... Oh ! malheur ! malheur !... tu devais mourir par moi !

Et Djalma, cet homme d'une si redoutable énergie, se prit de nouveau à éclater en sanglots avec la faiblesse d'un enfant.

A la vue de ce désespoir si profond, si tou-

chant, si passionné... Adrienne, avec cet admirable courage que les femmes seules possèdent dans l'amour, ne songea plus qu'à consoler Djalma... Par un effort de passion surhumaine, à cette révélation du prince qui dévoilait un complot infernal, la figure de la jeune fille devint si resplendissante d'amour, de bonheur et de passion, que l'Indien, la regardant avec stupeur, craignit un instant qu'elle n'eût perdu la raison.

— Plus de larmes, mon amant adoré, s'écria la jeune fille radieuse, plus de larmes; mais des sourires de joie et d'amour; rassure-toi; non... non... nos ennemis acharnés ne triompheront pas.

— Que dis-tu?

— Ils nous voulaient malheureux... plaignons-les... notre félicité ferait envie au monde.

— Adrienne... reviens à toi...

— Oh! j'ai ma raison... toute ma raison... Écoute-moi, mon ange... maintenant je comprends tout. Tombant dans le piége que ces misérables t'ont tendu, tu as tué... Dans ce pays... vois-tu?... un meurtre... c'est l'infamie... ou l'échafaud... Et demain... cette nuit peut-être, tu aurais été jeté en prison; aussi nos ennemis se sont dit: « Un homme comme le prince Djalma n'attend pas l'infamie ou l'écha-

faud, il se tue... Une femme comme Adrienne de Cardoville ne survit pas à l'infamie ou à la mort de son amant... elle se tue... ou elle meurt de désespoir... Ainsi, mort affreuse pour lui... mort affreuse pour elle... et, pour nous... ont dit ces hommes noirs... l'héritage immense que nous convoitons... »

— Mais pour toi!... si jeune, si belle, si pure... la mort est affreuse... et ces monstres triomphent! s'écria Djalma. Ils auront dit vrai...

— Ils auront menti!... s'écria Adrienne; notre mort sera céleste... enivrante... car ce poison est lent... et je t'adore... mon Djalma!...

En disant ces mots d'une voix basse et palpitante de passion, Adrienne, s'accoudant sur les genoux de Djalma, s'était approchée si près... de lui, qu'il sentit sur ses joues le souffle embrasé de la jeune fille...

A cette impression enivrante, aux jets de flamme humide que lui dardaient les grands yeux nageants d'Adrienne, dont les lèvres entr'ouvertes devenaient d'un pourpre de plus en plus éclatant, l'Indien tressaillit;... une ardeur brûlante le dévora;... son sang vierge, brassé par la jeunesse et par l'amour, bouillonna dans ses veines;... il oublia tout, et son désespoir et une mort prochaine qui ne se manifestait en-

core chez lui, ainsi que chez Adrienne, que par une ardeur fiévreuse. Sa figure, comme celle de la jeune fille, était redevenue d'une beauté resplendissante... idéale!

— Oh! mon amant... mon époux adoré... comme tu es beau! disait Adrienne avec idolâtrie. Oh! tes yeux... ton front... ton cou... tes lèvres... comme je les aime!... Que de fois le souvenir de ta ravissante figure, de ta grâce... de ton brûlant amour... a égaré ma raison!... Que de fois j'ai senti faiblir mon courage... en attendant ce moment divin où je vais être à toi... oui, à toi... toute à toi!... Tu le vois, le ciel veut que nous soyons l'un à l'autre, et rien ne manquera aux ravissements de nos voluptés... car, ce matin même, l'homme évangélique qui devait dans deux jours bénir notre union, a reçu de moi, en ton nom et au mien, un don royal qui mettra pour jamais la joie au cœur et au front de bien des infortunés... Ainsi, que regretter, mon ange? Nos âmes immortelles vont s'exhaler dans nos baisers, pour remonter, encore enivrées d'amour... vers ce Dieu adorable qui est tout amour.

— Adrienne...

— Djalma...

. . . .

Et retombant, les rideaux diaphanes et légers

voilèrent comme d'un nuage cette couche nuptiale et funèbre.

Funèbre... car, deux heures après, Adrienne et Djalma rendaient le dernier soupir dans une voluptueuse agonie.

XVII

Une rencontre.

Adrienne et Djalma étaient morts le 30 mai.

La scène suivante se passait le 31 du même mois, veille du jour fixé pour la dernière convocation des héritiers de Marius de Rennepont.

On se souvient sans doute de la disposition de l'appartement que M. Hardy avait occupé dans la maison de retraite des révérends pères de la rue de Vaugirard, appartement sombre, isolé, et dont la dernière pièce donnait sur un triste petit jardin planté d'ifs et entouré de hautes murailles. Pour arriver dans cette pièce reculée, il fallait traverser deux vastes chambres ,

dontles portes, une fois fermées, interceptaient tout bruit, toute communication du dehors.

Ceci rappelé, poursuivons.

Depuis trois ou quatre jours, le père d'Aigrigny occupait cet appartement ; il ne l'avait pas choisi, mais il avait été amené à l'accepter sous des prétextes d'ailleurs parfaitement plausibles que lui avait donnés le révérend père économe, à l'instigation de Rodin.

Il était environ midi.

Le père d'Aigrigny, assis dans un fauteuil auprès de la porte-fenêtre qui donnait sur le triste petit jardin, tenait à la main un journal du matin, et lisait ce qui suit aux nouvelles de Paris :

« *Onze heures du soir.*—Un événement aussi horrible que tragique vient de jeter l'épouvante dans le quartier Richelieu. Un double assassinat a été commis sur une jeune fille et sur un jeune artisan. La jeune fille a été tuée d'un coup de poignard ; on espère sauver les jours de l'artisan. On attribue ce crime à la jalousie. La justice informe. A demain les détails. »

Après avoir lu ces lignes, le père d'Aigrigny jeta le journal sur la table, et devint pensif.

— C'est incroyable, dit-il avec une envie amère, songeant à Rodin. Le voici arrivé au but qu'il s'était proposé ;... presque aucune de

ses prévisions n'a été trompée... Cette famille est anéantie par le seul jeu des passions, bonnes ou mauvaises, qu'il a su faire mouvoir... Il l'avait dit! Oh!... je le confesse, ajouta le père d'Aigrigny avec un sourire jaloux et haineux, le père Rodin est un homme dissimulé, habile, patient, énergique, opiniâtre et d'une rare intelligence... Qui m'eût dit, il y a quelques mois, lorsqu'il écrivait sous mes ordres, humble et discret *socius*... que cet homme était déjà depuis longtemps possédé de la plus audacieuse, de la plus énorme ambition, qu'il osait jeter les yeux jusque sur le saint-siége... et que, grâce à des intrigues merveilleusement ourdies, à une corruption poursuivie avec une incroyable habileté, au sein du sacré collége, cette visée... n'était pas déraisonnable... et que bientôt peut-être cette ambition infernale eût été réalisée, si, depuis longtemps, les sourdes menées de cet homme étonnamment dangereux n'eussent pas été surveillées à son insu, ainsi que je viens de l'apprendre?... Ah!... reprit le père d'Aigrigny avec un sourire d'ironie et de triomphe, ah! vous, crasseux personnage, vous voulez jouer au Sixte-Quint? Et non content de cette audacieuse imagination, vous voulez, si vous réussissez, annuler, absorber notre compagnie dans votre papauté,

comme le sultan a absorbé les janissaires ! Ah ! nous ne sommes pour vous qu'un marchepied !... Ah ! vous m'avez brisé, humilié, écrasé sous votre insolent dédain... Patience..., ajouta le père d'Aigrigny avec une joie concentrée, patience, le jour des représailles approche ;... moi seul suis dépositaire de la volonté de notre général ; le père Caboccini, envoyé ici comme *socius*, l'ignore lui-même... Le sort du père Rodin est donc entre mes mains. Oh ! il ne sait pas ce qui l'attend. Dans cette affaire Rennepont qu'il a admirablement conduite, je le reconnais, il croit nous évincer et n'avoir réussi que pour lui seul ;... mais demain...

Le père d'Aigrigny fut soudain distrait de ces agréables réflexions ; il entendit ouvrir les portes des pièces qui précédaient la chambre où il se trouvait.

Au moment où il détournait la tête pour voir qui entrait chez lui, la porte roula sur ses gonds...

Le père d'Aigrigny fit un brusque mouvement et devint pourpre.

Le maréchal Simon était devant lui...

Et derrière le maréchal... dans l'ombre... le père d'Aigrigny aperçut la figure cadavéreuse de Rodin.

Celui-ci, après avoir jeté sur le père d'Aigri-

gny un regard empreint d'une joie diabolique, disparut rapidement ; la porte se referma, le père d'Aigrigny et le maréchal Simon restèrent seuls.

Le père de Rose et de Blanche était presque méconnaissable : ses cheveux gris avaient complétement blanchi ; sur ses joues pâles, marbrées, décharnées, pointait une barbe drue, non rasée depuis quelques jours ; ses yeux, caves, rougis, ardents et extrêmement mobiles, avaient quelque chose de farouche, de hagard ; un ample manteau l'enveloppait, et c'est à peine si sa cravate noire était nouée autour de son cou...

Rodin en sortant avait comme par inadvertance fermé au dehors la porte à double tour.

Lorsqu'il fut seul avec le jésuite, le maréchal fit d'un geste brusque tomber son manteau de dessus ses épaules, et le père d'Aigrigny put voir, passés à un mouchoir de soie qui servait de ceinture au père de Rose et de Blanche, deux épées de combat, nues et affilées.

Le père d'Aigrigny comprit tout.

Il se rappela que, plusieurs jours auparavant, Rodin lui avait opiniâtrément demandé ce qu'il ferait si le maréchal le frappait à la joue... Plus de doute, le père d'Aigrigny, qui avait cru tenir le sort de Rodin entre ses mains, était

joué et acculé par lui dans une effrayante impasse ; car il le savait, les deux pièces précédentes étant fermées, il n'y avait aucune possibilité de se faire entendre du dehors en appelant au secours, et les hautes murailles du jardin donnaient sur des terrains inhabités.

La première pensée qui lui vint, et elle ne manquait pas de vraisemblance, fut que Rodin, soit par ses intelligences avec Rome, soit par une incroyable pénétration, ayant appris que son sort allait dépendre entièrement du père d'Aigrigny, espérait se défaire de lui en le livrant ainsi à la vengeance inexorable du père de Rose et de Blanche.

Le maréchal, gardant toujours le silence, détacha le mouchoir qui lui servait de ceinturon, déposa les deux épées sur une table, et, croisant ses bras sur sa poitrine, s'avança lentement vers le père d'Aigrigny.

Ainsi se trouvèrent face à face ces deux hommes qui, pendant toute leur vie de soldat, s'étaient poursuivis d'une haine implacable ; et qui, après s'être battus dans deux camps ennemis, s'étaient déjà rencontrés dans un duel à outrance ; ces deux hommes, dont l'un, le maréchal Simon, venait demander compte à l'autre de la mort de ses enfants...

A l'approche du maréchal, le père d'Aigrigny

se leva ; il portait ce jour-là une soutane noire qui fit paraître plus grande encore la pâleur qui avait succédé à une rougeur subite.

Depuis quelques secondes, ces deux hommes se trouvaient debout, face à face, et aucun n'avait encore dit un mot.

Le maréchal était effrayant de désespoir paternel ; son calme, inexorable comme la fatalité, était plus terrible que les fougueux emportements de la colère.

— Mes enfants sont morts, dit-il enfin au jésuite d'une voix lente et creuse en rompant le premier le silence, il faut que je vous tue...

— Monsieur, s'écria le père d'Aigrigny, écoutez moi... ne croyez pas...

— Il faut que je vous tue..., reprit le maréchal en interrompant le jésuite ; votre haine a poursuivi ma femme jusque dans l'exil, où elle a péri ; vous et vos complices avez envoyé mes enfants à une mort certaine... Depuis vingt ans vous êtes mon mauvais démon... C'est assez, il me faut votre vie... je l'aurai.

— Ma vie appartient d'abord à Dieu, répondit pieusement le père d'Aigrigny, ensuite à qui veut la prendre.

— Nous allons nous battre à mort dans cette chambre, dit le maréchal, et comme j'ai à ven-

ger ma femme et mes enfants... je suis tranquille.

— Monsieur, répondit froidement le père d'Aigrigny, vous oubliez que mon caractère me défend de me battre... Autrefois, j'ai pu accepter le duel que vous m'avez proposé ;... aujourd'hui ma position a changé.

— Ah !... fit le maréchal avec un sourire amer, vous refusez de vous battre maintenant parce que vous êtes prêtre ?

— Oui... monsieur, parce que je suis prêtre.

— De sorte que parce qu'il est prêtre, un infâme comme vous est certain de l'impunité, et qu'il peut mettre sa lâcheté, ses crimes, à l'abri de sa robe noire ?

— Je ne comprends pas un mot à vos accusations, monsieur. En tout cas, il y a des lois, dit le père d'Aigrigny en mordant ses lèvres blêmes de colère, car il ressentait profondément l'injure que venait de lui adresser le maréchal ; si vous avez à vous plaindre... adressez-vous à la justice ;... elle est égale pour tous.

Le maréchal Simon haussa les épaules avec un dédain farouche.

— Vos crimes échappent à la justice ;... elle les punirait, que je ne lui laisserais pas encore le soin de me venger... après tout le mal que

vous m'avez fait, après tout ce que vous m'avez ravi...

Et, au souvenir de ses enfants, la voix du maréchal s'altéra légèrement; mais il reprit bientôt son calme terrible :

— Vous sentez bien que je ne vis plus que pour la vengeance... moi;... mais il me faut une vengeance que je puisse savourer... en sentant votre lâche cœur palpiter au bout de mon épée... Notre dernier duel... n'a été qu'un jeu ;... mais celui-ci... oh ! vous allez voir celui-ci...

Et le maréchal marcha vers la table où il avait posé les épées.

Il fallait au père d'Aigrigny un grand empire sur lui-même pour se contraindre; la haine implacable qu'il avait toujours éprouvée contre le maréchal Simon, ses provocations insultantes, réveillaient en lui mille ardeurs farouches; pourtant il répondit d'un ton encore assez calme :

— Une dernière fois, monsieur, je vous le répète, le caractère dont je suis revêtu m'empêche de me battre.

— Ainsi... vous refusez? dit le maréchal en se retournant, revenant vers lui et s'approchant.

— Je refuse.

— Positivement?

— Positivement; rien ne saurait m'y forcer.

— Rien?

— Non, monsieur, rien.

— Nous allons voir, dit le maréchal.

Et sa main tomba d'aplomb sur la joue du père d'Aigrigny.

Le jésuite poussa un cri de fureur; tout son sang reflua sur sa face si rudement souffletée; la bravoure de cet homme, car il était brave, se révolta; son ancienne valeur guerrière l'emporta malgré lui, ses yeux étincelèrent; et les dents serrées, les poings crispés, il fit un pas vers le maréchal en s'écriant:

— Les épées... les épées...

Mais soudain se rappelant l'apparition de Rodin, et l'intérêt que celui-ci avait eu à amener cette rencontre, il puisa dans la volonté d'échapper au piége diabolique que lui tendait son ancien *socius* le courage de contenir un ressentiment terrible.

A la fougue passagère du père d'Aigrigny succéda donc subitement un calme rempli de contrition, et voulant jouer son rôle jusqu'au bout, il s'agenouilla, et baissant la tête, il se frappa la poitrine avec contrition en disant:

— Pardonnez-moi, Seigneur, de m'être aban-

donné à un mouvement de colère... et surtout pardonnez à celui qui m'outrage.

Malgré sa résignation apparente, la voix du jésuite était profondément altérée; il lui semblait sentir un fer brûlant sur sa joue; car, pour la première fois de sa vie, de sa vie de soldat ou de sa vie de prêtre, il subissait une pareille insulte; il s'était jeté à genoux, autant par momerie que pour ne pas rencontrer le regard du maréchal, craignant, s'il le rencontrait, de ne pouvoir plus répondre de soi, et de se laisser entraîner à ses impétueux ressentiments.

En voyant le jésuite tomber à genoux, en entendant son hypocrite invocation, le maréchal, qui avait déjà mis l'épée à la main, frémit d'indignation, et s'écria :

— Debout... fourbe... infâme, debout, à l'instant!

Et de sa botte, le maréchal crossa rudement le jésuite.

A cette nouvelle insulte, le père d'Aigrigny se redressa et bondit comme s'il eût été mû par un ressort d'acier. C'était trop; il n'en pouvait supporter davantage. Emporté, aveuglé par la rage, il se précipita vers la table où était l'autre épée, la saisit, et s'écria en grinçant des dents :

— Ah!... il vous faut du sang!... eh bien!... du sang... et le vôtre... si je peux...

Et le jésuite, dans toute la vigueur de l'âge, la face empourprée, ses grands yeux gris étincelants de haine, tomba en garde avec l'aisance et l'aplomb d'un gladiateur consommé.

— Enfin!... s'écria le maréchal en s'apprêtant à croiser le fer.

Mais la réflexion vint encore une fois éteindre la fougue du père d'Aigrigny; il songea de nouveau que ce duel hasardeux comblerait les vœux de Rodin, dont il tenait le sort entre les mains, qu'il allait écraser à son tour et qu'il exécrait plus encore peut-être que le maréchal; aussi, malgré la furie qui le possédait, malgré son secret espoir de sortir vainqueur de ce combat, car il se sentait plein de force, de santé, tandis que d'affreux chagrins avaient miné le maréchal Simon, le jésuite parvint à se calmer, et à la profonde stupeur du maréchal, il baissa la pointe de son épée en disant:

— Je suis ministre du Seigneur, je ne dois pas verser de sang. Cette fois encore, pardonnez-moi mon emportement, Seigneur, et pardonnez aussi à celui de mes frères qui a excité mon courroux.

Puis, mettant aussitôt la lame de l'épée sous son talon, il ramena vivement la garde à soi,

de sorte que l'arme se brisa en deux morceaux.

Il n'y avait plus ainsi de duel possible.

Le père d'Aigrigny se mettait lui-même dans l'impuissance de céder à une nouvelle violence, dont il ressentait l'imminence et le danger.

Le maréchal Simon resta un moment muet et immobile de surprise et d'indignation, car lui aussi voyait alors le duel impossible ; mais, tout à coup, imitant le jésuite, le maréchal mit comme lui la lame de son épée sous son talon et la brisa à peu près à sa moitié, ainsi qu'avait été brisée l'épée du père d'Aigrigny ; puis ramassant le tronçon pointu, long de dix-huit pouces environ, il détacha sa cravate de soie noire, l'enroula autour de ce fragment, du côté de la cassure, improvisa ainsi une poignée et dit au père d'Aigrigny :

— Va pour le poignard...

Épouvanté de tant de sang-froid, de tant d'acharnement, le père d'Aigrigny s'écria :

— Mais, c'est donc l'enfer !...

— Non... c'est un père dont on a tué les enfants, dit le maréchal d'une voix sourde en assurant son poignard dans sa main, et une larme fugitive mouilla ses yeux qui redevinrent aussitôt ardents et farouches.

Le jésuite surprit cette larme... Il y avait dans ce mélange de haine vindicative et de

douleur paternelle quelque chose de si terrible, de si sacré, de si menaçant, que, pour la première fois de sa vie, le père d'Aigrigny éprouva un sentiment de peur... de peur lâche... ignoble... de peur pour sa peau... Tant qu'il s'était agi d'un combat à l'épée dans lequel la ruse, l'adresse et l'expérience sont de si puissants auxiliaires du courage, il n'avait eu qu'à réprimer les élans de sa fureur et de sa haine; mais devant ce combat corps à corps, face à face, cœur contre cœur, un moment il trembla, pâlit et s'écria :

— Une boucherie à coups de couteaux... jamais.

L'accent, la physionomie du jésuite trahissaient tellement son effroi, que le maréchal en fut frappé, et s'écria, avec angoisse, car il redoutait de voir sa vengeance lui échapper :

— Mais il est donc vraiment lâche?... Ce misérable n'avait donc que le courage de l'escrime ou de l'orgueil... ce misérable renégat, traître à son pays... que j'ai souffleté...-crossé, car je vous ai souffleté... marquis de vieille roche! je vous ai crossé... marquis de vieille souche!... vous, la honte de votre maison, la honte de tous les braves gentilshommes, anciens ou nouveaux... Ah! ce n'est pas par hypocrisie, ou par calcul... comme je le croyais, que

vous refusez de vous battre... c'est par peur... Ah ! il vous faut le bruit de la guerre ou les regards des témoins d'un duel pour vous donner du cœur...

— Monsieur... prenez garde ! dit le père d'Aigrigny, les dents serrées et en balbutiant, car, à ces écrasantes paroles, la rage et la haine lui firent oublier sa peur.

— Mais il faut donc que je te crache à la face, pour y faire monter le peu de sang qui te reste dans les veines !... s'écria le maréchal exaspéré.

— Oh ! c'est trop ! c'est trop ! dit le jésuite.

Et il se précipita sur le morceau de lame acérée qui était à ses pieds en répétant :

— C'est trop !

— Ce n'est pas assez, dit le maréchal d'une voix haletante ; tiens, Judas...

Et il lui cracha à la face.

— Et si tu ne te bats pas, maintenant, ajouta le maréchal, je t'assomme à coups de chaise, infâme tueur d'enfants...

Le père d'Aigrigny, en recevant le dernier outrage qu'un homme déjà outragé puisse recevoir, perdit la tête, oublia ses intérêts, ses résolutions, sa peur, oublia jusqu'à Rodin ; une ardeur de vengeance effrénée, voilà tout ce qu'il ressentit ; puis, une fois son courage revenu, au lieu de redouter cette lutte, il s'en

félicita en comparant sa vigoureuse carrure à la maigreur du maréchal, presque épuisé par le chagrin ; car, dans un pareil combat, combat brutal, sauvage, corps à corps, la force physique est d'un avantage immense.

En un instant le père d'Aigrigny eut enroulé son mouchoir autour de la lame d'épée qu'il avait ramassée, et il se précipita sur le maréchal Simon qui reçut intrépidement le choc.

Pendant le peu de temps que dura cette lutte inégale, car le maréchal était depuis quelques jours en proie à une fièvre dévorante qui avait miné ses forces, les deux combattants, muets, acharnés, ne dirent pas un mot, ne poussèrent pas un cri. Si quelqu'un eût assisté à cette scène horrible, il lui eût été impossible de dire où et comment se portaient les coups : il aurait vu deux têtes effrayantes, livides, convulsives, s'abaisser, se redresser, ou se renverser en arrière selon les incidents du combat, des bras se roidir comme des barres de fer ou se tordre comme des serpents, et puis, à travers les brusques ondulations de la redingote bleue du maréchal et de la soutane noire du jésuite, parfois luire et reluire comme un vif éclair d'acier;... il eût enfin entendu un piétinement sourd, saccadé, ou de temps à autre quelque aspiration bruyante...

Au bout de deux minutes au plus, les deux adversaires tombèrent et roulèrent l'un sur l'autre.

L'un d'eux, c'était le père d'Aigrigny, faisant un violent effort, parvint à se dégager des bras qui l'étreignaient, et à se mettre à genoux... Ses bras retombèrent alourdis ; puis la voix expirante du maréchal murmura ces mots :

— Mes enfants !... Dagobert !...

— Je l'ai tué..., dit le père d'Aigrigny d'une voix affaiblie ; mais... je le sens... je suis blessé à mort...

Et, s'appuyant d'une main sur le sol, le jésuite porta son autre main à sa poitrine. Sa soutane était labourée de coups ;... mais les lames, dites de carrelet, qui avaient servi au combat, étant triangulaires et très-acérées, le sang, au lieu de s'épancher au dehors, se résorbait au dedans.

— Oh ! je meurs... j'étouffe !... dit le père d'Aigrigny, dont les traits décomposés annonçaient déjà les approches de la mort.

A ce moment la clef de la serrure tourna deux fois avec un bruit sec : Rodin parut sur le seuil de la porte, et avança la tête en disant d'une voix humble et d'un air discret :

— Peut-on entrer ?

A cette épouvantable ironie, le père d'Aigrigny fit un mouvement pour se précipiter sur Rodin; mais il retomba sur une de ses mains en poussant un sourd gémissement : le sang l'étouffait.

— Ah! monstre d'enfer! murmura-t-il en jetant sur Rodin un regard effrayant de rage et d'agonie. C'est toi qui causes ma mort...

— Je vous avais toujours dit, mon très-cher père, que votre vieux levain de batailleur vous serait fâcheux..., répondit Rodin avec un affreux sourire. Il y a peu de jours encore... je vous ai prévenu... en vous recommandant de vous laisser patiemment souffleter par ce sabreur... qui ne sabrera plus rien du tout... et c'est bien fait : parce que, d'abord, qui tire le glaive... périt par le glaive, dit l'Écriture. Et puis ensuite, le maréchal Simon... héritait de ses filles... Voyons, là... entre nous, comment vouliez-vous que je fisse, mon très-cher père?... Il fallait bien vous sacrifier à l'intérêt commun; d'autant plus que je savais ce que vous me ménagiez pour demain. Or, moi, on ne *me prend pas sans vert*.

— Avant d'expirer..., dit le père d'Aigrigny d'une voix affaiblie, je vous démasquerai...

— Oh! que non point, dit Rodin en hochant la tête d'un air futé, que non point... moi

seul... je vous confesserai, s'il vous plaît...

— Oh!... cela m'épouvante, murmura le père d'Aigrigny, dont les paupières s'appesantissaient; que Dieu ait pitié de moi... s'il n'est pas trop tard... Hélas!... je suis à ce moment suprême... je... suis un grand coupable...

— Et surtout... un grand niais, dit Rodin en haussant les épaules et contemplant l'agonie de son complice avec un froid mépris.

Le père d'Aigrigny n'avait plus que quelques minutes à vivre, Rodin s'en aperçut et se dit :

— Il est temps d'appeler du secours.

Ce que fit le jésuite en courant d'un air épouvanté, effaré, alarmé, dans la cour de la maison.

A ces cris on arriva.

Ainsi qu'il l'avait dit, Rodin ne quitta pas le père d'Aigrigny, jusqu'à ce que celui-ci eût rendu le dernier soupir.

. . . .

Le soir, seul au fond de sa chambre, à la lueur d'une petite lampe, Rodin était plongé dans une sorte de contemplation extatique devant la gravure représentant le portrait de Sixte-Quint.

Minuit sonna lentement à la grande horloge de la maison.

Lorsque le dernier coup eut vibré, Rodin se

redressa dans toute la sauvage majesté de son triomphe infernal, et s'écria :

— Nous sommes au 1er juin... il n'y a plus de Rennepont !... Il me semble entendre sonner l'heure à Saint-Pierre de Rome !...

XVIII

Un message.

Pendant que Rodin restait plongé dans une ambitieuse extase en contemplant le portrait de Sixte-Quint, le bon petit père Caboccini, dont les chaudes et pétulantes embrassades avaient si fort impatienté Rodin, était allé trouver mystérieusement Faringhea, et, lui remettant un fragment de crucifix d'ivoire, lui avait dit ces seuls mots, avec son air de bonhomie et de joyeuseté habituelles :

— Son Éminence le cardinal Malipieri, à mon départ de Rome, m'a chargé de vous re-

mettre ceci, seulement aujourd'hui... 31 mai.

Le métis, qui ne s'émouvait guère, tressaillit brusquement, presque avec douleur; sa figure s'assombrit encore, et attachant sur le petit père borgne un regard perçant, il répondit :

— Vous devez encore me dire quelques paroles.

— Il est vrai, reprit le père Caboccini, ces paroles, les voici : *Souvent de la coupe aux lèvres... il y a loin.*

— C'est bien, dit le métis.

Et, poussant un profond soupir, il rapprocha le fragment du crucifix d'ivoire du fragment qu'il possédait déjà; le tout s'ajustait à merveille.

Le père Caboccini le regardait faire avec curiosité, car le cardinal ne lui avait rien dit autre chose sinon de remettre ce morceau d'ivoire à Faringhea, et de lui répéter les mots précédents, afin de bien établir l'authenticité de sa mission ; le révérend père, assez intrigué, dit au métis :

— Et qu'allez-vous faire de ce crucifix, maintenant complet?

— Rien..., dit Faringhea, toujours absorbé dans une méditation pénible.

— Rien? reprit le révérend père étonné. Mais à quoi bon vous l'apporter de si loin?

Sans satisfaire à cette curieuse demande, le métis lui dit :

— A quelle heure le révérend père Rodin se rend-il demain rue Saint-François ?

— De très-bon matin.

— Avant de sortir, il ira à la chapelle faire sa prière ?

— Oui, selon l'habitude de tous nos révérends pères.

— Vous couchez près de lui ?

— Comme son *socius,* j'occupe une chambre contiguë à la sienne.

— Il se pourrait, dit Faringhea après un moment de silence, que le révérend père, absorbé par les grands intérêts qui l'occupent... oubliât de se rendre à la chapelle... Rappelez-lui ce devoir pieux.

— Je n'y manquerai pas.

— Non... n'y manquez pas, ajouta Faringhea avec insistance.

— Soyez tranquille, dit le bon petit père, je vois que vous vous intéressez à son salut...

— Beaucoup...

— Cette préoccupation est louable ;... continuez ainsi, et vous pourrez appartenir un jour tout à fait à notre compagnie, dit affectueusement le père Caboccini.

— Je ne suis encore qu'un pauvre membre

auxiliaire et affilié, dit humblement Faringhea ; mais nul plus que moi n'est dévoué âme, corps, esprit, à la société, dit le métis avec une sourde exaltation. Bhowanie n'est rien auprès d'elle...

— Bhowanie!... qu'est-ce que cela, mon bon ami?

— Bhowanie fait des cadavres qui pourrissent... et la sainte société... fait des cadavres qui marchent...

— Ah! oui... *perindè ac cadaver*... c'est le dernier mot de notre grand saint Ignace de Loyola ; mais qu'est-ce que c'est que Bhowanie?

— Bhowanie est à la sainte société ce que l'enfant est à l'homme..., répondit le métis de plus en plus exalté. Gloire à la compagnie! gloire! Mon père serait son ennemi... que je frapperais mon père... L'homme dont le génie m'inspirerait le plus d'admiration, de respect et de terreur, serait son ennemi... que je frapperais cet homme malgré l'admiration, le respect et la terreur qu'il m'inspirerait, dit le métis avec effort.

Puis, après un instant de silence, il ajouta en regardant en face le père Caboccini :

— Je parle ainsi pour que vous reportiez mes paroles au cardinal Malipieri, en le priant de les rapporter... au...

Faringhea s'arrêta court.

— A qui le cardinal rapportera-t-il vos paroles ?

— Il le sait, dit brusquement le métis. Bonsoir.

— Bonsoir, mon bon ami ; je ne puis que vous louer de vos sentiments à l'endroit de notre compagnie. Hélas ! elle a besoin de défenseurs énergiques... car il se glisse, dit-on, des traîtres jusque dans son sein...

— Pour ceux-là, dit Faringhea, il faut surtout être sans pitié...

— Sans pitié..., dit le bon petit père, nous nous entendons.

— Peut-être, dit le métis ; n'oubliez pas surtout de faire songer au révérend père Rodin à aller à la chapelle avant de sortir.

— Je n'y manquerai pas, dit le révérend père Caboccini.

Et les deux hommes se séparèrent.

En rentrant, le père Caboccini apprit qu'un courrier, arrivé de Rome la nuit même, venait d'apporter des dépêches à Rodin.

XIX

Le premier juin.

La chapelle de la maison des révérends pères de la rue de Vaugirard était coquette et charmante ; de grandes verrières colorées y jetaient un mystérieux demi-jour ; l'autel éblouissait de dorures et de vermeil ; à la porte de cette petite église, sous les assises du buffet d'orgues, dans un obscur renfoncement, était un large bénitier de marbre richement sculpté.

Ce fut auprès de ce bénitier, dans un recoin ténébreux où on le distinguait à peine, que Faringhea vint s'agenouiller le 1er juin, de grand matin, dès que les portes de la chapelle furent ouvertes.

Le métis était profondément triste ; de temps à autre il tressaillait et soupirait comme s'il eût contenu les agitations d'une violente lutte intérieure ; cette âme sauvage, indomptable, ce monomane possédé du génie du mal et de la destruction, éprouvait, ainsi qu'on l'a peut-

être deviné, une profonde admiration pour Rodin, qui exerçait sur lui une sorte de fascination magnétique ; le métis, bête féroce à intelligence et à face humaine, voyait dans le génie infernal de Rodin quelque chose de surhumain. Et Rodin, trop pénétrant pour ne pas être certain du dévouement farouche de ce misérable, s'en était, on l'a vu, fructueusement servi pour amener le dénoûment tragique des amours d'Adrienne et de Djalma. Ce qui excitait à un point incroyable l'admiration de Faringhea, c'était ce qu'il connaissait ou ce qu'il comprenait de la société de Jésus. Ce pouvoir immense, occulte, qui minait le monde par ses ramifications souterraines, et arrivait à son but par des moyens diaboliques, avait frappé le métis d'un sauvage enthousiasme. Et si quelque chose au monde primait son admiration fanatique pour Rodin, c'était son dévouement aveugle à la compagnie d'Ignace de Loyola, qui faisait des *cadavres qui marchaient*, ainsi que le disait le métis.

Faringhea, caché dans l'ombre de la chapelle, réfléchissait donc profondément, lorsque des pas se firent entendre ; bientôt Rodin parut, accompagné de son *socius*, le bon petit père borgne.

Soit préoccupation, soit que les ténèbres

projetées par le buffet d'orgues ne lui eussent pas permis de voir le métis, Rodin trempa ses doigts dans le bénitier auprès duquel se tenait Faringhea, sans apercevoir ce dernier qui resta immobile comme une statue, sentant une sueur glacée couler de son front, tant son émotion était vive.

La prière de Rodin fut courte, on le conçoit; il avait hâte de se rendre rue Saint-François. Après s'être, ainsi que le père Caboccini, agenouillé pendant quelques instants, il se releva, salua respectueusement le chœur, et se dirigea vers la porte de sortie, suivi à quelques pas de son *socius*.

Au moment où Rodin approchait du bénitier, il aperçut le métis dont la haute taille se dessinait dans la pénombre au milieu de laquelle il s'était jusqu'alors tenu; s'avançant un peu, le métis s'inclina respectueusement devant Rodin, qui lui dit tout bas et d'un air préoccupé :

— Tantôt, à deux heures... chez moi.

Ce disant, Rodin allongea le bras afin de plonger sa main dans le bénitier; mais Faringhea lui épargna cette peine en lui présentant vivement le goupillon qui restait d'ordinaire dans l'eau sainte.

Pressant entre ses doigts crasseux les brins humectés du goupillon que le métis tenait par

le manche, Rodin imbiba suffisamment son index et son pouce, les porta à son front où, selon l'usage, il traça le signe d'une croix, puis, ouvrant la porte de la chapelle, il sortit après s'être retourné pour dire de nouveau à Faringhea :

— A deux heures chez moi.

Croyant pouvoir user de l'occasion du goupillon, que Faringhea, immobile, atterré, tenait toujours, mais d'une main tremblante, agitée, le père Caboccini avançait les doigts lorsque le métis, voulant peut-être borner sa gracieuseté à Rodin, retira vivement l'instrument; le père Caboccini, trompé dans son attente, suivit précipitamment Rodin, qu'il ne devait pas, ce jour-là surtout, perdre de vue un seul instant, et monta avec lui dans un fiacre qui les conduisit rue Saint-François.

Il est impossible de peindre le regard que le métis avait jeté sur Rodin, au moment où celui-ci sortait de la chapelle...

Resté seul dans le saint lieu, Faringhea s'affaissa sur lui-même et tomba sur les dalles, moitié agenouillé, moitié accroupi, cachant son visage dans ses mains.

A mesure que la voiture approchait du quartier du Marais, où était située la maison de Marius de Rennepont, la fiévreuse agitation,

la dévorante impatience du triomphe se lisait sur la physionomie de Rodin ; deux ou trois fois, ouvrant son portefeuille, il relut et classa les différents actes ou notifications de décès des membres de la famille Rennepont ; et, de temps à autre, il avançait la tête à la portière avec anxiété, comme s'il eût voulu hâter la marche lente de la voiture.

Le bon petit père, son *socius*, ne le quittait pas du regard ; ce regard avait une expression aussi sournoise qu'étrange.

Enfin la voiture, entrant dans la rue Saint-François, s'arrêta devant la porte ferrée de la vieille maison naguère fermée depuis un siècle et demi.

Rodin sauta du fiacre, agile comme un jeune homme, et heurta violemment à la porte, pendant que le père Caboccini, moins leste, prenait terre plus prudemment.

Rien ne répondit aux coups de marteau retentissants que Rodin venait de frapper.

Frémissant d'anxiété, il frappa de nouveau ; cette fois, prêtant l'oreille attentivement, il entendit s'approcher des pas lents et traînants ; mais ils s'arrêtèrent à quelques pas de la porte, qui ne s'ouvrit pas.

— C'est griller sur des charbons ardents, dit Rodin, car il lui semblait que sa poitrine en

feu se desséchait d'angoisse. Après avoir violemment heurté de nouveau à la porte, il se mit à ronger ses ongles selon son habitude.

Soudain la porte cochère roula sur ses gonds; Samuel, le gardien juif, parut sous le porche...

Les traits du vieillard exprimaient une douleur amère; sur ses joues vénérables, on voyait encore les traces de larmes récentes, que ses mains séniles et tremblantes achevaient d'essuyer lorsqu'il ouvrit à Rodin.

— Qui êtes-vous, messieurs? dit Samuel à Rodin.

— Je suis le mandataire chargé des pouvoirs et procurations de l'abbé Gabriel, seul héritier vivant de la famille Rennepont, répondit Rodin d'une voix hâtée. Monsieur est mon secrétaire, ajouta-t-il en désignant d'un geste le père Caboccini, qui salua.

Après avoir attentivement regardé Rodin, Samuel reprit :

— En effet... je vous reconnais. Veuillez me suivre, monsieur.

Et le vieux gardien se dirigea vers le bâtiment du jardin, en faisant signe aux deux révérends pères de le suivre.

— Ce maudit vieillard m'a tellement irrité en me faisant attendre à la porte, dit tout bas

Rodin à son *socius*, que j'en ai, je crois, la fièvre... Mes lèvres et mon gosier sont secs et brûlants comme du parchemin racorni au feu...

— Vous ne voulez rien prendre, mon bon père, mon cher père?... Si vous demandiez un verre d'eau à cet homme? s'écria le petit borgne avec la plus tendre sollicitude.

— Non, non, répondit Rodin, cela n'est rien... L'impatience me dévore... c'est tout simple.

Pâle et désolée, Bethsabée, la femme de Samuel, était debout à la porte du logement qu'elle occupait avec son mari, et qui donnait sous la voûte de la porte cochère ; lorsque l'Israélite passa devant sa compagne, il lui dit en hébreu :

— Et les rideaux de la chambre de deuil?

— Ils sont fermés...

— Et la cassette de fer?

—Elle est préparée, répondit Bethsabée aussi en hébreu.

Après avoir prononcé ces paroles, complétement inintelligibles pour Rodin et pour le père Caboccini, Samuel et Bethsabée, malgré la désolation qui se lisait sur leurs traits, échangèrent une sorte de sourire singulier et sinistre.

Bientôt Samuel, précédant les deux révérends pères, monta le perron et entra dans le vestibule, où brûlait une lampe ; Rodin, doué d'une excellente mémoire locale, se dirigeait vers le salon rouge où avait eu lieu la première convocation des héritiers, lorsque Samuel l'arrêta et lui dit :

— Ce n'est pas là qu'il faut aller...

Puis, prenant la lampe, il se dirigea vers un sombre escalier, car les fenêtres de la maison n'avaient pas été démurées.

— Mais, dit Rodin, la dernière fois... on s'était rassemblé dans ce salon du rez-de-chaussée...

— Aujourd'hui... on se rassemble en haut. répondit Samuel.

Et il commençait de gravir lentement l'escalier.

— Où ça... en haut...? dit Rodin en le suivant.

— Dans la chambre de deuil..., dit l'Israélite.

Et il montait toujours.

— Qu'est-ce que la chambre de deuil? reprit Rodin assez surpris.

— Un lieu de larmes et de mort..., dit l'Israélite.

Et il montait toujours à travers les ténèbres

qui s'épaississaient davantage, car la petite lampe les dissipait à peine.

— Mais.... dit Rodin de plus en plus surpris et en s'arrêtant court, pourquoi aller... dans ce lieu?

— L'argent y est..., répondit Samuel.

Et il montait toujours.

— L'argent y est? C'est différent, reprit Rodin.

Et il se hâta de regagner les quelques marches qu'il avait perdues pendant son temps d'arrêt.

Samuel montait... montait toujours.

Arrivé à une certaine hauteur, l'escalier faisant brusquement un coude, les deux jésuites purent apercevoir, à la pâle clarté de la petite lampe, et dans le vide laissé entre la balustrade de fer et la voûte, le profil du vieil Israélite qui, les dominant, gravissait l'escalier en s'aidant péniblement de la rampe de fer.

Rodin fut frappé de l'expression de la physionomie de Samuel; ses yeux noirs, ordinairement doux et voilés par l'âge, brillaient d'un vif éclat... Ses traits, toujours empreints de tristesse, d'intelligence et de bonté, semblaient se contracter, se durcir, et de ses lèvres minces il souriait d'une façon étrange.

— Ce n'est pas excessivement haut, dit tout

bas Rodin au père Caboccini, et pourtant j'ai les jambes brisées, je suis tout essoufflé... et les tempes me bourdonnent.

En effet, Rodin haletait péniblement ; sa respiration était embarrassée ; à cette confidence, le bon petit père Caboccini, toujours si rempli de tendres soins pour son compagnon, ne répondit pas ; il paraissait fort préoccupé...

— Arriverons-nous bientôt?... dit Rodin à Samuel d'une voix impatiente.

— Nous y voici..., répondit Samuel.

— Enfin ! c'est bien heureux, dit Rodin.

— Très-heureux, répondit l'Israélite.

Et, se rangeant le long d'un corridor où il avait précédé Rodin, il indiqua, de la main dont il tenait sa lampe, une grande porte, d'où sortait une faible clarté.

Rodin, malgré sa surprise croissante, entra résolûment, suivi du père Caboccini et de Samuel.

La chambre où se trouvaient alors ces trois personnages était très-vaste ; elle ne pouvait recevoir de lumière que par un belvédère carré; mais les vitres des quatre faces de cette espèce de lanterne disparaissaient sous des plaques de plomb percées chacune de sept trous formant la croix :



Aussi, le jour n'arrivant dans cette pièce que par ces croix ponctuées, l'obscurité eût été complète sans une lampe qui brûlait sur une grande et massive console de marbre noir appuyée à l'un des murs. On eût dit un appartement funéraire ; ce n'étaient partout que draperies ou rideaux noirs frangés de blanc. On ne voyait d'autre meuble que la console de marbre dont on a parlé.

Sur cette console était une cassette de fer forgé du dix-septième siècle, admirablement travaillée à jour, une véritable dentelle d'acier.

Samuel, s'adressant à Rodin qui, s'essuyant le front avec son sale mouchoir, regardait autour de lui très-surpris, mais nullement effrayé, lui dit :

— Les volontés du testateur, si bizarres qu'elles puissent vous paraître, sont sacrées... pour moi... je les accomplirai donc toutes... si vous le voulez bien.

— Rien de plus juste, reprit Rodin; mais que venons-nous faire ici?...

— Vous le saurez tout à l'heure, monsieur... Vous êtes le mandataire de l'unique héritier restant de la famille Rennepont, M. l'abbé Gabriel de Rennepont?

— Oui, monsieur, et voici mes titres, répondit Rodin.

— Afin d'épargner le temps, reprit Samuel, je vais, en attendant l'arrivée du magistrat, faire devant vous l'inventaire des valeurs, montant de la succession Rennepont, renfermées dans cette cassette de fer, et qu'hier j'ai été retirer de la banque de France.

— Les valeurs... sont là?... s'écria Rodin d'une voix ardente en se précipitant vers la cassette.

— Oui, monsieur, répondit Samuel; voici mon bordereau; monsieur votre secrétaire fera l'appel des valeurs; je vous en présenterai à mesure les titres, vous les examinerez, et ils seront ensuite replacés dans cette cassette, que je vous remettrai en présence du magistrat.

— Ceci est parfait de tous points, dit Rodin.

Samuel remit un carnet au père Caboccini, s'approcha de la cassette, fit jouer un ressort que Rodin ne put apercevoir; le lourd couvercle se leva, et, à mesure que le père Caboccini,

lisant le bordereau, énonçait une valeur, Samuel en mettait le titre sous les yeux de Rodin, qui le remettait au vieux juif, après mûr examen.

Cette vérification fut rapide, car ces valeurs immenses ne se composaient, comme on sait, que de huit titres [1] et d'un appoint de cinq cent mille francs en billets de banque, de trente-cinq mille francs en or, et de deux cent cinquante francs en argent; total : *deux cent douze millions cent soixante et quinze mille francs.*

Lorsque Rodin, après avoir compté le dernier des cinq cents billets de banque de mille francs, dit, en les remettant à Samuel : C'est bien cela... total : DEUX CENT DOUZE MILLIONS CENT SOIXANTE ET QUINZE MILLE FRANCS, il eut sans doute une espèce d'étouffement de joie, d'éblouissement de bonheur, car, un instant

[1] A savoir deux millions de rente française en 5 pour cent français *au porteur;* neuf cent mille francs de rente française 3 pour cent aussi *au porteur;* cinq mille actions de la banque de France *au porteur;* trois mille actions des Quatre Canaux, *au porteur;* cent vingt-cinq mille ducats de rentes de Naples, *au porteur;* cinq mille métalliques d'Autriche, *au porteur;* soixante et quinze mille livres sterling de rente 3 pour cent anglais, *au porteur;* un million deux cent mille florins hollandais, *au porteur;* vingt-huit millions huit cent soixante mille florins des Pays-Bas, *au porteur.*

sa respiration s'arrêta, ses yeux se fermèrent, et il fut forcé de s'appuyer sur le bras du bon petit père Caboccini, en lui disant d'une voix altérée :

— C'est singulier... je me croyais... plus fort contre les émotions... Ce que je ressens est extraordinaire.

Et la lividité naturelle du jésuite augmenta tellement, il fut agité de frémissements convulsifs si saccadés, que le père Caboccini s'écria tout en le soutenant :

— Mon cher père... revenez à vous... revenez à vous ; il ne faut pas que l'ivresse du succès vous enivre à ce point...

Pendant que le petit borgne donnait à Rodin cette nouvelle preuve de sa tendre sollicitude, Samuel s'occupait de replacer les titres et les valeurs dans la cassette de fer.

Rodin, grâce à son indomptable énergie et à l'indicible joie qu'il ressentait en se voyant sur le point de toucher à un but si ardemment poursuivi, Rodin surmonta cet accès de faiblesse, et se redressant, calme et fier, il dit au père Caboccini :

— Ce n'est rien... je n'ai pas voulu mourir du choléra, ce n'est pas pour mourir de joie le 1er juin.

Et en effet, quoique d'une lividité effrayante,

la face du jésuite rayonnait d'orgueil et d'audace.

Lorsqu'il eut vu Rodin complétement remis, le père Caboccini sembla se transformer, quoique petit, obèse et borgne : ses traits, naguère si riants, prirent tout à coup une expression si ferme, si dure, si dominatrice, que Rodin recula d'un pas en le regardant.

Alors, le père Caboccini, tirant de sa poche un papier, qu'il baisa respectueusement, jeta un regard d'une sévérité extrême sur Rodin, et lut ce qui suit, d'une voix sonore et menaçante :

« Au reçu du présent rescrit, le révérend père Rodin remettra tous ses pouvoirs au révérend père Caboccini, qui demeurera seul chargé, ainsi que le révérend père d'Aigrigny, de recueillir la succession Rennepont, si, dans sa justice éternelle, le Seigneur veut que ces biens, qui ont été autrefois dérobés à notre compagnie, nous soient rendus.

« De plus, au reçu du présent rescrit, le révérend père Rodin, surveillé par un de nos pères, que désignera le révérend père Caboccini, sera conduit dans notre maison de la ville de Laval, où, mis en cellule, il restera en retraite et claustration absolue jusqu'à nouvel ordre. »

Et le père Caboccini tendit le rescrit à Rodin pour que celui-ci pût y lire la signature du général de la compagnie.

Samuel, vivement intéressé par cette scène, laissant la cassette entr'ouverte, se rapprocha de quelques pas.

Tout à coup Rodin éclata de rire... mais d'un rire de joie, de mépris et de triomphe, impossible à rendre.

Le père Caboccini le regardait avec un étonnement irrité, lorsque Rodin, se grandissant encore, et redevenant plus impérieux, plus hautain, plus souverainement dédaigneux que jamais, écarta d'un revers de sa main crasseuse le papier que lui tendait le père Caboccini, et lui dit :

— De quelle date est ce rescrit?

— Du 11 mai..., dit le père Caboccini stupéfait.

— Voici un bref que j'ai reçu cette nuit de Rome; il est daté du 18... et m'apprend que je suis nommé général de l'ordre... Lisez...

Le père Caboccini prit la cédule, lut, et resta d'abord atterré.

Puis il rendit humblement le rescrit à Rodin, en ployant respectueusement le genou devant lui.

Ainsi se trouvait accomplie la première visée

ambitieuse de Rodin... Malgré tous les soupçons, toutes les défiances, toutes les haines qu'il avait soulevées dans le parti dont le cardinal Malipieri était le représentant et le chef, Rodin, à force d'adresse, de ruse, d'audace, de persuasion, et surtout en raison de la haute idée que ses partisans de Rome avaient de sa rare capacité, était parvenu, grâce à l'activité, aux intrigues de ses séides, à faire déposer son général et à se faire élever à ce poste éminent... Or, selon les combinaisons de Rodin, garanties par les millions qu'il allait posséder, de ce poste au trône pontifical... il ne lui restait plus qu'un pas à faire...

Muet témoin de cette scène, Samuel sourit aussi, lui, d'un air de triomphe, lorsqu'il eut fermé la cassette au moyen du secret que lui seul connaissait.

Ce bruit métallique rappela Rodin des hauteurs d'une ambition effrénée aux réalités de la vie, et il dit à Samuel d'une voix brève :

— Vous avez entendu?... A moi... à moi seul... ces millions...

Et il étendit ses mains impatientes et avides vers la caisse de fer comme pour en prendre possession, avant l'arrivée du magistrat.

Mais alors Samuel à son tour se transfigura ; croisant les bras sur sa poitrine, redressant sa

taille courbée par le grand âge, il apparut imposant, menaçant; ses yeux, de plus en plus brillants, lançaient des éclairs d'indignation; il s'écria d'une voix solennelle :

— Cette fortune, d'abord humble débris de l'héritage du plus noble des hommes, que les trames des fils de Loyola ont forcé au suicide... cette fortune, devenue royale, grâce à la sainte probité de trois générations de serviteurs fidèles... ne sera pas le prix du mensonge, de l'hypocrisie... et du meurtre... Non, non... dans son éternelle justice... Dieu ne le veut pas...

— Que parlez-vous de meurtre, monsieur? demanda témérairement Rodin.

Samuel ne répondit pas... il frappa du pied... et étendit lentement le bras vers le fond de la salle.

Alors Rodin et le père Caboccini virent un spectacle effrayant.

Les draperies qui cachaient les murailles s'écartèrent, comme si elles eussent cédé à une main invisible...

Rangés autour d'une sorte de crypte éclairée par la lueur funèbre et bleuâtre d'une lampe d'argent, six corps étaient couchés sur des draperies noires, et vêtus de longues robes noires.

C'étaient : Jacques Rennepont,
François Hardy,
Rose et Blanche Simon,
Adrienne et Djalma.

Ils paraissaient endormis... leurs paupières étaient closes... leurs mains croisées sur leur poitrine.

Le père Caboccini, tremblant de tous ses membres, se signa et recula jusqu'à la muraille opposée, où il s'appuya en cachant sa figure dans ses mains.

Rodin, au contraire, les traits bouleversés, les yeux fixes, les cheveux hérissés, cédant à une invincible attraction, s'avança vers ces corps inanimés.

On eût dit que ces derniers des Rennepont venaient d'expirer à l'instant même, car ils semblaient être dans la première heure du sommeil éternel [1].

— Les voilà... ceux que vous avez tués..., repondit Samuel d'une voix entrecoupée de sanglots. Oui, vos horribles trames ont dû causer leur mort... car vous aviez besoin de leur mort... Chaque fois que tombait, frappé

[1] Que, si cela semble étrange, on se rappelle les dernières et merveilleuses découvertes de momification, et entre autres, celle du docteur Gannal.

par vos maléfices... un des membres de cette famille infortunée... je parvenais à m'emparer de ses restes avec un soin pieux... car, hélas !... ils doivent tous reposer dans le même sépulcre. Oh !... soyez maudit... maudit... maudit, vous qui les avez tués ;... mais leurs dépouilles échapperont à vos mains homicides.

Rodin... toujours attiré malgré lui, s'était peu à peu approché de la couche funèbre de Djalma ; surmontant sa première épouvante, le jésuite, pour s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'une effrayante illusion... osa toucher les mains de l'Indien qu'il avait croisées sur sa poitrine... Ces mains étaient glacées, mais leur peau était souple et humide.

Rodin recula d'horreur... pendant quelques secondes, il frémit convulsivement ; mais sa première stupeur passée, la réflexion lui vint, et avec la réflexion, cette invincible énergie, cette infernale opiniâtreté de caractère qui lui donnaient tant de puissance ; alors, se raffermissant sur ses jambes chancelantes, passant sa main sur son front, redressant la tête, mouillant deux ou trois fois ses lèvres avant de parler, car il se sentait de plus en plus la poitrine, la gorge et la bouche en feu, sans pouvoir s'expliquer la cause de cette chaleur dévorante, il parvint à donner à ses traits altérés une ex-

pression impérieuse et ironique, se retourna vers Samuel qui pleurait silencieusement, et lui dit d'une voix rauque et gutturale :

— Je n'ai point besoin de vous montrer les actes de décès... les voici... en personne.

Et de sa main décharnée il désigna les six cadavres.

A ces mots de son général, le père Caboccini se signa de nouveau avec effroi, comme s'il eût vu le démon.

— O mon Dieu ! dit Samuel, vous vous êtes donc tout à fait retiré de lui ?... De quel regard il contemple ses victimes !...

— Allons donc, monsieur, dit Rodin avec un affreux sourire, c'est une exposition de *Curtius* au naturel... rien de plus... Mon calme vous prouve mon innocence. Allons au fait... car j'ai un rendez-vous chez moi à deux heures. Descendons cette cassette...

Et il fit un pas vers la console.

Samuel, saisi d'indignation, de courroux et d'horreur, devança Rodin, et pesant avec force sur un bouton placé au milieu du couvercle de la cassette, bouton qui céda sous cette pression, il s'écria :

— Puisque votre âme infernale ne connait pas les remords... peut-être la rage de la cupidité trompée l'ébranlera-t-elle...

— Que dit-il?... s'écria Rodin. Que fait-il?...

— Regardez, dit à son tour Samuel avec un farouche triomphe; je vous l'ai dit, les dépouilles de vos victimes échapperont à vos mains homicides.

A peine Samuel eut-il prononcé ces mots, qu'à travers les découpures de la cassette de fer, travaillée à jour, s'échappèrent quelques jets de fumée, et une légère odeur de papier brûlé se répandit dans la salle.

Rodin comprit...

— Le feu!... s'écria-t-il en se précipitant sur la cassette pour l'enlever.

Elle était rivée à la pesante console de marbre.

— Oui... le feu..., dit Samuel; dans quelques minutes... de ce trésor immense il ne restera que des cendres... et mieux vaut qu'il soit réduit en cendres que d'être à vous et aux vôtres... Ce trésor ne m'appartient pas... il ne me reste que le droit de l'anéantir, car Gabriel de Rennepont sera fidèle au serment qu'il a fait.

— Au secours!... de l'eau!.. de l'eau!... criait Rodin en se précipitant sur la cassette qu'il couvrait de son corps, tâchant en vain d'étouffer la flamme qui, activée par le courant d'air, sortait par les mille découpures de fer;

puis bientôt son intensité diminua peu à peu, quelques filets de fumée bleuâtre s'échappèrent encore de la cassette... et tout s'éteignit !...

C'en était fait...

Alors Rodin, éperdu, haletant, se retourna ; il s'appuyait d'une main sur la console ;... pour la première fois de sa vie... il pleurait;... de grosses larmes... larmes de rage, ruisselaient sur ses joues cadavéreuses.

Mais soudain, d'atroces douleurs, d'abord sourdes, mais qui avaient peu à peu augmenté d'intensité, quoiqu'il usât de toute son énergie pour les combattre, éclatèrent en lui avec tant de furie, qu'il tomba sur ses genoux en portant ses deux mains à sa poitrine, et il murmura, tâchant encore de sourire :

— Ce n'est rien... ne vous réjouissez pas;... quelques spasmes... voilà tout. Le trésor est détruit... mais je... reste toujours... général... de l'ordre... et je... Oh !... je souffre... quelle fournaise ! ajouta-t-il en se tordant sous d'horribles étreintes. Depuis... que je suis entré dans cette maison maudite..., reprit-il, je ne sais... ce que j'ai ;... si... je ne vivais... depuis longtemps... que de racines... d'eau et de pain... que je vais... acheter moi-même... je croirais... au poison ;... car... je triomphe... et le... cardinal Malipieri... a les bras longs... Oui... je

triomphe... aussi... je ne mourrai pas;... non... pas plus cette fois que les autres... je ne veux pas... mourir, moi.

Puis, faisant un bond convulsif, et roidissant les bras :

— Mais c'est du... feu... qui me dévore les entrailles... Plus de doute... on... a voulu... m'empoisonner... aujourd'hui ;... mais... où ? mais qui ?...

Et, s'interrompant encore, Rodin cria de nouveau d'une voix étouffée :

— Au secours !... mais secourez-moi donc ! Vous me regardez là... tous deux... comme des spectres... Au secours !

Samuel et le père Caboccini, épouvantés de cette horrible agonie, ne pouvaient faire un mouvement.

— Au secours !... criait Rodin d'une voix strangulée, car ce poison est horrible... Mais comment... me l'a-t-on...?

Puis poussant un terrible cri de rage comme si une idée subite se fût offerte à sa pensée, il s'écria :

— Ah !... Faringhea... ce matin... l'eau bénite... qu'il m'a donnée... il connaît des poisons si subtils... Oui... c'est lui... il avait... eu une entrevue... avec Malipieri... Oh ! démon... C'est bien joué... je l'avoue... les Borgia chas-

sent de race... Oh!... c'est fini... je meurs... Ils me regretteront... les niais... Oh!... enfer!... enfer!... Oui... l'Église ne sait pas... ce qu'elle perd... mais je brûle! Au secours!

On vint au secours de Rodin.

Des pas précipités se firent entendre dans l'escalier; bientôt le docteur Baleinier, suivi de la princesse de Saint-Dizier, parut à la porte de la chambre de deuil.

La princesse, ayant appris vaguement le matin même la mort du père d'Aigrigny, accourait interroger Rodin à ce sujet.

Lorsque cette femme, entrant brusquement, eut jeté un regard sur l'effrayant spectacle qui s'offrait à ses yeux... lorsqu'elle eut vu... Rodin se tordant au milieu d'une affreuse agonie, puis, plus loin, éclairés par la lampe sépulcrale, les six cadavres... et parmi eux le corps de sa nièce et ceux des deux orphelines qu'elle avait envoyées à la mort... la princesse resta pétrifiée;... sa raison ne put résister à ce formidable choc... Après avoir lentement regardé autour d'elle, elle leva les bras au ciel et éclata d'un rire insensé...

Elle était folle...

Pendant que le docteur Baleinier, éperdu, soutenait la tête de Rodin, qui expirait entre ses bras, Faringhea parut à la porte, resta dans

l'ombre et dit en jetant un regard farouche sur le cadavre de Rodin :

— Il voulait se faire chef de la compagnie de Jésus pour la détruire ;... pour moi, la compagnie de Jésus remplace Bhowanie ;... j'ai obéi au cardinal.

ÉPILOGUE.



XX

Quatre ans après.

Quatre années s'étaient écoulées depuis les événements précédents.

Gabriel de Rennepont écrivait la lettre suivante à M. l'abbé *Joseph Charpentier*, curé desservant de la paroisse de Saint-Aubin, pauvre village de Sologne.

Métairie des *Vives-Eaux*, 2 juin 1836.

« Voulant hier vous écrire, mon bon Joseph,

je m'étais assis devant cette vieille petite table noire que vous connaissez ; la fenêtre de ma chambre donne, vous le savez, sur la cour de notre métairie ; je puis, de ma table, en écrivant, voir tout ce qui se passe dans cette cour.

« Voici de bien graves préliminaires, mon ami ; vous souriez ; j'arrive au fait.

« Je venais donc de m'asseoir devant ma table, lorsque, regardant au hasard par ma fenêtre ouverte, voilà ce que je vis ; vous qui dessinez si bien, mon bon Joseph, vous eussiez, j'en suis sûr, reproduit cette scène avec un charme touchant.

« Le soleil était à son déclin, le ciel d'une grande sérénité, l'air printanier, tiède et tout embaumé par la haie d'aubépine fleurie qui, du côté du petit ruisseau, sert de clôture à notre cour ; au-dessous du gros poirier qui touche au mur de la grange, était assis sur le banc de pierre mon père adoptif, Dagobert, ce brave et loyal soldat que vous aimez tant ; il paraissait pensif ; son front blanchi était baissé sur sa poitrine, et, d'une main distraite, il caressait le vieux Rabat-Joie qui appuyait sa tête intelligente sur les genoux de son maître ; à côté de Dagobert était sa femme, ma bonne mère adoptive, occupée d'un travail de cou-

ture, et, auprès d'eux, sur un escabeau, Angèle, la femme d'Agricol, allaitant son dernier né, tandis que la douce Mayeux, tenant l'aîné assis sur ses genoux, lui apprenait à épeler ses lettres dans un alphabet.

« Agricol venait de rentrer des champs, il commençait de dételer ses bœufs du joug, lorsque, frappé sans doute comme moi de ce tableau, il resta un instant immobile à le regarder, la main toujours appuyée au joug sous lequel ployait, puissant et soumis, le large front de ses deux grands bœufs noirs.

« Je ne puis vous exprimer, mon ami, le calme enchanteur de ce tableau, éclairé par les dernier rayons du soleil, brisés çà et là dans le feuillage.

« Que de types divers et touchants! La figure vénérable du soldat... la physionomie si bonne et si tendre de ma mère adoptive, le frais et charmant visage d'Angèle souriant à son petit enfant, la douce mélancolie de la Mayeux, appuyant de temps à autre ses lèvres sur la tête blonde et rieuse du fils aîné d'Agricol, et enfin lui-même Agricol, d'une beauté si mâle, où semble se refléter cette âme loyale et valeureuse...

« O mon ami! en contemplant cette réunion d'êtres si bons, si dévoués, si nobles, si aimants

et si chers les uns aux autres, retirés dans l'isolement d'une petite métairie de notre pauvre Sologne, mon cœur s'est élevé vers Dieu avec un sentiment de reconnaissance ineffable; cette paix de la famille, cette soirée si pure, ce parfum des fleurs sauvages et des bois que la brise apportait, ce profond silence seulement troublé par le bruissement de la petite chute d'eau qui avoisine la métairie, tout eela me faisait monter au cœur de ces *bouffées* de vague et suave attendrissement, que l'on ressent et que l'on n'exprime pas. Vous le savez, mon ami... vous qui, dans vos promenades solitaires, au milieu de vos immenses plaines de bruyères roses entourées de grands bois de sapins, sentez si souvent vos yeux devenir humides, sans pouvoir vous expliquer cette émotion mélancolique et douce; émotion que j'éprouvai aussi tant de fois, durant d'admirables nuits passées dans les profondes solitudes de l'Amérique.

« Mais, hélas! un incident pénible vint troubler la sérénité de ce tableau.

« J'entendis tout à coup la femme de Dagobert s'écrier : « Mon ami, tu pleures! »

« A ces mots, Agricol, Angèle, la Mayeux, se levèrent et entourèrent spontanément le soldat; l'inquiétude était peinte sur tous les visages!... alors lui, ayant brusquement re-

levé la tête, on put voir, en effet, deux larmes qui coulaient de ses joues sur sa moustache blanche...

« — Ce n'est rien... mes enfants, dit-il d'une voix émue, ce n'est rien;... mais c'est aujourd'hui... le 1er juin;... et il y a quatre ans... »

« Il ne put achever ; et comme il portait les mains à ses yeux pour essuyer ses larmes, on s'aperçut qu'il tenait une petite chaîne de bronze à laquelle une médaille était suspendue.

« C'était sa relique la plus chère ; car, il y a quatre ans, presque mourant du chagrin désespéré que lui causait la perte de ces deux anges dont je vous ai tant de fois parlé, mon ami, il avait trouvé au cou du maréchal Simon, ramené mort après un combat à outrance, cette médaille que ses enfants avaient si longtemps portée.

« Je descendis à l'instant, comme bien vous pensez, mon ami, afin de tâcher aussi de calmer les douloureux ressouvenirs de cet excellent homme; peu à peu en effet ses regrets s'adoucirent, et la soirée se passa dans une tristesse pieuse et calme.

« Vous ne sauriez croire, mon ami, lorsque je fus remonté dans ma chambre, toutes les cruelles pensées qui me revinrent en songeant

à ce passé dont je détourne toujours mon esprit avec crainte et horreur.

« Alors m'apparurent les touchantes victimes de ces terribles et mystérieux événements dont on n'a jamais pu sonder et éclairer l'effrayante profondeur, grâce à la mort du père d'A*** et du père R***, ainsi qu'à la folie incurable de madame de Saint-D***, tous trois auteurs ou complices de tant d'affreux malheurs. Malheurs à jamais irréparables ; car ceux-là qui ont été sacrifiés à une épouvantable ambition auraient été l'orgueil de l'humanité par le bien qu'ils auraient fait...

« Ah ! mon ami, si vous saviez quels étaient ces cœurs d'élite ! Si vous saviez les projets de charité splendide de cette jeune fille, dont le cœur était si généreux, l'esprit si élevé, l'âme si grande... La veille de sa mort, et comme pour préluder à ses magnifiques desseins, ensuite d'un entretien dont je dois, même à vous, mon ami, taire le secret... elle m'avait confié une somme considérable, en me disant, avec sa grâce et sa bonté habituelles : « On prétend me ruiner... on le pourra peut-être. Ce que je vous remets sera du moins à l'abri... pour ceux qui souffrent... Donnez... donnez beaucoup... Faites le plus d'heureux possible. Je veux royalement inaugurer mon bonheur ! »

« Je ne sais si je vous ai dit, mon ami, qu'ensuite de ces sinistres événements, voyant Dagobert et sa femme, ma mère adoptive, réduits à la misère, la douce Mayeux pouvant vivre à peine d'un salaire insuffisant, Agricol bientôt père, et moi-même révoqué de mon humble cure et interdit par mon évêque pour avoir donné les secours de notre religion à un protestant, et pour avoir prié sur la tombe d'un malheureux poussé au suicide par le désespoir, me voyant moi-même, en raison de cette interdiction, bientôt sans ressources, car le caractère dont je suis revêtu ne me permet pas d'accepter indifféremment tous les moyens d'existence, je ne sais si je vous ai dit qu'après la mort de mademoiselle de Cardoville, j'ai cru pouvoir distraire, de ce qu'elle m'avait confié pour être employé en bonnes œuvres, une somme bien minime dont j'ai acquis cette métairie au nom de Dagobert.

« Oui, mon ami, telle est l'origine de ma *fortune;* le fermier qui faisait valoir ces quelques arpents de terre a commencé notre éducation agronomique ; notre intelligence, l'étude de quelques bons livres pratiques l'a achevée ; d'excellent artisan, Agricol est devenu excellent cultivateur; je l'ai imité ; j'ai mis avec zèle la main à la charrue sans *déroger,* car ce labeur

nourricier est trois fois saint, et c'est encore servir, glorifier Dieu que de féconder la terre qu'il a créée. Dagobert, lorsque ses chagrins se sont un peu apaisés, a retrempé sa vigueur à cette vie agreste et salubre; dans son exil en Sibérie, il était déjà presque devenu laboureur. Enfin, ma bonne mère adoptive, l'excellente femme d'Agricol, la Mayeux, se sont partagé les travaux intérieurs, et Dieu a béni cette pauvre petite colonie de gens, hélas! bien éprouvés par le malheur, qui ont demandé à la solitude et aux rudes travaux des champs une vie paisible, laborieuse, innocente, et l'oubli de grands chagrins.

« Quelquefois vous avez pu dans nos veillées d'hiver apprécier l'esprit si délicat, si charmant, de la douce Mayeux, la rare intelligence poétique d'Agricol, l'admirable sentiment maternel de sa mère, le sens parfait de son père, le naturel gracieux et exquis d'Angèle; aussi dites, mon ami, si jamais on a pu réunir tant d'éléments d'adorable intimité. Que de longues soirées d'hiver nous avons ainsi passées autour d'un foyer de sarments petillants, lisant tour à tour ou commentant ces quelques livres toujours nouveaux, impérissables, divins, qui réchauffent toujours le cœur, agrandissent toujours l'âme!... Que de causeries attachantes,

prolongées ainsi bien avant dans la nuit!... Et les poésies pastorales d'Agricol, et les timides confidences littéraires de la Mayeux! Et la voix si pure, si fraîche d'Angèle, se joignant à la voix mâle et vibrante d'Agricol, dans des chants d'une mélodie simple et naïve!... Et les récits de Dagobert, si énergiques, si pittoresques dans leur naïveté guerrière, et l'adorable gaieté des enfants, et leurs ébats avec le bon vieux Rabat-Joie, qui se prête à leurs jeux plus qu'il n'y prend part!... Bonne et intelligente créature qui *semble toujours chercher quelqu'un*, dit Dagobert qui le connaît; et il a raison... Oui... ces deux anges, dont il était le gardien fidèle, lui aussi les regrette...

« Ne croyez pas, mon ami, que notre bonheur nous rende oublieux; non, non, il ne se passe pas de jour que des noms bien chers à tous nos cœurs ne soient prononcés avec un pieux et tendre respect... Aussi les souvenirs douloureux qu'ils rappellent, planant sans cesse autour de nous, donnent à notre existence calme et heureuse cette nuance de douce gravité qui vous a frappé...

« Sans doute, mon ami, cette vie, restreinte dans le cercle intime de la famille et ne rayonnant pas au dehors pour le bien-être et l'amélioration de nos frères, est peut-être d'une fé-

licité un peu égoïste ; mais, hélas! les moyens nous manquent, et, quoique le pauvre trouve toujours une place à notre table frugale et un abri sous notre toit, il nous faut renoncer à toute grande pensée d'action fraternelle... Le modique revenu de notre métairie suffit rigoureusement à nos besoins...

« Hélas! lorsque ces pensées me viennent, malgré les regrets qu'elles me causent, je ne puis blâmer la résolution que j'ai prise de tenir fidèlement mon serment d'honneur, sacré, irrévocable, de renoncer à cette succession devenue immense, hélas! par la mort des miens. Oui, je crois avoir accompli un grand devoir en engageant le dépositaire de ce trésor à le réduire en cendres, plutôt que de le voir tomber entre les mains de gens qui en eussent fait un exécrable usage, ou de me parjurer en attaquant une donation faite par moi librement, volontairement, sincèrement...

« Et pourtant, en songeant à la réalisation des magnifiques volontés de mon aïeul, admirable utopie, seulement possible avec ces ressources immenses, et que mademoiselle de Cardoville, avant tant de sinistres événements, pensait à réaliser avec le concours de M. François Hardy, du prince Djalma, du maréchal Simon, de ses filles et de moi-même ; en son-

geant à l'éblouissant foyer de forces vives de toutes sortes qu'une telle association eût fait resplendir ; en songeant à l'immense influence que ses rayonnements auraient pu avoir pour le bonheur de l'humanité tout entière, mon indignation, mon horreur, ma haine d'honnête homme et de chrétien, augmentent encore contre cette compagnie abominable, dont les noirs complots ont tué dans son germe un avenir si beau, si grand, si fécond...

« De tant de splendides projets, que reste-t-il?... Sept tombes... Car la mienne aussi est creusée dans ce mausolée, que Samuel a fait élever sur l'emplacement de la maison de la rue Neuve-Saint-François, et dont il s'est constitué le gardien... fidèle jusqu'à la fin.

. . . .

« J'en étais là de ma lettre, mon ami, lorsque je reçois la vôtre.

« Ainsi, après vous avoir défendu de me voir, votre évêque vous défend de correspondre désormais avec moi.

« Vos regrets si touchants, si douloureux, m'ont profondément ému ; mon ami... bien des fois nous avons causé de la discipline ecclésiastique et du pouvoir absolu des évêques sur nous autres, pauvres prolétaires du clergé, abandonnés à leur merci, sans soutien et sans

recours... Cela est douloureux, mais cela est la loi de l'Église, mon ami; vous avez juré d'observer cette loi;... il faut vous soumettre comme je me suis soumis;... tout serment est sacré pour l'homme d'honneur.

« Pauvre et bon Joseph, je voudrais que vous eussiez les compensations qui me restent après la rupture de relations si douces pour moi... Mais... tenez... je suis trop ému... je souffre... oui... beaucoup... car je sais ce que vous devez ressentir...

« Il m'est impossible de continuer cette lettre;... je serais peut-être amer contre ceux dont nous devons respecter les ordres...

« Puisqu'il le faut, cette lettre sera la dernière; adieu, tendrement, mon ami; adieu encore et pour toujours adieu... J'ai le cœur brisé...

« GABRIEL DE RENNEPONT. »

XXI

La rédemption.

Le jour allait bientôt paraître...

Une lueur rose, presque imperceptible, commençait de poindre à l'orient; mais les étoiles brillaient encore, étincelantes de lumière, au milieu de l'azur du zénith.

Les oiseaux, s'éveillant sous la fraîche feuillée des grands bois de la vallée, préludaient par quelques gazouillements isolés à leur concert matinal.

Une légère vapeur blanchâtre s'élevait des hautes herbes baignées de la rosée nocturne, tandis que les eaux calmes et limpides d'un grand lac réfléchissaient l'aube blanchissante dans leur miroir profond et bleu.

Tout annonçait une de ces joyeuses et chaudes journées du commencement de l'été...

A mi-côte du versant du vallon, et faisant face à l'orient, une touffe de vieux saules moussus, creusés par le temps, et dont la ru-

gueuse écorce disparaissait presque sous les rameaux grimpants de chèvrefeuille sauvage et de liserons aux clochettes de toutes couleurs, une touffe de vieux saules formait une sorte d'abri naturel, et sur leurs racines noueuses, énormes, recouvertes d'une mousse épaisse, un homme et une femme étaient assis : leurs cheveux entièrement blanchis, leurs rides séniles, leur taille voûtée annonçaient une grande vieillesse...

Et pourtant cette femme était naguère encore jeune, belle, et de longs cheveux noirs couvraient son front pâle.

Et pourtant cet homme était naguère encore dans toute la vigueur de l'âge.

De l'endroit où se reposaient cet homme et cette femme, on découvrait la vallée, le lac, les bois, et au-dessus des bois, la cime âprement découpée d'une haute montagne bleuâtre, derrière laquelle le soleil allait se lever.

Ce tableau, à demi voilé par la pâle transparence de l'heure crépusculaire, était à la fois riant, mélancolique et solennel...

— O ma sœur! disait le vieillard à la femme qui, comme lui, se reposait dans le réduit agreste formé par le bouquet de saules, ô ma sœur! que de fois... depuis tant de siècles que la main du Seigneur nous a lancés dans l'espace,

et que, séparés, nous parcourions le monde d'un pôle à l'autre, que de fois nous avons assisté au réveil de la nature avec un sentiment de douleur incurable ! Hélas ! c'était encore un jour à traverser... de l'aube au couchant;... un jour inutilement ajouté à nos jours, dont il augmentait en vain le nombre puisque la mort nous fuyait toujours.

— Mais, ô bonheur! depuis quelque temps, mon frère, le Seigneur, dans sa pitié, a voulu qu'ainsi que pour les autres créatures, chaque jour écoulé fùt pour nous un pas de plus fait vers la tombe. Gloire à lui!... gloire à lui!...

— Gloire à lui! ma sœur... car depuis hier que sa volonté nous a rapprochés... je ressens cette langueur ineffable que doivent causer les approches de la mort.

— Comme vous, mon frère, j'ai aussi peu à peu senti mes forces, déjà bien affaiblies, s'affaiblir encore dans un doux épuisement; sans doute le terme de notre vie approche... La colère du Seigneur est satisfaite.

— Hélas! ma sœur, sans doute aussi... le dernier rejeton de ma race maudite... va, par sa mort prochaine, achever ma rédemption... car la volonté de Dieu s'est enfin manifestée;... je serai pardonné lorsque le dernier de mes rejetons aura disparu de la terre... A celui-là...

saint parmi les plus saints... était réservé la grâce d'accomplir mon rachat... lui qui a tant fait pour le salut de ses frères.

— Oh! oui, mon frère, lui qui a tant souffert, lui qui, sans se plaindre, a vidé de si amers calices, a porté de si lourdes croix; lui qui, ministre du Seigneur, a été l'image du Christ sur la terre, il devait être le dernier instrument de cette rédemption...

— Oui... car je le sens à cette heure, ma sœur, le dernier des miens, touchante victime d'une lente persécution, est sur le point de rendre à Dieu son âme angélique... Ainsi... jusqu'à la fin... j'aurai été fatal à ma race maudite... Seigneur, Seigneur, si votre clémence est grande, votre colère aussi a été grande.

— Courage et espoir, mon frère... songez qu'après l'expiation vient le pardon, après le pardon la récompense... Le Seigneur a frappé en vous et dans votre postérité l'artisan rendu méchant par le malheur et par l'injustice, il vous a dit : « Marche!... marche!... sans trêve ni repos, et ta marche sera vaine, et chaque soir, en te jetant sur la terre dure, tu ne seras pas plus près du but que tu ne l'étais le matin, en recommençant ta course éternelle... » Ainsi, depuis les siècles, des hommes impitoyables ont dit à l'artisan : « Travaille!... travaille... travaille...

sans trêve ni repos, et ton travail, fécond pour tous, pour toi seul sera stérile, et chaque soir, en te jetant sur la terre dure, tu ne seras pas plus près d'atteindre le bonheur et le repos, que tu n'en n'étais près la veille, en revenant de ton labeur quotidien... Ton salaire t'aura suffi à entretenir cette vie de douleurs, de privations et de misère. »

— Hélas !... hélas !... en sera-t-il donc toujours ainsi?...

— Non, non, mon frère, au lieu de pleurer sur ceux de votre race, réjouissez-vous en eux; s'il a fallu au Seigneur leur mort pour votre rédemption, le Seigneur, en rédimant en vous l'artisan maudit du ciel... rédimera aussi l'artisan maudit et craint de ceux qui le soumettent à un joug de fer... Enfin... mon frère... les temps approchent... les temps approchent;... la commisération du Seigneur ne s'arrêtera pas à nous seuls... Oui, je vous le dis, en nous seront rachetés et la femme et l'esclave moderne. L'épreuve a été cruelle, mon frère;... depuis tantôt dix-huit siècles... elle dure;... mais elle a assez duré... Voyez, mon frère, voyez à l'orient cette lueur vermeille, qui peu à peu gagne... gagne le firmament... Ainsi s'élèvera bientôt le soleil de l'émancipation nouvelle. émancipation pacifique, sainte, grande, salu-

taire, féconde, qui répandra sur le monde sa clarté, sa chaleur vivifiante comme celle de l'astre qui va bientôt resplendir au ciel...

— Oui, oui, ma sœur, je le sens, vos paroles sont prophétiques;... oui... nous fermerons nos yeux appesantis en voyant du moins l'aurore de ce jour de délivrance... jour beau, splendide, comme celui qui va naître... Oh! non... non... je n'ai plus que des larmes d'orgueil et de glorification pour ceux de ma race qui sont morts peut-être pour assurer cette rédemption! saints martyrs de l'humanité, sacrifiés par les éternels ennemis de l'humanité; car les ancêtres de ces sacriléges qui blasphèment le saint nom de Jésus en le donnant à leur compagnie, sont les pharisiens, les faux et indignes prêtres, que le Christ a maudits. Oui, gloire aux descendants de ma race, d'avoir été les derniers martyrs immolés par ces complices de tout esclavage, de tout despotisme, par ces impitoyables ennemis de l'affranchissement de ceux qui veulent penser et qui ne veulent plus souffrir; de ceux qui veulent jouir, comme fils de Dieu, des dons que le Créateur a départis sur la grande famille humaine... Oui, oui, elle approche, la fin du règne de ces modernes pharisiens, de ces faux prêtres, qui prêtent un appui sacrilége à l'égoïsme impitoyable du fort contre le faible, en

osant soutenir, à la face des inépuisables trésors de la création, que Dieu a fait l'homme pour les larmes, pour le malheur et pour la misère... ces faux prêtres, qui, séides de toutes les oppressions, veulent toujours courber vers la terre, humilié, abruti, désolé, le front de la créature. Non, non, qu'elle relève fièrement son front; Dieu l'a faite pour être digne, intelligente, libre et heureuse.

— O mon frère... vos paroles sont aussi prophétiques... Oui, oui, l'aurore de ce beau jour... approche;... elle approche... comme approche le lever de ce jour, qui, par la miséricorde de Dieu, sera le dernier de notre vie... terrestre...

— Le dernier... ma sœur... car je ne sais quel anéantissement me gagne;... il me semble que tout ce qui est en moi matière se dissout; je sens les profondes aspirations de mon âme qui semble vouloir s'élancer vers le ciel.

— Mon frère... mes yeux se voilent; c'est à peine si, à travers mes paupières closes, j'aperçois à l'orient cette clarté tout à l'heure si vermeille...

— Ma sœur... c'est à travers une vapeur confuse que je vois la vallée... le lac... les bois;... mes forces m'abandonnent...

— Mon frère... Dieu soit béni... il approche le moment de l'éternel repos...

— Oui... il vient, ma sœur;... le bien-être du sommeil éternel... s'empare de tous mes sens...

— Oh! bonheur !... mon frère... j'expire...

— Ma sœur... mes yeux se ferment...

— Pardonnés... pardonnés...

— Oh!... mon frère... que cette divine rédemption s'étende sur tous... ceux qui souffrent... sur la terre.

— Mourez... en paix... ma sœur... L'aurore... de ce...grand jour... a lui;... le soleil se lève... voyez.

— O Dieu!... soyez béni...

— O Dieu !... soyez béni...

. . . .

Et au moment où ces deux voix se turent pour jamais, le soleil parut radieux, éblouissant, et inonda la vallée de ses rayons.

XXII

Conclusion.

Notre tâche est accomplie, notre œuvre achevée.

Nous savons combien cette œuvre est incomplète, imparfaite; nous savons tout ce qui lui manque, et sous le rapport du style, et de la conception, et de la fable.

Mais nous croyons avoir le droit de dire cette œuvre honnête, consciencieuse et sincère.

Pendant le cours de sa publication, bien des attaques haineuses, injustes, implacables, l'ont poursuivie; bien des critiques sévères, dures, quelquefois passionnées, mais loyales, l'ont accueillie.

Les attaques violentes, haineuses, injustes, implacables nous ont diverti par cela même, nous l'avouons en toute humilité, par cela même qu'elles tombaient formulées en mande-

ments contre nous, du haut de certaines chaires épiscopales. Ces plaisantes fureurs, ces bouffons anathèmes qui nous foudroient depuis plus d'une année, sont trop divertissants pour être odieux; c'est simplement de la haute et belle et bonne comédie de mœurs cléricales.

Nous avons joui, beaucoup joui de cette comédie; nous l'avons goûtée, savourée; il nous reste à exprimer notre bien sincère gratitude à ceux qui, comme le divin Molière, en sont les auteurs et les acteurs.

Quant aux critiques, si amères, si violentes qu'elles aient été, nous les acceptons d'autant mieux en tout ce qui touche la partie littéraire de notre livre, que nous avons souvent tâché de profiter des conseils qu'on nous donnait peut-être un peu âprement. Notre modeste déférence à l'opinion d'esprits plus judicieux, plus mûrs, plus corrects que sympathiques et bienveillants, a, nous le craignons, quelque peu déconcerté, dépité, contrarié ces mêmes esprits; nous en sommes doublement au regret, car nous avons profité de leurs critiques, et c'est toujours involontairement que nous déplaisons à ceux qui nous obligent... même en espérant nous désobliger.

Quelques mots encore sur des attaques d'un autre genre, mais plus graves.

Ceux-ci nous ont accusé d'avoir fait un appel aux passions, en signalant à l'animadversion publique tous les membres de la compagnie de Jésus.

Voici notre réponse :

Il est maintenant hors de doute, il est incontestable, il est démontré par les textes soumis aux épreuves les plus contradictoires, depuis Pascal jusqu'à nos jours; il est démontré, disons-nous, par ces textes, que les œuvres théologiques des membres les plus accrédités de la compagnie de Jésus contiennent l'excuse ou la justification

DU VOL, — DE L'ADULTÈRE, — DU VIOL, — DU MEURTRE.

Il est également prouvé que des œuvres immondes, révoltantes, signées par les révérends pères de la compagnie de Jésus, ont été plus d'une fois mises entre les mains de jeunes séminaristes.

Ce dernier fait établi, démontré par le scrupuleux examen des textes, ayant été d'ailleurs solennellement consacré naguère encore, grâce au discours rempli d'élévation, de haute raison, de grave et généreuse éloquence, prononcé par M. l'avocat général Dupaty lors du procès du savant et honorable M. Busch, de Strasbourg, comment avons-nous procédé?

Nous avons supposé des membres de la compagnie de Jésus, inspirés par les détestables principes de *leurs théologiens classiques,* et agissant selon l'esprit et la lettre de ces abominables livres, leur catéchisme, leur rudiment; nous avons enfin mis en action, en mouvement, en relief, en chair et en os ces détestables doctrines, rien de plus, rien de moins.

Avons-nous prétendu que tous les membres de la société de Jésus avaient le noir talent, l'audace ou la scélératesse d'employer ces armes dangereuses, que contient le ténébreux arsenal de leur ordre? Pas le moins du monde. Ce que nous avons attaqué, c'est l'abominable esprit des *Constitutions* de la compagnie de Jésus, ce sont les livres de leurs théologiens classiques.

Avons-nous enfin besoin d'ajouter que, puisque des papes, des rois, des nations, et dernièrement encore la France, ont flétri les horribles doctrines de cette compagnie en expulsant ses membres ou en dissolvant leur congrégation, nous n'avons, à bien dire, que présenté sous une forme nouvelle des idées, des convictions, des faits depuis longtemps consacrés et de notoriété publique.

Ceci dit, passons.

L'on nous a aussi reproché d'exciter les rancunes des pauvres contre les riches, d'enveni-

mer l'envie que fait naître chez l'infortune l'aspect des splendeurs de la richesse.

A ceci nous répondrons que nous avons, au contraire, tenté, dans la création d'Adrienne de Cardoville, de personnifier cette partie de l'aristocratie de nom et de fortune qui, autant par une noble et généreuse impulsion que par l'intelligence du passé et par la prévision de l'avenir, tend ou devrait tendre une main bienfaisante et fraternelle à tout ce qui souffre, à tout ce qui conserve la probité dans la misère, à tout ce qui est dignifié par le travail. Est-ce, en un mot, semer des germes de division entre le riche et le pauvre, que de montrer Adrienne de Cardoville, la belle et riche patricienne, appelant la Mayeux sa sœur et la traitant en sœur ; elle, pauvre ouvrière, misérable et infirme?

Est-ce irriter l'ouvrier contre celui qui l'emploie, que de montrer M. François Hardy jetant les premiers fondements d'une maison commune?

Non, nous avons au contraire tenté une œuvre de rapprochement, de conciliation, entre les deux classes placées aux deux extrémités de l'échelle sociale, car, depuis tantôt trois ans, nous avons écrit ces mots : SI LES RICHES SAVAIENT !

Nous avons dit, et nous répétons, qu'il y a

d'affreuses et innombrables misères, que les masses, de plus en plus éclairées sur leurs droits, mais encore calmes, patientes, résignées, demandent que ceux qui gouvernent s'occupent enfin de l'amélioration de leur déplorable position, chaque jour aggravée par l'anarchie et l'impitoyable concurrence qui règne dans l'industrie.

Oui, nous avons dit et nous répétons que l'homme laborieux et probe *a droit* à un travail qui lui donne un salaire suffisant.

Que l'on nous permette enfin de résumer en quelques lignes les questions soulevées par nous dans cette œuvre.

Nous avons essayé de prouver la cruelle insuffisance du salaire des femmes, et les horribles conséquences de cette insuffisance.

Nous avons demandé de nouvelles garanties contre la facilité avec laquelle quiconque peut être renfermé dans une maison d'aliénés.

Nous avons demandé que l'artisan pût jouir du bénéfice de la loi à l'endroit de la *liberté sous caution*, caution portée à un chiffre tel (cinq cents francs) qu'il lui est impossible de l'atteindre, liberté dont pourtant il a plus besoin que personne, puisque souvent sa famille vit de son industrie, qu'il ne peut exercer en prison. Nous avons donc proposé le

chiffre de *soixante* à *quatre-vingts francs*, comme représentant à peu près la moyenne d'un mois de travail.

Nous avons enfin, en tâchant de rendre pratique l'organisation d'une maison commune d'ouvriers, démontré, nous l'espérons, quels avantages immenses, même avec le taux actuel des salaires, si insuffisant qu'il soit, les classes ouvrières trouveraient dans le principe de l'association et de la vie commune, si on leur facilitait les moyens de les pratiquer.

Et afin que ceci ne fût pas traité d'utopie, nous avons établi par des chiffres que des *spéculateurs* pourraient à la fois faire une action humaine, généreuse, profitable à tous, et retirer cinq pour cent de leur argent, en concourant à la fondation des maisons communes.

Humaine et généreuse spéculation que nous avons aussi recommandée à l'attention du conseil municipal, toujours si rempli de sollicitude pour la population parisienne. La ville de Paris est riche, ne pourrait-elle pas placer fructueusement quelques capitaux en établissant, dans chaque quartier de la capitale, une maison commune modèle : d'abord l'espoir d'y être admis, moyennant un prix modique, exciterait une louable émulation parmi les classes ouvrières ; ensuite elles puiseraient dans ces

exemples les premiers et féconds rudiments de l'association.

Maintenant, un dernier mot pour remercier du plus profond de notre cœur les amis connus et inconnus dont la bienveillance, les encouragements, la sympathie, nous ont constamment suivi et nous ont été d'un si puissant secours dans cette longue tâche...

Un mot encore de respectueuse et inaltérable reconnaissance pour nos amis de Belgique et de Suisse qui ont daigné nous donner des preuves publiques de leur sympathie, dont nous nous glorifierons toujours, et qui auront été une de nos plus douces récompenses.

A M. C*** P***.

Mon ami, je vous ai dédié ce livre ; vous le dédier, c'était prendre l'engagement d'accomplir une œuvre qui, si le talent lui manquait, fût du moins consciencieuse, sincère, et dont l'influence, quoique bornée, pût être salutaire. Mon but est atteint ; quelques cœurs d'élite comme le vôtre, mon ami, ont mis en pratique la légitime association du travail, du capital et de l'intelligence, et ont déjà accordé à leurs ouvriers une part proportionnelle dans les bénéfices ; d'autres ont jeté les premiers fondements de maisons communes, et l'un des plus grands industriels de Hambourg a bien voulu venir me faire part de ses projets à propos d'un

établissement de ce genre entrepris dans des proportions gigantesques.

Quant à la dispersion des membres de la compagnie de Jésus, je l'ai provoquée comme tant d'autres ennemis des détestables doctrines de Loyola, et la voix de ceux-là a eu bien plus d'éclat, de retentissement et d'autorité que la mienne.

Adieu, mon ami, j'aurais voulu cette œuvre digne de vous; mais vous êtes indulgent, et vous me tiendrez compte, du moins, des intentions qui l'ont dictée.

A vous, mon ami.

EUGÈNE SUE.

Paris, 25 août 1845.

FIN.

